Marie-France James

Docteur ès lettres

Ésotérisme et Christianisme

autour de René Guénon

Préface de Jacques-Albert Cuttat

Ésotérisme, occultisme, franc-maçonnerie et Christianisme

aux XIXe et XXe siècles

explorations bio-bibliographiques

Préface de Émile Poulat

Directeur de Recherches au CNRS

LANORE

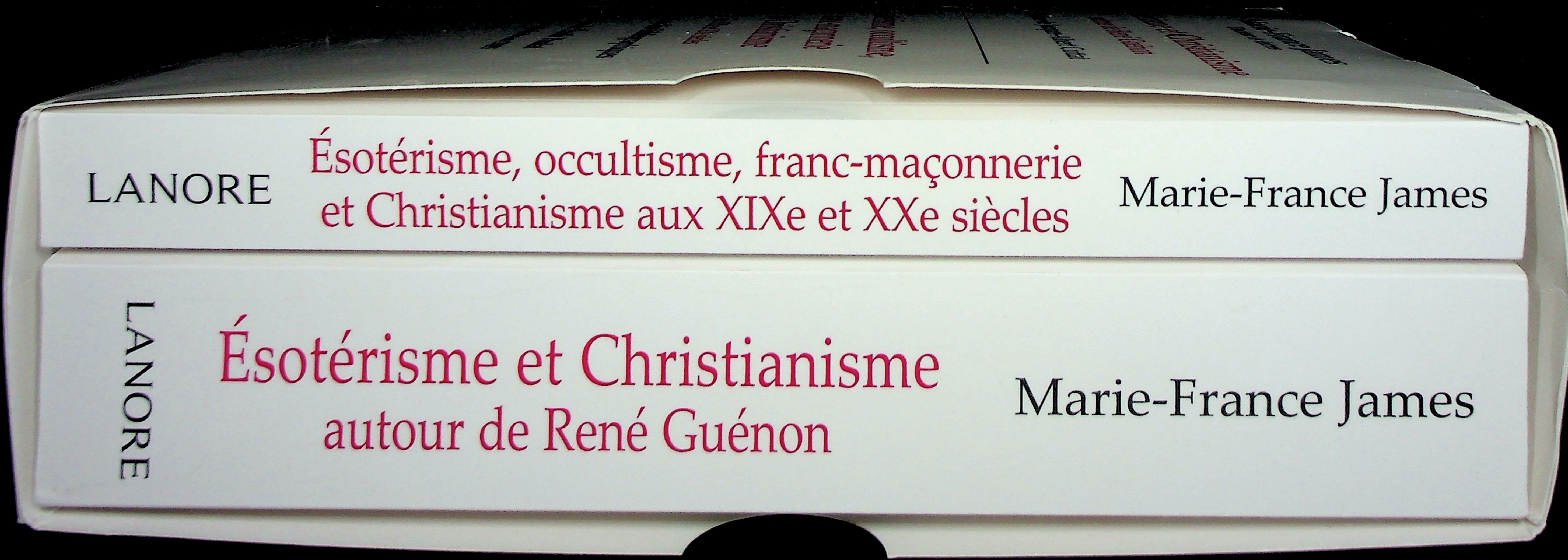
L'ésotériste René Guénon a-t-il été ignoré des milieux catholiques de son temps ? Son œuvre a-t-elle été passée sous silence par les critiques chrétiens ?
Dans cet ouvrage Marie-France James prouve le contraire. Elle explore les relations de Guénon avec les milieux catholiques à travers sa famille, sa formation scolaire, ses amitiés et sa collaboration avec diverses revues se réclamant du christianisme ainsi que les articles fournis par des catholiques aux revues qu'il a fondées ou dirigées ou ceux qu'il a fournis lui-même à des publications de même esprit. Elle expose les influences qu'il a subies, donne de nombreux inédits, situe l'imbrication de sa vie et de son œuvre avec les courants néo-thomiste et antimaçonnico-occultiste.
Œuvre fondamentale pour tous ceux qui s'intéressent au « codificateur de l'ésotérisme doctrinal du XXe siècle » et sont soucieux d'un discernement chrétien sur ce philosophe qui, après avoir longtemps et sincèrement cherché et changé, a fini par se convertir à l'Islam.

Ces deux volumes ; *Ésotérisme et Christianisme autour de René Guénon*, et *Ésotérisme, Occultisme, Franc-maçonnerie et Christianisme aux XIXe et XXe siècles*, ne sont pas vendus séparément.

9 782851 573766

Les deux volumes
50 €

Éditions Lanore
6 rue de Vaugirard, 75006 Paris


LANORE
Ésotérisme, occultisme, franc-maçonnerie
et Christianisme aux XIXe et XXe siècles
Marie-France James
LANORE
Ésotérisme et Christianisme
autour de René Guénon
Marie-France James

Marie-France James

Docteur ès lettres

Ésotérisme et Christianisme

autour de René Guénon

Préface de
Jacques-Albert Cuttat

Ésotérisme, occultisme, franc-maçonnerie et Christianisme

aux XIXe et XXe siècles

explorations
bio-bibliographiques

Préface de Émile Poulat

Directeur de Recherches au CNRS

LANORE

Marie-France James
Docteur ès lettres

Ésotérisme occultisme franc-maçonnerie et Christianisme aux XIXe et XXe siècles

explorations bio-bibliographiques

Préface de Émile Poulat
Directeur de Recherches au CNRS

LANORE

Ésotérisme, occultisme, franc-maçonnerie et Christianisme

aux XIXe et XXe siècles

Du même auteur

Ésotérisme et Christianisme autour de René Guénon, Éditions Lanore, 2008

Marie-France James

Docteur ès lettres

Ésotérisme, occultisme, franc-maçonnerie et Christianisme

aux XIXe et XXe siècles

explorations bio-bibliographiques

Préface de Émile Poulat

Directeur de Recherches au CNRS

Éditions Lanore
François-Xavier Sorlot, éditeur
6 rue de Vaugirard, 75006 Paris

Collection dirigée par

Alice Machado

ISBN : 978 - 2 - 85157 - 376 - 6
© 2008 Éditions LANORE
www.editionslanore.com
contact@editionslanore.com

PRÉFACE

Canadienne française de Montréal, Marie-Frances James appartient au noyau de chercheurs avancés qui ont trouvé voici dix ou quinze ans le lieu et le maître dont ils avaient besoin pour développer leur investigation dans un domaine abandonné jusqu'ici aux initiés, aux amateurs ou aux charlatans. Le lieu : la Vème Section de l'École pratique des Hautes Études (Sciences religieuses), à la Sorbonne. Le maître : François Secret, directeur d'études à cette Section pour l'histoire de l'ésotérisme chrétien, par qui j'ai appris à connaître ceux d'entre eux qui travaillaient sur la période contemporaine. Le domaine : entre ciel et enfer, entre le grimoire obscur et la rumeur folle qui nourrissent sa légende, tout un monde insolite, au sein même de notre monde dont il dérange la rationalité et qui craint même pour sa sécurité. Un monde perçu comme déroutant, fascinant et menaçant. Un monde interdit et fermé, tout au moins d'accès difficile si ce n'est risqué.

Danger, au pluriel : dans ses parages, ça sent le soufre et la folie, dont les grains sont visibles à l'œil nu, sans même s'aventurer loin. Monde indéfinissable. On ne peut mieux que réciter un chapelet de mots qui s'attirent comme des souris à la queue leu leu : ésotérisme, occultisme, hermétisme, martinisme, illuminisme, mysticisme, théosophisme, spiritisme, kabbalisme, rosicrucisme, palladisme, satanisme, etc. Des mots aux contours flous, sur lesquels il est plus facile d'accrocher des noms propres et de ténébreux desseins que d'y voir clair. On dirait plutôt qu'une invincible attraction les pousse les uns sur les autres.

Ainsi se trouve constitué par amalgame un vaste ensemble qui ressemble à notre monde comme tout ce qu'il n'est pas et refuse d'être. Une sorte d'anti-monde surréel, où surgissent à chaque pas l'invisible, l'extraordinaire, le merveilleux, le diabolique, le surnaturel, — l'au-delà et ses puissances, où jouent entrelacés le symbole, la tradition, l'initiation, la possession, la gnose, l'Orient, Lucifer, le sens caché, l'origine perdue, l'ordre supérieur, la magie noire ou blanche, les forces inconnues… Un univers de représentations, de fantasmes et de théories qui nous sont devenues inintelligibles, indéchiffrables. Extravagant, sinon divagant : ainsi s'accordent à en juger la foi traditionnelle et la science contemporaine. Attachement à des rêveries sans fondement, survivance d'un âge mental dépassé, dont, fort curieusement, ni l'orthodoxie ni le progrès n'ont jamais pu ou su venir à bout.

Si le modernisme était apparu comme l'égoût collecteur de toutes les hérésies, on est ici au rendez-vous de tout l'étrange et le bizarre que peut sécréter parmi nous l'esprit humain. Un véritable fourre-tout, un vrai bric-à-brac. Et pourtant, à un premier regard attentif, il apparaît que cet antimonde prend la forme d'un triangle : des rémanences populaires, aujourd'hui couvertes du nom de superstitions ; une présence démoniaque, interférant avec l'action humaine ; de hautes spéculations, liées à une indéracinable inquiétude spirituelle. Un triangle : hasard ou illusion ? Très vite, en tout cas, la réalité se révèle infiniment plus complexe, éclate en multiples directions, se laisse décomposer sans qu'on voie poindre la synthèse. Elle n'a d'unité que négative, précisément dans son opposition à notre rationalité moderne, technique et scientifique : notre rationalité qui se dit elle-même positive.

Reste que, rejetée par la « science officielle », cette réalité existe. Elle existe même beaucoup plus qu'on n'est généralement disposé à l'admettre. Quoi qu'on en pense, et avant même de pouvoir en penser quelque chose, force est bien de le reconnaître. Il faut même aller plus loin, ne pas seulement s'incliner devant la matérialité du fait, mais s'attendre à y découvrir une richesse de sens qui ne se livrera pas au simple regard du premier venu et se réjouir que s'offre à nous encore tant de reliefs de ce continent aujourd'hui englouti.

Entre notre connaissance de la nature et notre connaissance de l'histoire, placées toutes deux sous le signe de la méthode scientifique, il y a sans doute analogie de démarche, mais entre le progrès des sciences dites exactes et le progrès des sciences historiques prévaut la divergence. Pour avancer, les premières éliminent leurs déchets, s'allègent de leurs scories, alors que les secondes les récupèrent, s'en nourrissent, en vivent. Ainsi s'opposent moins deux types de connaissance que deux modes de son développement, de la construction du savoir : l'un qui périme et l'autre qui archive, l'un évacuateur et l'autre cumulatif.

De ce savoir caduc, définitivement mort et pourtant conservé, j'ai eu un jour la sensation physique : en visitant à Wolfenbüttel la bibliothèque des ducs de Brunswick, déprimante nécropole pour le profane d'in-folios sagement alignés sur les rayons dans leur linceul de cuir. Des connaissances pieusement embaumées, momifiées, qui n'ont longtemps intéressé que les spécialistes de l'époque, mais qui détiennent un autre secret, d'elles-mêmes ignorées — la genèse difficile et tourmentée de notre propre manière de penser —, que tentent patiemment de leur arracher ces « archéologues du savoir », comme les a nommés Michel Foucault, occupés à constituer une épistémologie historique.

Comment ne pas évoquer ici quelques noms ? Pierre Duhem, pour les dix volumes de son histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic, Alexandre Koyré le guide inégalé de Copernic à Newton, Auguste Viatte et Léonce Celier penchés sur les sources occultes du romantisme, le P. Festugière déchiffrant Hermès Trismégiste, Henry Corbin voué à la mystique soufie…

On Je voit, cette étude diachronique est sollicitée en deux directions contraires, que Bachelard peut-être seul a eu le goût de suivre comme on alterne la veille et le rêve : l'une attentive à la constitution de la science moderne (G. Canguilhem, puis M. Foucault), l'autre sensible aux résistances induites ou plus simplement aux allergies rencontrées par cette nouvelle rationalité (historiens comme François Secret ; systématiciens comme Gilbert Durand, soucieux d'élaborer une « archétypologie générale » et une « fantastique transcendantale »). Mais elle ne peut réaliser cette traversée qu'en assurant ses étapes par paliers synchroniques où, chaque fois, doit être restituée la démarche d'une pensée, quelle qu'elle soit, en quête de cohérence avec elle-même, et sa rencontre avec d'autres pensées, leurs affinités, leurs désaccords, leurs malentendus, leurs échanges.

Pensée se constituant et pensée reconstituée, où nous avons vu deux modes de l'avancement du savoir, nous renvoient donc à un autre type de connaissance qui en diffère radicalement. Elles ont, en effet, un caractère commun : leur clôture, selon la formule kantienne, « dans les limites de la simple raison », ou, si l'on aime mieux, du phénomène et de l'anthropologique. Ce faisant, elles disqualifient et marginalisent des formes de pensée qui furent vivantes, exubérantes même, disparates, et qui le demeurent ; cas d'espèce de la pensée fabulatrice, peut-être, mais pensée qui, avant de se proposer en discours élaboré, se veut parole entendue, venue d'un au-delà de l'homme empirique, et pour cela, savoir véritable, vérité révélée ou dévoilée ; pensée non pas produite et construite, mais reçue, et en ce sens, comme disent les mystiques, passive, d'une passivité transcendante ou immanente sans commune mesure avec l'activité de la raison pure ou pratique.

Si ces réflexions doivent quelque chose au présent travail, je n'oserai assurer l'inverse. Pourtant, c'est bien à ce point et dans ce cadre qu'il a pris corps. Notre société n'a jamais été cette Cité de Dieu célébrée par S. Augustin, ni dans les termes où il la voyait, ni dans les nombreuses métamorphoses — orthodoxes ou hétérodoxes, religieuses ou séculières — qu'elle a connues par la suite. Elle n'est pas davantage devenue cet État de droit, universel et pacifique, qu'escomptaient les Lumières. Elle n'est pas encore, tant s'en faut, la Cosmopole machinique et technique qu'anticipent allégrement les mass media sur un registre tantôt euphorisant tantôt alarmiste mais toujours survolté où, de la science et de la fiction, on ne sait plus laquelle dévore l'autre.

Tous ces idéaux historiques, toutes ces utopies rêvées laissent place à d'autres manifestations de l'imaginaire social qui se réclament de traditions venues parfois de fort loin dans le temps ou l'espace.

Cette place, il faut bien avouer que les moyens nous manquent pour la mesurer et l'apprécier avec quelque précision. Ce que nous savons est dérisoire par rapport à ce que nous commençons de soupçonner. Pour une raison décisive : non que le sujet fût indigne d'être étudié, mais, s'agissant de notre époque, on ne pensait pas qu'il pouvait y avoir matière à étude. Ésotérisme, occultisme et le reste, ces courants de pensée sont bien fondés à se plaindre de « l'histoire officielle » contemporaine : ils n'y ont jamais eu droit de cité, sinon par le biais de la franc-maçonnerie ou, par écrivain reconnu, dans l'histoire littéraire qui suit sa voie particulière, hors du champ propre de l'histoire. Ils ont été traités avec encore plus de parcimonie que, longtemps, les « sectes- » en histoire religieuse. Il est vrai qu'ils sont statistiquement négligeables ; traduits en chiffres, ils n'atteignent pas un seuil significatif : ce qui montre bien ici la limite des chiffres dans la mesure où on en possède et où ils sont fiables.

Leur *importance* est d'une autre nature. Les historiens de la Renaissance et même des Lumières — âge de l'« illuminisme » —, sans parler de la période médiévale, n'en ont jamais douté. Un moment, on put penser que la Révolution avait changé tout cela, en même temps que les privilèges et les corporations, malgré un retour avec le romantisme dans les fourgons de la Restauration. Il faut se rendre à l'évidence qu'il n'en est rien et que, devenus souterrains, ces courants font preuve d'une vivace persistance. L'erreur impardonnable est ici d'en préjuger au lieu de commencer — enfin — à les explorer.

Marie-France James a choisi d'étudier un homme qui n'est pas un inconnu, René Guénon (1886-1951), qui a laissé une œuvre abondante, et sur les idées duquel on a déjà pas mal écrit, sinon toujours avec sérieux. Elle a pensé qu'on ne le connaîtrait pas vraiment tant qu'on se limiterait à le lire (comment ? c'est un problème) et qu'on négligerait ses relations, le réseau mobile de ses relations tout au long de l'itinéraire — psychologique et géographique — qui le conduisit du catholicisme à l'islam, avec une pointe vers l'hindouisme, modèle inaccessible à un Européen, dans sa perfection, d'une vérité d'ordre ésotérique dont il ne cessa de chercher la meilleure formule. C'était un projet plus ambitieux et plus redoutable qu'un classique « Guénon et ses amitiés ». Elle en fit une thèse d'État, préparée sous la direction de Guy Michaud, qui était déjà un maître quand j'étais encore sur les bancs de la Sorbonne, avec les quatre volumes gris de sa propre thèse, parue en 1947 chez Nizet, Message poétique du symbolisme.

Se posa le problème de la publication. Je lui conseillais de regrouper, en fin d'ouvrage, les renseignements bio-bibliographiques dont ses notes étaient parsemées, et de les systématiser en trois index : les personnes, les périodiques, les organisations. C'était clair et satisfaisant pour l'esprit. Bien mieux, c'était un pendant au Livre des symboles de Georges Lanoé-Villène, lui aussi en forme de dictionnaire, que l'éditeur de M.F. James avait commencé de publier avant la guerre, et qui n'a malheureusement pas dépassé la lettre A.

En fait, il s'avéra vite que la réalisation de ces index exigeait de nouveaux investissements, un travail considérable, ingrat et coûteux. Ne s'en étonneront que ceux qui ne sont jamais passés de l'information disponible, souvent glanée de seconde main, à une information méthodique, vérifiée, standardisée à l'instar d'un *Who's who* ? obligé, neuf fois sur dix, à être un *Who was who* ? Même en faisant pot commun entre ses fichiers, les miens et ceux de Jean-Pierre Laurant, il restait beaucoup à faire. Il ne suffisait pas d'écrire ; il fallait aussi voyager — en France, à Rome et ailleurs —, aller sur place. Tout cela fut possible grâce à l'aide de ce qui, au Canada, s'appela jusqu'à peu le Conseil des Arts, et à l'accueil du C.N.R.S.

Aujourd'hui peut sortir le premier des trois index envisagés : 250 notices. Le temps dont disposait Marie-France James ne lui a pas permis de faire plus et mieux. Performance, le mot n'est pas excessif : j'en ai été le témoin exigeant et parfois troublé au fond de soi quand, manifestement, l'effort demandé atteignait la limite du supportable. Les lecteurs l'apprécieront à sa richesse et à sa nouveauté. Désormais, nous disposons d'un ouvrage de référence sans équivalent. Pour beaucoup, ce sera une 'révélation, sinon un choc. Pour les spécialistes, ce sera un bréviaire à consulter, une base de départ indispensable à toute avancée nouvelle, une invitation à étendre l'enquête bien sûr, mais aussi à préciser et à compléter la documentation recueillie, à en revoir le détail ici ou là, toujours afin de mieux comprendre ce qui se passe et ce qui se joue. Car il serait puéril de se le dissimuler : à tous les niveaux de la recherche, nous sommes loin d'être au bout de nos peines. Et cependant, déjà, nous pouvons être assurés que leur résultat ne sera pas d'effet marginal et anecdotique étroitement circonscrit. En l'état, le propos serait risqué si quelques observations ne venaient l'illustrer et l'étayer.

Tout d'abord, à côté de noms connus, peu ou prou, mais qu'on ne s'attendait guère à trouver là, en pareille compagnie, quelle écrasante majorité d'inconnus : Des noms qu'on chercherait en vain — et pour cause — dans nos dictionnaires de biographie ecclésIastique et qui passent à travers les grilles d'un répertoire, plus large, des personnalités religieuses. Sont-ils donc l'indice d'un chapitre manquant à notre

histoire religieuse ou d'une autre histoire religieuse? L'un et l'autre sans doute, c'est-à-dire l'impossibilité d'en rester où nous en sommes et la nécessité de réviser nos us académiques. Pris en détail, une forte proportion de ces noms peut paraître négligeable, de médiocre intérêt, eu égard aux canons reçus; parfois même, on peut se demander si l'explication enrobée d'inexpliqué ne frise pas la mystification (ainsi du curé de Rennes-Le-Château, avec son trésor); pris en masse, il n'en va plus de même: le phénomène s'impose et résiste, force l'attention.

En second lieu on savait bien qu'il existait des occultistes et des ésotéristes. Voilà que, parmi eux, se dégage un ésotérisme chrétien. Voilà que cet ésotérisme chrétien apparaît lui-même fort complexe, traversé de sollicitations en tous sens, tel qu'il est impossible de le renvoyer purement et simplement à l'hétérodoxie, sans même prendre la peine d'analyser chaque cas, c'est-à-dire le rapport qui unit l'homme, sa pensée, sa position dans l'Église romaine et le réseau de ses relations. On en vient à se demander ce qui est ici le plus étrange: cette population bigarrée, hétéroclite, où ne manquent pas idées saugrenues et comportements farfelus, ou cette circulation entre milieux qu'on supposait beaucoup plus fermés, enclos sur eux-mêmes, tout au moins beaucoup plus distants entre eux.

Dans sa revue *La Critique du libéralisme* avant 1914, puis, après la guerre, dans son *Histoire du catholicisme libéral et du catholicisme social en France*, l'abbé Barbier avait insisté sur ces aspects qui lui paraissaient inquiétants. Il avait fantasmé sur ce qu'il savait, soupçonnait ou devinait — « infiltrations maçonniques dans l'Église », « sociétés secrètes catholiques », « essais de christianisme supérieur » puisant avec érudition à toutes les sources empoisonnées, attirance des « sciences occultes » —, mais il était resté fort au-dessous de la réalité. Non, ce n'était pas un complot; c'était beaucoup plus et autre chose. Ce n'était même pas toujours du libéralisme ou du modernisme, et parfois leur contraire: exactement quoi, voilà ce que nous cherchons à cerner. La direction est ici donnée par la triade symbole-symbolique-symbolisme, qui a le don d'attirer des esprits que par ailleurs tout oppose: au sein de la maçonnerie, on le savait; Loisy, qui en fait grand usage dans son commentaire du Quatrième Évangile et n'a jamais manifesté pour celle-ci la moindre complaisance; mais aussi, avant lui, le cardinal Pitra, pilier de l'intransigeance catholique; d'autres encore qui ne leur ressemblent pas…

Devant ce carrousel d'hommes, d'idées, de mots à donner le tournis, on sera prudent, plus encore que prudent. Un des axes de la vie intellectuelle de Pitra a été une quête autour de la *Clavis Sancti Melitonis*, qui lui valut les sarcasmes — justifiés de Duchesne: véritable évêque mais pseudo-auteur de cette « Clé » dont Pitra attendait qu'elle rouvrît la Tradition primitive recueillie par la Bible, cultivée par le Moyen Âge et perdue à l'époque moderne. Elle sera prochainement éditée par Jean-Pierre Laurant: ce sera un peu la revanche de Pitra, qui ne diminuera pas Duchesne, mais nous obligera à réfléchir sur les limites de sa méthode comme sur le sens et la destinée historique d'une intuition, reprise bien plus tard — pour ne parler que de morts — par celui qui deviendra le cardinal Daniélou, aussi indifférent à Pitra, semble-t-il, qu'étranger aux ésotéristes.

Pourtant, comme Pitra, cette « nouvelle théologie » — associée à ce qu'alors on nomma « l'école de Fourvière »[1] — entendait, par-delà, la mise en forme scolastique de la pensée chrétienne, remonter à ses sources patristiques et retrouver la démarche symbolique des Pères: non pour contribuer à l'archéologie du savoir, mais pour restituer à cet état ancien de la pensée chrétienne, à cette théologie symbolique et prégnante sa grandeur, sa légitimité, sa plénitude, que la construction scolastique n'avait pas entamées. On cria au modernisme: il fallait vraiment que les pistes soient bien brouillées et qu'on se sentît perdu au moindre écart d'expression. Reste que ces écarts ont toujours tenu une place considérable dans le mouvement réel du christianisme. Là gît précisément la difficulté: aucune formule étalon, aucune définition miracle n'a jamais réussi ni à les empêcher ni à les maîtriser.

Découpons, quadrillons la surface de nos sociétés, mais n'oublions jamais la vie souterraine qui s'y active: nous en saisissons ici sur le fait une étonnante manifestation. Tout cela est compliqué, infiniment plus qu'on est habituellement disposé à le penser. Ceux qui s'aventureront dans ce dédale insolite ne seront pas déçus. L'aide d'un guide éprouvé ne leur sera pas inutile. Ils ne sont pas légion: en voici un.

Émile Poulat.

1. La colline lyonnaise où les jésuites avaient alors leur maison d'études.

AVANT-PROPOS

Le champ des rapports, interactions et interrelations entre l'ésotérisme, l'occultisme, la franc-maçonnerie et le christianisme demeure, encore aujourd'hui, un domaine neuf et peu exploré. Le présent recueil qui se veut essentiellement un instrument de travail et un outil documentaire contribuera, nous l'espérons, à mieux faire connaître un certain nombre de personnages méconnus des XIXème et XXème siècles qui ont marqué de leur empreinte, chacun à sa façon et plus ou moins directement, la problématique concernée.

Les notices biographiques ont été établies avec l'aide des archives municipales et départementales d'état civil, des archives diocésaines et religieuses lorsqu'il y a lieu, de même que des parents et amis des dites personnalités qui ont bien daigné nous communiquer les informations requises. Quant aux listes bibliographiques, souvent non exhaustives et limitées aux ouvrages offrant quelque intérêt dans le présent contexte, elles sont puisées essentiellement au Catalogue des livres et imprimés de la Bibliothèque nationale de Paris.*

Nous voulons croire que ces notices bio-bibliographiques, utiles au premier chef pour une meilleure lecture et compréhension de notre ouvrage Esotérisme et christianisme autour de René Guénon, *seront profitables à tous ceux qui s'intéressent à la complexité des rapports entre l'ésotérisme, l'occultisme, la franc-maçonnerie et le christianisme et se révéleront même un stimulant à pousser la recherche documentaire en un domaine aussi neuf et de vaste envergure que pertinent.*

* Les départements sont précisés pour les seuls lieux de naissance et de décès — exception faite des chefs-lieux de département de même que des lieux de décès situés dans le même département que le lieu de naissance.

ABDER RAHMAN ELISH EL-KEBIR (?-1929)

Sheikh. D'origine égyptienne, il est le fils du restaurateur du rite malékite le sheikh Abder Rahman Elish El-Kébir et porteur du même nom. Au moment des événements encourus par la révolte nationaliste d'Arabi Pacha en 1882, le père et le fils sont jetés en prison et condamnés à mort. Tandis que le père meurt en geôle, l'année suivante le fils est grâcié et exilé à Damas (Syrie) où il se lie d'amitié avec Abd El-Kader dont il devient le condisciple dans la lignée spirituelle de Mohyddin Ibn Arabi. Par la suite, sous la fausse accusation d'aspirer au califat universel du monde musulman pour son propre compte ou pour celui du Sultan du Maroc, le sheikh Elish El-Kébir connaît à nouveau la prison durant deux ans et dans des conditions jugées immondes. A nouveau grâcié, il se voit concéder un exil honorable à Rhodes (Grèce) mais, amnistié par la reine Victoria au plus tard en 1901, il réintègre l'Egypte et s'établit au Caire d'où son influence irradie à la fois comme « sommité scientifique » et comme « chef suprême de beaucoup de confréries religieuses ». En tant que sheikh d'une branche initiatique shadhilite et chef de l'une des quatre écoles juridiques à l'université El-Azhar, le sheikh Elish El-Kébir était considéré comme réunissant en lui les deux compétences et autorités requises pour les domaines ésotérique et exotérique de la tradition islamique.

Au moment de sa rencontre avec le peintre suédois Ivan Aguéli à qui il transmet l'initiation soufie, il influence l'orientation de la revue *Il Convito* (1907) dans la perspective d'une gnose universaliste cœur et transcendance de toutes les religions et inspirée du sheikh El-Akbar, plus connu sous le nom de Mohyddin Ibn Arabi ; de même il apparaît comme le véritable incitateur de la société d'étude et de diffusion de la pensée de Mohyddin Ibn Arabi appelée à rayonner des deux côtés de la Méditerranée et connue sous le nom de *Akbariyyah.* Initié au soufisme dans la ligne du sheikh Elish El-Kébir par l'entremise de Ivan Aguéli, René Guénon lui sera redevable de l'idée que « si les chrétiens ont le signe de la croix, les musulmans en ont la doctrine », fondement de sa présentation du *Symbolisme de la Croix.* Familiarisé avec la maçonnerie, le sheikh Elish El-Kébir considérait que la revivification des réalités traditionnelles passait par la prise de conscience, chez une certaine élite d'initiés, de la concordance doctrinale profonde entre l'islam d'une part et le christianisme et la maçonnerie d'autre part. Selon une correspondance de René Guénon, il serait probablement décédé à Sohag (Egypte) en 1929.

Cf. Vâlsan, M., « L'Islam et la fonction de René Guénon », *Etudes traditionnelles*, janv.-février 1953.

ADAM Paul (1862-1920)

Homme de lettres ésotérisant. cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971.

AGUÉLI Ivan (1869-1917)

Peintre et initié soufi. Né John-Gustav Agelii en 1869 dans la région de Stockholm (Suède). Après des études scolaires non couronnées de succès, en 1890 il effectue un premier séjour à Paris. Membre de l'Ecole de Pont-Aven il entre alors à l'atelier du peintre Emile Bernard et prend le nom d'artiste Yvan Aguéli. Patronné par le peintre Bernard il se fait admettre dans la *Société théosophique* et, simultanément, fréquente les milieux anarchistes. De nouveau à Stockholm, il revient à Paris à la fin de 1892. Des liens se créent entre lui et la jeune poétesse socialiste et théosophe Marie Huot. Emprisonné à Mazas pendant plusieurs mois pour avoir donné asile à un jeune anarchiste recherché par la police, il met à profit sa détention pour étudier les langues hébraïque et arabe, de même que le malais et sur la liste de ses projets de lecture figurent la Bible en hébreu, l'Evangile de saint Jean en arabe, Denys l'Aréopagite, Fabre d'Olivet, Villiers de l'Isle-Adam etc., sans oublier celui qui devait l'influencer si fortement, son compatriote le théosophe suédois Swedenborg. Libéré de prison il rejoint l'Egypte et, de septembre 1894 à l'été 1895, séjourne au Caire et à Assiout la ville de Plotin. De retour à Paris il fréquente l'Ecole des Langues Orientales où il se familiarise avec l'hindoustani et approfondit l'arabe sous la direction de Derembourg, de même que l'Ecole Pratique des Hautes Etudes où Sylvain Lévi l'introduit au sanscrit. La mort de son père le ramène en Suède durant les six premiers mois de 1897. De retour en juillet, son biographe Axel Gauffin situe à cette époque son entrée dans l'islam, sans pouvoir toutefois en préciser les circonstances ni le lieu. Familiarisé avec le bouddhisme, il s'embarque pour l'Inde avec pour objectif d'être reçu dans un couvent bouddhiste et, si possible, pénétrer jusqu'à Lhassa (Tibet) ; mais son voyage prend fin à Ceylan où il arrive au début de 1899. Les vivres coupés à leur source : Marie Huot, il réintègre la France en décembre 1899.

Dorénavant animé du désir d'un rapprochement de l'Orient et de l'Occident, en 1902 il collabore à *la Revue blanche* et publie quelques « Notes sur l'Islam » dans *l'Initiation*. En décembre, accompagné d'un jeune médecin italien, Enrico Insabato dont il avait fait la connaissance à Paris en 1901 et qui rêve comme lui d'une sorte d'alliance entre les peuples orientaux et occidentaux, il se rend en Egypte pour travailler à la réalisation de ce projet. Ainsi ils lancent deux revues arabo-italiennes *Il Commercio italiano* et *Il Convito* ; surtout dans cette dernière, Aguéli publie de nombreux articles et des traductions italiennes de divers traités ressortissant à l'ésotérisme islamique. Au plus tard en 1907 il fait la connaissance du sheikh Abder Rahman Elish El-Kébir qui l'initie au soufisme sous le nom de Abdul-Hadi et en fait un « moqquadem » c'est-à-dire son représentant habilité à rattacher de nouveaux disciples à la branche shadhilite du soufisme. Dès lors le *Il Convito*, dénommé *An-Nadi* en arabe, s'oriente dans une perspective de gnose universaliste cœur et transcendance de toutes les religions et nettement inspirée d'un certain sheikh El-Akbar qui n'est autre que Mohyddin Ibn Arabi. Ainsi, à la suite de Michel Vâlsan, il y a lieu de discerner dans le contenu des derniers fascicules du *Il Convito* (1907) un précurseur de *la Gnose* et même du *Voile d'Isis* appelé à se transformer en *Etudes traditionnelles*. En effet, de retour en France depuis le début de 1909, année au cours de laquelle il reçoit la consigne d'interrompre toutes relations avec l'Italie, en 1910 Aguéli fait la connaissance de René Guénon et amorce aussitôt sa collaboration à *la Gnose* où il ne tarde pas à affirmer l'identité doctrinale du taoïsme et de l'islam de même que l'équilibre et le juste milieu que ce dernier constitue entre le judaïsme et le christianisme, points qui seront repris ultérieurement par Guénon. De nouveau en Suède depuis le début de 1911 après avoir confié à Guénon les articles à paraître dans la revue, Aguéli sera de retour en France en juin 1912, époque où il transmet à son ami la « barakah » du sheikh Elish El-Kébir. L'année 1913 est consacrée à peindre la Touraine, les bords de la Loire et de l'Indre, de la Seine et de l'Oise et, l'année 1914, les paysages et les habitants de l'Egypte dans la ligne même du mouvement symboliste soucieux de traduire les correspondances entre l'esprit et la matière. Expulsé par les autorités anglaises pour des raisons jugées obscures, en 1915 on le retrouve exerçant son art à Barcelone et son biographe avance l'hypothèse qu'il ait terminé ses jours dans une secte à prétention universelle : le béhaïsme. En tout cas, devenu complètement sourd, c'est écrasé par une locomotive dans la région de Barcelone (Espagne) qu'il rend l'âme le 1er octobre 1917.

Cf. Chacornac, P., *La vie simple de René Guénon*, Paris, Editions traditionnelles, 1958 ; Vâlsan, M., « L'Islam et la fonction de René Guénon », *Etudes traditionnelles*, janv.-février 1953.

AHMED ABDUL BEN MOUSTAFA BEN ALIOUA (1869-1934)

Fondateur de la tariquah Alaouia. Cf. Lings, M., *Un saint*

musulman du vingtième siècle, le cheikh Ahmad al-'Alawî, Paris, Editions traditionnelles, 1967.

ALLAR René (1902-)

Spécialiste de l'ésotérisme. Né le 22 juin 1902 à Bruxelles (Belgique). Fils d'un père socialiste, correcteur au journal *Le Peuple*, et d'une mère catholique. Tôt attiré par l'Orient, dès l'époque de ses humanités il tente de se familiariser avec le sanscrit avant de suivre trois ans durant les cours de Paul-Emile Dumont à l'université libre de Bruxelles. En 1925 il prend connaissance des premiers ouvrages de René Guénon et ne tarde pas à rencontrer ce dernier rue Saint-Louis en l'Ile. Correcteur d'imprimerie de son métier, il travaille un certain temps dans le Midi comme secrétaire au service d'un architecte et, parallèlement, amorce sa collaboration aux *Etudes traditionnelles* qui se poursuivra jusqu'à la mort de Guénon.

Au milieu des années 1930 il est membre-fondateur du groupe d'Amiens, succursale de la tariqah de Bâle, et reçoit son initiation musulmane par l'entremise de Frithjof Schuon. Il tente alors de s'installer à Amiens où Louis Caudron l'emploie dans son commerce de bonneterie, mais il ne tarde pas à retourner dans le midi où il réintègre son ancien emploi de secrétaire. Durant la guerre il se rend à Mostaganem (Algérie) afin de partager la vie communautaire de la tariqah Alioua. Revêtu de la zaouya il se consacre à la pratique sérieuse de l'islam durant près de six mois avant de réintégrer la France. Le groupe d'Amiens en voie d'extinction au lendemain de la guerre, il est amené à rejoindre la tariqah Alioua que Michel Vâlsan vient de fonder à Paris. Entre temps il s'occupe de nombreux correspondants que lui réfère Guénon avant que ce dernier décide en 1948 de l'envoyer au Brésil rencontrer quelques nouveaux adeptes de l'ésotérisme traditionnel dont F.-G. Galvao et la comtesse Humnicka d'origine polonaise. Par la suite il collabore aux *Cahiers du Sud* et en 1958 part en direction de l'Inde où il séjournera quelque six mois en se plaçant plus particulièrement à l'école de Sri Kruhna Menon installé à Tiruvannamalai, un maître que John Levy avait déjà contacté au cours des années 1930. Distancé des milieux islamiques, il collabore depuis à divers dictionnaires et encyclopédies spécialisées et publie des traductions commentées de textes sanscrits d'inspiration védantine. Au cours des années 1970 il crée la revue *Etre* dont il assume depuis la direction et l'essentiel de la rédaction.

Cf. Renseignements inédits fournis par monsieur René Allar.

ALLO Bernard-Marie (1873-1945)

Dominicain, exégète et théologien. Né Ernest Allo le 3 février 1873 à Quintin (Côtes-du-Nord). Fils de Louis-François-Marie Allo, médecin caractérisé par un esprit positif allié à des idées spiritualistes mais sans religion précise, et de madame née Anne Duval-Desvallées, idéaliste et républicaine connue pour son sens du devoir et son dévouement chrétien. Elevé très religieusement et dans une ambiance familiale marquée par « le culte de l'indépendance et de l'honneur, mêlé à quelque exagération d'orgueil bourgeois », il entreprend ses humanités classiques comme interne dans un grand collège catholique fréquenté par les fils de famille du pays à Saint-Charles de Saint-Brieuc, avant de les poursuivre à Paris au collège Stanislas. « Mauvaise tête » quoique assez tranquille d'allure en raison de sa santé fragile, il se grise avant tout de succès scolaires et nourrit l'envie secrète d'acquérir la gloire d'un « mauvais sujet » intelligent et résolu. Dès l'âge de quinze ans, malgré de nombreux prix d'instruction religieuse, il n'a déjà plus la Foi. Libre-penseur et très hostile à la religion de son entourage, il n'expérimente pas moins un sursaut de ferveur religieuse à la suite de la mort subite d'un de ses camarades ; le choc passé, il retient de cette brève expérience mystique l'idée que la religion est une source — parmi d'autres — d'agréables émotions. Peu après, au cours de son année de philosophie, il est amené à s'intéresser au bouddhisme qui lui paraît concilier l'athéisme et la mystique. Après l'obtention de son baccalauréat ès sciences et au moment de son entrée en Faculté de médecine, l'univers lui apparaît comme un vaste champ d'expériences dont il est le centre ; ainsi, il ne tarde pas à subir la séduction de l'occultisme. Haineux non seulement par rapport à l'Eglise mais aussi face à l'idée chrétienne, tout son idéal va maintenant vers les Grecs et, chez les modernes, vers Goethe et Nietzsche qui l'amènent à professer le culte de la Force, à devenir un « dur » suivant le précepte de Zarathoustra. Le cœur à vide et même banni, il éprouve alors une affreuse sensation d'isolement, à distance de tous ses amis qui ont gardé quelque idole et qui le laissent seul avec sa logique. Un jour, la simple association machinale des mots latins *vir, virtus, virgo*, produit en lui un impact qui déclenche son redressement intérieur. Surpris à s'interroger de savoir si la Force, la virilité ne serait pas la vertu, il en vient à poser que si les vrais forts sont ceux qui savent se *soumettre à* la loi et au moment du monde qui leur préexiste, la *désobéissance* à la Loi ne serait-elle pas la Faiblesse, l'immense faiblesse ? Dans un second temps, par le biais de Pascal, il est atteint par le mot de saint Paul : « Le langage de la Croix est assurément folie pour les sages », qu'il avait jusqu'alors traité de « sottise avilissante » — mais l'apôtre avoue

lui-même que cet idéal est ainsi jugé « par ceux qui périssent ! ». Une lecture dorénavant assidue des saintes écritures l'amène alors, sans buter aux détails du dogme — son instruction religieuse ayant été assez solide pour lui épargner des difficultés, résultant d'erreurs d'information, qui arrêtent si longtemps les libres-penseurs d'origine quand ils veulent revenir à Dieu — à convenir de la cohérence du christianisme. Ainsi, tout en étant de type positiviste et en demeurant ennemi de l'Eglise, il considère dès lors le spiritualisme — auquel l'avait sensibilisé l'occultisme — et le dogme chrétien en particulier, comme des doctrines qu'on ne peut mépriser a priori qu'au prix d'une grande ignorance. Mais toujours aussi épris du culte de la Nature-Panthée, il se tourne alors vers la philosophie de Leibnitz puis, à l'occasion de vacances dans sa famille et comme pour acquiescer au souhait de sa mère qui a su discerner son désarroi, il décide de se confesser et de communier, sans foi ni contrition néanmoins avec sincérité. Cette tentative « purement pragmatique », quoique loyale et sans aucune hypocrisie, a pour résultat de détrôner en lui le mal et l'orgueil et de préparer le terrain où Dieu l'attend. C'est ainsi qu'il est amené à vivre l'expérience mystique d'une vision intellectuelle lui révélant, tel un secret, la Nature-Panthée sans Dieu et donc sans âme ; cette horrible *lame de fond* caractérisée par la détresse et l'épouvante et qui bouleverse toute sa pensée est ici qualifiée d'« extase noire » — tôt suivie de la certitude intérieure d'avoir été visité par *Quelqu'un* et d'assister maintenant à sa propre *résurrection* de même qu'à celle de la Nature et de l'Humanité. Possédant dorénavant la foi, il lui restait à christianiser sa conduite et ses jugements pratiques, à adhérer pleinement à l'Eglise — ce qui se fit, avec l'aide de la grâce en livrant combat au « vieil homme » et en poursuivant la lecture de la Bible.

Quelques mois plus tard, il décide de rejoindre le noviciat des dominicains à Amiens où il fait profession en octobre 1894 et est ordonné prêtre en septembre 1898. Il sert d'abord comme professeur de théologie dogmatique au séminaire syro-chaldéen de Mossoul (Iraq), puis à Jérusalem, avant d'être affecté à l'université de Fribourg en 1905 au titre de professeur d'exégèse du Nouveau Testament. Sensibilisé et alerté par son propre cheminement spirituel, dès son retour en Europe il s'attache à défendre et à illustrer le caractère spécifique de la révélation chrétienne et à montrer l'inanité de tous les systèmes visant à assimiler le mystère chrétien aux mystères païens. Ainsi, après avoir coupé court aux interrogations relatives à l'éventualité d'un « catholicisme ésotérique » dans *la Quinzaine* (février 1907), il publie *Foi et systèmes* (1908) tôt suivi de *L'Evangile en face du syncrétisme païen* (1910). D'ailleurs, son intérêt pour les rapports du christianisme naissant avec les religions du monde méditerranéen et oriental et l'his-

toire des religions en général l'amène à assumer l'essentiel de la rédaction du « Bulletin d'histoire des religions » intégré à la *Revue des sciences philosophiques et théologiques* de 1907 à 1939 ; dans le cadre de cette rubrique il commente régulièrement — et dénonce au besoin — les principaux ouvrages qui paraissent dans le domaine de l'orientalisme et de l'ésotéro-occultisme. En plus de collaborer à divers dictionnaires au plan de l'histoire des religions, il publie ses propres mises au point tel *Le scandale de Jésus* (1927) en réponse au scepticisme du docteur P.-L. Couchoud et qui connaît un grand retentissement jusqu'à influer sur la conversion du maréchal Lyautey et *Plaies d'Europe et baumes du Gange* (1931) comme pour tenter de jeter quelque discernement chrétien sur cet engouement pour l'Orient qui connaît un regain en cette période de l'entre-deux-guerres. Néanmoins, sa réputation s'appuie avant tout sur son apport en matière exégétique où il témoigne d'une grande sûreté de jugement et souvent d'une grande pénétration. Requis par le père Lagrange o.p. de collaborer à la *Revue biblique* et à la collection des *Etudes bibliques*, il s'emploie au premier chef à scruter et à décortiquer les lettres de saint Paul et n'hésite pas, quand il y a lieu, à rendre justice à l'exégèse protestante là où il estime qu'elle a éclairci la pensée souvent obscure de l'apôtre des Gentils : *Saint Paul Ière épître aux Corinthiens* (1935), *Saint Paul IIème épître aux Corinthiens* (1937), *Paul, apôtre de Jésus-Christ* (1942) et les textes du disciple bien-aimé *Saint Jean. L'Apocalypse* (1921), *L'Evangile spirituel de Saint Jean* (1945). Il collabore de même à la *Revue du clergé français*, aux *Annales de l'Institut supérieur de philosophie* et à *Vivre et penser*. Professeur de Nouveau Testament jusqu'en 1930, puis d'histoire des religions et de missiologie jusqu'à sa retraite en 1938, il est appelé par ailleurs aux postes de doyen de la Faculté de théologie et de recteur de l'université de Fribourg au cours de sa carrière universitaire. Consulteur de la Commission pontificale biblique depuis 1941, il décède au couvent des dominicains d'Etiolles (Essonne) le 19 janvier 1945.

Cf. E.B., « De Goethe au Christ », *Revue de la jeunesse*, vol. X, 1914 ; *Dictionnaire dè théologie catholique*, Paris, Letouzey et Ané, tab. gén., 1951.

ALTA voir **MÉLINGE Calixte**

ANIZAN Félix-Marie (1878-1944)

Oblat de Marie Immaculée, apôtre de la dévotion et de la doctrine du Sacré-Cœur. Né le 17 juillet 1878 à Sainte-Anne de Campbon (Loire-Atlantique). Fils de Jean Anizan, charpentier, et de

madame née Jeanne Blin. Après ses études secondaires aux juniorats de Pontmain et de Sion, il effectue son service militaire avant de prendre l'habit chez les oblats de Marie Immaculée à Angers en août 1896. Au scolasticat de Liège (Belgique) depuis août 1897, il est élevé à la prêtrise à Cambrai en juillet 1903. Affecté au grand séminaire d'Ajaccio (Corse) comme professeur de philosophie de 1904 à 1906, par la suite il est envoyé en Belgique et versé à la direction des *Petites Annales* d'abord à Dinan puis à Liège où il a sans doute l'occasion de côtoyer le père Emile Hoffet o.m.i. et de l'entretenir de son premier ouvrage relatif à la Vierge *Vers Elle* (1908), de sa trilogie consacrée au Sacré-Cœur *Vers Lui* (1909), *En Lui* (1911) et *Par Lui* (1914) de même que de ses premières poésies religieuses *Elévations poétiques* (1909) et *Gethsémani* (1910). A l'été de 1911 il reçoit sa nomination pour le collège de Verdun dont il devient le supérieur en 1913 ; il publie alors *Les hommes de France au Sacré-Cœur*. Mobilisé en 1914-1918, au lendemain de la guerre il donne à paraître un *Bréviaire de l'apôtre du Sacré-Cœur* (1919).

Au début des années 1920, en relation avec le centre de Paray-le-Monial, il fonde la « Revue universelle du Sacré-Cœur » connue sous le nom de *Regnabit* (1921-1929) avec pour objectif d'intégrer tous les aspects se rapportant à ce thème (doctrine, spiritualité, symbolisme ,art, histoire, etc.). A cette fin, il s'entoure d'un certain nombre de collaborateurs tels Georges de Noaillat, le chanoine Cristiani, le P. Auguste Hamon s.j., le P. Emile Hoffet etc. et, à partir de 1922, de Louis Charbonneau-Lassay recommandé par le cardinal Dubois. René Guénon, pour sa part, y collabore de 1925 à 1927 avant d'en être évincé, suite à des pressions issues des milieux néo-thomistes. Entre temps le père Anizan aura vu à développer ses idées en ce qui concerne l'intelligence de la question du Sacré-Cœur dans *Le Centre du Plan divin* (1922), *Le Christ au Cœur qui rayonne* (1925) et, suite au lancement de la *Société du Rayonnement intellectuel* en 1926, dans son *Précis des vérités premières sur le rayonnement intellectuel du Sacré Cœur dans la pensée humaine* (1928) et *Le Dieu au Cœur qui rayonne* (1928). Dès lors en contact étroit avec Louis Charbonneau-Lassay, il séjourne à quelques reprises à Loudun et échange avec l'héraldiste une importante correspondance. Leur fructueuse collaboration se poursuivra tout au long des années 1930 dans le cadre de la revue *Rayonnement intellectuel* (1929-1939) due à l'initiative de Charbonneau-Lassay. Tout autant que *Regnabit*, *le Rayonnement intellectuel* sera l'objet, d'une part, d'un intérêt croissant issu des milieux ésotéro-occultistes et, d'autre part, de controverses et d'attaques en provenance des milieux catholiques. Le père Anizan n'en poursuivra pas moins la suite de ses publications relatives à la doctrine du Sacré-Cœur : *Rayons du cœur aimant* (1931), *A la source de la lumière* (1933) et, aux éditions

du « Rayonnement intellectuel », *Les paraboles de l'Amour* (1935) et *La clef patristique des paraboles* (1939). Muté à Aix en 1933 puis à Valence, on le retrouve enfin à Marseille où il se consacre entièrement à la prédication et à l'apostolat dans la ligne même de la dévotion au Sacré-Cœur. Après un dernier ouvrage *La puissance poétique du cœur rayonnant* (1942), il décède à la Procure des oblats de Marseille le 22 février 1944. Il laisse quelques manuscrits de même qu'un important dossier ayant trait aux attaques et controverses suscitées autour de *Regnabit* et conservé aux Archives générales des oblats de Marie Immaculée à Rome.

Ce dossier réunit des pièces qui illustrent la constance de l'opposition marquée des autorités oblates face aux idées du père Anizan relatives au Sacré-Cœur et, plus particulièrement, à sa façon d'établir une différence entre « le Sacré-Cœur » et « la personne de Jésus-Christ » et d'élargir le symbolisme du premier au détriment des fondements doctrinaux de la seconde. D'autre part, on y apprend que le père Anizan aurait fondé à la fin de 1924 une association spirituelle dite *l'Union des Petites Aiguilles pour le Sacré-Cœur* (avec cercle intérieur : les *Gouttes de Sang*) qui a d'abord eu pour organe le bulletin *In Eo* (1927) devenu, à la suite de l'éviction du père Anizan et sous la direction du père Auguste Bommenel o.m.i., le *Bulletin des petites aiguilles* (1928-1932). En 1929, peu de temps avant l'extinction de *Regnabit*, le père Anizan soumit aux autorités de sa congrégation le projet de création des « Cahiers Regnabit » avec pour objectif d'y traiter des sujets plus intellectuels que ceux abordés dans la revue existante, mais il y a tout lieu de croire que le projet aboutit à une fin de non-recevoir au motif que l'on jugea que son éventuel directeur n'avait pas la fermeté doctrinale requise.

Cf. Archives générales des oblats de Marie Immaculée, Rome.

ANTONINI Paul (1851-1900)

Ecclésiastique, orientaliste et antimaçonnico-occultiste. Né Paul-Henri-Marie Antonini en 1851 à Alger. Fils de Pierre-François Antonini et de madame née Eugénie-Julie Arron. Docteur en droit il publie d'abord un ouvrage sur *Le Serment* (1878) suivi en 1879 d'une série de brochures où il expose le point de vue de la doctrine catholique sur un certain nombre de questions d'actualité : *Mariage et divorce, L'Eglise et l'instruction, Mariage et célibat des prêtres* et enfin *Le Dimanche* qui vise à combattre la loi de 1814 cherchant à supprimer le repos dominical. Quelques années plus tard il donne à lire une étude comparée sur *Trois confessions : saint Augustin, Montaigne, Jean-Jacques Rousseau* (1833). Par la suite il effectue un séjour en Chine et s'initie à la

langue et aux mœurs du pays : *La vie réelle en Chine* (1887), *Les Chinois peints par un Français* (1887) et *Au pays de Chine* (1888) où il nuance son éloge de la civilisation du Levant.

De retour en France il se voit confier à l'Institut catholique de Paris un cours libre de langue et de civilisation chinoises qu'il assumera jusqu'en 1899. Mis à part *L'Annam, le Tonkin et l'intervention de la France en Extrême-Orient* (1889), il publie surtout dans des périodiques tels le *Bulletin de l'Institut catholique de Paris*, la *Revue du monde catholique, la Science catholique* de même que dans *la France chrétienne antimaçonnique* où il consacre une série d'articles à l'« Etude sur le dieu Feu, serpent androgyne et Janus Jana des mystères antiques, des gnostiques et des sociétés secrètes actuelles » en 1897-1898 et dans la *Revue du monde invisible* où il commente « Les nouveaux chrétiens » en 1898-1899. Par ailleurs membre de l'*Académie des sciences psychiques* de monseigneur Méric et vice-président du Congrès antimaçonnique de 1897, il est en correspondance suivie avec J.-K. Huysmans de 1897 à 1899 (Fonds Lambert, bibliothèque de l'Arsenal). Après avoir consacré un fort volume à la maçonnerie et à l'illuminisme *Doctrine du mal. Son Dieu et ses adeptes* (1898) il comptait traiter en un second tome les aspects ésotérique, mystique et politique de la question mais, victime de troubles psychiques (*France antimaçonnique*, 30 juillet 1914), la mort le terrassa dans la force de l'âge à Paris le 9 décembre 1900.

Cf. *Dictionnaire de biographie française*, vol. III, Paris, Letouzey et Ané, 1939.

ARNAUD Albert (1871-1961)

Frère des Ecoles chrétiennes. Né Pascal-Joseph-Albert Arnaud le 26 janvier 1871 à Toulouse. Fils de Victor-Hercule Arnaud, et de madame née Gabrielle-Marie-Antoinette Marty. Après des études classiques au pensionnat Saint-Joseph dirigé par les Frères des Ecoles chrétiennes, il entre à l'Ecole nationale des beaux-arts de Toulouse. Entre temps, il contribue à la fondation de l'Amicale du pensionnat Saint-Joseph. En 1896 il accède par voie de concours à l'Ecole nationale des beaux-arts de Paris, dans la section d'architecture, et devient dès lors un des plus fervents animateurs du Cercle de la Maison des Francs-Bourgeois placée sous la juridiction des Frères des Ecoles chrétiennes ; en 1900 il sera d'ailleurs l'un des délégués de l'association aux fêtes de canonisation du bienheureux Jean-Baptiste de La Salle à Rome. Diplômé d'architecture, il renonce à une carrière prometteuse et entre au noviciat des Frères des Ecoles chrétiennes, à Paris, le 19 mars 1901. Novice puis scolastique, il prépare le diplôme exigé pour l'enseignement avant d'être affecté à l'école des Francs-Bourgeois comme professeur de troisième. En 1904 il se voit confier l'enseignement du dessin. L'année suivante, sous l'effet des lois combistes, le frère Albert de Jésus doit renoncer à porter le costume religieux. A partir de 1906 il assume la responsabilité de la société littéraire de l'école ; cinquante ans durant, il saura en faire un élément de formation chrétienne et spirituelle. Nommé sous-directeur de l'école des Francs-Bourgeois en 1912, il en devient le directeur en 1916 ; quoique timide et ne se sentant pas les aptitudes nécessaires pour s'imposer à tout un corps professoral, cet homme de devoir et de vertu et doué d'un jugement sûr n'en assume pas moins la direction de l'école des Francs-Bourgeois jusqu'au début des années 1930. Recruté par ses soins comme professeur de philosophie à la rentrée de 1922, René Guénon est remercié de ses services au printemps de 1923 après qu'un de ses étudiants eut alerté le directeur de l'école sur l'orientation philosophique et religieuse de l'enseignement dispensé. Devenu par la suite sous-directeur de l'établissement, le frère Albert de Jésus alimente de ses chroniques *le Bulletin* qui sert de liaison à la fois entre l'école, le cercle et l'amicale des Francs-Bourgeois et fait servir ses goûts artistiques au faste des célébrations religieuses et profanes. Retiré en 1951 et gravement accidenté par une voiture en 1955, il meurt à Athis-Mons (Essonne) le 16 février 1961.

Cf. Archives générales des Frères des Ecoles chrétiennes, Rome ; *Notices nécrologiques trimestrielles. Institut des Frères des Ecoles chrétiennes*, janv.-mars 1961.

AUBER Charles (1804-1892)

Eclésiastique, spécialiste du symbolisme religieux. Cf. *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, vol. V, Paris, Letouzey et Ané, 1931.

AUROBINDO shri (1872-1950)

Philosophe hindou. Cf. Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains*, Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

BARBIER Emmanuel (1851-1925)

Ecclésiastique, polémiste antimoderniste. Né Marie-Jérémie-Emmanuel Barbier le 5 mars 1851 à Poitiers. Fils de Dauphin-François-Aimé Barbier, conseiller à la Cour d'appel de Poitiers qui démissionnera en 1880 en guise de protestation contre les

expulsions de religieux, et de madame née Marie-Mathilde Crepart ; frère cadet de Edouard Barbier, ancien procureur au Mans, lui aussi démissionnaire au moment des décrets de 1880 et par la suite avocat au barreau de Poitiers où, pendant plus de trente ans, il allait se faire l'ardent défenseur des congrégations religieuses. Quatrième d'une famille de onze enfants, Emmanuel Barbier rejoint le noviciat de la Compagnie de Jésus à dix-huit ans. Né éducateur, dès 1871 il est affecté comme surveillant et professeur à la célèbre école de la rue des Postes à Paris. De cette époque date son premier ouvrage pédagogique *La discipline dans quelques écoles libres, manuel pratique du surveillant* (1884) qui ne tarde pas à devenir un livre de chevet pour bon nombre d'éducateurs. En 1885 il est préfet de discipline au collège de l'Immaculée-Conception de la rue de Vaugirard avant de se voir nommé, trois ans plus tard, recteur de l'externat Saint-Ignace situé rue de Madrid dont il concourt grandement à asseoir la prospérité. De même, c'est à lui que revient la création, dans le quartier du Trocadéro, de l'école primaire Saint-Louis de Gonzague devenue plus tard un important collège. Comme pour lui accorder quelque répit, en 1895 il est muté en province et devient recteur du collège de Poitiers auquel il concourt à donner une forte impulsion. Il publie alors une édition latine des *Récits de l'Evangile* (1896) et, sensibilisé aux justes revendications de son temps, *L'initiative au collège* (1899), point qu'il juge par ailleurs « délicat » et qui demande à être développé sans pour autant « compromettre l'équilibre général ». En 1901, suite à la promulgation des lois sur les congrégations religieuses, les jésuites sont contraints à la fermeture de leurs établissements et le père Barbier se voit dès lors dans l'obligation de mettre fin à sa carrière d'enseignement. *Mon crime* (1901) réunit les allocutions de collège qu'il prononça à Poitiers de 1895 à 1901 ; un document qui « peut faire foi sur nos procédés en éducation » et ainsi, bien montrer pourquoi certains avaient intérêt à exclure les religieux de « l'œuvre des collèges ». Désigné en 1902 au poste délicat d'aumônier de l'Association catholique de la jeunesse française de la région de l'Ouest, plus précisément de l'université catholique acquis à la République et à se faire un cas de conscience du nouveau mouvement d'idées libérales qui ne demande qu'à s'amplifier. Dans cette situation, il en vient à solliciter sa sécularisation en septembre 1904. Malgré le souhait de ses supérieurs de le voir demeurer dans les rangs de la Compagnie de Jésus, il est (*volontairement et régulièrement*) sécularisé en 1905 tel que précisé dans *Une explication qui n'aurait pas dû être nécessaire* (1914).

Incardiné par l'évêque de Poitiers, il sert d'abord comme précepteur auprès des fils de feu Paul de Cassagnac considéré comme l'un des chefs de l'opposition aux vues de S.S. Léon XIII et amorce sa carrière de polémiste en attaquant le *Sillon* du démo-

crate chrétien Marc Sangnier à travers une série d'ouvrages parus de 1905 à 1908. D'autre part, dès 1906 il commente les manœuvres et ravages de la politique dite de ralliement dans *Les catholiques français et la République* et *Rome et l'Action libérale* ; désireux d'approfondir et de développer la question, il fait paraître l'année suivante un ouvrage en deux volumes titré hardiment *Le progrès du libéralisme catholique de France sous le pape Léon XIII* (1907) mais où il prend soin de préciser d'abord la distinction qu'il compte respecter entre la doctrine enseignée par le Souverain Pontife et les effets de sa politique qu'il juge par ailleurs néfaste. Rien n'y fit, la sanction de l'Index tomba en mai 1908. Dorénavant installé à Paris dans le quartier de la paroisse Saint-François de Sales où il célèbre régulièrement sa messe, il lance son œuvre-maîtresse *la Critique du Libéralisme* (1908-1914) revue bi-mensuelle dont il assume à lui seul l'essentiel de la rédaction. En 1912, ayant quelque peu épousseté au passage les articles de l'abbé Paul Boulin parus dans *l'Univers*, ce dernier lui rend visite, reconnaît qu'à tout prendre l'abbé Barbier a raison et devient dès lors son collaborateur et ami. Deux ans auparavant, l'abbé Barbier avait rassemblé une série d'articles relative aux *Infiltrations maçonniques dans l'Eglise* (1910). L'ouvrage parut avec les garanties de l'Imprimatur et une suite d'approbations épiscopales. S'appuyant d'une part sur des documents inédits publiés par la *Correspondance de Rome* pour une dénonciation de la *Ligue de Münster* et, d'autre part, sur le *Compte rendu du Congrès spiritualiste et maçonnique de* 1908, il dévoile et fustige ici les doctrines du nouveau spiritualisme : la théosophie de madame H.-P. Blavatsky, la gnose de Jules Doinel, l'occultisme de Papus, la kabbale chrétienne et l'ésotérisme catholique des Péladan, Jounet, Larmandie, Alta, Vulliaud et compagnie ; ce dernier ne tardera pas à riposter longuement aux « Ignorances d'un contradicteur » dans ses *Entretiens idéalistes.* Au terme de son pontificat, peu de temps avant le début de la guerre 1914-1918, S.S. Pie X adresse à l'abbé Barbier un précieux témoignage d'estime pour son œuvre, mais la lucidité amère de l'abbé reconnaît que cela est bien insuffisant pour contrer le nouveau raz-de-marée qui s'apprête à balayer tous ses efforts. Ainsi, il consacre les dernières années de sa vie à rédiger quelques ouvrages didactiques en matière de doctrine chrétienne et, prenant appui sur son expérience personnelle, dresse une volumineuse *Histoire du catholicisme libéral et du catholicisme social en France. Du Concile du Vatican à l'avènement de S.S. Benoît XV* (1870-1914) en 5 vol. (1923-1924). Il est décédé à Paris le 22 mars 1925 ; ses funérailles ont été célébrées et sa dépouille inhumée à Poitiers.

Cf. Duguet, R., « L'abbé Emmanuel Barbier », *Le Bloc catholique*, mars-avril 1925.

BARBIER DE MONTAULT Xavier (1830-1901)

Prélat, archéologue, liturgiste et canoniste. Né Xavier-Marie-Joseph Barbier le 6 février 1830 à Loudun (Vienne). Fils de Joseph Barbier, avocat, et de madame née Adelaïde Montault. Dès l'âge de trois ans, il est envoyé chez les Frères de Saint-Gabriel qui occupent alors l'ancienne abbaye des Carmes, au Martray, à Loudun. A huit ans, sa famille le place au petit séminaire d'Angers où il poursuit ses études jusqu'à la rhétorique (1838-1846). Malgré son dédain pour les classiques et des succès scolaires médiocres, il effectue sa philosophie au grand séminaire d'Angers (1846-1848). L'année suivante, il est professeur de septième et de huitième au collège de Bressuire et dès janvier 1849, ses deux premières publications paraissent dans les *Annales archéologiques* de Didron dont une étude relative au « Symbolisme du signe de la croix ». Après ses études théologiques au séminaire de Saint-Sulpice (1849-1851) et au grand séminaire d'Angoulême (1851-1853), il rejoint Rome pour y suivre les cours de la Sapience et fréquenter le Collège romain. Féru de toutes les festivités religieuses qui ont cours dans la Ville éternelle, il réunit ses informations et impressions dans *L'année liturgique à Rome* (1857) après avoir vu à publier une étude sur *La cathédrale à Anagni* (1855) suivie, quelque trois ans plus tard, d'une *Epigraphie et iconographie des catacombes de Rome et spécialement d'Anagni* (1858). De retour à Angers, il est ordonné en 1859. Monseigneur Angebault le nomme aussitôt « historiographe du diocèse, archiviste, bibliothécaire de l'évêché et fondateur-directeur du musée archéologique diocésain ». De plus, il prend l'initiative de créer les revues *Plain chant* (1860-1861) et *la Paroisse* (1861) tôt interrompues par un second séjour à Rome (1861-1870). Fait chanoine de la cathédrale d'Anagni dès son arrivée, il poursuit ses recherches et accumule de nombreux documents. En 1867 il offrira même un répertoire de *La Bibliothèque Vaticane et ses annexes.*

De retour en France, il est en contact avec l'abbé Ferdinand Brettes, canoniste à ses heures, et poursuit sa collaboration à de nombreux périodiques spécialisés tels les *Analecta juris pontificii* et, d'autre part, la *Revue de l'art chrétien, l'Enlumineur, le Coloriste, le Manuscrit* etc. A partir de 1875, année où il organise le musée diocésain de Moutiers — en 1886, celui de l'abbaye de Fontgombault — il ajoute à ses sujets d'intérêt la graphologie que vient d'inventer l'abbé Michon. Au début des années 1880, il encourage le baron Alexis de Sarachaga à créer une « revue eucharistique de Paray-le-Monial » et s'associe étroitement aux initiatives qui verront le jour tout au cours de cette décade : l'édition du *Règne social de Jésus-Christ Hostie* (1883-1888) et l'*Institut des Fastes eucharistiques* (1889-1894), le musée eucharistique etc., mais se désolidarise de l'affaire au moment où le baron de Sarachaga lance le *Novissimum Organon* (1895-1900) « qui n'entrait nullement dans ses vues et dont les articles anonymes ressemblent trop souvent à des élucubrations d'illuminés ». Entre temps, assisté du père Camille de la Croix s.j., de l'abbé Charles Auber etc., il réunit des *Documents sur la question du Martyrium de Poitiers* (1885), voyage en Allemagne et participe à divers congrès et expositions aux quatre coins de la France. Enfin, il séjourne à Albi où il retrouve dans un état de conservation parfaite une partie des vêtements de sainte Cécile et quelques-uns de ses ossements — ce qui ne manque pas de l'opposer à dom Guéranger o.s.b. qui prône, pour sa part, la conservation intégrale du corps à Rome ; les choses s'enveniment au point où l'abbaye de Solesmes en vient à retirer son abonnement à la *Revue de l'art chrétien.* Après avoir mis la dernière main à son *Traité d'iconographie chrétienne* en 2 vol. (1890), il consacre les dernières années de sa vie à la publication de ses *Œuvres complètes* en 16 vol. qui intègrent essentiellement des études nouvelles élaborées à partir d'une masse énorme de notes et de documents accumulés au long des années. C'est ainsi que sa bibliographie ne compte pas moins de quatre mille quatre cent quinze titres intégrant ceux inclus dans la *Revue d'archéologie poitevine* fondée en 1898 et dont il assume presque à lui seul la rédaction jusqu'à sa mort survenue à Hommes (Indre-et-Loire) le 29 mars 1901. Il avait reçu plusieurs décorations et titres dont ceux de comte de Latran, commandeur de l'ordre du Saint-Sépulcre, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire et de l'Eperon d'or etc.

Cf. Girou, E., *Monseigneur Xavier-Marie-Joseph Barbier de Montault. Bio-bibliographie,* Angers, J. Siraudeau, 1910.

BARBOT Théophile (1841-1927)

Prélat, archiprêtre de Loudun. Né Benjamin-Théophile Barbot le 16 novembre 1841 à la Guierche de Saint-Amand-sur-Sèvre (Deux-Sèvres). Fils de Augustin Barbot, propriétaire d'une importante minoterie située à la lisière des diocèses de Poitiers et de Luçon, et de madame née Jeanne Baubry. « Avant d'acheter la Guierche, les Barbot, sortis de Pouzauges, en Vendée, habitaient le moulin de Frély du Boupère. Ils y formaient l'une de ces familles patriarcales de grands paysans vendéens, aux origines parfois surprenantes, chez qui la paternité est encore regardée comme un véritable sacerdoce, et la formation chrétienne des enfants comme la première et la plus importante des préoccupations ». Ainsi toute sa vie durant le chanoine Barbot, à l'image d'ailleurs de ses deux frères que Louis Charbonneau-Lassay fré-

quentera assidûment pendant quelque dix ans, allait rayonner grande allure et distinction. Dès son enfance, il est en rapport quotidien et affectueux avec le curé de Saint-Amand, M.L. Jadaud, qui l'inscrit à l'école libre de Châtillon-sur-Sèvre (aujourd'hui : Mauléon). Après ses études classiques au petit séminaire de Montmorillon, il rejoint le grand séminaire de Poitiers avant de poursuivre sa formation ecclésiastique au Séminaire français de Rome où il complète sa licence de théologie. Ordonné prêtre à Poitiers en août 1864, il retourne à Rome et y obtient en 1866 son doctorat en droit canonique. Son séjour à Rome est marqué, d'une part, par le début d'une longue amitié qui le lie au futur cardinal Begin, archevêque de Québec (Canada), à qui il dédiera quelque cinquante ans plus tard un de ses rares ouvrages *Profils bibliques et profils évangéliques* (1923) et, d'autre part, ses nombreux contacts avec le cardinal Jean-Baptiste Pitra suscités au point de départ par la mission que lui avait confiée les pères de Saint-Laurent-sur-Sèvre de remettre à l'éminent prélat les premiers Mémoires qui allaient aboutir à la béatification du père Grignion de Montfort.

De retour en France, en septembre 1866 il est nommé vicaire à Notre-Dame de Bressuire avant d'assumer la cure de Biard en 1872. Dès lors, il devient le correspondant régulier de plusieurs journaux de la Nouvelle-France, tel *le Canadien* qui s'honore de ses « Lettres de Paris ». Curé doyen de Vivonne en novembre 1876, il poursuit la collaboration amorcée outre-mer à travers *le Nouveau Monde* et la *Revue canadienne* où il traite à la fois de questions historiques, littéraires et religieuses. Dans les années 1880, sous le couvert de divers pseudonymes, il apporte le concours de sa plume à plusieurs quotidiens et hebdomadaires parisiens. Administrateur remarquable et doué d'une aisance personnelle, en septembre 1886 il se voit confier l'archiprêtré du Loudunais dont il poursuivra la restauration et, le 1er octobre suivant, l'évêque de Poitiers le nomme chanoine honoraire de sa cathédrale. Charbonneau-Lassay ,originaire de Loudun, aime à se souvenir que, en 1900, le chanoine Barbot fit prêcher en sa paroisse, par deux religieux franciscains, la plus efficace mission d'évangélisation, au moment même où l'église Saint-Pierre se voyait pourvue d'un crucifix monumental qui fait face à la chaire. L'année suivante, il obtient au profit de son église, la restitution des reliques du martyr loudunais Jean-Charles Cornay, mort au Tonkin en 1837 et béatifié par S.S. Léon XIII en 1900. Après avoir rendu vie à l'école des garçons fermée depuis la dissolution des Frères de Saint-Gabriel et fondé le groupe de la Jeunesse catholique, le chanoine Barbot se retire à la cathédrale de Poitiers en 1906. Directeur spirituel de l'association des Dames de l'Union-Chrétienne, il collabore par ailleurs à quelques périodiques locaux et réunit une partie de ses chroniques en trois brochures hors-com-

merce destinées à ses amis intimes *Fleur d'un Jour* (1920), *Dans les mois défleuris* (1920) et *Songeries d'un Ermite* (1921).

Quelques années avant sa mort survenue à Poitiers le 24 mars 1927 il aurait, selon Jean Robin (*René Guénon. Témoin de la Tradition,* 1978, pp. 185 ss.), transmis à Charbonneau-Lassay un certain type d'initiation chrétienne ou, tout au moins, des documents relatifs à deux organisations hermétiques chrétiennes parfaitement orthodoxes (que Guénon, dans la perspective de l'ésotérisme traditionnel, considérera « incomplètes ») : l'*Estoile Internelle* et la *Fraternité des chevaliers du Divin Paraclet* datant du XVème siècle mais fondues en une seule à l'époque de la Révolution, et dont il était l'unique membre survivant et chef — avec engagement de reconstituer la *Fraternité du Paraclet* si les circonstances se révélaient opportunes. Il semble que ce ne fut point le cas même si certains, tel Georges Thomas dit Tamos, reçurent à leur tour l'initiation transmise par Charbonneau-Lassay. Néanmoins, tel que précisé à quelques reprises dans ses écrits, Charbonneau-Lassay sut s'inspirer des documents reçus pour la poursuite de son œuvre consacrée au symbolisme chrétien.

Cf. Charbonneau-Lassay, L., « M. le Chanoine Théophile Barbot », *Semaine religieuse du diocèse de Poitiers,* 8 mai 1927.

BARLET F.-Ch. (1838-1921)

Esotéro-occultiste. Né Albert Faucheux le 12 octobre 1838 à Paris. Fils de Louis-Etienne Faucheux, professeur de mathématiques et par la suite conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, et de madame née Véronique Fortier. Après une enfance difficile, il est élève au lycée Charlemagne et obtient son baccalauréat à un âge relativement avancé en janvier 1864. Contre son gré — il souhaitait préparer l'Ecole Polytechnique ou l'Ecole Normale Supérieure, section des sciences — et pour satisfaire au désir de son père, il entreprend des études de droit à Dijon. Après l'obtention de sa licence en 1867, il est admis dans l'administration de l'Enregistrement. Affecté en Corse, il consacre ses loisirs à la botanique ; peu de temps après il est rappelé sur le continent. Après Evron et Boulogne-sur-Mer, il termine sa carrière à Abbeville en 1899 avec le titre de directeur de l'Enregistrement. Entre temps il participe au Concours international Péreire avec un *Mémoire sur l'extinction du paupérisme* (1880) qui lui vaut le second Prix.

Très intéressé par les théories de Saint-Yves d'Alveydre, en contact avec la *Société théosophique* de madame H.-P Blavatsky dont il est l'un des premiers membres sur le sol français et étroitement lié à l'*Hermetic Brotherhood of Luxor* (sa préface à

T.-P. Burgoyne *The Light of Egypt* dans *l'Initiation,* août 1889), il se fait dès lors connaître sous le pseudonyme de F.-Ch. Barlet en collaborant à la revue spirite *l'Anti-matérialiste* (1884-1886) qu'il incline nettement dans le sens de la *Société théosophique* puis, à la *Revue des Hautes Etudes* (1886-1887) et au *Lotus rouge* (1887-1888). En relation avec Papus il apporte sa collaboration dès la fondation de *l'Initiation* en 1888 qu'il poursuivra pendant toute une décade. Au tournant des années 1890 il est sacré évêque gnostique par Jules Doinel et, en 1891, figure parmi les membres du premier Grand conseil de l'ordre Martiniste. La même année il publie son *Essai sur l'évolution de l'idée* (1891) où, suite à une présentation des divers systèmes philosophiques, il conclut à la supériorité de l'ésotérisme et de l'initiation. Membre-directeur de *l'ordre kabbalistique de la Rose-Croix* en 1892, deux ans plus tard il propose une nouvelle classification des corps chimiques inspirée de l'alchimie dans son *Essai de chimie synthétique* (1894); de même, une application de l'ésotérisme aux problèmes de la sociologie *Principe de sociologie synthétique* (1894) et *L'évolution de la sociologie* (1894) ; l'année suivante, un outil pédagogique relatif à l'ésotérisme *L'instruction intégrale* (1895) et, en collaboration avec Julien Lejay, *Synthèse de l'esthétique. La peinture* (1895) tôt suivi de *L'art de demain. La peinture autrefois et aujourd'hui. Simple conseil en faveur du Grand-Art* (1897) où Maurice Denis, peintre et théoricien de l'art mystique, figure en très bonne place.

Retraité, il s'installe à Paris rue des Grands-Augustins et adopte dorénavant un régime végétarien. En 1900 il donne à lire une présentation didactique *L'occultisme. Définition. Méthode. Classification. Applications* où il réussit pour les sciences occultes ce qu'Ampère avait réalisé pour la classification des sciences. Au début de 1901 il dirige pendant quelques mois la *Revue spiritualiste illustrée* et anime, d'abord à la Librairie spiritualiste et morale de Deullin, beau-frère de Papus, puis chez lui, les réunions d'un groupement dit de « Philosophie cosmique » où sont étudiés des documents communiqués « par un personnage assez énigmatique habitant aux confins de l'Algérie et du Maroc » et qui semble avoir eu des accointances avec la *Société théosophique* et l'*Hermetic Brotherhood of Luxor.* L'organe en sera *la Revue cosmique* (1901-1908) dont Barlet assume la direction au cours des deux premières années. Entre temps il enseigne à *l'Ecole des sciences hermétiques* de Papus, dirige *la Science astrale* (1904-1906) où il signe des pseudonymes de Triplex ou de Janus et collabore à *la Voie* de même qu'au *Voile d'Isis* avant de seconder le comte Albert de Sarâk lors de la création du *Centre ésotérique oriental de France* et de son organe *l'Etoile d'Orient* (1908-1909) où il commente la synthèse des religions. Après avoir consacré un ouvrage à la Synarchie *L'Evolution sociale* (1900), il rend

hommage à son instigateur *Nos maîtres. Saint-Yves d'Alveydre* (1910). Parallèlement il amorce la publication annuelle de données astrologiques avec *Le Véritable Almanach Astrologique, d'après les fidèles traditions et les données exactes de la science* (1910) et signe quelques articles dans *la Gnose* et *l'Alliance spiritualiste* en 1910 et 1911 de même que dans le premier numéro du *Graal* (1913) et dans *la Renaissance universelle* (1914). Marié à une veuve anglaise madame Jeanne Bellchambers qui décède en 1914, par la suite il collabore à *la Vie morale* (1919-1920) et travaille à la version définitive de *Génies planétaires* (1921) laissant à l'état de manuscrit une série d'études sur les nombres, les premiers principes, un traité d'astrologie etc. Muni des derniers sacrements, il est décédé à Paris le 29 octobre 1921. Ses funérailles ont eu lieu en l'église Saint-Séverin.

Au dire de Louis Le Leu qui le connut dès 1890, Barlet, sans avoir reçu une éducation proprement catholique, était chrétien par naissance et par inclination — très influencé par Saint-Yves d'Alveydre, son esprit était, dit-on, nettement judéo-chrétien — sans pour autant avoir cherché à se spécialiser dans l'étude du christianisme. « Il voyait surtout le christianisme à travers ses études philosophiques et les lumières de sa raison (...) il le considérait justement comme devant renfermer la plus grande somme de vérité, à identifier, toutefois, à l'aide de toutes les sciences et surtout des lueurs de synthèse filtrant à travers tous les courants des traditions et des initiations. » Il en savait trop pour revendiquer la « foi du charbonnier » ; néanmoins, il avait un profond respect pour les formes catholiques et s'intéressait beaucoup à l'ésotérisme chrétien. Ainsi, s'il assistait régulièrement à la messe dominicale à Notre-Dame, c'était moins pour lui un acte de piété que l'occasion de mieux étudier le symbolisme du culte, des rites et des cérémonies. Il lui arrivait même d'échanger avec des théologiens — il tenait d'ailleurs le père A.-J. Leray en haute estime et a été influencé par ses idées sur l'origine de la matière (« La Création », *la Vie morale,* déc. 1920) — quoiqu'en marquant toujours ses distances par rapport à leur « psychologie banale ». Il semble qu'il n'ait jamais livré ni dans ses écrits ni auprès de ses amis sa pensée profonde au plan religieux et s'est toujours gardé d'exprimer une profession de foi nettement catholique.

Cf. Numéro spécial du *Voile d'Isis* consacré à F.-Ch. Barlet, novembre 1924.

BARRUEL Augustin (1741-1820)

Jésuite, homme de lettres contre-révolutionnaire. Né le 2 octobre 1741 à Villeneuve-de-Berg (Ardèche). Fils d'un noble du Vivarais Antoine Barruel de Saint-Pons, lieutenant général du roi, et de madame née Madeleine Meunier. Il fréquente d'abord le col-

lège jésuite de Tournon avant d'entrer au noviciat de la Compagnie de Jésus le 15 octobre 1756 ; après y avoir prononcé ses premiers vœux, il est affecté au collège de Toulouse en 1758. Suite à l'expulsion des jésuites de France en 1764, il poursuit sa formation théologique en Bohême où il est ordonné prêtre. Professeur de littérature en Moravie puis précepteur pour le compte d'un noble slovaque avant de se rendre à Vienne, il rejoint Avignon au lendemain de la suppression des jésuites par S.S. Clément XIV en 1773. Désireux de s'intégrer au clergé français, il est recommandé à l'archevêque de Paris et loge alors au séminaire des Missions étrangères, rue du Bac, avant d'assumer à nouveau des fonctions de préceptorat (1774-1777) cette fois auprès des fils du prince François-Xavier de Saxe ; de même il collabore à *l'Année littéraire* de Fréron, adversaire bien connu de Voltaire. Par ailleurs aumônier de la princesse de Conti, de 1781 à 1788 il signe ses premières polémiques *Les Helviennes ou lettres provinciales philosophiques* en 4 vol. où il prend à partie les encyclopédistes et les philosophes de son temps de même que l'abbé Soulavie dénoncé comme hérétique et impie. Sa thèse de la responsabilité des philosophes dans les maux de la France devait être reprise dans son *Patriote véridique ou discours sur les vraies causes de la révolution actuelle* (1789). Directeur et presque unique rédacteur du *Journal ecclésiastique* de 1788 à août 1792, date à laquelle toutes les publications antijacobines cessent de paraître, il dirige d'autre part la *Collection ecclésiastique ou recueil complet des ouvrages faits depuis l'ouverture des Etats Généraux, relativement au clergé, à sa constitution civile, décrétée par l'Assemblée Nationale, sanctionnée par le roi*, en 14 vol. (1791-1793), rédigée en grande partie par l'abbé Guillon.

Après avoir été représentant du clergé à l'Assemblée nationale, il se réfugie en Angleterre de 1792 à 1802 et y publie une *Histoire du clergé pendant la Révolution* (1793) de même que des *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme* en 5 vol. (1797-1799) où, insistant sur les méthodes, il tente de prouver que la Révolution est issue de conspirations établies par les incrédules, les républicains, les francs-maçons et les illuminés. Familier des Loges depuis le début des années 1780 — il semble même s'être prêté au cérémonial de l'initiation des grades bleus et, tout en refusant de prêter serment, après avoir été reçu Maître — il connaissait assez bien la franc-maçonnerie régulière française ; ce qui l'amène à incriminer surtout la maçonnerie dite irrégulière, d'une part les hauts grades de la franc-maçonnerie templière et occultiste et, d'autre part, le Grand Orient fédéré sous le haut patronage du duc d'Orléans Philippe-Egalité. Néanmoins, certains lui reprocheront que malgré les recommandations réitérées que lui adresse en 1797 le ministre luthérien Jean Auguste Starck, dignitaire de la Stricte Observance en Allemagne, il ait

confondu les illuminés de Bavière et les jacobins avec les martinistes et autres francs-maçons plus ou moins théosophes ou occultistes mais ennemis du projet révolutionnaire... Il nous faut alors rappeler que Barruel avait aussi à cœur de dénoncer l'ambuiguité des mystères maçonniques et d'en souligner les dangers qui tiennent pour une part au fait de la « société secrète » propice à toute usurpation de la qualité de ses membres et, d'autre part, au caractère initiatique et ésotérique de la franc-maçonnerie susceptible de concurrencer et même de contrecarrer la tradition apostolique et ecclésiale. Adversaire acharné du serment exigé à la Constitution civile du clergé au début de la Révolution, au lendemain du Concordat (1801) il fait campagne auprès des prêtres émigrés en faveur de la reprise de leur ministère en France. Ainsi, après avoir publié à Londres en 1800 *Détail des raisons péremptoires qui ont déterminé le clergé de Paris et d'autres diocèses à faire la promesse de fidélité* et *L'Evangile et le clergé français sur la soumission des pasteurs dans les révolutions des empires*, il fait paraître à Paris *Du pape et des droits religieux à l'occasion du Concordat* (1803) où il fustige le vieil esprit gallican et réclame la soumission des catholiques à Rome.

Nommé chanoine honoraire de Notre-Dame de Paris, peu après il songe à rejoindre la communauté des jésuites réformée à Naples, mais l'invasion de la ville par les troupes françaises l'oblige à renoncer à son projet. Il publie alors un traité dirigé contre le suffrage populaire *Du principe et de l'obstination des Jacobins* (1814) et ce n'est qu'en octobre 1815 qu'il réintègre la Compagnie de Jésus reconstituée à Paris, rue des Postes, où il prononce ses vœux solennels en 1816. Polémiste infatigable, il alimente diverses chroniques contrerévolutionnaires jusqu'en 1818 avant de s'éteindre à Paris le 5 octobre 1820. Depuis peu, existe une *Société Augustin Barruel*, association et revue créées par Paul Raynal à Lyon en 1978 et qui se définissent comme un « Centre d'études et de recherches sur la pénétration et le développement de la Révolution dans le christianisme ».

Cf. Riquet, M. s.j., « Un jésuite franc-maçon, historien du Jacobinisme, le père Augustin Barruel (1741-1820) », *Travaux de Villard de Honnecourt*, vol. X, 1974 ; Ancelle, D., « Le Père Augustin Barruel s.j. », *L'Ordre français*, février 1966.

BAUMANN Antoine (1860-1925)

Magistrat et philosophe. Né François-Antoine-Marius Baumann le 10 mai 1860 à Saint-Chamond (Loire). Fils de Ignace-Léonard Baumann, organiste, et de madame née Marie Gillier. Après ses études classiques amorcées au petit séminaire de Montbrison et poursuivies à Lyon, d'abord au petit séminaire Saint-Jean puis au

séminaire des Minimes, il entreprend des études de droit à l'université de Lyon. Licencié en droit et deuxième prix au concours général des Facultés de droit de France (il sera fait docteur en 1887), il rejoint les rangs de la magistrature et officie comme juge suppléant à Lyon en 1885, puis comme substitut à Charleville et à Nancy, avant d'être nommé procureur à Rocroi en 1890 et à Bar-le-Duc en 1894. Démissionnaire en 1897, il verra d'ailleurs à fournir une « peinture spirituelle » du monde judiciaire de province dans *Tribunal de Vuillermoz* (1898) et dans ses *Souvenirs de magistrat* (1899). Ainsi donc, avant la fin du XIXème siècle, il quitte la magistrature pour se consacrer à la philosophie positiviste.

Membre du Conseil de l'exécution testamentaire d'Auguste Comte, dès lors il s'attache à éveiller les sympathies catholiques pour le positivisme. Il prône ses idées dans les *Annales de philosophie chrétienne* et publie cinq ouvrages sur la question dont *La religion positive* (1903) et *Le cœur humain et les lois de la psychologie positive* (1909), auxquels s'ajoutent deux romans historiques *L'avenir qui sort du passé : Les martyrs de Lyon au début du IIème siècle* (1906) et *Hugues Capet* (1912). Au début du siècle, il a déjà rejoint les rangs de la *Ligue française antimaçonnique* du commandant Cuignet et, jusqu'à la guerre de 1914, voit à collaborer à la *Revue antimaçonnique*. Marié avec mademoiselle Marie Manteaux le 7 février 1902, il meurt à Vanves (Seine) le 11 août 1925.

Cf. *Dictionnaire de biographie française*, vol. V, Paris, Letouzey et Ané, 1951 ; Curinier, C.E., *Dictionnaire national des contemporains*, vol. IV, Paris, Office général d'édition de librairie et d'imprimerie, 1914-1918.

BAYLOT Jean (1897-1976)

Préfet de police et historien de la franc-maçonnerie. Né le 27 mars 1897 à Pau. Fils de Alexis Baylot, tailleur, et de madame née Marguerite Taffy. Il étudie d'abord au collège de l'Immaculée-Conception avant de se spécialiser à l'Ecole supérieure du bois à Paris. Mobilisé au cours du conflit 1914-1918, il est décoré de la Croix de guerre. Au lendemain des hostilités il entre au service des P.T.T. où il occupe le poste d'inspecteur divisionnaire jusqu'en 1944. Entre temps il épouse mademoiselle Madeleine Lechanteur en mai 1926, milite dans le syndicalisme et joint les rangs du Grand Orient de France. A partir de 1937, influencé par les travaux de Oswald Wirth et de René Guénon, il prône un retour à la véritable tradition maçonnique. Actif au sein de la Résistance, il est nommé préfet des Basses-Pyrénées (1944-1945) avant

de se voir confier la préfecture de Haute-Garonne. En 1947 il est secrétaire général à la présidence du Conseil chargé du ravitaillement général et, l'année suivante, préfet des Bouches-du-Rhône. Ainsi, en 1948 il fonde à Marseille une Loge placée sous le régime du Rite Ecossais Rectifié et, en 1951, l'année même où il est nommé préfet de police de Paris, donne naissance dans le cadre du Grand Orient de France à la loge *l'Europe Unie* qu'il transfère à la Grande Loge Nationale Française en 1958. A la même époque il favorise l'intégration du Grand Prieuré des Gaules sous cette même obédience. Préfet hors cadre depuis 1955, à partir de 1959 il se voit décerner le titre de préfet de police honoraire. Entre temps il siège comme député indépendant de la 17ème circonscription de la Seine (1958-1962) et officie comme président du Centre républicain depuis le début des années 1960.

Après avoir constitué un *Dossier français de la franc-maçonnerie régulière* (1965) et retracé les déviations de la franc-maçonnerie en France et en Europe *La Voie substituée* (1968), il dialogue avec le père Michel Riquet s.j. autour des *Francs-Maçons* (1968). Au cours de la première moitié des années 1970 il fonde, toujours sous l'obédience de la Grande Loge Nationale Française, une Loge spécialisée dans l'étude et l'érudition maçonnique, la loge *Villard de Honnecourt* qu'il anime jusqu'à sa mort survenue à Paris le 3 février 1976. On lui doit par ailleurs *Le complot des sergents de La Rochelle* (1969), une réflexion sur *La Franc-maçonnerie traditionnelle dans notre temps* (1972), une biographie de *Oswald Wirth* (1975) et enfin, une *Histoire du Rite Ecossais Rectifié en France au XXème siècle* (1976). Signalons également qu'il était commandeur de la Légion d'honneur, lauréat de l'Académie française et président de la section Paris-Est du Lions Club.

Cf. *Who's who in France*, 1975-1976 ; « Eloge de Jean Baylot », *Travaux de Villard de Honnecourt*, vol. XII, 1976.

BENIGNI Umberto (1862-1934)

Prélat, fondateur du réseau secret international antimoderniste « Sodalitium Pianum ». Cf. *Encyclopaedia universalis*, vol. XVIII, 1974 ; Poulat, E., *Catholicisme, Démocratie et Socialisme. Mgr Benigni...*, Paris, Casterman, 1977.

BENOIST Luc (1893-1980)

Esotériste et spécialiste de l'art. Né à Paris le 22 décembre 1893. Fils de Albert Benoist, avocat, et de madame née Léonie Carré-Gaboury. Après ses études classiques au lycée Henri IV, il fréquente la Sorbonne et prépare par ailleurs une licence de

droit. Diplômé de l'école du Louvre avec une thèse ayant trait à *La sculpture romantique*, en 1921 il entre à la direction des Beaux-Arts et, quatre ans plus tard, se voit affecté au département de sculpture du musée du Louvre. Entretemps il publie deux plaquettes de poésie sous le pseudonyme de Luc Ballois.

En 1928 il découvre les premiers ouvrages de René Guénon auquel il adhère dorénavant comme à un guide dans sa « quête affamée d'absolu ». Alerté par le problème du langage, il croit trouver le secret de l'écriture dans le symbolisme topologique des verbes et expose sa pensée dans *La Cuisine des Anges* (1930) primé par la *Revue universelle*. Peu de temps après avoir organisé une exposition consacrée à Guénon dans le quartier de la Cité Universitaire, boulevard Jourdan, en avril 1935 et s'être prêté un rituel d'initiation soufie par la main de Frithjof Schuon, il amorce sa collaboration aux *Etudes traditionnelles* avec une série d'articles consacrée à l'art et à la spiritualité du métier, refondue ultérieurement dans *Art du Monde* (1941). En contact avec Jean Paulhan depuis de nombreuses années, il incite ce dernier à lancer la collection « Tradition » chez Gallimard, amorcée avec *Le Règne de la Quantité et les Signes du Temps* de Guénon et qui devait s'honorer de près d'une douzaine de titres.

Assistant au château de Versailles depuis 1937, au lendemain de la guerre il est promu Conservateur du musée de Nantes, poste qu'il assumera jusqu'en 1963. Par la suite il fournit à la collection « Que sais-je » des Presses Universitaires de France plusieurs études dont *L'Esotérisme* (1963), *Le Compagnonnage et les métiers* (1966) et, plus récemment, *Signes, symboles et mythes* (1975) considéré par certains comme son « testament intellectuel ». On lui doit par ailleurs une quinzaine d'ouvrages sur l'art : histoire, esthétique et muséologie, dont un *Michel-Ange* (1941) et *La naissance de Vénus ou les Trois âges de la peinture* (1951), et une importante collaboration à divers catalogues et ouvrages collectifs tel le *Dictionnaire universel de l'art et des artistes* (1967) ; trois titres en rapport avec l'astrologie et publiés sous le pseudonyme de Michel de Socoa : *La part de fortune* (1947), *Typologie et caractères* et *Les Grandes conjonctions* (1951) qui se présente comme une « première étude d'astrologie mondiale depuis la Renaissance » et enfin, en tant que critique, chroniqueur et membre de l'Académie de Bretagne, près de quatre cents articles de revues et comptes-rendus dont ceux parus dans les *Etudes traditionnelles* de 1935 à 1979 et signés, à l'occasion, du pseudonyme de Elie Lebasquais. Il est décédé à l'Hôpital de Convalescence de la Droitière, près de Nantes, au cours de l'année 1980.

Cf. *Who's who in Europe*, 1966-1967 ; Canteins, J., « Hommage à Luc Benoist », *Etudes traditionnelles*, avril-septembre 1980.

BENOÎT Paul (1850-1915)

Ecclésiastique, théologien et apologiste antimoderniste. Né Joseph-Paul-Augustin Benoît-Guyod à Les Nans (Jura), dans la maison paternelle de sa mère, le 14 janvier 1850. Fils de Charles-François-Emmanuel Benoît-Guyod, cultivateur et ancien aspirant à la prêtrise dont le projet a été contrecarré par des épreuves de famille, et de madame née Claudine-Euphrasie Blondet. Ses années d'enfance écoulées à Vivier des Rousses, en 1862 il entreprend ses études classiques au petit séminaire de Nozeroy et, selon l'usage, passe deux années au petit séminaire de Vaux. « La vérité ne lui étant pas présentée avec cette netteté d'affirmation que réclame sa nature dogmatique », il garde un assez pénible souvenir de ses classes de philosophie. Il sera davantage satisfait au grand séminaire de Lons-le-Saunier où il poursuit sa formation couronnée par deux années (1873-1875) au Séminaire français de Rome où il est ordonné en 1874 et obtient son doctorat de philosophie et de théologie en 1875. A son retour, il est nommé directeur du grand séminaire de Lons-le-Saunier et assume le cours d'histoire ecclésiastique. Attiré par la règle austère et ascétique des chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception, en septembre 1877 il rejoint le nouvel ordre de dom Gréa fondé en l'abbaye de Saint-Claude. Suite à sa profession en septembre 1878, il est nommé professeur de théologie auprès de ses jeunes confrères. A partir de 1882 il est affecté au noviciat et, en 1884, se voit confier la direction des novices et des étudiants de Saint-Claude. Tout en devenant par ailleurs le très sûr ami et le premier conseiller de dom Gréa, il travaille à la rédaction d'une synthèse générale de la pensée moderne et de ses arguments contre le dogme chrétien *La cité antichrétienne au XIXème siècle* (1885-1886) dont les deux premiers volumes ont trait aux *Erreurs modernes* résumées dans le libéralisme, le rationalisme et le naturalisme et les deux derniers à la *Franc-Maçonnerie*, plus précisément à l'esprit, au rituel et aux œuvres du Grand Orient de France. Deux mille pages d'apologétique chrétienne claire, précise et ordonnée, qualifiée par monseigneur d'Hulst de « balistique lourde et agressive » mais qui valurent néanmoins à leur auteur un bref de félicitation de S.S. Léon XIII dont notre digne religieux, royaliste convaincu, aura par ailleurs du mal à assumer la politique de ralliement. De même, il semble que lors de la création de l'université de Fribourg par monseigneur Mermillod, dom Benoît ait été pressenti pour en assumer la direction mais, en partie par méfiance à l'égard du clergé suisse jugé trop libéral, il ne donna pas suite à cette invitation. Entre temps, il publie dans le *Courrier du Jura* une série d'articles rassemblés sous le titre *La Vérité de Voltaire* (1887) et travaille à sa volumineuse *Histoire de l'abbaye et de la terre de Saint-Claude* en 3 vol. qui

paraîtra de 1890 à 1892. Déjà sollicité par le célèbre pionnier du Québec, le curé Labelle, d'établir de nouvelles fondations au Canada, dom Gréa décide en 1889 de répondre à l'invitation pressante de monseigneur Taché, évêque de Saint-Boniface (Manitoba). Ainsi, en juillet 1890 dom Benoît entreprend un premier voyage d'exploration et, au début d'avril 1891, reçoit l'obédience d'aller fonder à Notre-Dame de Lourdes, au sud-ouest de Winnipeg-Saint-Boniface, un monastère majeur de même qu'un noviciat et toutes les institutions des grandes communautés de l'ordre. Dès lors, il expose longuement ses vues apologétiques et sa défense contre le modernisme dans des revues canadiennes et, convaincu que « la vocation de la nation canadienne est d'être, dans l'Amérique du Nord, ce qu'est la France en Europe, la fille aînée de l'Eglise, soldat et missionnaire du Christ », il se fait un devoir de signaler la menace que fait peser sur la langue française et la religion catholique indissolublement liées, l'invasion anglo-saxonne dans l'ouest canadien et de dénoncer « l'anglomanie au Canada ». En 1901, lors d'un séjour en France occasionné par une grave maladie, il fait paraître une suite de monographies antimodernistes dans la revue du *Prêtre.* De retour au Canada, il rédige la *Vie de Mgr F. Taché, évêque de Saint-Boniface* en 2 vol. (1904). Vers 1907-1908, la congrégation des chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception connaît, en France, une importante mutation qui se solde par des scissions et de nouvelles Constitutions. C'est en vain que dom Benoît adresse mémoires et suppliques à Rome pour que l'on abroge cette décision et que l'on restaure l'ancienne formule. Forcé de reconnaître l'aspect définitif des événements, en 1913, il sollicite son agrégation au clergé du diocèse de Saint-Boniface. Deux ans plus tard, dom Gréa le rappelle en France aux fins de tenter d'obtenir, avec l'appui de l'évêque de Lyon le cardinal Sevin, toutes les autorisations nécessaires à la fondation d'une nouvelle congrégation qui serait placée sous sa direction. Entre temps, après un nouveau voyage à Rome et dans l'attente de nouveaux développements, il réside au carmel d'Oullins et assume un ministère de prédication dans le diocèse de Lyon. Invité à prêcher une retraite au carmel de Saint-Chamond (Loire), il y meurt subitement le 19 novembre 1915. Après la guerre 1914-1918, son corps a été transporté au Canada et sa dépouille inhumée dans les lieux mêmes de sa fondation à Notre-Dame de Lourdes. Signalons enfin qu'on lui doit une *Vie populaire de Saint Claude* et, publiée à titre posthume, une suite d'études sur la vie commune et les autres institutions de la perfection au sein du clergé depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours *La vie des clercs dans les siècles passés* (1917).

Cf. Berthet, B.-M., « Dom Paul Benoît (1850-1915) », *Mémoires de la Société d'émulation du Jura,* 1945.

BERDIAEV Nicolas (1874-1948)

Philosophe ésotérisant. Cf. *Encyclopaedia universalis,* vol. III, Paris, 1969.

BERGIER Jacques (1912-1978)

Publiciste ésotéro-occultiste. Cf. *Who's who in France,* 1977-1978 ; Coston, H., *Dictionnaire de la politique française,* vol. III, Paris. Diffusion : La librairie française, 1979.

BERTELOOT Joseph (1881-1955)

Jésuite, initiateur d'un rapprochement entre le catholicisme et la franc-maçonnerie. Né Joseph-Eugène-Désiré Berteloot le 4 octobre 1881 à Saint-Omer (Pas-de-Calais). Fils de Eugène-Emile-Désiré Berteloot, cultivateur, et de madame née Irma-Sophie Verbeke. Après avoir amorcé ses études classiques au collège Saint-Martin établi en sa ville natale, il les poursuit au petit séminaire de Boulogne-sur-Mer. Sa santé fragile contrecarre la progression de ses études, néanmoins il joint les rangs de la Compagnie de Jésus en octobre 1905 et dès lors complète sa formation philosophique et théologique à Jersey, à Lille, à Paris et enfin à Toulouse. Affecté à l'Institut catholique des arts et métiers de Lille en 1917, il y dispense l'enseignement de la religion et de la sociologie jusqu'en 1940. Entre temps, par le biais de la doctrine sociale de l'Eglise et du syndicalisme chrétien, il s'intéresse aux questions sociales et aux problèmes moraux des entreprises. Attaché au mouvement et à la revue d'*Action populaire,* en 1929 il signe par ailleurs dans *le Correspondant* une série d'articles qui a trait à la collaboration des classes.

Après avoir réussi à nouer le dialogue avec plusieurs membres marquants de la Confédération générale du Travail, « toujours pressé par le désir de répandre partout l'esprit de paix » il prend l'initiative d'entrer également en relation avec certains adeptes de la franc-maçonnerie tels Francis Borrey, A. du Clayla, Gustave Tautain, René Charrière, Camille Savoire etc. En 1934, au moment où il signe quelques articles relatifs à la franc-maçonnerie pour le compte des *Etudes* et donne à lire une brochure sur *Le bon sens,* il sollicite un premier entretien particulier avec Albert Lantoine, maçon 33^e^, membre du Grand Conseil du Rite écossais et vénérable de la loge *Le Portique* ; c'est le début d'une longue amitié relatée dans *Jésuite et Franc-maçon. Souvenir d'une amitié* (1952). Dans le but d'assainir le climat de tension entre catholiques et

francs-maçons, les deux amis envisagent alors mutuellement un projet de publications propres à favoriser le dialogue entre les deux partis en cause. Ainsi, après avoir lu les épreuves de la *Lettre au Souverain Pontife* (1937) d'Albert Lantoine, notre jésuite fait paraître dans la *Revue de Paris* (septembre 1938) un article ayant trait aux rapports entre « Catholicisme et Franc-Maçonnerie ». Au début de la guerre de 1940, il se retire à Pau où il travaille à la rédaction de son œuvre maîtresse *La Franc-Maçonnerie et l'Eglise catholique* (1947) dont le premier volume a trait aux *Motifs de condamnation* à savoir que « la Franc-Maçonnerie entière s'est laissée séduire par le rôle humanitaire d'organiser la société sur des bases exclusivement laïques », tandis que le second envisage les *Perspectives de pacification* où l'auteur conclut sur un souhait : « que les maçons se contentent simplement de revenir à leurs origines et un grand pas sera fait dans le sens de la pacification religieuse ». Deux ans plus tard, lors même qu'il est attaché à l'Action populaire de Vanves, il commente plus longuement la question à travers *Les Francs-Maçons devant l'histoire. I. Origine et diversité* (1949) en attribuant aux milieux stuartistes, soucieux de la bonne entente entre catholiques et protestants au lendemain de la mort de Jacques II, l'initiative de la maçonnerie spéculative moderne. Critiqué de part et d'autre et jugé comme ayant des vues quelque peu naïves en la matière, il reçoit un certain nombre de mises en garde de la part de ses supérieurs et doit même interrompre ses publications sur la question ; ainsi, le second volet prévu : « Evolution et déviation » ne verra pas le jour. De retour à Paris depuis 1951, il rentre à Lille pour y mourir le 16 novembre 1955. En plus de sa collaboration à de nombreux périodiques tels la *Revue d'histoire ecclésiastique, la Nouvelle revue théologique*, la *Revue d'apologétique, le Monde nouveau, la Table ronde* etc, il laisse une série d'articles inédits relatifs à l'histoire religieuse et politique conservés aux Archives jésuites de la province du nord à Cormontreuil.

Cf. Archives jésuites de la province du Nord, Cormontreuil.

BERTRAND Isidore (1829-1914)

Religieux antimaçonnico-occultiste. Né Augustin-Isidore Bertrand le 16 février 1829 à Eygalayes (Drôme). Fils de Augustin Bertrand, cultivateur, et de madame née Marie Moynier. Ordonné en juillet 1854 il est successivement vicaire à la paroisse Saint-Nicolas de Romans puis à la cathédrale de Valence à partir de 1856. Après avoir collaboré à *l'Ami des familles* en 1858, il assume la cure de Pisançon en 1859 et donne à lire *Les causeries d'un solitaire* (1860). Un temps précepteur chez le marquis de Suze-la-

Rousse, par la suite il lance une revue éditée à Valence *le Foyer littéraire* (1861) et publie un *Essai sur l'intolérance en matière de politique et de religion* (1861) qui l'amène à éprouver des difficultés avec son évêque de même qu'avec la police. Membre de l'Académie flosalpine, au milieu des années 1860 il lance *l'Echo du Midi* (1865-1866).

Deux ans plus tard il séjourne à Rome où il est en relation avec le cardinal Pitra et, d'autre part, se familiarise avec l'action des sociétés secrètes au XVIIIème siècle par l'entremise d'un ami de jeunesse rencontré dans la ville éternelle, Francis Durer. Il rapportera le fruit de ses découvertes dans *La trinité d'en bas. Confidences d'un haut dignitaire des Loges* (1905). Dans la même veine il avait déjà vu à livrer *La Franc-maçonnerie, révélations d'un Rose-Croix à propos des événements actuels* (1878) et *Aujourd'hui et demain. Les événements dévoilés par un ancien Rose-Croix. Suite de ses révélations* (1881). De retour en France il se voit confier la direction de l'imprimerie Guérin acquise en 1870 par la congrégation des Célestins et mène à terme les trente-sept volumes des *Annales de Baronius* relatives à l'histoire de l'Eglise; d'autre part il lance un nouveau mensuel *les Annales du monde religieux* (1877-1879) où il traite beaucoup des sociétés secrètes et de la franc-maçonnerie et signe conjointement avec le chanoine Sauret *Le pontificat de Pie VI et l'athéisme révolutionnaire*, en 2 vol. (1879).

Quelque dix ans après il consacre un ouvrage à *La Salette* (1888) complété par *Le Bloc républicain et le secret de la Salette* (1903). Il voit aussi à présenter un commentaire critique *Un monde fin de siècle* (1891) et, au tournant du XXème siècle, fournit une série d'études parues dans le cadre de la collection « Religion et sciences occultes » éditée chez Bloud et Cie d'abord *La religion spirite. Son dogme, sa morale et ses pratiques* (1898), *La sorcellerie* (1899), *L'occultisme ancien et moderne* (1899), *Les possédés de Lourdun et Urbain Grandier* (s.d.), de même que *La Franc-maçonnerie, secte juive. Ses origines, son esprit et le but qu'elle poursuit* (1903) où, à la suite de Paul Drach, il établit une distinction entre la Cabale orthodoxe et une Cabale déviée récupérée par la franc-maçonnerie et enfin *Les morts reviennent-ils ?* (1905). On lui doit par ailleurs quelques ouvrages de dévotion et de piété. Le père Isidore Bertrand est décédé dans la Drôme le 2 avril 1914.

Cf. Loche, A., *Les prêtres de la Drôme du Concordat à nos jours*, Saint-Uze, chez l'auteur, 1974, ronéo.

BESANT Annie (1847-1933)

Successeur de H.-P. Blavatsky. Cf. Lantier, J., *La Théosophie*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1970.

BESSONIES Gabriel de (1859-1913)

Ecclésiastique, publiciste antimaçonnique. Né Marie-Joseph-Louis Bessonies le 27 avril 1859 à Melun. Fils de Jean-André-Léopold Bessonies, garde-magasin, et de madame née Marie-Elmire-Vetivie Soulacroix. Accompagnant ses parents à Paris, il poursuit ses études au lycée Louis-le-Grand. A dix-sept ans il rejoint le séminaire et est ordonné prêtre à Paris en octobre 1883. D'abord professeur au petit séminaire Notre-Dame des Champs, en 1885 il est muté à la paroisse Notre-Dame des Victoires où il demeurera affecté jusqu'à sa mort survenue à Paris le 4 février 1913.

Au début de sa carrière, il donne de nombreux articles documentés dans *la Semaine religieuse de Paris* et dans *la Croix* où il signe le « Chercheur ». Fait chapelain en juillet 1894, il accepte alors la co-direction sous le pseudonyme de Gabriel Soulacroix, avec l'abbé Henri Joseff dit Tourmentin, de *la Franc-maçonnerie démasquée* fondée par monseigneur Fava à Grenoble et dorénavant éditée à Paris. En septembre 1896 il officie comme vice-président au premier Congrès international antimaçonnique de Trente. A l'exemple de bien d'autres, il est dupé par la mystification taxilienne et devient, par la suite, d'une très grande circonspection en la matière, consacrant ses efforts, au premier chef, à la recherche documentaire ; ce qui l'amènera à établir un important *Répertoire maçonnique* (1908), identifiant et dévoilant plus de 36 000 francs-maçons. En 1904, toujours en collaboration avec l'abbé Henri Joseff, il fonde l'*Association antimaçonnique de France*. A la même époque il reçoit les aveux du maçon Jean Bidegain converti par ses soins et livre au Parlement, par l'entremise de monsieur Guyot de Villeneuve, les documents d'où il résulte que les officiers catholiques de l'armée sont « fichés » par les loges antimaçonniques. En plus de quelques brochures antimaçonniques, on lui doit divers opuscules religieux relatifs au culte de la Vierge Marie et à la pratique du rosaire.

Cf. La Rédaction, « Un ouvrier de la première heure : l'abbé de Bessonies », *Revue internationale des sociétés secrètes*, 5 avril 1913.

BLANCHARD André (1899-1976)

Ecclésiastique et astrologue. Né le 1er novembre 1899 à Cosne-sur-Loire (Nièvre). Fils de Léon-Rémi Blanchard, sous-officier de carrière, et de madame née Marie-Clotilde Martin. Il effectue

d'abord ses humanités classiques dans un des séminaires de la région. Mobilisé en 1918, il semble qu'il n'eut pas la possibilité de poursuivre plus avant l'obtention des diplômes habituels. Néanmoins, initié au latin, au grec et à l'hébreu et possédant des notions d'allemand et d'italien, il est d'abord envoyé en Allemagne avant d'être détaché de l'armée comme professeur dans les écoles françaises d'Orient : Constantinople, Alexandrette, Jérusalem où il ne demeure pas insensible à l'esprit oriental. Ordonné prêtre à Nevers le 19 décembre 1925, il est aussitôt envoyé comme vicaire à La Charité-sur-Loire. Nommé curé de Saint-Germain-Chassenay en 1927, il y demeure jusqu'en 1947, date à laquelle il se voit confier la cure de Dornes où il œuvre jusqu'à sa mort survenue le 19 janvier 1976.

Tôt éveillé aux conceptions orientales, il ne tarde pas à s'intéresser à l'œuvre de René Guénon et à se montrer un fervent disciple de l'astrologue Paul Choisnard. Ainsi, à partir du milieu des années 1930, il se révèle un ardent propagandiste de l'astrologie qu'il veut, de surcroît, faire servir à l'apologie du christianisme. Sur l'invitation de monseigneur Rozier, directeur de *l'Ami du clergé* (de Langres), il publie son premier article dans le numéro du 6 mai 1937 ; peu après il participe au Congrès international astrologique à Paris où il présente une communication qui a pour thème l'« Attitude du Monde Catholique devant le Mouvement Astrologique Moderne ». En 1938 il collabore aux *Etudes franciscaines* et à la *Revue des lectures*. Des démarches entreprises dans le but d'obtenir l'autorisation de développer ses conceptions dans d'importantes publications catholiques aboutissent à une fin de non-recevoir en 1939. Tout en maintenant l'espoir de pouvoir reprendre un jour son plaidoyer en faveur de l'astrologie, il s'intéresse à l'œuvre du père Victor Poucel s.j. et rédige une volumineuse trilogie *Maran Atha* : 1. « La Voie Naturelle de la Connaissance », 2. « Les Origines de l'Humanité », 3. « La Palingénésie du Monde et l'Extratotologie » qui semble être demeurée inédite. En 1947 il signe l'introduction d'une réédition du *Traité d'astrologie : Pratique abrégée des jugements astronomiques sur les nativités* du comte Henry de Boulainvillier. Enfin, il y a lieu de signaler sa collaboration au numéro spécial de *la Tour Saint-Jacques* consacré à l'astrologie en 1956 où notre auteur précise « écrire sur la question depuis plus de vingt ans dans des revues catholiques et profanes en France et à l'étranger ».

Cf. « M. l'abbé André Blanchard (1899-1976) », *Semaine religieuse de Nevers*, 1976, n° 4 ; Herbais de Thun, Ch., *Encyclopédie du mouvement astrologique de langue française au XXème siècle*, Bruxelles, Editions de la Revue « Demain », 1944.

BLANCHE Albert (1874-1967)

Dominicain et professeur de métaphysique. Né François-René-Emmanuel-Marie Blanche le 19 janvier 1874 à Plouguenast (Côtes-du-Nord). Fils de Célestin-Victor-Marie Blanche, juge de paix, et de madame née Marie-Anne-Jeanne Bienvenüe. Entré chez les dominicains en 1895, il est ordonné le 1er octobre 1899. Licencié ès lettres, docteur en philosophie de l'Institut catholique de Paris en 1912, il y assume les cours de métaphysique générale et de cosmologie — où il a pour élève Noële Maurice-Denis [Boulet] par l'entremise de qui il est mis en contact avec René Guénon en 1916 — avant de devenir professeur titulaire d'ontologie et de théodicée en 1921. Métaphysicien subtil et pénétrant, il est reconnu pour sa « stricte cohérence logique » et son « impeccable dialectique ». Il collabore à la *Revue de philosophie* et à la *Revue des sciences philosophiques et théologiques* et assume plusieurs conférences dans le cadre des Cercles thomistes. Nommé doyen de la Faculté de philosophie en 1934, il en devient Doyen honoraire en 1943 avant de se retirer en 1944. Il est décédé à Asnières (Seine) le 15 août 1967.

Cf. Archives dominicaines de la province de France.

BLAVATSKY Helena-Petrovna (1831-1891)

Fondatrice de la Société théosophique. Cf. Lantier, J., *La Théosophie,* Paris, C.A.L. (Grasset), 1970.

BLIGUET Marie-Joseph (1885-1963)

Dominicain. Né Joseph-Jean-Marie Bliet le 6 mai 1885 à Riaillé (Loire-Atlantique). Fils unique de Joseph Bliet, cantonnier, et de madame née Joséphine Eluère. Après deux années d'études au grand séminaire de Nantes, il rejoint le Saulchoir à Kain (Belgique) et prend l'habit dominicain en septembre 1905. Ordonné prêtre en août 1911, pendant la guerre 1914-18 il est infirmier dans les troupes coloniales qui le mènent jusqu'aux Balkans. Au lendemain de la démobilisation il est nommé professeur d'apologétique au Saulchoir, poste qu'il occupera jusqu'en 1927. Parallèlement il collabore au *Bulletin thomiste* et à la *Revue des sciences philosophiques et théologiques* dans le cadre de laquelle il fournit un bref mais élogieux compte rendu du *Théosophisme. Histoire d'une pseudo-religion* de René Guénon. A cette même époque il commence à s'intéresser à Dante qu'il considèrera plus tard comme l'un des hommes auquel il est le plus redevable. Prédicateur au couvent du Havre et dans ses environs de 1927 à 1933, par la suite il rejoint la nouvelle fondation dominicaine à Alger où il œuvre pendant trente ans, jusqu'à sa mort survenue en cette même ville le 26 septembre 1963.

Son influence apostologique à Alger, à Oran et à Constantine semble avoir été considérable auprès des israélites, des musulmans comme auprès des chrétiens ; entre autres, par le biais de conférences inspirées de thèmes qui lui sont chers : l'initiation dantesque, la vraie Béatrice, le symbolisme, la révélation primitive et le discernement en matière d'ésotéro-occultisme. Il aspirait d'ailleurs à voir créer à la fondation dominicaine d'Alger trois chaires : langue arabe, théologie musulmane et théologie catholique et musulmane comparées. En plus de sa collaboration à l'*Afrique dominicaine,* il a signé trois ouvrages *La Vraie Béatrice* (1943), *La croissance de l'âme. I. Défense de la vie intérieure* (1948), *L'initiation dantesque. I. Dante et Béatrice parmi nous* (1950) qui se veulent l'ébauche d'une vaste collection dite « collection Béatrice » prenant appui sur ses nombreuses conférences mais qui, hélas ! n'a pas connu de suite au plan de l'édition.

Cf. Archives dominicaines de la province de France.

BLOY Léon (1846-1917)

Homme de lettres ésotérisant. Cf. *Dictionnaire de biographie française,* vol. VI, Paris, Letouzey et Ané, 1954 ; Carton, P., *Un héraut de Dieu, Léon Bloy,* Brévannes, chez l'auteur, 1936 ; Barbeau, R., *Un prophète luciférien, Léon Bloy,* Paris, Montaigne, 1957.

BOIS Georges (1852-1910)

Avocat et publiciste antimaçonnico-occultiste. Journaliste pour le compte du *Lorrain,* de *l'Univers* et de *la Vérité* et avocat à la Cour d'appel de Paris, il publie d'abord une *Histoire du droit français depuis les origines jusqu'à nos jours* (1883), en collaboration avec A. Pothey *Plaies et bosses, souvenirs d'audiences correctionnelles* (1884) et *La Banque de France et le renouvellement de son privilège* (1891). Intéressé à la franc-maçonnerie dont il fait remonter l'origine aux templiers et à l'occultisme — il devait par ailleurs être l'un des premiers à percer l'imposture taxilienne du *Diable au XIXème siècle* — il voit d'abord à rassembler

toutes les délibérations politiques du Grand Orient de France de 1888 à 1891 de façon à dégager les fondements de son plan stratégique *Maçonnerie nouvelle du Grand Orient de France. Dossier politique et rituels réformés* (1892) et donne à lire une étude sur *Les Francs-maçons et Lourdes* (1893) avant de commenter *Le Péril occultiste* (1899). En correspondance avec J.-K. Huysmans de 1895 à 1902 (Fonds Lambert, bibliothèque de l'Arsenal), l'opportunité semble lui avoir été offerte d'assister à une « messe noire » — plus rare et plus sérieuse qu'on ne le croit d'ordinaire, précise-t-il — mais il a jugé plus sage de refuser l'invitation. En relation suivie avec Jules Doinel depuis sa conversion de 1895, il chercha toujours à le défendre et à témoigner en faveur de l'authenticité de son retour à l'Eglise catholique (polémique autour de la question dans *la France chrétienne antimaçonnique*, 1909). Signalons enfin ses *Causeries du dimanche*, en 2 vol. (1897-1898) et un article sur l'alchimie paru dans la *Revue du monde invisible* en 1905.

Cf. *Polybiblion*, 2ème série, vol. LXII, juill.-décembre 1910.

BOIS Jules (1868-1943)

Homme de lettres et publiciste spécialisé dans l'occultisme. Né Jules-Antoine-Henri Bois le 28 septembre 1868 à Marseille. Fils de Jacques-Antoine-Michel Bois, négociant, et de madame née Henriette-Emmanuelle-Françoise Espina. A peine âgé de dix-huit ans, il est déjà en correspondance avec Charles Maurras. Au début des années 1890, il commence à se faire connaître dans les milieux ésotéro-occultistes et littéraires. Il publie d'abord un mince essai *Les noces de Sathan* (1890) qui révèle déjà son attrait pour l'occulte et sa passion du mystère. L'année suivante, il donne à lire un dialogue *Il ne faut pas mourir* (1891) et, en avril, prononce une première conférence à Marseille qui a pour thème *La jeunesse de demain*. En 1891-1892 il est secrétaire de rédaction de *l'Etoile* fondée par Albert Jounet ; par la suite, entouré de Maurice Boukay, Edouard Schuré, Charles Couïba etc., il lance sa propre revue *le Cœur* (1893-1895) axée sur le thème « féminin » dans une perspective ésotérique et prophétique. Il verra d'ailleurs à développer amplement ce thème dans de nombreux ouvrages : *L'Eternelle Poupée* (1894), *L'Eve Nouvelle* (1896), *La Femme inquiète* (1897) et *Le Couple futur* (1912) où, voisinant les « utopies les plus osées », l'auteur présente des « vérités de morale élémentaire » (compte rendu dans *Romans-Revue*, 1912, p. 409), qu'il paraît découvrir. Partie prenante dans la « guerre des mages » impliquant Stanislas de Guaïta et l'abbé Antoine Boullan, en 1893 il va jusqu'à accuser publiquement le premier d'avoir signé l'arrêt de mort du second au moyen de pratiques occultes. Provoqué en duel, il fait la manchette des journaux de l'époque (Billy, A., *L'époque 1900 (1885-1905)*, 1951, p. 389). Après avoir présenté *Les petites religions de Paris* (1894), aidé de Joris-Karl Huysmans avec qui il est en contact de 1893 à 1906 (Fonds Lambert, Bibliothèque de l'Arsenal), il livre tout ce qu'il sait sur *Le Satanisme et la Magie* (1895). Ami de Samuel Matthers de *l'Hermetic Brotherhood of the Golden Dawn* (Lettre de J. Bois dans *Annales initiatiques*, juill.-sept. 1933) et partisan de la cause naundorffiste, d'autre part il anime pendant plusieurs années des conférences bi-mensuelles sur l'ésotérisme, l'occultisme et la magie.

Introduit chez la duchesse de Pomar et en contact avec les milieux qui gravitent autour de Papus, il fait la connaissance de la célèbre Emma Calvé dont il devient l'amant. Accompagné du swami Vivekananda, le couple voyage en Grèce, en Turquie et en Egypte en 1899-1900. A son retour, Jules Bois ajoute à *La douleur d'aimer* (1896), *Une nouvelle douleur* (1900) et *Le Mystère de la volupté* (1901). La tumultueuse liaison de la cantatrice avec le « très féminin » Jules Bois se prolonge jusqu'au début de 1903 (Gombert, P., « Une Diva chez les occultistes », *Revue du Rouergue*, juill.-sept. 1973). Après un voyage qui le mène de l'Afrique du Nord jusqu'au pays des yogis, il publie ses *Visions de l'Inde* (1903) et collabore, tant comme poète et dramaturge que comme critique, à de nombreux périodiques littéraires, la *Revue dorée, le Semeur*, les *Annales politiques et littéraires, Théâtre et littérature, Heures littéraires, Isis* etc. Fort intrigué par les énigmes de l'au-delà, en 1902 il avait vu à rassembler les diverses conceptions et interprétations en la matière dans *Le Monde invisible* et *L'Au-Delà et les forces inconnues*. Rédacteur au *Matin* au début du siècle, il profite de l'occasion pour se livrer à une vaste enquête auprès des spécialistes de la métapsychique dont les résultats sont rassemblés dans *Le Miracle moderne* (1907) qui annonce en conclusion « la création d'une humanité supérieure ». Son penchant romantique et spiritualiste trouve à nouveau libre cours dans *Le Vaisseau des caresses* (1908), *L'Humanité divine* (1910), *L'Amour doux et cruel* (1913) et dans *L'Eternel retour* (1914). Chargé de mission par Charles Humbert, directeur du *Journal*, il s'embarque pour les Etats-Unis en février 1915. Sur le sol américain, pendant plus de dix ans, il s'occupe de cinéma, de littérature et d'art, fonde à New-York une société de sciences psychiques, fait office de conférencier et pousse la vente de ses livres — dont un *Essay on Democracy. A propos of fifteen hundred years of Europe* (1924) — très bien accueillis par un certain public (« Qu'est devenu Jules Bois ? », *Comoedia*, 14 sept. 1923). De retour en 1927, il poursuit sa carrière de journaliste. Compromis au début de la guerre dans des opérations de propagande

allemande, il se réfugie à Londres où il serait décédé en 1943, victime de la guerre.

BOISSIN Firmin (1835-1893)

Journaliste et homme de lettres. Né le 17 décembre 1835 au hameau d'Aubezon, commune de Vernon-les-Joyeuse (Ardèche). Fils de Pierre Boissin, propriétaire, et de madame née Marie-Euphémie Montredon. Après ses études au collège d'Aubenais il entre au séminaire de Viviers ; ne s'étant pas reconnu la vocation, il en ressort et décide de préparer une licence de lettres à Montpellier. Par la suite il est tour à tour professeur de français chez les Picputiens de Cavaillon, à Avignon et à Paris, écrivain public à Barcelone et, attaché à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris ; enfin, il choisit de s'orienter vers le journalisme et la critique littéraire. Il collabore à divers journaux et revues *l'Amateur d'orthographes, le Mémorial chrétien,* la *Revue du monde catholique, la Réforme sociale,* de même qu'au *Figaro* et à la *Revue de la Révolution* dirigée par Charles d'Héricault et Gustave Bord où il signe du pseudonyme de Simon Brugal. Il est un temps rédacteur en chef du *Courrier de Rouen.* En 1868 il contribue à lancer le *Polybiblion* et en 1870 il assume la direction du *Messager de Toulouse* quotidien conservateur et catholique ; deux publications qu'il étoffera jusqu'à sa mort survenue à Vernon-les-Joyeuse le 13 juillet 1893. Il avait été nommé Mainteneur de l'Académie des Jeux Floraux en 1887.

Cet homme, qu'on disait « fruste et incommode » mais que la sincérité de ses convictions rendait respectable, a publié une dizaine d'ouvrages d'intérêt historique et littéraire dont une brochure intitulée *Visionnaires et illuminés* (1869) qui relate une soirée de 1839 chez la comtesse d'Albanès entourée de Ballanche, du vicomte de Lapasse rose-croix et théosophe, du comte d'Ourches adepte du magnétisme, de madame de Hautefeuille connue sous son nom mystique d'Anna-Marie, de l'abbé Loubert propagateur des idées mesmériennes etc. Firmin Boissin revendiquait par ailleurs le titre de « Commandeur de la Rose-Croix du Temple et prieur de Toulouse ». Au dire de Joséphin Péladan (*Comment on devient artiste,* 1854) qui le considérait comme son doyen, « il avait reçu [avant 1858] l'accolade Rose-Crucienne des membres de la dernière branche de l'ordre, celle de Toulouse ». Il semble avoir entretenu une correspondance avec Stanislas de Guaïta vers 1886 et, quelques années plus tard, avoir gravité autour de l'*Institut d'études cabbalistiques* créé dans la région de Toulouse par Louis Lechartier. Signalons enfin qu'il avait fourni à Montalembert des notes et des documents qui ont servi

à constituer sa volumineuse histoire des *Moines d'Occident* (1860-1877).

Cf. *Polybiblion,* 2ème série, t. XXXVIII, juin-décembre 1893 ; *Dictionnaire de biographie française,* vol. VI, Paris, Letouzey et Ané, 1954 ; Rolland, J., *Réponse aux remerciements de M. Firmin Boissin,* Académie des Jeux Floraux (Toulouse), 20 mars 1887.

BON Emmanuel (1856-1939)

Officier de carrière et antimaçon. Né Pierre-Jean-Emmanuel Bon le 24 juin 1856 à Trévoux (Ain). Fils de Louis-Marie-Alfred Bon, receveur particulier des finances, et de madame née Joanna Letourneur. Propriétaire d'une importante bibliothèque maçonnico-occultiste, il travaille de pair avec l'abbé Paul Fesch à l'élaboration d'une *Bibliographie de la Franc-Maçonnerie et des sociétés secrètes* (1910) dont seul le premier volume est paru. Sa très grande érudition et son importante documentation l'amènent à servir efficacement le mouvement antimaçonnique français et, plus particulièrement, la *Revue internationale des sociétés secrètes* où il signe des pseudonymes « Hiram » et « Bibliophile Hiram ». On lui doit un ouvrage très étoffé relatif à *J.-B. Willermoz et le Rite templier à l'O∴ de Lyon* (1935). Il est décédé au château Le Brigon à Gières (Isère) le 19 janvier 1939. Sa bibliothèque a fait l'objet d'une vente publique à Amsterdam (Pays-Bas) en janvier 1956. Les divers obédiences maçonniques françaises se sont alors partagé la majorité des pièces originales et manuscrites du dit fonds.

Cf. Deny, G.-A., Préface dans Fesch, P., *Bibliographie de la Franc-Maçonnerie et des sociétés secrètes,* Bruxelles, Georges A. Deny, nouv. éd. 1976.

BONJEAN François (1884-1963)

Homme de lettres. Né le 26 décembre 1884 à Lyon. Fils de François-Ernest Bonjean, issu d'une vieille famille de pharmaciens d'origine savoyarde, et de madame née Joséphine-Emma Boimond. Petit-neveu du président Bonjean fusillé par la Commune. Elevé à Nice, jeune professeur d'école Normale, en 1912 il est en contact étroit avec Francis Carco, publie déjà *Quelques poèmes* et lance *le Cahier des poètes* (1912-1914). Mobilisé en 1914, il est fait prisonnier ; sa captivité l'amène à une remise en question des valeurs reçues dont il rend compte dans un dialogue

philosophique *Histoire de Douze Heures* (1920) préfacé par Romain Rolland. Dès 1919, il obtient d'être envoyé au Caire comme professeur de français. Enchanté par le pays, il cherche à se familiariser avec les coutumes et le mode de vie. Avant de quitter l'Egypte il publie, en collaboration avec Ahmed Deif, un roman qui raconte l'histoire de ce dernier : *Mansour* (1924) suivi de *Mansour à l'Azhar* (1927) et de *Cheikh Abdou l'Egyptien* (1929) — trilogie qui se verra couronnée par le prix de la Renaissance en 1930. De retour en France, de 1924 à 1927 il est directeur littéraire aux éditions Rieder et rencontre régulièrement René Guénon dans le cadre des réunions du mercredi organisées chez le docteur Tony Grangier (Chacornac, P., *La vie simple de René Guénon,* 1958). La double influence de Romain Rolland et de René Guénon l'incline ainsi, de plus en plus, par-delà l'islam, vers l'hindouisme. Néanmoins, en 1927 il repart vers le monde arabe ; professeur à Alep (Syrie), puis à Constantine (Algérie) avant de rejoindre Fez (Maroc) en 1929, sa vie demeure dès lors attachée à cette terre maghrébine.

Quelque dix ans plus tard, il livre les *Confidences d'une Fille de la Nuit* (1939) comme pour mieux tenter de cerner le caractère de la femme musulmane, aidé en cela par sa seconde épouse Lalla Touria, originaire de Fèz, qui lui permet un accès direct à la sagesse populaire et aux vertus musulmanes. Après la seconde guerre — période durant laquelle il est envoyé au collège de Pondichéry et entre en relations avec l'ashram de shri Aurobindo — il aborde à nouveau le thème féminin en remontant cette fois jusqu'aux Vedas avec *Reine Iza Amoureuse* (1947). Il voue par ailleurs une grande admiration à la romancière Colette. Par la suite, il rédige plusieurs études documentaires pour le compte de l'Office du tourisme marocain dont *L'âme marocaine vue à travers les croyances et la politesse* (1948) et un itinéraire *Au Maroc en roulotte* (1950) chez Hachette, avant de restituer le sens traditionnel de certains contes folkloriques *Oiseau jaune et oiseau vert* (1952). Il collabore de même à divers périodiques dont la *Revue de la Méditerranée.* Il est décédé à Rabat (Maroc) le 12 mai 1963. N'ayant jamais songé à se convertir à l'islam, il a tenu à avoir des obsèques catholiques.

Peu intéressé par les faits politiques et les réalités économiques, il a été avant tout un analyste de l'âme humaine, soucieux de comprendre — comprendre pour unir, non pour diviser, opposer — les différences spécifiques et les ressemblances universelles et d'introduire, d'expliquer l'Orient à l'Occident et réciproquement. Néanmoins, ses rapprochements entre l'hindouisme, l'islam et le christianisme ne sont pas « sans friser parfois un certain syncrétisme tentant et enrichissant, surtout lorsqu'il s'agit d'humanisme [mais] plus délicat en matière de dogme » tel que précisé par la rédaction de la revue marocaine *Confluent* (mai 1961) dans le cadre de laquelle François Bonjean a signé ses « Carnets » depuis la fin des années 1950. En plus de deux volumineux cahiers de notes rédigées entre 1953 et 1961 et publiées partiellement à titre posthume par son exécuteur testamentaire G. Roger, d'une part dans *Confluent* et, d'autre part, dans *Notes et réflexions* (1958-1961) en 1968, il laisse un *Choix de poèmes* (1965) et un roman *Yamna* (1969) édités sur l'initiative de l'Association des amis de François Bonjean. Son *Journal de voyage en Indes,* une étude sur le thème *Tradition et révolution* et une féerie héroïque *Couhoulaine* demeurent jusqu'à ce jour inédits.

Cf. Germain, G., « In memoriam François Bonjean » dans Charnay, J.-P., (sous la direction de) *Normes et valeurs dans l'Islam contemporain,* Paris, Payot, 1966.

BORD Gustave (1852-1934)

Historien de la Révolution. Né Jean-Baptiste-Gustave Bord le 26 janvier 1852 à Limoges. Fils de Sylvain Bord, entrepreneur de travaux publics, et de madame née Joséphine Jazerat. A Saint-Nazaire où sa famille est déjà installée, le 26 juillet 1880 il épouse mademoiselle Jeanne-Dolorès Lefebvre des Vallières qui lui donnera deux fils : Georges (1881) et Jacques (1882) nés en cette même ville. Ses premières études historiques, ébauchées dans la *Revue de la Bretagne et de la Vendée,* sont d'ailleurs relatives à cette région, tels *Saint-Nazaire sous la Révolution* 1789-1790 (1881) et surtout *La Prise de la Bastille et les conséquences de cet événement dans les provinces jusqu'aux journées des* 3 *et* 5 *octobre* 1789 (1882). Homme d'une grande foi chrétienne et légitimiste convaincu, il est l'un des cinq membres du parti monarchiste qui assistent aux obsèques du comte de Chambord en 1883. Cette même année, il fonde au côté de Charles d'Héricault la *Revue de la Révolution* et publie en collaboration avec son ami deux importantes séries de *Documents pour servir à l'histoire de la Révolution française* (1884 et 1885). Il tente aussi de cerner *La vérité sur la condamnation de Louis XVI* (1885). Quelque vingt-cinq ans plus tard, il publiera une série d'œuvres maîtresses dont *La Conspiration révolutionnaire de* 1789. *Les complices, les victimes* (1909) et *La Franc-Maçonnerie en France, des origines à* 1815 (1909) ; peu après, une série d'*Etudes sur la question de Louis XVII. Autour du Temple* (1792-1795). en 4 vol. (1912) où il conclut à la survivance du dauphin.

Héritier d'une copieuse fortune, il échoue dans son projet de mener conjointement l'entreprise de son père et ses travaux d'histoire. A la veille de la guerre, les dépenses considérables nécessitées par ses recherches l'ont pratiquement ruiné. Il se voit

ainsi dans l'obligation de céder à bas prix de nombreux objets d'art et la plus grande partie d'une collection unique de documents et autographes sur la Révolution et de s'établir à Saint-Malo, recruté comme professeur d'histoire au collège libre. Ayant perdu l'usage d'un œil en 1907, ce déchiffreur d'énigmes historiques, épris tout autant de musique et de mathématiques, n'en poursuit par moins son inlassable travail d'érudition. C'est ainsi qu'il a recours, de façon régulière, à *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* fondé et dirigé par son ami Georges Montorgueil et collabore à divers journaux — surtout *le Salut* de Saint-Malo — et périodiques. Au cours des années 1913 et 1914, il fournit à la *Revue internationale des sociétés secrètes* une intéressante série consacrée aux « Illuminés de Bavière » et entretient, au côté de Charles Nicoullaud et face à René Guénon alias « le Sphinx », une polémique autour de l'énigme des « Supérieurs Inconnus ». Au lendemain de la guerre, en hommage à ses mérites d'historien, l'Académie française lui versera pendant quelques années une modeste subvention. Il est décédé à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine) le 21 avril 1934. Ses derniers ouvrages *Grandes et petites légendes. Barfleur et La Hougue, Restauration des Stuart...* et *La Maison du « Dix-Huit Brumaire »*, ce dernier en collaboration avec L. Bigard, ont été édités en 1930. Il laisse une œuvre qui ne compte pas moins de vingt-cinq ouvrages et plaquettes.

Cf. *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 1938.

BOUILLIER Louis-Gaétan (1900-)

Contrôleur général de la Marine. Né le 15 octobre 1900 à Paris. Au moment où il poursuit ses études universitaires qui le mèneront à l'obtention d'une licence de lettres et d'un doctorat en sciences économiques et politiques, il fait la connaissance de René Guénon par l'entremise de Pierre Mariel qui s'intéresse déjà à l'ésotéro-occultisme ; vers 1923 tous deux rendent visite au chef de file de l'ésotérisme traditionnel en son domicile de la rue Saint-Louis-en-l'Ile. Peu de temps après Louis-Gaétan Bouillier entre au Commissariat de la Marine et ses obligations professionnelles l'éloignent de la région parisienne. Quelques années plus tard il a vent de la *Revue internationale des sociétés secrètes* et se présente à l'abbé Ernest Jouin alors soucieux de préparer la relève de Henri Guillebert des Essars qui décèdera en 1931. Ainsi, en novembre 1930, il amorce sa collaboration par correspondance à la partie « occultiste » de la *R.I.S.S.* sous le pseudonyme de G. Mariani (et à l'occasion sous celui de T. Oidipios) en s'attaquant à René Guénon qui, à travers diverses polémiques,

allait demeurer sa principale cible. Sa documentation de base lui est fournie, pour une part, par le directeur-fondateur de la revue et, pour l'essentiel, par son ami Pierre Mariel « qui y joignait de précieux renseignements inédits que lui procuraient ses relations avec les milieux 'occultards' ». Pour les textes requérant la connaissance du grec, il s'en réfère à un autre jeune collaborateur, l'abbé Raymond Dulac, avec lequel il développe dès lors une longue amitié jamais démentie. Mais la préparation du Concours général de la Marine et ses activités professionnelles l'amènent à suspendre définitivement sa collaboration au début de 1933. Croix de guerre (1939-1945) et grand officier de la Légion d'honneur, après une brillante carrière dans la Marine nationale il est maintenant retiré dans le Midi de la France.

Cf. Renseignements inédits fournis par monsieur Louis-Gaétan Bouillier.

BOULET Noële Maurice-Denis (1896-1969)

Philosophe et liturgiste. Née le 30 juin 1896 à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise). Fille du peintre Maurice Denis et de madame née Marthe Meurier. Inscrite à la Sorbonne au cours de philosophie des sciences du professeur Milhaud, elle y fait la connaissance de René Guénon à l'automne 1915. Elève du père Sertillanges o.p. à la Faculté de philosophie de l'Institut catholique de Paris et première Française à obtenir un doctorat de philosophie scolastique avec sa thèse *L'Etre en puissance d'après Aristote et saint Thomas d'Aquin* (1922), elle introduit Guénon auprès des milieux néo-thomistes de l'époque : les pères Peillaube, Eyselé, Blanche, Jacques Maritain etc. et entretient avec lui une relation épistolaire suivie jusqu'en 1923 ; d'autre part, elle rend compte de ses premiers ouvrages dans *la Revue universelle* et dans *les Lettres*. Ses « Souvenirs et jugements » sur l'ésotériste René Guénon ont fait l'objet d'une série d'articles parue dans *la Pensée catholique* (1962).

Le 6 janvier 1923 elle épouse l'un des fondateurs des Ateliers d'art sacré, Charles-Robert Boulet, chariste et élève de son père. Premiers membres des Cercles thomistes fondés par le père Emile Peillaube s.m.l. — Noële Maurice-Denis Boulet, pour sa part, présentera « les grandes thèses thomistes » dans le numéro spécial de la *Revue fédéraliste* (1923) consacré à la renaissance du thomisme et, quelques années plus tard, le père Peillaube lui confiera la partie relative à l'« Ontologie » dans l'*Initiation à la philosophie de saint Thomas* (1926) publié par ses soins — et amis de Georges Bernanos, peu après leur mariage ils se fixent à Rome afin d'y poursuivre, tout au long des années 1930,

leurs travaux respectifs en philosophie et peinture et de participer à l'essor de l'Institut d'archéologie chrétienne. *Romée ou le Pèlerin moderne à Rome* (1935) dont la seconde édition (1948) est précédée d'une préface de S.S. Pie XII et *Eucharistie ou la Messe dans ses variétés, son histoire et ses origines* (1953) se veulent l'illustration de leur fructueuse collaboration en un domaine où il n'y avait alors pas d'équivalent en langue française. D'autre part, incitée par ses amitiés dominicaines, Noële Maurice-Denis Boulet s'était déjà penchée sur *La carrière politique de sainte Catherine de Sienne* (1939). Premier artisan du Centre de pastorale liturgique, elle signe un article relatif aux « Cimetières chrétiens primitifs » dans l'ouvrage collectif *La mort et sa célébration* (1951) et, par sa collaboration à la *Maison-Dieu* de 1952 à 1964 — cf. déjà « L'autel dans l'antiquité chrétienne », n° 29 (1952) et « Les représentations de la Croix dans l'antiquité chrétienne », n° 75 (1964) — contribuera à asseoir la qualité de ladite revue. De 1956 à 1962 elle assume le cours d'archéologie chrétienne dans le cadre du nouvel Institut supérieur de liturgie fondé dans les locaux de la rue d'Assas. Elle publie alors une introduction à l'année liturgique *Le calendrier chrétien* (1959), une étude fouillée sur les catacombes *Rome souterraine* (1956), et assure la partie relative à la messe dans l'ouvrage collectif rédigé sous la direction de A.-G. Martimort *L'Eglise en prière. Introduction à la liturgie* (1961). Atteinte par une grave maladie de la moëlle épinière, elle s'éteint à Clermont (Oise) le 18 décembre 1969, suivie de peu par son mari décédé le 29 du même mois.

Cf. Jounel, P., « Noële Maurice-Denis et Robert Boulet », *La Maison-Dieu*, 1970, n° 101.

BOULIN Paul (1875-1933)

Ecclésiastique, polémiste et homme de lettres antimoderniste. Né Paul-Emile Boulin le 8 juillet 1875 à Arcis-sur-Aube (Aube). Fils de Emile-Ambroise Boulin, sculpteur sur pierre, et de madame née Marthe-Rose Godon, modiste. Après ses études au grand séminaire de Troyes où on lui reconnaît déjà de grandes capacités intellectuelles, il est ordonné prêtre le 24 juin 1898. Affecté à Faux-Villecerf, il y demeure jusqu'en 1901. *Ma pauvre paroisse* (1909) relate sur un ton assez pessimiste cette première expérience pastorale. Après Villadin, octobre 1902 le trouve à Paris, directeur de division d'un externat de lycéens, l'école Bossuet. En 1906 il est de nouveau affecté dans un modeste village, Villotran. L'année suivante, sous le pseudonyme de Roger Duguet, il publie un premier roman *Après l'Option* (1907) qui relate les difficultés d'adaptation des Alsaciens-Lorrains transplantés dans la France intérieure au lendemain de la guerre de 1870. En 1908 il réintègre Paris et y fait ses débuts officiels dans le journalisme au titre de secrétaire de rédaction des *Dimanches littéraires* et de rédacteur à *l'Univers* de Louis Veuillot. Parallèlement il publie quelques romans : un premier rédigé en collaboration avec J. Rechebonne *Jean Chouan* (1908) récit d'aventure d'abord paru en feuilleton ; *La Folie-Mauroy* (1908) une évocation romancée des dangers que fait courir à l'homme l'empire de la femme « en dehors de la sévérité des vieilles mœurs lentement élaborées par le génie national sous l'égide de la Religion traditionnelle », un ouvrage que d'aucuns allaient juger « scabreux » ; *L'amazone blanche* (1909) qui raconte l'histoire d'une famille paysanne sous la Révolution ; *Le capitaine Rex* (1911) de nouvelles aventures conçues en collaboration avec G. Thierry — auxquels s'ajoutent *Nos églises en danger* (1910) et *Au Drapeau !* (1911) revendiquant les emblèmes du Sacré-Cœur de Jésus.

En mars 1912 il devient le secrétaire général de *l'Univers* ; peu après il entre en conflit avec les nouveaux propriétaires du quotidien — un groupe de catholiques de l'Action française —, donne sa démission et rejoint *la Critique du libéralisme* de l'abbé Barbier. Sur son initiative, *la Vigie*, un hebdomadaire qui se définit comme « organe catholique romain intégral », voit le jour en décembre 1912. Approuvé par S.S. Pie X au même titre que le *Sodalitium Pianum* (réseau « La Sapinière ») de monseigneur Benigni dont elle est l'organe en France et coiffée d'un censeur catholique en la personne du recteur de l'Institut catholique de Paris, monseigneur Baudrillart, *la Vigie* n'en est pas moins mal reçue par l'archevêque de Paris, le cardinal Amette. Rappelé en son diocèse de Troyes, l'abbé Boulin est affecté à la cure de Saint-Pouange le 1er février 1913 ; néanmoins, jusqu'à la guerre, il continue à alimenter sa revue et reçoit même monseigneur Benigni en son presbytère de province. En juillet 1914 l'évêque de Troyes, monseigneur Monnier, le mute de nouveau, cette fois à la cure de Savières ; avant qu'il ait pu s'y installer, survient la guerre. Malgré sa santé déficiente, il est versé dans le service actif et subit une perquisition en son domicile. Au lendemain de la démobilisation, en septembre 1919, il est nommé professeur au collège Urbain IV à Troyes. L'année suivante, la mort du cardinal Amette et la nomination de son successeur, le cardinal Dubois, l'encouragent à réintégrer Paris.

En février 1921, sous son pseudonyme habituel de Roger Duguet, il lance une nouvelle revue *L'Actualité catholique* mais, dès juin 1921, pour se conformer au désir du Saint-Siège, il se voit dans l'obligation de suspendre l'édition de sa revue. Prenant les jésuites pour cible, il publie alors (1920-1924) une série de critiques anti-jésuites signées du pseudonyme de I. de Récalde et, plus spécialement, des *Notes documentaires sur la Compagnie de*

Jésus en trois volets (1922-1929) tirées de l'« Histoire intérieure de la Compagnie de Jésus » de dom Miguel Mir, traduites en français par l'abbé Boulin et dont les deux ouvrages avaient été mis à l'Index par décret du Saint-Office le 2 mai 1923. D'autre part, de 1922 à 1929, il attaque les milieux et les stratèges occultes en rejoignant les rangs de la *Revue internationale des sociétés secrètes* placée sous l'autorité de son directeur-fondateur monseigneur Ernest Jouin, où il signe, le plus souvent du pseudonyme de Pierre Colmet, des chroniques qui visent à dévoiler et à dénoncer le modernisme et l'ésotéro-occultisme. Evincé à la suite de certains propos désobligeants tenus à l'endroit de l'Action catholique et de l'abbé Rivière, professeur à l'université de Strasbourg et, de plus, victime d'une suite de crises cardiaques, il se retire à Moussey en 1930 peu de temps après avoir fait éditer les mémoires romancées d'une initiée des hauts grades *L'Elue du Dragon* (1929). En 1932, tout en préparant un nouveau roman consacré aux dessous de la politique contemporaine, *La Cravate blanche* (1933), il répond à une campagne de presse contre monseigneur Jouin et la *R.I.S.S.* en lançant les *Cahiers anti-judéo-maçonniques*, tôt interrompus par sa mort survenue à Moussey le 4 juillet 1933. Signalons enfin la parution, à titre posthume, d'un dernier ouvrage *Autour de la Tiare. Essai sur les prophéties concernant la succession des papes du XIIème siècle à la fin des temps* (1939) *. Depuis peu, secondé par Henri Merlier, il inaugure les brochures *Vérités* (1927-1939) publiées sous le pseudonyme de Luc-Vérus.

Cf. Moreau, E., « Un curé de l'Aube polémiste et romancier : l'abbé Paul Boulin (1875-1933) », communication inédite prononcée devant la Société académique de l'Aube, 18 décembre 1970 ; Poulat, E., *Intégrisme et catholicisme intégral. Un réseau anti-moderniste : La « Sapinière »* (1909-1921), Paris, Casterman, 1969.

BOULLAN Joseph-Antoine (1824-1893)

Ecclésiastique et occultiste. Cf. Mariel, P., (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971 ; Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains*, Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

BRETTES Ferdinand (1837-1923)

Ecclésiastique, spécialiste des sciences psychiques. Né Timothée-Ferdinand Brettes le 12 décembre 1837 à Maurrin (Landes). Fils de Louis Brettes, propriétaire, et de madame née Amélie

Despruets. Auprès des études universitaires où « rien ne [l'] avait préparé à entrer dans l'Eglise », il est ordonné prêtre à Bordeaux en juin 1861 et exerce d'abord comme enseignant avant d'être nommé vicaire à Sainte-Eulalie de Bordeaux en 1862. Il en profite alors pour publier un *Cérémonial romain des enfants de chœur* (1866) tôt suivi d'une *Histoire de Notre-Dame de Lorette de la Pujade (Gironde)* (1867). Lauréat du concours de Sainte-Geneviève, il poursuit ses études à Paris sous la direction de monseigneur Freppel. Docteur en théologie, attaché à l'Officialité de Paris et à l'Académie de Saint-Raymond de Penafort, il fonde même une Académie de droit canonique qui comptera, entre autres membres, l'abbé Gayraud, député du Finistère et, vraisemblablement, monseigneur Xavier Barbier de Montault. Il nourrit par ailleurs un grand intérêt pour l'histoire, l'égyptologie et l'assyriologie. Au lendemain des troubles de la Commune (1871), de concert avec le comte Albert de Mun, le marquis René de La Tour du Pin, Léon Gauthier etc., il fonde des Cercles catholiques d'ouvriers. Nommé vicaire à La Madeleine en 1874, sur sa demande il est muté à Notre-Dame de Clignancourt, quartier jugé plus paisible, où il demeure affecté jusqu'en 1886, l'année même où il se voit attaché au chapitre de Notre-Dame.

Célèbre orateur — voir déjà son *Examen des doctrines de la libre-pensée* à l'occasion de l'Avent de 1881 — à la fin des années 1880 il organise des conférences pour les travailleurs chrétiens à Notre-Dame des Champs : *Conférences sur la vie sociale. Les principes de 89* (1889), *Nos maîtres* (1890), *La politique pontificale [de S.S. Léon XIII] et les réfractaires*, mais d'ores et déjà sa vie connaît une nouvelle orientation. Confronté à l'épineuse question du conflit engagé entre la science et la foi et mesurant « la profondeur de l'abîme qui sépare aujourd'hui l'Eglise et la société », il délaisse la prédication et redevient étudiant au Museum, à la Sorbonne et au Collège de France. En 1894 il fonde la *Société des sciences psychiques* dont l'un des buts est « de permettre à la Foi et à la science de se rencontrer pratiquement et de discuter en particulier les faits psychiques, en vue de préciser autant que l'état actuel de la science le permet, les limites que peuvent atteindre les forces de la nature » et se rend à Rome pour soumettre les statuts de la nouvelle société à l'autorité du Saint-Siège. Entretemps, Papus et ses émules, qui ne tardent pas à solliciter leur carte de membre, en viennent à transformer les séances de travail en pures réunions contradictoires. Au printemps de 1896 il travaille avec Léo Taxil à l'élaboration des statuts généraux de l'*Académie Saint-Jean* (Fry, L., *Léo Taxil et la franc-maçonnerie*, 1934, p. 103). En 1897 il s'intéresse aux *Apparitions de Tilly-sur-Seulles. Consultation théologique*, de même qu'au dénouement de l'affaire Taxil. De plus, il semble qu'il ait publié quelques opuscules sur la franc-maçonnerie. Mais son

œuvre majeure demeure une trilogie consacrée à *L'Homme et l'univers*, I. *L'univers et la vie*, II. *Les sciences naturelles devant la critique*, III. *Les origines de la Nature actuelle*, parue de 1906 à 1909, où le chanoine Brettes se montre anti-évolutionniste et considère qu'il faut tenir solidairement les principes révélés et les faits scientifiques. Il est décédé à Saint-Sever-sur-l'Adour (Landes) le 24 février 1923.

Cf. Carnoy, E., (sous la direction de) *Dictionnaire biographique international des écrivains, des artistes, des membres des sociétés savantes*, Paris, chez l'auteur, 1903 ; La *Semaine religieuse de Paris*, 3 mars 1923 ; Archives diocésaines de Bordeaux.

BRICAUD Jean (1881-1934)

Esotéro-occultiste. Né Jean-Baptiste Bricaud le 11 février 1881 au hameau de Thol à Neuville-sur-Ain (Ain). Fils d'un couple de cultivateurs, Gabriel et Jeannette Bricaud, son enfance s'écoule dans le château des barons de Saint-Didier. Ses parents, très religieux, entrevoient pour lui la prêtrise. Ainsi, au tournant de l'adolescence, il entre au petit séminaire de Meximieux ; mais tôt fasciné par les livres d'occultisme qu'il découvre pendant ses vacances, il ne tarde pas à subir les réprimandes des professeurs pour ses questions et réponses intempestives. A seize ans il renonce à prendre la soutane. Ses parents décident alors de l'envoyer à Lyon pour y travailler ; il décroche aussitôt un emploi au Crédit lyonnais qu'il conservera toute sa vie. Dès son arrivée à Lyon (1897), il s'affilie à la branche du « Carmel » de Vintras dirigée par M. Breton et fréquente la librairie Bouchet dont le propriétaire est connu dans les milieu occultistes sous le nom de Elie Alta. Par son entremise, il est introduit auprès de diverses personnalités. Ainsi, il étudie le magnétisme avec le maître Philippe, la cabale et la philosophie occulte avec un disciple d'Eliphas Lévi, Jacques Charrot, la gnose dans ses rapports avec la science moderne avec le docteur Fugairon, la philosophie synthétiste et mathématique avec P.-C. Revel, la maçonnerie et le martinisme avec Oswald Wirth et les initiés lyonnais Il collabore aussitôt au *Peuple* et à *la Paix universelle* et s'intéresse à diverses associations humanitaires. Fortement intéressé par le brahmanisme ,en janvier 1899 il correspond avec un certain brahmane G.-X. Koop-Robur installé au Tibet qui lui conseille de s'engager dans une voie proprement occidentale.

Conscient que l'*Œuvre de la Miséricorde* de Vintras est en voie d'extinction, il se met à la recherche d'un nouveau groupement. Abonné depuis peu au *Réveil des Albigeois* où il a tôt fait de remarquer les articles du docteur Fugairon, en janvier 1901 il adhère à l'*Eglise gnostique* de Fabre des Essarts et dès le 3 mars,

à peine âgé de vingt ans, Jean II reçoit sa lettre d'investiture au titre d'évêque gnostique de Lyon-Grenoble. Après son service militaire effectué à Modane, il réintègre Lyon où il publie ses *Premiers éléments d'occultisme* (1904) et collabore à *la Voie*. En 1907, le docteur Fugairon et lui-même se séparent de Fabre des Essarts jugé trop poète et artiste et fondent l'*Eglise catholique gnostique* qui se veut un spiritualisme scientifique avec pour objectif de faire entrer la dogmatique chrétienne et l'ensemble des phénomènes religieux et occultes dans le cadre de la science et de la raison. La nouvelle association cultuelle, produit de la fusion des églises johannite, carmélienne et gnostique moderne, et placée sous la direction de Jean II, a dorénavant pour organe *le Réveil gnostique* (1907-1914). En 1908, lors même qu'il publie *L'encyclique antimoderniste. Objections à Pie X*, il se rallie au Rite ancien et primitif de Memphis-Misraïm réactivé en France par les soins de Papus et de Teder et, en 1911, signe avec le docteur Encausse un traité qui fait de l'*Eglise catholique gnostique* l'église officielle de l'ordre Martiniste, contribuant d'autant à étayer le martinisme sur la nouvelle gnose. Cette même année, il divorce de Marie-Anne Neysson épousée le 7 octobre 1905.

Déjà sympathique au gallicanisme comme tend à le montrer *Petite Eglise anticoncordataire* (1903) et soucieux de se prévaloir d'une filiation authentiquement apostolique, il prend alors contact avec l'archevêque gallican Louis-François Giraud qui — point controversé — semble l'avoir ordonné prêtre en 1912 et élevé à l'épiscopat en 1913 (Ambelain, R., « L'épiscopat de Mgr Jean Bricaud et sa succession», (l'*Initiation*, avril-juin 1964, p. 63). L'année suivante, il lance une loge martiniste à Lyon. Malgré sa mobilisation de 1914 à 1918, il consacre ses nuits à l'étude et à la direction de son Eglise et des groupements affiliés. Suite à la mort de Charles Détré en 1918, il ajoute à ses prérogatives la direction du Rite ancien et primitif de Memphis-Misraïm, celle de l'ordre Martiniste de même que de la Rose-Croix Kabbalistique et Gnostique. Peu après, il ressuscite l'ancien *Groupe indépendant d'études ésotériques* sous le nom de *Société occultiste internationale*. Les *Annales initiatiques* (1920-1939) deviennent alors l'organe officiel de ses divers groupements qui connaissent des ramifications tant en France qu'à l'étranger. En 1928, au titre de Grand maître de l'ordre Martiniste, il conclut un traité d'alliance et d'amitié avec le Grand maître de l'ordre soufi des Allaouites, le cheikh Si Ben Alioua de Mostaganem (Algérie). Le 2 décembre 1929 il se remarie avec Eugénie-Antoinette Allemand qui sera sa secrétaire dévouée jusqu'à sa mort survenue à Lyon le 21 février 1934. En plus de ses nombreux articles dans la *Revue historique et littéraire de Lyon*, la *Revue des jeunes*, *l'Initiation*, le *Voile d'Isis*, il laisse une vingtaine d'ouvrages et des plaquettes consacrés à des personnages (J.-K. Huysmans, l'abbé Boullan, maître Phi-

lippe) et à des thèmes relatifs à la gnose, au martinisme, à la maçonnerie et à l'occultisme.

Cf. Chevillon, C., « La vie et les idées de Jean Bricaud », *Annales initiatiques*, janv.-juin 1934 ; Bricaud, J. (Mme), « Jean Bricaud », *L'Initiation*, janv.-mars 1962.

BRUNO DE JÉSUS-MARIE (1892-1962)

Carme, spécialiste de la mystique. Né Jacques-Jules-Alexandre Froissart le 25 juillet 1892 à Bourbourg (Nord). Fils de Wallerand Froissard, représentant de commerce, et de madame Anna-Elisabeth Bastoen. Interne à l'Institut Notre-Dame des Dunes (Dunkerque) depuis 1902, il y développe un vif intérêt pour la littérature et la poésie, surtout pour les grands représentants du romantisme. En 1908, au terme de ses humanités, il est confronté à une crise morale profonde ; il s'absorbe alors dans la littérature et la musique et cesse toute pratique religieuse comme pour libérer sa nature ardente de cette « longue contrainte ». En 1909 s'ajoute l'épreuve d'une cécité subite et totale qui l'affecte pendant plusieurs mois. Un de ses anciens maîtres, l'abbé René Monteuis, lui manifeste alors une compréhension intelligente et tente de le garder d'un vague et romantique Infini en le centrant sur la personne du Christ. La cécité vaincue, il subit alors l'influence de Nietzsche. Un long poème *La Mutualité* (1912), qui lui vaut le second Prix au Tournoi de poésie des Rosati, traduit sa grande mélancolie et son pessimisme profond. L'année suivante il se rend à Berlin faire la connaissance de la jeune correspondante qui lui a révélé Nietzsche en 1910 ; bouleversé par cette rencontre, cet amour neuf ne s'en termine pas moins brusquement. De retour en France, il prend une part active à une nouvelle revue littéraire créée à Roubaix par Maurice Bataille *Les Humbles* et y publie quelques essais tels « L'An 2000 » et « La Rapsodie des Temps Nouveaux ». Incorporé en octobre 1914, une crise d'urémie le fait libérer au début de 1915. Il demande alors à servir comme téléphoniste pour le compte de l'armée belge stationnée à Bourbourg. Les horreurs de la guerre concourant à le dégager d'une tendance à l'idéologie, il se plonge dans Kant.

Lors d'une soirée chez des amis en octobre 1915, il prend connaissance d'un livre qui gît sur une table : *Histoire d'une âme* de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus encore pratiquement méconnue à l'époque. Le portrait de la sainte produit sur lui un choc décisif qui marque le début de son redressement intérieur. Alors que peu de temps auparavant, il se définissait encore comme un anarchiste-socialiste-positiviste-et-idéaliste, il est maintenant saisi par la personne et la doctrine du Christ et, en décembre, se confesse à l'abbé Monteuis qui le met en contact avec mère Marie-Thérèse du carmel d'Avignon aux prières de laquelle il l'a déjà recommandé. Partagé entre la séduction de saint Jean de la Croix et l'exaltation que lui procure saint François d'Assise, il décide enfin de rejoindre le noviciat des carmes de Monte-Carlo à Noël 1916. Peu de temps après, des troubles de santé l'amènent à interrompre son noviciat. Sur les conseils de mère Marie-Thérèse il se rend alors à Rome et suit, trois ans durant, les cours de philosophie et de théologie de l'Angelicum qui s'honore alors de l'enseignement du père Garrigou-Lagrange o.p. De même, il fait la connaissance de Jacques et Raïssa Maritain et du père Charles Henrion. En septembre 1920, il reprend l'habit religieux au noviciat des carmes d'Avon-Fontainebleau. Au lendemain de ses premiers vœux en septembre 1921, il rejoint le couvent de Lille et poursuit ses études théologiques aux Facultés catholiques jusqu'en 1925. Entre temps, il publie une première étude *Le Carmel par un carme déchaussé* (1922) et, suite à son ordination à Lille en juin 1924, entreprend à Paris une importante biographie de *Saint Jean de la Croix* (1929) préfacée par Jacques Maritain. A cette époque, il assume la direction d'une Fraternité du Tiers-Ordre carmélitain dans l'esprit même de la spiritualité du carmel « particulièrement attentive au caractère personnel des relations entre Dieu et l'homme » et, en 1929, institue une « Ecole d'Oraison » dans le cadre de laquelle il exerce son talent de conférencier.

En 1930 il se voit confier la direction des *Etudes carmélitaines* : historiques et académiques depuis leur fondation en 1911, il leur imprime dès lors une nouvelle orientation mystique et missionnaire avec pour objectif d'en faire un organe de mystiques comparées soucieux de prendre en compte les nouvelles données de l'investigation psychologique. C'est ainsi qu'il s'entoure de philosophes, de théologiens, d'historiens des religions, mais aussi de médecins, de psychiatres, de psychanalystes et de poètes propres à assurer une approche pluridisciplinaire de la mystique et de la spiritualité. Au milieu des années 1930, il inaugure les Congrès internatioaux de psychologie religieuse tenus annuellement à Avon-Fontainebleau et qui auront pour fruit divers ouvrages thématiques tels *Amour et violence* (1946), *Trouble et lumière* (1949), *Technique et contemplation* (1949), *Le Cœur* (1950), *Direction spirituelle et psychologie* (1951), *Mystique et continence* (1952), *Magie des extrêmes* (1952), *Limites de l'humain* (1953), *Nos sens et Dieu* (1954), *Structures et liberté* (1958), *Polarité du symbole* (1960). Conseiller dans le cadre de l'Association catholique internationale pour l'étude des problèmes médicaux et psychologiques, il concourt pour beaucoup à faire admettre dans l'Eglise le dialogue avec la psychologie des profondeurs et ses techniques de thérapie tout en insistant sur la nécessité de sauvegarder l'être

spirituel de l'homme. Après avoir donné à paraître *L'Enfant et la « Voie d'enfance »* (1937), *La Belle Acarie, bienheureuse Marie de l'Incarnation* (1943) et *L'Espagne mystique au XVIème siècle* (1946), il est fait membre de l'Académie septentrionale dont il deviendra chancelier perpétuel en 1956. Ses *Etudes carmélitaines* surent s'intéresser entre autres aux travaux du swani Siddheswarananda, de Emile Dermenghem, de René Guénon etc. ; le père Bruno de Jésus-Marie adresse d'ailleurs personnellement à Guénon la suite des numéros qui paraissent dans la collection. D'autre part, Albert Frank-Duquesne collabore à la revue en 1947 et 1948, plus spécialement dans le cadre du numéro spécial consacré à Satan ; son article déclenche alors une longue polémique avec René Guénon relatée dans les *Etudes traditionnelles*. Au début des années 1950, tout en collaborant de manière épisodique à divers périodiques tels le *Carmel* et *Psyché*, le père Bruno de Jésus-Marie publie *Le Reposoir* (1951) et, après avoir reçu les honneurs de la Rose d'Or décernés par les Rosati de Flandre, l'histoire de « la véritable passion des seize carmélites de Compiègne » *Le Sang du Carmel* (1954). Au moment de sa mort survenue à Paris le 16 octobre 1962, il préparait un nouvel ouvrage collectif autour du thème « L'interdit et la transgression » et songeait à entreprendre une biographie de celle qui avait tant concouru à la confirmation de sa vocation, née Marie-Thérèse du carmel d'Avignon.

Cf. Gérard de la Trinité o.c.d., « Note biographique », *Le Père Bruno de Jésus-Marie*, Paris, Etudes carmélitaines, 1964.

CADET DE GASSICOURT Charles-Louis (1769-1821)

Pharmacien, antimaçon puis franc-maçon. Cf. *Dictionnaire de biographie française*, vol. VII, Paris, Letouzey et Ané, 1956 : Besuchet de Saunois, J.C.-B., *Précis historique de l'Ordre de la Franc-maçonnerie depuis son introduction en France jusqu'en 1829, suivi d'une biographie des membres de l'Ordre les plus célèbres*, vol. II, Paris, Rapilly, 1829.

CAILLIÉ René (1831-1896)

Spirite et occultiste. Né Frédéric-Eugène-Clément-Edmond Caillié le 3 juin 1831 à Paris. Fils aîné du célèbre explorateur René Caillié qui venait de pénétrer jusqu'à Tombouctou en se faisant passer pour un musulman d'origine égyptienne qui répondait au nom d'« Abd Allah », et de madame née Eugénie-Antoinette-Caroline Tetut. Diplômé de l'Ecole centrale des arts et manufactures, il éprouve à son tour l'attrait du continent africain

et participe, en sa qualité d'ingénieur, au percement de l'isthme de Suez. Brisé par la maladie et aux prises de cruelles douleurs rhumatismales, il doit tôt renoncer à une carrière prometteuse en ces terres lointaines. Il versifie sa nostalgie dans *Une histoire extraordinaire. Niza, souvenir d'Egypte* (1878). De retour à Paris, impotent et pécuniairement démuni, il s'emploie à préparer des jeunes gens pour les concours d'entrée aux grandes écoles. De cette époque date son premier attrait pour le spiritisme dont les consolantes doctrines l'aident à affronter une vie qui s'annonce sous le signe de l'amertume et de la détresse. Il se familiarise d'abord avec l'œuvre de Allan Kardec, de son vrai nom Hippolyte-Léon Rivail, avant de participer activement aux travaux de ses successeurs, Charles Fauvety, Eugène Nus etc. En 1881 il s'installe définitivement à Avignon et se consacre dès lors à la vulgarisation des sciences spiritualistes. Après avoir apporté sa collaboration à divers périodiques, il reprend à son compte la revue de son ami Verdad fondée à Nantes en 1882 *l'Anti-matérialiste* (1884-1886) avec pour objectif d'en faire un instrument didactique en matière de spiritisme et d'occultisme. La collaboration de Charles Barlet à partir de 1885 incline la revue du côté de la nouvelle *Société théosophique* puis le périodique se transforme en l'éphémère *Revue des Hautes Etudes* (1886-1887) avec pour collaborateurs son grand ami l'abbé Roca, Fabre des Essarts, Barlet, Jounet etc. tôt remplacée par *le Lotus* placé sous la direction de Félix Gaboriau et dont Caillié se désolidarisera. A la fin des années 1880, d'une part, de concert avec madame Paule Janick il lance *l'Eclaireur* édité à Bagnères-de-Bigorre et, d'autre part, assume la direction de *l'Etoile* (1889-1895) que vient de fonder Albert Jounet, avec pour rédacteur en chef l'abbé Roca. La revue, quelque peu éclectique, traite à la fois de « kabbale messianique, de socialisme chrétien et de spiritualisme expérimental » avant d'être remplacée par ce qui se veut l'« organe de l'ère nouvelle » *l'Ame* (1895-1896) tôt interrompue par la mort de René Caillié survenue à Villeneuve-lès-Avignon (Gard) le 23 mai 1896.

Dieu et la Création en 4 vol. (1882-1885) apparaît comme son œuvre maîtresse. Signalons de même son analyse et résumé de *l'Œuvre de Roustaing. Spiritisme chrétien, révélation de la Révélation. Les Evangiles expliqués en esprit et en vérité par Moïse, les évangélistes et les apôtres* (1884) dont la préface précise que le catholicisme est responsable du matérialisme qui nous envahit de toutes parts et où le dogme récent de l'infaillibilité pontificale est pris à partie comme venant de « tuer le germe chrétien au moment où il allait prendre son essor et envahir le monde pour le régénérer ». L'année suivante, il avait pris l'initiative d'éditer les élucubrations d'un medium spirite *La vie de Jésus dictée par lui-même* (1885) et se demandait en avant-propos si le Christ ne serait pas tout simplement un de ces Esprits très

avancés au point de vue intellectuel et moral qui s'incarnent régulièrement dans ce monde comme Messies. Reçu rose-croix à Avignon le 30 mars 1893 avec un texte initiatique intitulé *Le poème de l'âme* (1893) qui se termine sur une apothéose du couple androgyne, il signe enfin une préface pour le compte de l'essai de *Conciliation scientifique du matérialisme et du spiritualisme, du théosophisme et de l'athéisme, par la révélation médianimique de l'extatique Michel de Figanières* (1894) dû à la plume de Jean-Etienne Renucci.

Cf. Barlet, F.-Ch., « René Caillié », *L'Initiation,* juillet 1896.

CAILLET Albert-Louis (1869-1928)

Ingénieur et adepte des sciences psychiques. Né le 9 janvier 1869 à Paris et fils de l'un des fondateurs de la société Fives-Lille, monsieur Ferdinand Caillet. Diplômé en génie civil il rejoint le Nouveau continent où il est d'abord attaché aux salines et mines d'Altar (Mexique) puis aux mines d'or de Casenene (Brésil). De retour en France, en 1901 il entre au service d'une compagnie de pneumatiques. Aux abords de la quarantaine il abandonne sa situation professionnelle et se consacre à l'étude des sciences psychiques. Dès 1912 il publie ses œuvres maîtresses, d'une part les trois volumes du *Manuel bibliographique des sciences psychiques et occultes* et, d'autre part, un traité pratique *Traitement mental et culture spirituelle, la santé et l'harmonie dans la vie humaine* parallèlement à sa création de la *Société unitive* dont le but est « l'amélioration de la vie par un système raisonné d'hygiène mentale, psychique et physique » et édite un bulletin mensuel à cette fin (1912-1913). Il publie également *La science et la vie* (1913) et un *Exposé de la doctrine de l'Unité* (1914) et, plus tard, collabore à un ouvrage collectif *Hymnaire de ma parèdre* (1922) d'inspiration nettement ésotérique. Demeuré catholique au dire du docteur Paul Carton, il serait décédé en 1928.

Cf. *Dictionnaire de biographie française*, vol. VII, Paris, Letouzey et Ané, 1956.

CAITHNESS lady (1832-1895)

Spirite et illuminée. Née Maria de Mariategui en 1832 en Espagne. Fille du comte Antonio-José de Mariategui et de la petite-fille catholique du marquis de Northampton, madame née Mary Compton. Dès l'adolescence elle est attirée par le mysticisme et s'adonne à l'étude de l'occulte ; il semble qu'elle songe même à entrer dans quelque couvent. Blonde, de haute taille, d'une grande beauté et héritière potentielle d'une fortune considérable, elle épouse un général à la retraite beaucoup plus âgé qu'elle, le duc Manuel de Pomar dont elle aura un fils. Sa vie se déroule alors entre les milieux mondains madrilènes et ses domaines de La Havane. Veuve, elle quitte l'Espagne, gagne l'Ecosse et s'installe à Windsor afin que son fils Emmanuel poursuive ses études chez les jésuites de Beaumont College. Entre temps elle développe ses capacités mediumniques et « communique » avec Marie Stuart — communications qui auront pour premiers fruits *Old Truths in a New Light* (1876) et *Serious Letters to Serious Friends* (1877) qui suscitent des réactions sévères du clergé tant anglais qu'espagnol ; malgré les exhortations, la duchesse poursuit ses pratiques spirites. En 1872 elle se remarie avec lord James Barrogill, chef du clan Sinclair, quatorzième comte de Caithness, et s'installe à Barrogill Castle. En 1876 elle s'affilie à la *Société théosophique* récemment fondée par madame H.-P. Blavatsky et, l'année suivante, au cours d'une visite à l'abbaye en ruine d'Holyrood (*Une visite nocturne à Holyrood,* 1884), elle expérimente une entrevue avec la défunte reine d'Ecosse qui scelle définitivement son destin.

Suite à la mort de son second mari survenue à New-York en 1881 et à l'inhumation de sa dépouille en l'ancienne chapelle royale de Marie Stuart à Holyrood, elle s'installe entre Paris et Nice, devient dès lors la représentante de la *Société théosophique* en France — s'intitulant « présidente de la *Société théosophique d'Orient et d'Occident* », véritable « section ésotérique » de la *Société théosophique* de madame H.-P. Blavatsky — et finance en grande partie la diffusion de la nouvelle doctrine sur le sol français. En mars 1884, accompagnée du baron Spedalieri, elle acueille madame Blavatsky à son retour de l'Inde et la reçoit chez elle à Nice. Quelques mois plus tard elle marque ses distances par rapport à l'Orient et se dirige dans un sens plus proprement occidental, dans la ligne d'un « christianisme ésotérique » prenant appui sur Boehme et Swedenborg et, à cette fin, lance *l'Aurore du jour nouveau* (1886-1895) qui s'assure la collaboration de Anna Kingsford, madame E. de Morsier, Edouard Maitland, René Caillié, Albert Jounet, les abbés Paul Roca, Calixte Mélinge, J.-A. Petit etc. La duchesse n'en continue pas moins de poursuivre la publication d'ouvrages qui se veulent inspirés à la fois de l'Orient et de l'Occident *Mystery of the Ages contained in the Secret Doctrine of all Religions* (1887), *Théosophie bouddhiste* (1886), *Théosophie chrétienne* (1886), *Théosophie sémitique. Les vrais Israélites, l'identification des dix tribus perdues avec la nation britannique, les suffis et la théosophie mahométane* (1888) etc.

Son hôtel privé du quartier de Wagram constitue dès lors la plaque tournante, le lieu de rendez-vous de l'intelligentsia éso-

téro-occultiste française. Tandis que le culte qu'elle voue à Marie Stuart — elle ira même jusqu'à se considérer comme sa réincarnation — tend maintenant à s'allier à celui de Naundorff, à l'automne de 1888 elle suscite la création de l'*Eglise gnostique* en organisant une opération spirite qui aboutit à l'investiture de Jules Doinel. L'année suivante elle partage avec Charles Fauvety et Eugène Nus la présidence d'honneur du Congrès spirite et spiritualiste de 1889. Amie de Georges Chamey qui signe du pseudonyme de Léo Michel, elle préface son ouvrage consacré à *La Fleur de France* (1890) et reconnaît en Jeanne d'Arc le guide caché du féminisme. Jusqu'à sa mort survenue à Paris, des suites d'une crise d'asthme, le 2 novembre 1895, elle ajoute à ses nombreuses publications dites inspirées « directement d'en-haut, du cercle du Christ et de l'Esprit de Vérité — le Messie de la Nouvelle Dispensation » et dont l'objectif vise à la constitution du « Christ social » réalisé sous l'action de l'Esprit conçu comme le « divin féminin » *Interprétation ésotérique des livres sacrés* (1891), *Révélations d'en-Haut sur la science et la vie* (1893), *L'ouverture des sceaux* (1893), *Le spiritualisme dans la Bible* (1894), *La Rénovation religieuse* (1895), *« Je me suis éveillée ». Conditions de la vie de l'autre côté. Communiqué par écriture automatique* (1895) et *Le secret du Nouveau Testament* (1896).

Cf. Combes, P., *Lady Caithness, duchesse de Pomar*, Paris, Librairie universelle, 1888.

CALVÉ Emma (1858-1941)

Cantatrice et adepte de l'ésotéro-occultisme. Née Rose-Noémie-Emma Calvet le 15 août 1858 à Decazeville (Aveyron). Fille de Justin Calvet, ouvrier puis entrepreneur pour le compte de la Société des houillières et fonderies de l'Aveyron, et de madame née Adèle-Léonie Astorg, ouvrière. D'abord confiée à une tante paternelle, elle fréquente le « Couvent bleu » de Tournemire avant de poursuivre des études musicales à Paris sous la direction de Jules Puget qui transforme son nom en celui de Calvé. En 1881 elle obtient son premier engagement au Théâtre de la Monnaie de Bruxelles où elle interprète les rôles de « Marguerite » dans *Faust* et de « Chérubin » dans les *Noces de Figaro*. Par la suite elle devait se rendre célèbre par son interprétation de *Carmen* qu'elle incarna plus de trois mille fois dans tous les théâtres du monde ; une carrière qu'elle relate dans *Sous tous les ciels j'ai chanté* (1940).

Fortement éprise d'un Juif, Henri Cain, fils du sculpteur Auguste Cain, toute sa vie elle conservera le souvenir nostalgique de cette union impossible. Vers 1893 elle fait la connaissance de l'étrange abbé Béranger Saunière, curé de Rennes-le-Château, dont elle

devient la maîtresse et qui, plus tard, lui fera cadeau d'un des énigmatiques piliers wisigothiques trouvés en son église. Leur première rencontre eut lieu à Paris chez Debussy ou peut-être même dans quelque salon des milieux ésotéro-occultistes de la capitale avec lesquels Emma Calvé est déjà en contact et où elle côtoie Papus, Joséphin Péladan, Stanislas de Guaïta, les frères Flammarion, le colonel de Rochas, le professeur Charles Richet, la voyante madame de Thèbes etc. En 1894 elle voyage aux Etats-Unis et donne des concerts d'abord à New-York, à Boston puis à Chicago où, à l'occasion du Parlement des religions, elle demande à faire la connaissance du swani Vivekananda qui devait l'introduire à la théosophie et aux religions orientales. De retour au pays elle a pour chevalier servant un autre féru d'ésotéro-occultisme en la personne de Jules Bois. De septembre 1899 à mars 1900 elle voyage en Grèce, en Turquie et en Egypte en compagnie de Bois et du swani Vivekananda. En 1903 des rumeurs courent au sujet de son éventuel mariage avec Jules Bois mais il n'en sera rien. A cette époque, Emma Calvé continue à rendre visite au curé de Rennes-le-Château qui vient de faire construire la spacieuse villa « Béthanie » où l'on rencontre le lazariste Ferrafiat, la marquise de Bozas, l'archiduc Otto de Hasbourg etc.

En 1907 elle fait ses adieux à la scène parisienne et épouse peu après le ténor Galileo Gasparri ; le mariage n'allait pas faire long feu. De 1910 à 1912 elle voyage en Extrême-Orient : Ceylan, Saïgon, Hong-Kong, Shanghaï, le Japon et l'Inde où elle donne de nombreux récitals. Elle effectue même un pélerinage au monastère de Belhur où vécut et mourut son grand ami le swami Vivekananda qui lui avait jadis confié : « Les eaux du Jourdain peuvent se mêler aux eaux du Gange, elles ont la même source. » Emma Calvé est dès lors plongée dans la théosophie orientale et s'intéresse beaucoup au spiritisme et au doctrines réincarnationistes. De retour en France elle s'installe en son château de Cabrières, près de Millau, acquis en 1894. Elle est alors en contact avec l'abbé Justin Bessou lui-même reçu dans les milieux ésotéro-occultistes mais qui néanmoins conserve une foi profonde qui est source de réconfort spirituel pour Emma Calvé. Très affectée par la mort de son neveu Elie Calvet, en 1929 elle vend son château et se retire à Millau où elle décède le 8 décembre 1941 vraisemblablement réconciliée avec la foi de son enfance et non sans avoir demandé que soit gravée sur son tombeau une réplique de Marguerite tirée de *Faust* : « Dieu juste, à toi je m'abandonne. Dieu bon, je suis à toi, pardonne. »

Cf. Girard, G., « Emma Calvé. Etoile dans tous les cieux, cigale sous tous les ciels », *Cahiers rouergats*, juin 1971 ; Gombert, P., « Une Diva chez les occultistes », *Revue du Rouergue*, juil.-septembre 1973.

CAMILLE DE LA CROIX (1831-1911)

Jésuite et archéologue. Né au château de Mont-Saint-Aubert, près de Tournai dans le Hainaut (Belgique). Issu de la vieille noblesse des Flandres par son père monsieur La Croix d'Ogimont, et Français par sa mère née Adèle Lépine. Après avoir amorcé ses études à Brugelettes chez les jésuites, il suit ces derniers lors de leur retour en France en 1850 et termine ses études classiques à Vannes. Dorénavant la France devient son lieu de résidence et sa seconde patrie. Après une année passée dans le monde, le 30 juin 1854 il entre au noviciat de la Compagnie de Jésus à Issenheim (Alsace). Deux ans plus tard il est maître d'études rue Vaugirard. Pourvu d'une nature vibrante il ne tarde pas à s'intéresser aux beaux-arts et surtout à la musique, ce qui l'amène à être muté au collège de Metz pour y diriger les études musicales. Après ses trois années de théologie (1861-1864) il est ordonné à Paris et affecté au collège Saint-Joseph de Poitiers pour y reprendre ses activités musicales ; sous sa direction les solennités religieuses et profanes du collège acquièrent une célébrité locale.

En 1877, à l'occasion du cinquantenaire de la prêtrise de S.S. Pie IX, il se voit confier la confection d'une riche écharpe d'or qui devait être illustrée et ornée des gloires religieuses du diocèse de Poitiers des douze premiers siècles. « Il s'y livra avec l'ardeur enthousiaste qu'il apportait à toute chose et, de l'étude des textes anciens et des documents figurés surgit, dans son imagination d'artiste et de religieux, la vision saisissante du Christ vainqueur de tous les dieux de l'Olympe et, par ses saints, érigeant ses églises sur leurs temples renversés. Rechercher sous la terre les monuments de leur défaite et de son triomphe, ressusciter des témoins endormis depuis mille ans et plus, aux écrits des historiens ajouter les confirmations ou les réfutations des *pierres qui clament*, devint dès lors l'unique but de sa vie. » Ainsi, il allait consacrer le reste de ses jours à la recherche archéologique ; ses fouilles les plus importantes et les plus spectaculaires sont celles qui concernent l'ensemble gallo-romain découvert à Saxay. Il a signé plus de cent soixante-cinq articles parus dans diverses revues spécialisées telles la *Revue Poitevine et Saintongeaise*, le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*, les *Bulletins de la Société nationale des Antiquaires de France* et surtout les *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*. Dans le cadre de cette dernière association il saura former Louis Charbonneau-Lassay qui, plus tard, le revendiquera pour son maître en matière d'archéologie. Il est décédé à Poitiers le 13 avril 1911.

Cf. « Note biographique : R.P. Camille de la Croix », *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1911.

CARTON Paul (1875-1947)

Médecin naturiste. Né Joseph-Edmond-Paul Carton le 12 mars 1875 à Meaux (Seine-et-Marne). Fils de Marie-Joseph-Edmond Carton, professeur d'agriculture puis clerc de notaire avant de devenir commissaire-priseur, et de madame née Elisabeth Pasquier. Faible de santé il connaît néanmoins une enfance difficile où il est élevé « à la dure » dans la terreur et la peur de la punition. De sa première formation religieuse il garde un souvenir assez amer : ânnonement du catéchisme, phobie de l'enfer, de nombreuses questions refoulées et demeurées sans réponses. Il poursuit ses études classiques au collège libre de sa ville natale, l'école Saint-Etienne placée sous la tutelle des prêtres diocésains. En rhétorique il a un professeur hors ligne, l'abbé Charbonnel et en philosophie, l'abbé Klein, futur professeur à l'Institut catholique de Paris. Inscrit à la Faculté de Médecine de l'université de Paris, au cours des deux premières années il effectue le voyage quotidien Meaux-Paris-Meaux ce qui ne manque pas de l'épuiser. En 1897, à l'occasion de l'ordination de son ami Albert Bros, il désire communier et a recours à l'abbé Vigourel, directeur au séminaire Saint-Sulpice et ami de J.-K. Huysmans. Docteur en médecine il devient chef de laboratoire dans le service du docteur Lepage à l'hôpital de la Pitié où il souffre rapidement d'indigestion et de congestion pulmonaire permanentes. A la fin de 1905 il est contraint à un séjour en sanatorium au Mont des Oiseaux où il est victime d'un empoisonnement alimentaire. Il entreprend alors sa propre thérapie et se contraint à un régime végétarien qui le remet sur pied.

En 1908, après son mariage avec mademoiselle Marie Billaud, il s'installe à Brévannes au titre de médecin-assistant du docteur René Marie et, peu après, entre définitivement au service de l'hospice de Brévannes où il amorce l'expérimentation d'une nouvelle médecine inspirée des méthodes naturelles et de l'esprit synthétique. Il publie alors le fruit de ses premières recherches *La Tuberculose par arthritisme* (1911) et *Les Trois Aliments meurtriers* (1912). En juillet 1913 un ami lui recommande la lecture de *La suggestion mentale* de Ochorowicz et le met en relation avec l'ésotéro-occultiste Albert-Louis Caillet qui vient de fonder la *Société unitive* et qui l'initie au bien-fondé de la philosophie pythagoricienne, base théorique de la médecine hippocratique. C'est le début d'une longue réflexion à la lumière des écrits de Papus, de Eliphas Lévi et de Caillet, d'où il vient à dégager les idées de la constitution ternaire de la création et quaternaire des êtres et du rapport analogique microcosme/macrocosme ; d'autre part, le graphologue Crépieux-Jamin avec qui il est en contact lui conseille la lecture de certains écrits de l'abbé Théophile Moreux relatifs aux taches solaires et aux

variations rythmiques. Au cours des années 1913 et 1914 il rédige son vaste *Traité de Médecine, d'Alimentation et d'Hygiène naturistes* qui n'allait être publié qu'en 1920 et qu'il revisera régulièrement au fil des éditions afin de le dégager des « qualificatifs d'allure panthéistique » qu'il ne saurait faire siens. En effet, à travers la lecture des Vers d'Or pythagoriciens auxquels il consacre d'ailleurs un ouvrage *La Vie Sage* (1918), il est revenu fermement à la foi chrétienne en 1920 après s'être ouvert de ses achoppements métaphysiques et spirituels à son ami l'abbé Albert Bros.

En 1921 il fonde la *Société naturiste française* et, l'année suivante lui adjoint pour organe la *Revue naturiste* « afin d'avoir en main un instrument de défense doctrinale et un moyen de direction continuelle des adeptes ». Dorénavant le docteur Carton se fixe pour objectifs de lutter contre les méfaits de la science médicale purement analytique, d'insister sur la nécessité de traiter l'homme d'une façon synthétique et hiérarchisée conforme à sa constitution intégrale, naturelle et surnaturelle et, pour ce, inciter à suivre la vieille et sage tradition hippocratique et pythagoricienne rénovée à la lumière de l'esprit chrétien et de l'effort scientifique moderne. Ainsi il publie de nombreux ouvrages à l'appui de ses théories dont *Diagnostic et conduite des tempéraments* (1926) où il utilise à la fois la caractérologie, la chiromancie et la graphologie et fustige *Le faux naturisme de Jean-Jacques Rousseau* (1931) véhiculé par les loges maçonniques qui cherchent à flétrir son programme et son action, avant de présenter sa propre perspective en matière d'occultisme — la « science synthétique universelle » — à travers *La science occulte et les sciences occultes* (1935) comme pour bien marquer ses distances par rapport au fatras occultiste à la merci des vulgarisateurs et des opportunistes de tout acabit et se gagner les sympathies du clergé catholique qui lui demeure réticent. L'année suivante il signe *Un héraut de Dieu : Léon Bloy* (1936) dont tout un chapitre est consacré au « Léon Bloy occultiste ». Entretemps il poursuit son travail à l'hospice de Brévannes et reçoit chez lui une importante clientèle. Il est décédé à Limeil-Brévannes (Seine-et-Oise) le 20 octobre 1947. A travers les traits du docteur Dombarlé dans son roman *Corps et âmes*, Maxence Van der Meersch a immortalisé la figure de celui qui avait une notion aiguë du péché comme déjà Bloy et Bernanos et qui insista toujours sur la nécessité de l'expiation et de la purification.

Cf. Bros, A., Mgr, *Le docteur Paul Carton et son itinéraire spirituel*, Paris, Lethielleux, 1958 ; Carton, P., *L'apprentissage de la santé.* 1. *Histoire d'une création et d'une défense doctrinales*, Brévannes, chez l'auteur, 1937.

CAUDRON Louis (1901-1967)

Adepte de l'ésotérisme. Né Louis-Emile-Vincent-Francis Caudron le 26 mars 1901 à Amiens. Fils de Francis-Daniel Caudron, commerçant en mercerie, et de madame née Anna-Zalmyre-Valentine Garbe. Commerçant en bonneterie de son métier, il est par ailleurs président-fondateur de la Société astronomique de Picardie. Intéressé aux questions d'ordre spirituel et religieux, il prend connaissance des premiers ouvrages de René Guénon et lui rend visite à son domicile de l'Ile Saint-Louis à la fin des années 1920. Quelques années plus tard alors que Guénon se sera définitivement fixé en Egypte, il aura recours aux services de Louis Caudron pour la liquidation d'une partie de ses biens à Blois et à Paris et pour la régularisation des questions administratives et financières connexes. Membre-fondateur du groupe d'Amiens, il sera reçu dans l'islam par l'entremise de Frithjof Schuon. Il est décédé en sa ville natale le 26 février 1967.

Cf. Renseignements inédits fournis par monsieur René Allar.

CHALANDAR Ferdinand de (1843-1925)

Officier de carrière et antimaçon. Né le 18 décembre 1843 à Sainte-Croix (Sarthe). Fils du général Arsène-Frédéric-Vincent de Chalandar. Elève à Saint-Cyr depuis 1861, il en sort avec le grade de sous-lieutenant. Au cours de la guerre de 1870 il est promu lieutenant. Capitaine de dragons en 1873 puis aux chasseurs d'Afrique, il fait campagne en Algérie de 1878 à 1882. Chef d'escadron aux chasseurs en 1885, lieutenant-colonel de hussards en 1889, il est de nouveau affecté aux chasseurs d'Afrique en décembre 1892 avec le grade de colonel. Par la suite il commande par intérim la 2ème brigade de cuirassiers à Paris (1898) et l'année suivante se voit promu général de brigade. Il commandera d'ailleurs la 14ème brigade en 1901 avant de passer au cadre de réserve à la fin de 1905. Dès lors il se montre très actif au sein du mouvement antimaçonnique de Paul Copin-Albancelli qui gravite autour de *la Bastille*. Il est décédé au château de Petitville près de Notre-Dame de Gravenchon (Seine-Maritime) le 10 juin 1925.

Cf. *Dictionnaire de biographie française*, vol. VIII, Paris, Letouzey et Ané, 1959.

CHARASSON Henriette (1884-1972)

Femme de lettres. Née Henriette-Angèle-Alexandrine Charasson le 6 janvier 1884 au Havre (Seine-Inférieure). Fille d'Henri Charasson, directeur d'un cabinet de contentieux et d'assurances.

Après ses études au lycée du Havre, elle collabore au *Mercure de France,* au *Double bouquet,* au *Gay sçavoir* et à *la Minerve française* avant de faire valoir ses talents de poète et de critique à la *Revue des Deux mondes* et aux *Ecrits de Paris.* En février 1920 elle épouse l'homme de lettres René Johannet. Le couple aura trois enfants. En 1921 elle signe avec son mari un compte rendu élogieux du *Théosophisme. Histoire d'une pseudo-religion* de René Guénon, paru dans *les Lettres.* De 1932 à 1961 elle est critique littéraire à *la Dépêche tunisienne* et donne de nombreuses conférences tant en France qu'à l'étranger. Vice-présidente de la Société des poètes français et de l'Association d'Hulst, membre de la Société des gens de lettres, détentrice de nombreux Prix dont ceux de l'Académie française et de la Littérature spiritualiste, elle a publié plusieurs ouvrages et quelques pièces de théâtre. Elle est décédée à Châteauroux (Indre) le 24 décembre 1972.

Cf. *Who's who in France,* 1967-68.

CHARBONNEAU-LASSAY Louis (1871-1946)

Iconographe et hermétiste chrétien. Né Louis-Charles-Joseph Charbonneau le 18 janvier 1871 à Loudun (Vienne) dans l'ancienne demeure des chevaliers de Malte. Fils d'un couple de domestiques, Louis Charbonneau et madame née Hélène Chaveneau, il disait appartenir à une très ancienne famille dont une branche s'était fixée en Loudunais depuis plusieurs siècles mais qui, suite aux troubles du XVIème siècle, avait dû abandonner le port de son blason « D'azur semé de fleurs de lys aux trois écussons d'argent, posés deux et un ». Il reçoit ses premières notions d'instruction religieuse d'une dame pieuse et charitable, madame Grouet, et fréquente l'école des frères de Saint-Gabriel installée dans l'ancien couvent des carmes. Il rejoint ensuite le noviciat de Saint-Laurent-sur-Sèvre où il complète sa culture générale et se plaît à l'étude des Pères de l'Eglise. Devenu frère René, il professe quelques années à Poitiers et à Moncoutant. Entre temps il fait la connaissance de monsieur Moreau de la Ronde, érudit distingué qui consacre la majeure partie de sa vie à l'étude de l'histoire loudunaise, et du père Camille de la Croix s.j. spécialiste réputé de l'archéologie et de l'hagiographie qui l'initient tous deux à l'histoire archéologique et iconographique. En 1899 le général Segretain fait part des premières fouilles archéologiques du frère René à la Société des antiquaires de l'Ouest. L'année suivante le jeune clerc devient membre de ladite société et, en 1902, de la Société archéologique de Nantes. Il publie alors jusqu'en 1905 quelques articles dans la *Revue de l'Ecole Nationale d'Anthropologie de Paris.*

En 1903 la Congrégation de l'ordre de Saint-Gabriel est dissoute. Lié par des vœux renouvelables chaque année, Louis Charbonneau-Lassay choisit de réintégrer la vie civile tout en demeurant le « servus bonus et fidelis » de son Dieu et de sa religion. Cette même année ses nombreux travaux lui valent d'être nommé membre de l'ordre romain des Avocats de Saint-Pierre et, au Congrès archéologique de Poitiers, il se voit décerner par la Société française d'archéologie une médaille d'argent pour ses études sur la préhistoire vendéenne. Vers 1907, suite à une laryngite qui lui ôte l'usage du discours prolongé, il doit abandonner la carrière d'enseignant. Dorénavant il se consacrera entièrement à ses recherches. Cette définitive orientation lui vaut de poursuivre une importante collaboration à la *Revue du Bas-Poitou* — près de soixante-dix articles axés essentiellement sur des thèmes archéologiques et préhistoriques et illustrés de dessins ou de bois gravés de sa propre main de 1901 à 1925 — et d'assumer le secrétariat de rédaction de la revue à partir de 1913. Il en va de même dans les *Bulletins de la Société des antiquaires de l'Ouest* où communications et articles se succèdent au cours du premier quart de siècle. En 1910 il est vice-questeur puis questeur (1912-1913) de la société succédant ainsi au père Camille de la Croix s.j. A partir de documents rassemblés par monsieur Moreau de la Ronde il publie l'*Histoire des châteaux de Loudun* (1915) qui assure définitivement sa réputation dans le monde de l'archéologie. Une compétence qui n'ira qu'en s'affirmant puisqu'il se verra décerner les palmes académiques en 1931 — et dont il voudra faire bénéficier sa région en créant en 1937, avec son ami le docteur Pierre Delaroche, la Société historique du pays du Loudunois.

Il fréquente aussi des cercles d'érudits et resserre ses liens d'amitié avec le père Félix Anizan o.m.i., directeur-fondateur de la revue *Regnabit.* En juin 1921, avec l'équipe de la revue, il participe au Congrès eucharistique national à Paray-le-Monial. Pressé et encouragé par l'archevêque de Paris, le cardinal Dubois qui « lui avait donné l'idée d'étudier l'Emblématique Christique », il amorce sa collaboration à *Regnabit.* Tout au long des années 1920, sous la rubrique « Doctrine », il publie plus de soixante-cinq articles relatifs à l'iconographie ancienne, à l'iconographie postérieure à la Renaissance et à l'iconographie emblématique de Jésus-Christ. Son premier article « Le Cœur rayonnant du donjon de Chinon attribué aux Templiers » fait aussitôt l'objet d'un tiré à part. René Guénon, dont il fait la connaissance par l'entremise de Olivier de Frémond, collabore à ses côtés de 1925 à 1927. A la même époque le chanoine Théophile Barbot, archiprêtre de Loudun et dernier représentant de la *Fraternité du Paraclet* (*René Guénon. Témoin de la Tradition,* 1978, p. 185) lui transmet une série de documents ayant trait à deux

anciennes confréries hermétiques telles l'*Estoile Internelle* et l'*Agla*. En 1929 Charbonneau-Lassay jugera la première « en parfait accord avec la plus stricte orthodoxie » et s'inspirera de ses archives dans ses publications ultérieures. Toujours à la fin des années 1920, suite à la création de la *Société du rayonnement intellectuel du Sacré Cœur* dont notre ami est membre, *Regnabit* se transforme et devient, sous sa direction, *le Rayonnement intellectuel*. En cette même année 1929 il épouse mademoiselle Marie-Albertine Ribière, secrétaire retraitée, et quitte Loudun pour s'installer à Orly d'où il dirige la nouvelle revue. Jusqu'en 1939 il y poursuit la publication de ses importantes études sur l'iconographie christique illustrées de bois gravés, tout en collaborant au *Journal de Loudun* et en donnant quelques articles dans *Atlantis*. René Guénon, pour qui Charbonneau-Lassay est la référence de base en matière de symbolisme iconographique chrétien, commente régulièrement ses articles dans les *Etudes traditionnelles*. A l'automne 1934 il termine la rédaction de son très fameux *Bestiaire du Christ* qui sera, après plusieurs péripéties, édité en 1940 chez Desclée de Brouwer. Trente-cinq exemplaires à peine sont distribués aux souscripteurs avant l'incendie de l'imprimerie de Bruges qui emporte dans ses flammes les volumes, le manuscrit et les bois gravés (l'ouvrage a fait l'objet d'une réimpression à Milan en 1974). Ce premier volet consacré aux animaux emblématiques — le seul paru d'une série de quatre — comprenait aussi le « Vulnéraire », le « Florilaire » et le « Lapidaire » du Christ, inachevés et demeurés à l'état de fiches. De même, notre auteur avait accumulé une importante documentation sur sainte Radegonde et sur le patron de Loudun saint Alléaume, sur les cas de possession, l'exorcisme etc.

Entre temps Charbonneau-Lassay retourne à Loudun où il est honoré de la visite d'un représentant de l'antique mazdéisme venu des confins du Turkestan et de la Mongolie, le prince Saï Taki Movi. Il reçoit chez lui le père Félix Anizan, Olivier de Frémond, Georges Tamos, Marcel Clavelle, Luc Benoist et entretient avec eux, de même qu'avec René Guénon au Caire depuis 1930, une importante correspondance gravitant autour des thèmes du symbolisme, de l'ésotérisme et de l'hermétisme. Nous le voyons toujours soucieux d'éclairer et d'approfondir la pleine signification des symboles chrétiens en même temps que d'interpréter et, lorsqu'il y a lieu, de démarquer la perspective chrétienne face aux divers courants gnostiques et occultistes. Egalement, en tant que membre de l'Association de la presse catholique et monarchiste, il scrute d'un œil attentif et commente pour ses amis les diverses publications de l'époque. En 1943 il subit la perte cruelle de son épouse à laquelle il survit quelque trois ans, terrassé lui-même par un cancer ganglionnaire qui l'emporte le 26 décembre 1946 à Loudun. Un important legs en faveur de sa ville natale a depuis été rassemblé et exposé au bénéfice du public dans le « musée Charbonneau-Lassay ».

Cf. Delaroche, P., *Eloge funèbre à la mémoire de Louis Charbonneau-Lassay à la séance publique de la Société historique du pays du Loudunois*, Loudun, 1947 ; Tamos, G., « Une flamme s'est éteinte : Louis Charbonneau-Lassay », *Etudes traditionnelles*, 1947 ; Reyor, J., « Louis Charbonneau-Lassay et l'ésotérisme catholique », *Etudes traditionnelles*, 1961.

CHATEL **Ferdinand-Toussaint-François** (1795-1857)

Ex-abbé, hérésiarque, fondateur de l'« Eglise catholique française ». Cf. *Dictionnaire de biographie française*, vol. VIII, Paris, Letouzey et Ané, 1959.

CHAUVEL DE CHAUVIGNY **Marie** (1848-1927)

Adepte de l'ésotéro-occultisme. Née Marie-Louise Chauvel le 26 février 1848 à Paris. Fille de Louis-François Chauvel, avocat, et de madame Eugénie-Caroline Kirbiller. Epouse de Henri-François-Richard Barroux de Chauvigny, rentier domicilié à Fontainebleau. Sacrée évêque gnostique par Fabre des Essarts sous le nom de Esclarmonde, elle fréquente à ses côtés le cours de monseigneur Lacroix dispensé sur le thème « Le catholicisme sous la Révolution » à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (1908-1909), collabore à *la Gnose* et publie un *Bref exposé de la Doctrine Gnostique*. Retirée dans le Midi, elle s'adjoint au *Groupe psychique de Toulon* et meurt en cette même ville le 9 février 1927. Elle aurait laissé un certain nombre d'inédits.

Cf. Guénon, R., « Notice nécrologique », *Voile d'Isis*, mai 1927.

CHEVILLON **Constant** (1880-1944)

Esotériste. Cf. Bricaud, C. (Mme), « Constant Chevillon », *l'Initiation*, oct.-décembre 1970.

CHOISNARD **Paul** (1867-1930)

Astrologue. Né Marie-Martin-Paul Choisnard le 13 février 1867 à Tours. Fils de Camille-Alexandre Choisnard et de madame née Marie-Chélie Flambart. Après ses études au lycée de Tours, il entre à l'Ecole Polytechnique pour en sortir sous-lieutenant d'artillerie en 1889. Marié en 1905 avec mademoiselle Marthe-Marie

Stavelot, il devient veuf dès 1907 et termine sa carrière militaire avec le grade de commandant d'artillerie. Son premier intérêt pour l'astrologie remonte à 1890. Avant la fin du siècle, il fait paraître plusieurs articles dans *la Nouvelle Revue* et dans la *Revue du monde invisible*. Par la suite, il fournit quelques analyses et études dans *le Déterminisme astral* (1904-1905), crée sa propre revue *l'Influence astrale* (1913-1914) et collabore au *Voile d'Isis* (1925-1928) de même qu'à la *Revue métapsychique* (1928). De 1900 à 1930 il publie plus de vingt ouvrages consacrés à l'astrologie signés, à l'occasion, du pseudonyme de Paul Flambart. Partant de l'idée que la preuve expérimentale scientifique se ramène à une question de fréquence, il s'attache à démontrer que la fréquence des correspondances entre une position astrale et certains faits psychologiques ou autres est supérieure à celle que lui assigne le calcul des probabilités. Son *Saint Thomas d'Aquin et l'influence des astres* (1922) qui tend à sauvegarder la notion chrétienne de libre arbitre et *La Méthode Statistique et le Bon Sens en Astrologie scientifique* (1930) furent favorablement accueillis par la critique catholique. Signalons de même *Les preuves de l'influence astrale sur l'homme* (1927) et *Les précurseurs de l'astrologie scientifique et la tradition* (1929). Pour sa part, le père Victor Poucel s.j. verra à signaler dans sa *Mystique de la Terre* la compétence de cet « homme remarquable » qui eut, entre autres disciples, l'abbé André Blanchard. Son œuvre de rénovation et de réhabilitation de l'astrologie lui a valu le titre de Président d'honneur de la *Société astrologique de France*. Il est décédé à Saint-Genis de Saintonge (Charente-Maritime) le 9 février 1930.

Cf. Herbais de Thun, Ch., *Encyclopédie du mouvement astrologique de langue française au XXème siècle*, Bruxelles, Editions de la revue *Demain*, 1944.

CHOISY Maryse (1903-1979)

Hermétiste. Cf. « Vies et portraits », *Encyclopaedia universalis*, Livre de l'année 1980.

CLARIN DE LA RIVE Abel (1855-1914)

Publiciste antimaçonnique. Né à Chalon-sur-Saône en 1855. Après ses études classiques dans un collège dirigé par les dominicains, il fait ses débuts dans le journalisme en 1873, d'abord au *Courrier de Saône-et-Loire* puis à *la Belgique*. De 1879 à 1886 il est rédacteur en chef de divers journaux de chefs-lieux dont *la Côte d'Or, la Gazette du Centre* puis *le Franc-Bourguignon*. A l'époque de son mariage il abandonne le journalisme et, en tant que membre de la Société des études historiques, poursuit des travaux de longue haleine. Ainsi, après avoir amorcé une *Histoire épisodique de la Bourgogne* (1881) et signé une *Histoire générale de la Tunisie depuis 1590 avant Jésus-Christ jusqu'en* 1883 qu'il publie cette même année et qui lui vaut le titre d'officier de l'ordre du Nichan-Iftikar, il donne à lire un *Dupleix ou les Français aux Indes orientales* (1888).

Intéressé à l'occultisme depuis quelques années déjà comme tend à le montrer son premier roman *Une Date fatale* (1881) qui se veut une dénonciation du spiritisme, quelque dix ans plus tard, sous le pseudonyme de Cheikh Sihabil Klarin M'Ta El Chott, il publie un nouvel ouvrage de fiction pour le moins étrange *Ourida* (1890) qui relate l'histoire d'une « Petite Rose » placée sous le patronage de l'archange Gabriel où voisinent à la fois des traits chrétiens, musulmans et maçonniques ; parallèlement et sous le même pseudonyme, il rassemble un *Vocabulaire de la langue parlée dans les pays barbaresques — coordonné avec le « Koran »* (1890) une rétrospective qui couvre l'Egypte, le Maroc, la Tunisie, la Turquie et dont une bonne part est consacrée aux rites, sectes et confréries religieuses de l'islam. Quelques années plus tard il avouera d'ailleurs à l'abbé de Bessonies que les questions islamiques lui sont très familières et qu'il est l'auteur d'ouvrages soi-disant écrits par des musulmans ; il ira même jusqu'à avancer que certains l'ont pris pour un « vrai musulman ».

De 1893 à 1895 il collabore de manière épisodique à *la Croix de Paris, la Croix de Reims* et *la Croix des Ardennes* où il signe « Un Profane » ou « F.. X.. » et dans *la Revue complémentaire du Diable* où ses attaques contre Jules Bois sont signées « Rhémus » ; également au *Peuple français*, à *l'Avenir de Reims*, à *la Revue nouvelle*, à *l'Echo de Rome* et au *Rosier de Marie*, ces deux derniers placés sous la tutelle de l'ordre des Avocats de Saint-Pierre. Dès lors il est en excellents termes avec l'archevêque de Reims, le cardinal Langénieux, qui s'intéresse à la franc-maçonnerie et dispose d'une bibliothèque bien fournie en la matière, et en étroite relation avec les co-directeurs de *la Franc-maçonnerie démasquée*, les abbés Gabriel de Bessonies et Henri Joseff. Ainsi, assuré du concours de Louis Lechartier, il publie *La femme et l'enfant dans la Franc-maçonnerie universelle* (1894) et *Le Juif et la Franc-maçonnerie* (1895) avant de succéder à Léo Taxil à la direction de *la France chrétienne antimaçonnique* en janvier 1896, poste qu'il assumera jusqu'à sa mort survenue au début de juillet 1914.

Tout au long des années 1897-1898 Clarin de la Rive fait paraître dans son hebdomadaire antimaçonnique une étude fort détaillée sur « Les sociétés secrètes musulmanes en Afrique du Nord » signée A.D. Rioux. Quelque dix ans plus tard, au moment où René Guénon se voit exclu de l'ordre Martiniste de Papus, le

directeur de *la France chrétienne antimaçonnique* offre les colonnes de son journal pour les mises au point qui s'imposent de part et d'autre et, peu après, commente au plan documentaire les fascicules de *la Gnose* accompagnés de constantes mises au point de Guénon alias « Sa Grâce Palingénius » et ce jusqu'en 1911. Il en ira de même d'ailleurs pour tout un éventail de groupement ésotéro-occultistes.

Après la crise des dissensions au sein du mouvement français antimaçonnique qui aboutit à l'échec du projet d'une fédération antimaçonnique, les nationalistes Clarin de la Rive et Copin-Albancelli, déjà échaudés par la mystification taxilienne et partisans de la thèse politique, se démarquent de plus en plus des adeptes de la version satanisante de la franc-maçonnerie. Clarin de la Rive est alors à la recherche d'un spécialiste en la matière susceptible de donner la réplique sur des bases plus rationnelles et objectives. Ainsi, dans l'ignorance des irréversibles affiliations de l'ésotériste et maçon René Guénon, il recrute ce dernier comme rédacteur à *la France chrétienne antimaçonnique* à l'été 1913 et s'assure sa collaboration régulière sous le pseudonyme de « Sphinx » jusqu'à l'extinction de la revue entraînée par la mort de son directeur et la guerre de 1914 ; n'eût été de cette dernière, Guénon aurait sans doute succédé à Clarin de la Rive à la direction de l'hebdomadaire devenu entre temps *la France antimaçonnique.*

Cf. Fry, L., *Léo Taxil et la Franc-maçonnerie,* Chatou, British-American Press. 1934.

CLAVELLE Marcel (1905-)

Spécialiste de l'ésotérisme chrétien plus connu sous le pseudonyme de Jean Reyor. Né le 22 octobre 1905 à Paris. Après s'être familiarisé avec la littérature ésotéro-occultiste en vogue au début du siècle : les écrits de madame H.-P. Blavatsky, Edouard Schuré, Eliphas Lévi, Stanislas de Guaïta, Papus, Sédir etc. et, plus particulièrement, Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre, en 1925 Clavelle prend connaissance des premiers ouvrages de René Guénon qui ne tardent pas à emporter son assentiment et sa conviction. Trois ans plus tard, en juin 1928, il obtient de rencontrer le maître à son appartement de l'Ile Saint-Louis. Félicité par Guénon pour n'avoir point poussé sa formation académique ni même posséder un quelconque diplôme d'études secondaires propre à déformer la pensée... et aussitôt perçu comme un fils spirituel : « Vous et moi, nous nous sommes reconnus pour être de la même race ; j'ai une certaine avance sur vous, du fait que j'ai vingt ans de plus que vous, mais je suis sûr d'avance que nous sommes d'accord sur tout. Ainsi, sur telle question, il faut penser ceci et cela. Cela ne se discute même pas, et vous ne seriez pas ce que vous êtes si vous songiez un seul instant à le faire », Clavelle se plonge dès lors dans l'étude et l'analyse des hermétistes et théosophes chrétiens, côtoie Emile Grillot de Givry, Georges Tamos, Louis Charbonneau-Lassay et, pour se faire la main à la plume, sur la recommandation de Guénon, résume au profit des lecteurs du *Voile d'Isis* quelques ouvrages-types. Egalement, il seconde Guénon lors de la réorganisation de la revue appelée à devenir les *Etudes traditionnelles* et se met à l'école de l'érudit cabalisant depuis longtemps sur les traces de l'« ésotérisme catholique », Paul Vulliaud. Ainsi, il amène le public spécialisé à découvrir les travaux de monseigneur Devoucoux.

Guénon au Caire depuis 1930, Clavelle assure le secrétariat de rédaction de la revue et sert d'intermédiaire pour tous les amis et correspondants de Guénon en quête d'une initiation effective. Malgré les pressions répétées de Guénon, Clavelle ne fera qu'une très brève tentative du côté de l'islam. A la recherche d'une initiation proprement chrétienne, à la fin des années 1930 il joint les rangs de l'*Estoile Internelle* ou de l'*Ordre de la Colombe du Paraclet* alors placées sous l'autorité de Louis Charbonneau-Lassay mais, à l'image de certains, il ne tarde pas à juger « incomplètes » ces orgnisations chrétiennes ; il est probable qu'il se soit par ailleurs rattaché à une organisation de type cabalistique. Au lendemain de la guerre, toujours pour répondre au désir de Guénon, il prend une part active à la création de la loge d'inspiration gnénonienne *La Grande Triade* fondée dans le cadre du Rite Ecossais Ancien et Accepté mais s'en retire au lendemain de la mort du maître en 1951. Il poursuit néanmoins sa collaboration aux *Etudes traditionnelles* et, tout au long des années 1950, entouré par certains clercs, s'emploie à y faire prévaloir la notion d'ésotérisme chrétien en lui assimilant plus ou moins les Eckhart, Ruysbroek, Tauler, Suso, Nicolas de Cuse etc. A partir de 1958 et jusqu'à l'extinction de la revue en 1971, il collabore au *Symbolisme* où il signe le plus souvent de son pseudonyme habituel de Jean Reyor ou encore de celui de « F.·. Sirius ». Après avoir assumé divers emplois modestes dans diverses sociétés industrielles, il est maintenant à la retraite.

Cf. Document confidentiel inédit.

COCHARD Théophile (1836-1914)

Ecclésiastique et historien. Né Marie-Charles-Théophile Cochard le 17 septembre 1836 à Orléans. Fils de Jean-Baptiste-Germain Cochard, maître tailleur, et de madame née Marie-Nathalie Rolland. Ordonné prêtre en juin 1862, il est d'abord vicaire à Châtillon-sur-Loire avant de se voir confier la cure de Boigny. Profes-

seur au petit séminaire Sainte-Croix d'Orléans en 1868, il est par la suite supérieur de l'école Notre-Dame de Bethléem à Ferrières en 1881 avant d'assumer à nouveau l'enseignement de l'histoire au petit séminaire Sainte-Croix en 1883. Trois ans plus tard il abandonne définitivement le professorat et se consacre dès lors à des travaux d'érudition qui ont trait à l'histoire de la ville d'Orléans et à sa cathédrale qui apparaît comme la véritable passion de sa vie et dont il devient chanoine titulaire en septembre 1890, au moment même où il hérite de la direction des *Annales religieuses du diocèse d'Orléans*, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort survenue en cette même ville le 20 mai 1914. Notons qu'il consacra plusieurs ouvrages à Jeanne d'Arc, qu'il se pencha sur *La Juiverie d'Orléans du VIème au XVème siècle, son histoire et son organisation* (1895) et qu'il assuma un rôle non négligeable dans le retour au catholicisme du patriarche gnostique Jules Doinel (Simon, J.M., « Mes souvenirs orléanais sur Jules Doinel », *la République du Centre*, 11 août 1954 et 30 août 1961).

Cf. « Lettre de Mgr l'Evêque d'Orléans à M. le Vicaire général Mouchard à l'occasion de la mort de M. le chanoine Théophile Cochard », *Annales religieuses du diocèse d'Orléans*, 30 mai 1914; Archives diocésaines d'Orléans.

COCHIN Augustin (1876-1916)

Archiviste-paléographe, historien.

Né Augustin-Denys-Marie Cochin le 22 décembre 1876 à Paris. Issu d'une famille de grands notables, petit-fils d'Augustin Cochin ami de Montalembert et de monseigneur Dupanloup, et fils aîné du baron Denys Cochin, ministre d'Etat et membre de l'Institut. Après de brillantes études au collège Stanislas et l'obtention d'une licence de philosophie, il effectue son service militaire et en sort avec le grade d'officier de réserve. Classé premier au concours d'entrée de l'Ecole des Chartes (1897), sa pensée dominante sera dès lors de mieux connaître les dernières crises que traversa la France avant le XIXème siècle, la crise religieuse et politique de la Réforme et la crise religieuse et sociale de la Révolution. Reçu premier de sa promotion avec une étude sur *Le Conseil du roi et les réformés de* 1652 *à* 1658 (1902), par deux fois il avait été amené à modifier son sujet de thèse; néanmoins, ses ébauches d'étude sur les protestants du Midi (« Les Eglises calvinistes du Midi. Le cardinal Mazarin et Cromwell », *Revue des questions historiques*, juillet 1904) et leur puissance pendant la Fronde (« Les conquêtes du Consistoire de Nîmes pendant la Fronde 1648-1653 », *Revue des questions historiques*, sept.-oct. 1903) lui avaient ouvert les yeux sur le pouvoir que sont susceptibles d'acquérir des organisations d'adeptes coalisés. En outre, il avait eu l'occasion de relever les traces de l'influence maçonnique au XVIIIème siècle. Sa voie était dorénavant trouvée : se consacrer à l'étude des groupements qui ont préparé et conduit la Révolution. Ainsi, ses travaux sur le rôle des *sociétés de pensée* (l'expression est de Cochin) dans la genèse de la Révolution allaient renouveler l'histoire des mouvements qui précédèrent 1789 et marquèrent la philosophie directrice des premières années de la Révolution. Mobilisé en 1914 et blessé à plusieurs reprises, c'est en entraînant sa compagnie à l'attaque d'Hardecourt qu'il fut tué le 8 juillet 1916.

Mis à part quelques brochures et articles de revue publiés entre 1902 et 1913 et son ardente polémique avec Aulard, l'apologiste des jacobins, *La crise de l'histoire révolutionnaire. Taine et M. Aulard* (1909), l'édition de son œuvre, par les soins de son collaborateur fidèle Charles Charpentier, de l'abbé Ackermann et de Michel de Boüard, ne devait commencer qu'après sa mort. Un seul ouvrage était achevé : *Les Sociétés de pensée et la Révolution en Bretagne* en 2 vol. (1925). Le reste de l'œuvre dut être compilé et rassemblé : *Les Sociétés de pensée et la Démocratie* (1921) et la partie théorique de l'œuvre réunie sous le titre *La Révolution et la Libre-pensée : La socialisation de la pensée* (1750-1789), *la socialisation de la personne* (1789-1792), *la socialisation des biens* (1793-1794) publié en 1924, où se révèle la véritable intention de l'auteur qui est de démontrer la prééminence de la foi, de l'idéal chrétien et vraiment humain sur la vertu révolutionnaire et démagogique, qui en est le simulacre. Préoccupé des origines de la Révolution, il l'était tout autant du fonctionnement du gouvernement révolutionnaire avec à l'appui *Les Actes du gouvernement révolutionnaire* en 3 vol. (1922, 1934, 1935) et son *Précis des principales opérations du gouvernement révolutionnaire* (1936). Signalons enfin la correspondance de guerre du *Capitaine Augustin Cochin* (1917), un inédit visant à dénoncer la cage raffinée où s'est enfermé Fénelon (*Latinité*, janvier 1932) et une esquisse de la philosophie d'Augustin Cochin par une mise en relief de ses caractères dominants dans *Abstraction révolutionnaire et réalisme catholique* (1935).

Cf. Meaux, A. de, *Augustin Cochin et la genèse de la Révolution*, Paris, Plon, 1928.

COLAS Marcel (1906-)

Homme d'affaires. Né Marcel-Lucien Colas le 4 décembre 1906 à Reims (Marne). Fils de Charles-Lucien Colas et de madame née Marie-Victorine-Adrienne-Fanny Pillon. Il poursuit ses études secondaires à Paris au collège des Francs-Bourgeois placé sous la direction des Frères des Ecoles chrétiennes. En classe de philo-

sophie (1922-1923) il a pour professeur René Guénon avec qui il demeurera en contact épistolaire jusqu'en 1951. Au moment où il poursuit sa formation juridique : licence de droit, diplômes d'études supérieures en droit public et en économie politique, il collabore à *la Gazette française* dirigée par Amédée d'Yvignac qui a tôt fait de le référer à l'un des animateurs des Cercles thomiste, l'abbé Daniel Lallement, aux fins de lui assurer un discernement chrétien des idées guénoniennes. Par la suite il amorce une carrière dans le domaine des assurances. Mobilisé en 1939 comme lieutenant de réserve d'infanterie, il commande un corps franc ; il est blessé, cité et fait chevalier de la Légion d'honneur. Au début des années 1960 il a publié un ouvrage d'intérêt professionnel *Les accidents de la route* (1962).

Cf. Renseignements inédits fournis par monsieur Marcel Colas.

COLMET Pierre voir **BOULIN Paul**

CONSTANT Alphonse-Charles voir **LEVI Eliphas**

COOMARASWAMY Ananda-Kentish (1877-1947)

Esotériste, spécialiste de l'art oriental. Né le 11 août 1877 à Colombo (Ceylan). Fils de Sir Mutu Coomaraswamy, juriste d'origine indienne, et de madame née Elisabeth Clay d'origine anglaise. Après une formation académique de type occidental d'abord au célèbre collège Eton puis à l'université de Londres où il obtient un doctorat en sciences (1904), deux ans plus tard il est directeur des recherches minéralogiques à Ceylan. Entre temps il est l'initiateur d'un mouvement pour l'éducation nationale en Inde et se tourne graduellement vers les questions artistiques qui l'amènent à assurer certaines responsabilités dans le cadre de l'Exposition des Provinces Unies à Allahabad (1910-1911). Appelé au Museum of Fine Arts de Boston (U.S.A.) au cours de la guerre 1914-1918, par la suite il se voit confier la direction du département des arts de l'islam et du moyen-orient et s'installe ainsi en Amérique. En correspondance avec René Guénon depuis le milieu des années 1930, il amène ce dernier à réviser ses positions en ce qui concerne le bouddhisme non plus considéré comme une branche déviée de l'hindouisme mais bien comme une tradition proprement authentique. Coomaraswamy consolide une œuvre dès lors toute entière inspirée de l'ésotérisme traditionnel. En plus de sa collaboration aux *Etudes traditionnelles* de même qu'à un certain nombre de revues anglo-américaines dont *Bulletin of School of Oriental Studies* et *Journal of the American Oriental Studies*, signalons ses principaux ouvrages traduits en français : *Pour comprendre l'art hindou* (1926), *Hindouisme et bouddhisme* (1963), *Le Temps et l'Eternité* (1976). Peu de temps avant son retour souhaité en Inde, il meurt à Boston le 9 septembre 1947. Pour des motifs jugés plus opportuns, ses funérailles furent célébrées selon le rite grec-orthodoxe, tandis qu'un rituel de type hindou avait lieu en Inde (Lipsey, R., *Coomaraswamy,* 3 *His Life and work,* 1978, pp. 257-287) Marié à une américaine, madame née Dona-Louisa Runstein, il laissait un fils : Rama-Ponnambalam Coomaraswamy (1932-) qui, après avoir voyagé avec Marco Pallis et rencontré Guénon au Caire en 1946, rejoint l'Inde où il poursuit sa formation académique et œuvre dans les « mouroirs » de mère Teresa de Calcutta. De retour aux U.S.A. il prépare des études de médecine ; il exerce présentement comme chirurgien à New-York. Converti au catholicisme et marié à une demoiselle d'origine italienne, il évolue néanmoins sous la direction spirituelle de Frithjof Schuon et apparaît comme l'une des têtes dirigeantes du mouvement intégriste (monseigneur Lefebvre) de Long Island dans la banlieue de New-York. Il collabore par ailleurs à la revue *Studies of Comparative Religion.*

Cf. *Who was who in America,* vol. II (1943-1950) ; Renseignements inédits fournis par monsieur William N. Perry.

COPIN-ALBANCELLI Paul (1851-1939)

Publiciste antimaçonnico-occultiste. Né Paul-Joseph Copin le 23 février 1851 à Vervins (Aisne). Fils de Célestin-Joseph Copin, menuisier, et de madame née Marguerite Albancellie. Elevé dans le catholicisme, peu de temps après avoir perdu la foi aux abords de la trentaine, par l'entremise d'un vieil ami maçon il joint les rangs du Grand Orient de France. Initié en 1884 à la loge parisienne *L'Avant-Garde Maçonnique* il ne tarde pas à franchir les grades bleus d'Apprenti, de Compagnon et de Maître et à accéder aux hauts grades ; ainsi il est fait rose-croix dans le cadre du chapitre de *La Clémente Amitié* où il occupe un certain nombre de postes de responsabilité. Au début de l'année 1889, considérant qu'il s'était trop avancé en promettant de garder le secret sur ce qu'il voyait maintenant en loge, il remet en question son engagement et commence aussitôt à dénoncer l'esprit d'intolérance et de fanatisme qui règne alors au Grand Orient de France. Il décide alors d'offrir ses services à un journal de Vervins partisan du député conservateur Godelle et, par le moyen d'une violente campagne antimaçonnique, réussit à faire battre le député sortant, le docteur Dupuy, gouvernemental et maçon convaincu. Convié sur sa propre demande à une tenue de jugement fixée au troisième vendredi de décembre 1889, ses frères en loge refusent de l'exclure de la maçonnerie ; il se voit condamné uniquement

au minimum de la peine : trois mois de « suspension de droits maçonniques ». Le délai de sentence expiré il estime dorénavant être quitte envers « la Veuve », démissionne et engage tous ses efforts dans l'étude approfondie de la question maçonnique en alliant à son expérience les travaux des fondateurs de la science antimaçonnique : Barruel, Crétineau-Joly, Deschamps et Claudio Jannet etc. — cheminement relaté pour une part dans *Comment je suis entré dans la Franc-Maçonnerie et comment j'en suis sorti* (1895).

Au début des années 1890 il livre le fruit de ses premières analyses et réflexions dans *La Franc-Maçonnerie et la question religieuse* (1892) où il apparaît que depuis le milieu des années 1870 la franc-maçonnerie, et plus particulièrement le Grand Orient de France, travaille par tous les moyens à établir sur le sol national le despotisme de son athéisme. Au premier chef, Copin-Albancelli ne peut accepter l'idée fort répandue dans les loges à savoir que le christianisme a toujours été l'adversaire du progrès et que le catholicisme est dans l'erreur par son refus même des fondements de la doctrine matérialiste. Au regard de Copin-Albancelli un tel raisonnement paraît découler non d'une inspiration « satanique », mais tout simplement « d'une singulière étroitesse d'esprit et d'une profonde inconscience des faits sociaux » ; d'ailleurs les maçons ne jouissent pas de leur libre arbitre puisqu'ils « sont rendus inconscients par le travail de déformation intellectuelle et morale auquel on les soumet ». Minimisant l'influence du processus et des rituels initiatiques, il considère que « les loges sont des lieux où l'on est prêché, et où l'on prêche. Rien de plus ». Au tournant du siècle, grâce à l'appui premier de l'académicien Jules Lemaître et du mouvement d'Action française, il amorce une fructueuse carrière de conférencier et, aidé de son ami André Baron qui signe Louis Dasté, lance une feuille antimaçonnique *A bas les tyrans !* qui, quelque deux ans plus tard, devient *la Bastille* (1902-1915). De même il fonde une maison d'édition « La Renaissance Française » qui publie ses deux volets consacrés au drame maçonnique ; d'une part *Le pouvoir occulte contre la France* (1908) d'où se dégage l'idée que « ce qu'on voit de la Maçonnerie, ce qui vous en est montré — que vous soyez ou que vous ne soyez pas franc-maçon — n'est jamais qu'une apparence destinée à vous tromper sur ce que vous ne voyez pas » et que l'objectif poursuivi n'est nul autre que « la destruction du christianisme et, avant tout, du catholicisme et de la France » et, d'autre part, *La conspiration juive contre le monde chrétien* (1909) désignant ici la race et la religion juives comme les véritables inspirateurs du pouvoir occulte ; quelques années plus tard dans *La Guerre occulte. Les sociétés secrètes contre les Nations* (1925) il modifiera sensiblement son jugement en incriminant plutôt les Allemands. Principal animateur de *l'Union française antimaçonnique* devenue la *Ligue de Défense Nationale contre la Franc-Maçonnerie,* il est le premier à faire les frais de la scission provoquée par l'agent double Flavien Brenier en 1910. Opposé à tout projet d'organisation secrète ou même de fédération antimaçonnique tel que le souhaite l'abbé Ernest Jouin, il se brouille aussi avec ce dernier de même qu'avec Charles Nicoullaud (*Episode antimaçonnique,* 1914) toujours méfiants face aux antimaçons demeurés libres-penseurs et qui refusent de considérer la thèse du ferment « satanique » des loges. Peu de temps avant l'extinction des éditions de « La Renaissance Française » en 1934, il annonce la publication d'un dernier ouvrage ayant pour thème « Le secret de la Franc-Maçonnerie » mais ce livre ne vit jamais le jour. Complètement oublié il s'éteint à Saint-Cloud (Seine-et-Oise) le 22 mars 1939.

Cf. Coston, H., *Dictionnaire de la politique française,* vol. II, Paris, Diffusion : La Librairie française, 1972.

CORNELOUP Johannis (1888-1978)

Erudit franc-maçon. Cf. *Schibboleth,* Paris, Vitiano, 1965 ; *Je ne sais qu'épeler !,* Paris, Vitiano, 1971 ; *Souvenirs d'un aérostier de la Grande guerre,* Paris, La Pensée Universelle, 1975.

CRÉTINEAU-JOLY Jacques (1802-1875)

Journaliste et historien contrerévolutionnaire. Né Jacques-Augustin-Marie Crétineau-Joly le 23 septembre 1802 à Fontenay-le-Comte (Vendée). Second d'une famille de six enfants, il est le fils de Augustin Crétineau (« Joly » est un surnom hérité de son grand-père jugé « beau garçon »), mercier, et de madame née Rose Ety. Il fréquente d'abord le petit collège de Fontenay dirigé par l'abbé Robin avant d'être envoyé au collège de Luçon où ses maîtres ecclésiastiques l'initient au latin. Il obtient son baccalauréat ès lettres à Poitiers puis, comme pour répondre au souhait de sa mère, en 1820 il entre au séminaire Saint-Sulpice qu'il quitte deux ans plus tard. Professeur de philosophie au collège de Fontenay en 1822-1823, par la suite il séjourne en Italie où il est le secrétaire particulier (1823-1828) du nouvel ambassadeur de France à Rome, le duc de Laval, et publie quelques recueils poétiques *Chants romains* (1826), *Les Trappistes* (1828), *Inspirations poétiques* (1829) suivis d'un drame politique *Charette* accompagné de quelques poésies vendéennes (1833). Entretemps il épouse mademoiselle Clémence Labrousse issue d'une honorable famille de Confolens et crée un journal légitimiste *le Vendéen* (1830-1835) où il attaque avec fougue la famille d'Orléans et ses partisans. Il devient rédacteur en chef (1834-1838) de *l'Hermine* de Nantes avant de rédiger à Paris *l'Europe*

monarchique (1839-1841) ; de même il collabore à de nombreuses feuilles catholiques dont *la Gazette du Dauphiné.*

Ecrivain passionné et ennemi systématique de la Révolution et de toute concession à ses principes, il se fait d'abord l'historien polémiste des guerres de Vendée notamment avec son *Histoire de la Vendée militaire* en 4 vol. (1840-1841), avant de se voir confier par les jésuites la rédaction impartiale de l'*Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus,* 6 vol. (1844-1846). Les polémiques suscitées à cette occasion l'amènent à prendre la défense de la Compagnie à travers une suite d'ouvrages complémentaires amorcée par *Clément XIV et les Jésuites* (1847). Quelque dix ans plus tard il confirme sa célébrité auprès des milieux réactionnaires avec *L'Eglise romaine en face de la Révolution,* 2 vol. (1859) où, s'appuyant sur des documents saisis par la police pontificale chez des dirigeants Carbonari, il dévoile le projet de la *Haute Vente* : la désintégration de l'Eglise catholique par l'infiltration en son sein. Par ailleurs un manuscrit consacré aux *Sociétés secrètes* et qui prenait appui sur les archives du Vatican a été hélas ! détruit par ses soins, suite à la décision de S.S. Pie IX d'en refuser la publication au moment de l'accession au trône de Napoléon III. Certains ont fait à Crétineau-Joly le grief de ne pas toujours citer ses sources ou encore de les traduire avec inexactitude et même de les remanier en y ajoutant des détails de son cru. Son œuvre, complétée par quelques ouvrages légitimistes et divers récits, ne compte pas moins de vingt-cinq titres. Revenu à la pratique religieuse qu'il avait longtemps abandonnée, c'est à Vincennes (Seine) qu'il s'éteint le 1er janvier 1875.

Cf. Maynard, U. (abbé), *Jacques Crétineau-Joly. Sa vie politique, religieuse et littéraire,* Paris, Firmin Didot, 1875.

CRISTIANI Léon (1879-1971)

Prélat, universitaire et homme de lettres. Né Augustin-Louis-Léon Cristiani le 4 janvier 1879 à Escurolles (Allier). Fils cadet de Joseph-Marie Cristiani, gendarme d'origine corse, et de madame née Thérèse Courtinat. Orphelin de mère dès sa plus tendre enfance, son père très croyant le met en pension au collège Notre-Dame des Victoires de Saint-Pourcain dirigé par les Frères maristes. Peu de temps après son entrée au pensionnat, l'enfant, à peine âgé de six ans, est victime d'un accident qui le cloue au lit pour une période prolongée. Cette épreuve, vécue à la manière d'une grâce mystique axée sur le mystère de la Croix, allait déterminer toute son orientation future. Après de brillantes études classiques qui le mènent au baccalauréat (1898) et suite à son service militaire, il est ordonné diacre au grand séminaire de Moulins en juillet 1901. Sur décision de son évêque monseigneur Dubourg, il poursuit ses études théologiques à l'université Grégorienne de Rome. Ordonné prêtre en mars 1902 il est promu docteur en théologie en mai 1903.

A son retour en France et jusqu'au début de la guerre, il est professeur de philosophie puis de théologie dogmatique au grand séminaire de Moulins. Entre temps il publie ses premiers ouvrages et prépare un doctorat de philosophie qu'il obtient en 1911 avec deux thèses qui ont pour titre *Le concept d'éternité. Essai sur l'accord de la prescience divine et de la liberté humaine* et *Du luthérianisme au protestantisme.* Plus tard il devait réaborder des thèmes connexes, d'une part dans le contexte de la revue *Regnabit* avec une série d'articles sur « la théologie du Sacré-Cœur et le protestantisme » en 1921 et, d'autre part, par le biais d'une suite d'ouvrages publiés au milieu des années 1950 *Catholiques, protestants, frères pourtant* (1954) et *Catholiques, protestants, les pierres d'achoppement* (1955), *Luther tel qu'il fut* (1955) *Calvin tel qu'il fut* (1955). Démobilisé au début de l'année 1919, il est nommé professeur d'histoire aux Facultés catholiques de Lyon et, en 1926, devient Doyen de la Faculté de lettres — poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1949. Néanmoins et dès lors, par le moyen d'une discipline de travail sévère et méthodique, son travail d'écrivain prime son activité professorale. Sollicité de tous côtés, il écrit vite et beaucoup dans un style simple, alerte et limpide, les livres qu'on lui demande : ouvrages de doctrine, biographies de saints, manuels d'histoire etc. sans compter sa collaboration au *Dictionnaire de théologie catholique* ainsi qu'à de nombreux périodiques dont *la Croix,* la *Revue d'histoire de l'Eglise de France* et surtout *l'Ami du clergé* dans le cadre duquel il signe des articles pendant près de quarante ans qui concourent à le faire connaître à tous les prêtres de France et à assurer d'autant le rayonnement de ses idées. Parmi ses nombreux ouvrages signalons en particulier sa *Brève histoire des hérésies* (1956) et sa rétrospective du *Vatican politique* (1878-1956) parue en 1957 ; de même sa dénonciation des procédés divinatoires à travers *Nostradamus, Malachie et Cie* (1955) et surtout ses diagnostics sur l'*Actualité de Satan* (1954) et la *Présence de Satan dans le monde moderne* (1959). Il est décédé à Moulins le 8 janvier 1971.

Cf. Denjean, J., « Mgr Léon Cristiani (1879-1971) », *La vie diocésaine de Moulins,* 14 février 1971.

CROWLEY Aleister (1875-1947)

Esotéro-occultiste. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident,* Paris, C.A.L. (Grasset), 1971 ; Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains,* Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

CUIGNET Louis (1857-1936)

Officier de carrière et publiciste antimaçonnique. Né Louis-Benjamin-Cornil Cuignet le 13 décembre 1857 à Bergues (Nord). Fils de Benjamin-Désiré-Joseph Cuignet, tisserand, et de madame née Clémence-Hortense Croisot. Entré à Saint-Cyr à l'automne 1878, il en sort dans l'infanterie. Promu lieutenant le 29 juillet 1885, il est affecté au 87ème régiment de ligne. Détaché à l'Ecole de guerre à Paris, il fait ensuite campagne en Algérie (1888-1889) et est promu capitaine à la fin de 1890. Hors cadre à l'état-major depuis 1893, Cavaignac, ministre de la Guerre, en fait son officier d'ordonnance en juillet 1898 et lui confie le classement des pièces du procès Dreyfus. Prématurément convaincu de la culpabilité du capitaine israélite, il lance de fausses accusations à l'endroit de certains magistrats chargés de l'affaire dont Maurice Paléologue, représentant du ministère des Affaires étrangères. Mis aux arrêts et incarcéré au fort d'Ivry, radié du tableau d'avancement pour la Légion d'honneur, il est par la suite réintégré dans les rangs de l'armée. Peu après il est soumis à un examen mental et placé en non-activité avant d'être mis à la retraite d'office le 12 août 1907. L'année suivante il s'affilie à la Ligue d'Action française et, par les moyens de la presse et ses talents de conférencier, milite en faveur de la cause nationaliste et antimaçonnique. Déjà membre du comité directeur de la *Ligue française antimaçonnique* en 1906, il assume l'édition de la *Revue antimaçonnique* de 1910 à 1914. La guerre le ramène alors dans les rangs de l'armée comme chef de bataillon. Fait prisonnier dès septembre 1914, il est rapatrié en novembre 1917 et rayé définitivement des cadres actifs le 16 avril 1918. Il est décédé en 1936.

Cf. *Dictionnaire de biographie française*, vol. IX, Paris, Letouzey et Ané, 1961 ; Coston, H., *Dictionnaire de la politique française*, vol. II, Paris, diffusion : La Librairie française, 1972.

CUTTAT Jacques-Albert (1909-)

Diplomate et spécialiste de l'histoire et de la théologie des religions. Né le 13 mai 1909 à Delémont dans le canton de Berne (Suisse). Fils d'Albert Cuttat, banquier, et de madame née Marie Bletry. Issu d'une famille catholique mais ayant reçu une éducation chrétienne assez superficielle, impressionné par Nietzsche et quelque peu poète, il perd la foi vers l'âge de dix-huit ans. Il rejoint alors Paris pour y poursuivre ses études universitaires, d'abord une licence de lettres puis un diplôme d'études supérieures en droit complétés par un séjour au British Museum et au London School of Economics. De retour en Suisse, au cours de la première moitié des années 1930 il prépare son doctorat en droit à l'université de Berne, prend connaissance de l'œuvre de René Guénon qui le guérit de son « incrédulité » et ne tarde pas à se mettre en contact avec Frithjof Schuon. Intéressé successivement par le taoïsme, le bouddhisme et l'hindouisme, il est enfin initié au soufisme par le moqqadem de Bâle. En 1936 il épouse mademoiselle Lucie Chautems et amorce sa carrière dans le corps diplomatique de la République helvétique. D'abord attaché au Département politique à Berne, en 1937 il est envoyé comme secrétaire délégué au siège de la Société des Nations à Genève. De 1938 à 1944 il est attaché puis secrétaire et chargé d'affaires à la Légation de Suisse à Buenos-Aires ; d'autre part il anime un groupe traditionaliste dans la ligne de l'ésotérisme islamique et traduit un certain nombre d'articles de Guénon pour le compte du journal argentin *Ad-Difah ;* invité par la Faculté de philosophie et lettres de l'université de Buenos-Aires, il entretient son public de *Paracelse* (1942) ; il assure aussi les assises de l'ésotérisme traditionnel au Brésil par l'entremise de F.G. Galvao. De retour en Suisse il est nommé chef du protocole (1945-1948) et, sous le pseudonyme de Jean Thamar, entame une série d'articles consacrée à la musique orientale dans les *Etudes traditionnelles* (1947-1949).

Lors même qu'il est promu secrétaire général délégué au Département politique fédéral de Berne (1948-1950), il effectue un voyage au Caire et rencontre Guénon. Peu de temps avant la mort de ce dernier survenue en janvier 1951, il amorce une remise en question de son engagement spirituel en se laissant interroger par les vertus de « charité » et d'« humilité » qui lui paraissent faire défaut dans les voies qu'il a jusqu'alors approfondies. Confronté à la Personne du Christ et à l'expérience intime de l'altérité (le « je-tu »), il réintègre le christianisme par le biais de l'Orthodoxie (1951) sous la direction spirituelle d'un ancien moine de l'Athos, le père Sophronios, de même que monseigneur Blum, évêque orthodoxe de Londres. De nouveau assigné en Amérique latine comme chargé d'affaires puis ministre de Suisse en Colombie et en Equateur (1951-1956), il poursuit sa réflexion chrétienne dans le sillage du père Henri de Lubac s.j. qui publie alors une série d'ouvrages sur le bouddhisme — plus tard, Cuttat rendra hommage à son œuvre dans « Fait bouddhique et fait chrétien selon l'œuvre du Père de Lubac » intégré dans les Mélanges offerts à l'éminent jésuite *L'homme devant Dieu. Perspectives d'aujourd'hui* (1964). Après avoir dispensé à l'université de Bogota une série de cours ayant trait à l'histoire comparée des religions, il réintègre définitivement le catholicisme en 1955. En congé du service diplomatique de 1957 à 1959, il publie d'abord un pertinent ouvrage de discernement qui éclaire la probléma-

tique du syncrétisme *La rencontre des religions* suivi d'une étude sur la spiritualité de l'Orient chrétien (1957) et est tour à tour invité par l'université Columbia (U.S.A.) et par l'Ecole Pratique des Hautes Etudes de Paris où il commente l'équivoque du néo-traditionalisme alimenté par R. Guénon, A.K. Coomaraswamy et F. Schuon. Dorénavant il allait être sollicité pour de nombreuses conférences en Europe aussi bien qu'à l'étranger. Lors même qu'il sert comme ambassadeur en Inde et ministre plénipotentiaire à Ceylan et au Népal (1960-1964), il rédige son œuvre maîtresse *Expérience chrétienne et spiritualité orientale* d'abord publiée dans le cadre d'un ouvrage collectif *La mystique et les mystiques* (1965) et signe l'introduction à la traduction française de l'important ouvrage de R.C. Zaehner *Inde, Israël, Islam. Religions mystiques et révélations prophétiques* (1965). Victime d'un terrible accident à Ceylan en 1964, il en porte encore aujourd'hui des séquelles qui expliquent qu'il ait dû interrompre depuis ses publications. Après avoir servi à nouveau comme ambassadeur en Grèce (1965-1970), il s'est retiré à Berne.

Cf. Renseignements inédits fournis par monsieur J.-A. Cuttat.

CUVERVILLE Jules-Marie-Armand CAVELIER DE (1834-1912)

Vice-amiral et antimaçon. Cf. *Dictionnaire de biographie française*, vol. IX, Paris, Letouzey et Ané, 1961.

DAMENIE Louis (1911-1972)

Publiciste antimaçonnique. Cf. Numéro spécial de l'*Ordre français*, mai 1972.

DANDOY Georges (1882-1962)

Jésuite, missionnaire et apologiste. Né le 5 février 1882 à Hemptine (Belgique). Fils d'un juge de paix dont le christianisme était teinté de quelque jansénisme, il étudie d'abord au collège Notre-Dame de la Paix à Namur avant de rejoindre le noviciat de la Compagnie de Jésus à Arlon en septembre 1899. Deux ans plus tard il est envoyé au juvénat de Traonchiennes, près de Gand, où il se révèle un brillant élève ; ses supérieurs décident alors de lui faire poursuivre des études de philologie classique aux Facultés universitaires de Notre-Dame de la Paix (Namur). En 1904 il amorce sa philosophie à Louvain sous la direction d'un maître thomiste préoccupé de métaphysique pure, le père Pierre Scheuer s.j. Destiné par ses supérieurs à faire carrière en

Inde, il poursuit ses deuxième et troisième années de philosophie à Stonyhurst (Angleterre) afin de se familiariser avec la langue anglaise. Par la suite il s'inscrit à Oxford où il consacre deux années à l'étude du sanscrit et de la philosophie hindoue couronnées par une thèse de philosophie comparée relative à Ramanujâ et Çankara.

En septembre 1909 il rejoint définitivement Calcutta. Peu après il est affecté comme professeur de langue et de littérature anglaises au collège universitaire Saint-François-Xavier. En 1912 il poursuit sa formation théologique au collège Saint-Mary's à Kurséong où il est ordonné prêtre en novembre 1914. Au terme de sa théologie il effectue son troisième an à Ranchi (1916). De retour à Kurséong il y enseigne la théologie fondamentale puis la théologie dogmatique et, à partir de 1918, donne à lire une série d'articles traitant de l'ontologie du Vedânta dans l'hebdomadaire indien *The Catholic Herald* ; plus tard ces articles seront réunis en un volume traduit en français *L'Ontologie du Vedânta* (1932) accompagné des commentaires de Olivier Lacombe et de Jacques Maritain ; René Guénon en fournira un important compte-rendu dans les *Etudes traditionnelles*.

En 1922 le père Dandoy rejoint Calcutta et assume l'enseignement de l'histoire au collège universitaire Saint-François-Xavier. Dès octobre, en collaboration avec le père Pierre Johanns s.j., il lance un mensuel apologétique destiné aux étudiants hindous *The Light of the East* dont il assumera la direction jusqu'à son extinction en 1946 ; quelques séries d'articles ont été rassemblées en volumes : *What is Catholicism?* (1930), *Catholicism and national culture* (1931), *Catholicism and Hindouism* (1936), *Karma, Evil and punishment* (1940) et *Social rights and social duties* (1945). A partir du milieu des années 1920, il délaisse l'enseignement et assume dorénavant les charges de bibliothécaire et la direction de la résidence étudiante du collège Saint-François-Xavier ; également, il devient l'Official du diocèse de Calcutta et se voit référés tous les cas matrimoniaux impliquant un recours au tribunal ecclésiastique. Non familiarisé avec le bengali, on note que les contacts du père Dandoy avec les Hindous étaient pratiquement nuls, d'ailleurs il sortait peu si ce n'était pour assister aux funérailles de quelque collègue ou rendre visite au Carmel voisin. Néanmoins, très conscient de ses lacunes, il exigera plus tard que son jeune collaborateur apprenne d'abord la langue du pays. Il est décédé à Calcutta le 11 juin 1962.

Cf. Renseignements inédits fournis par le père L. Hardy s.j.

DANIÉLOU Jean (1905-1974)

Jésuite, théologien et universitaire, cardinal. Né Jean-Guénolé-Louis-Marie Daniélou le 14 mai 1905 à Neuilly-sur-Seine. Fils aîné

de Charles-Léon-Claude Daniélou, député radical et futur ministre sous la IIIème République, et de madame née Madeleine-Marie-Louise-Amélie Clamorgan, agrégée de lettres et fondatrice de l'Ecole Normale libre de Neuilly. Après ses études classiques amorcées au collège jésuite Notre-Dame de Bon Secours à Jersey et poursuivies au collège Sainte-Croix de Neuilly, il s'inscrit à la Faculté des lettres de la Sorbonne. Diplômé d'études supérieures avec un Mémoire ayant trait aux substituts du verbe « être » en grec, il soutient les épreuves de l'agrégation de grammaire (1927). Ayant satisfait à ses obligations militaires, il se voit confier, en tant que membre laïque de la Compagnie Saint-Paul, la direction de la Maison de la jeunesse sise boulevard Saint-Germain et participe aux rencontres de Meudon animées par le couple Maritain. Il œuvre également dans les quartiers défavorisés de la région parisienne.

En novembre 1929 il rejoint le noviciat jésuite à Laval où il a pour maître le père Romuald Devillers s.j. Après ses études de philosophie au scolasticat Saint-Louis à Jersey (1931-1934), il est affecté comme professeur de première au collège Saint-Joseph de Poitiers (1934-1936) avant d'entreprendre sa théologie au scolasticat de Lyon (1936-1939) aux côtés de Hans Urs von Balthasar. Introduit à la Bible et à la patristique par le père Victor Fontoynont s.j., il suit par ailleurs les cours d'histoire des religions du père Henri de Lubac s.j. et fait la connaissance de l'abbé Jules Monchanin. Ordonné prêtre en août 1938, il est mobilisé en 1939-1940 avant d'effectuer son troisième an au noviciat de Mongré où il a pour instructeur le père Joseph Constantin. En 1941 il se voit confier l'aumônerie du Groupe catholique des lettres et de l'Ecole Normale Supérieure de Sèvres, et dispense également l'enseignement religieux à l'Ecole Normale libre de Neuilly. Après avoir publié *Le Signe du Temple* (1942) qui annonce les grandes lignes de son œuvre, il soutient à la Faculté de théologie de l'Institut catholique de Paris (1943), puis à la Faculté des lettres de la Sorbonne (1944) sa thèse de doctorat *Platonisme et théologie mystique. Essai sur la doctrine spirituelle de Grégoire de Nysse* complétée par une traduction commentée de la *Vie de Moïse* de Grégoire de Nysse. Plus tard il allait donner un *Origène* (1948) et un *Philon d'Alexandrie* (1958). Rédacteur aux *Etudes* et successeur du père Jules Lebreton s.j. dans la chaire d'histoire des origines chrétiennes à l'Institut catholique depuis 1943, trois ans plus tard il inaugure ses importants « Bulletins de littérature patristique et d'histoire des origines chrétiennes » dans les *Recherches de science religieuse* suivis d'une étude sur *Les Manuscrits de la mer Morte et les origines du Christianisme* (1957), *Histoire des doctrines chrétiennes avant Nicée I. Théologie du Judéo-christianisme* (1958) *II. Message évangélique et culture hellénistique aux IIème et IIIème siècles* (1968), *L'être et le temps chez Grégoire de Nysse* (1970). Très intéressé par le symbolisme et la liturgie, depuis l'amorce de sa collaboration à la revue *Dieu vivant* (1945) avec un article sur « Le symbolisme des rites baptismaux », on lui doit *Bible et Liturgie. La théologie biblique des sacrements et des fêtes d'après les Pères de l'Eglise* (1951) et *Les symboles chrétiens primitifs* (1961).

Préoccupé par la rencontre et le dialogue avec les religions non-chrétiennes, il anime le Cercle Saint-Jean-Baptiste depuis sa fondation au cours des années 1940, crée son organe le *Bulletin du Cercle Saint-Jean-Baptiste* devenu depuis la revue *Axes* et, Doyen de la Faculté de théologie de l'Institut catholique de Paris depuis 1961, y suscite la création de l'Institut des sciences et de la théologie des religions. Dans cette ligne il donne *Le Mystère du Salut des nations* (1946), *Le Mystère de l'Avent* (1948), un *Essai sur le Mystère de l'Histoire* (1953) où un chapitre est consacré aux « Grandeur et faiblesse de René Guénon » — quelque dix ans plus tard il devait rédiger un important article traitant des « Traditions secrètes chez les Apôtres » paru dans la revue *Eranos-Jahrbuch* (1962) et préciser les « Réticences chrétiennes » face à l'ésotérisme dans un numéro spécial de la revue *Planète-Plus* (1971) consacré à Guénon — de même que *Mythes païens et Mystère chrétien* (1966). Enfin, il commente la problématique contemporaine *Le chrétien et le monde moderne* (1959), *Evangile et monde moderne* (1964) et défend ardemment la foi traditionnelle et les orientations fondamentales du concile de Vatican II qu'il estime parfois trahi *Christianisme de masse ou d'élite* (1968), *L'avenir de la religion* (1968), *La Foi de toujours et l'homme d'aujourd'hui* (1969), *La crise actuelle de l'intelligence* (1969) et *La culture trahie par les siens* (1972). Elevé à l'épiscopat le 19 avril 1969, il est fait cardinal par S.S. Paul VI le 28 avril suivant. Trois ans plus tard il est élu à l'Académie française au fauteuil du cardinal Tisserant. Il est décédé à Paris le 20 mai 1974. En plus d'ouvrages divers sur la spiritualité, il laisse des Mémoires publiés à titre posthume *Et qui est mon prochain ?* (1974).

Cf. *Jean Daniélou* 1905-1974, Paris, Axes/Cerf, 1975.

DAVID-NEEL Alexandra (1868-1969)

Exploratrice et femme de lettres. Née Louise-Eugénie-Alexandrine-Marie David à Saint-Mandé (Val-de-Marne) le 24 octobre 1868. Fille de Louis-Pierre David et de madame née Alexandrine Borghmans. Elevée entre un père protestant et révolutionnaire et une mère catholique ultra-conservatrice qui la soumet au rite du baptême dès sa naissance, très tôt elle se sent déchirée entre les

tendances opposées de ses parents par ailleurs âgés, mal assortis et nullement heureux de ce tardif et inattendu rejeton. Interne dans une institution tenue par des religieuses flamandes, avant même d'avoir quinze ans elle opte de son propre chef pour la foi calviniste qu'elle juge plus conforme à son caractère. Fugueuse depuis son plus jeune âge, dès 1883 elle entreprend par ses propres moyens un premier voyage en direction de l'Angleterre. Digne fille de son père, elle ne tarde pas à rejeter les lois et les interdits de son temps, à braver la société et à critiquer le christianisme. Gagnée à l'anarchie idéaliste d'Elisée Reclus, elle s'en inspirera dans son premier ouvrage *Pour la vie* (1898). Elle suit par ailleurs des cours sur le Thibet au Collège de France, fréquente les milieux de la *Société théosophique* et rejoint les rangs de la Franc-maçonnerie mixte internationale dans le cadre de laquelle elle atteindra le grade de 33°.

Pour asseoir son indépendance et subvenir à ses besoins, elle devient cantatrice et se produit en France aussi bien qu'à l'étranger. Promue directrice artistique du casino de Tunis, elle organise diverses tournées qui l'amènent jusqu'en Extrême-Orient. Peu après, elle épouse un descendant des lointains Camisards, le protestant Philippe-François Néel, ingénieur des chemins de fer d'Algérie, alors en résidence à Tunis. Union mal assortie tant en raison de la différence d'âge que de l'incompatibilité des caractères. Huit jours après son mariage Alexandra David-Néel délaisse le domicile conjugal et entreprend un voyage de plusieurs mois en Italie. Par la suite, soutenue financièrement par son mari, elle entreprend de nombreux et aventureux périples — où elle se révèle le plus souvent pionnière — à travers l'Inde, le Thibet, la Chine, etc. (1914-1950) et se familiarise avec les philosophies et les coutumes orientales. Toute sa vie elle fut secondée par Aphur Yongen, jeune moinillon bouddhiste qu'elle avait adopté dès 1914 et qui la considérait comme son gourou. Elle est décédée à Digne (Alpes de Haute-Provence) le 8 septembre 1969. Elle laisse plus de vingt-cinq ouvrages, essentiellement des récits de ses voyages, de même que des traductions et des réflexions philosophico-spirituelles.

Cf. Le Calloc'h, B., « Il y a dix ans mourait Alexandra David-Néel, lauréate de la Société de Géographie », *Acta geographica*, 1er trimestre 1980.

DELASSUS Henri (1836-1921)

Prélat, publiciste antimoderniste et antimaçonnique. Né Anthime-Henri-Joseph Delassus le 12 avril 1836 à Estaires (Nord). Fils de Jean-Baptiste-Joseph Delassus, marchand, et de madame née Catherine-Amélie-Josèphe Fache. Ordonné prêtre à Cambrai en juin 1862, il est aussitôt affecté comme vicaire à Saint-Gery de

Valenciennes, puis à Lille, d'abord à la paroisse Sainte-Catherine en février 1869 avant d'être muté à La Madeleine en juin 1872. Peu de temps après avoir été nommé chapelain à Notre-Dame de La Treille en novembre 1874 — plus tard il consacrera d'ailleurs un ouvrage à cette basilique renaissante *Origine de l'archiconfrérie de Notre-Dame de La Treille, patronne de Lille, ses statuts et ses privilèges* (1891) et, en 1895, un article « Iconographie de la basilique de Notre-Dame de La Treille et de Saint-Pierre » paru dans la *Revue de l'art chrétien* — il amorce sa collaboration à *la Semaine religieuse de Cambrai* alors placée sous la direction de l'abbé Clarisse ; suite à la mort de ce dernier survenue peu de temps après, en avril 1875 le cardinal Régnier lui confie la direction de l'hebdomadaire qui, jusque-là œuvre privée, devient dorénavant institution diocésaine mais aussi, bientôt, propriété de son nouveau directeur.

Pendant près de quarante ans, c'est-à-dire jusqu'à la division du diocèse de Cambrai et à la création du diocèse de Lille en 1913, il assume presque à lui seul la rédaction de *la Semaine religieuse de Cambrai* qui ne tarde pas à s'acquérir une réputation fougueuse et un rayonnement qui dépasse les frontières de la France ; « véritable Revue ecclésiastique plus ou moins répandue dans toute la chrétienté », avancera plus tard *la Croix du Nord*. Prenant appui sur une doctrine théologique sûre et une documentation abondante le plus souvent de première main — mais sans toujours voir à resituer l'information dans son contexte et à citer ses sources, ce dont certains lui tiendront grief — et doué d'une étonnante clairvoyance à laquelle les événements allaient très souvent donner raison, il dénonce et fustige contre vents et marées le modernisme sous toutes ses formes. Disciple du cardinal Pie et de dom Guéranger et formé à l'école des Bonald, Joseph de Maistre et Louis Veuillot, il développe plus d'une polémique autour des vices de la Révolution et attaque sans relâche les partisans de la démocratie chrétienne tout autant que les adeptes de la franc-maçonnerie. Notons qu'il est l'un des rares à ne pas se laisser duper par l'opération taxilienne « Diana Vaughan et Cie ».

On lui doit essentiellement *L'Américanisme et la conjuration antichrétienne* (1899) et *La conjuration antichrétienne. Le temple maçonnique voulant s'élever sur les ruines de l'Eglise catholique* en 3 vol. (1910) auxquels s'ajoutent une série d'ouvrages relatifs au *Sillon* de Marc Sangnier, à la question juive, à la sauvegarde des valeurs familiales etc. Ses principaux articles ont fait l'objet de recueils ; d'une part *Le problème de l'heure présente : Antagonisme de deux civilisations* en 2 vol. (1904) où le chanoine Delassus s'attache à démontrer comment les événements du dernier quart de siècle confirment les vues des grands théoriciens contrerévolutionnaires ; ouvrage dont la lecture est jugée « indis-

pensable à quiconque veut se faire une opinion générale exacte de la question maçonnique » (Copin-Albancelli, P., *Le drame maçonnique. Le pouvoir occulte contre la France,* 1908, p. 49) ; d'autre part *Vérités sociales et erreurs démocratiques* qui fait l'objet d'une dénonciation par l'abbé Bataille auprès du Saint-Office en 1911, mais la procédure ne connut pas de suite. Il en ira différemment du procès intenté par l'abbé Lemire en 1914 ; en effet, « un jugement motivé du Tribunal de la Rote justifiera monseigneur Delassus d'avoir sévèrement critiqué l'abbé Lemire » (Barbier, E., *Histoire du catholicisme libéral et du catholicisme social en France,* vol. V, 1924, pp. 331 ss). Dorénavant pourvu des titres de prélat de la maison de Sa Sainteté (1904) et de protonotaire apostolique (1911) et après avoir été désigné comme doyen du chapitre de la cathédrale de Lille, il poursuit, à partir de février 1914, la rédaction de sa revue dorénavant sous le titre *Semaine religieuse de Lille.* Interrompue en octobre suivant, la revue n'allait reparaître qu'à partir de juin 1919, mais alors en tant qu'organe officiel de l'évêché. Entre temps, sous l'Occupation, monseigneur Delassus avait poursuivi sa chronique en utilisant la polygraphie (Poulat, E., *Les « Semaines religieuses ». Approche socio-historique et bibliographique des Bulletins diocésains français,* 1973). Dès 1914, il publie *La mission posthume de la bienheureuse Jeanne d'Arc et le règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Au lendemain de la guerre, il entreprend d'expliquer, en cinq volumes, *Les Pourquoi de la guerre mondiale* (1919-1921) mais sa tâche allait être interrompue après le troisième volume en raison de son décès survenu à Saméon le 6 octobre 1921.

Cf. Bègne, J., « *Monseigneur Delassus* », *Semaine religieuse du diocèse de Lille,* 15 octobre 1921 ; Archives diocésaines de Lille.

DENIS Maurice (1870-1943)

Peintre. Né le 25 novembre 1870 à Granville (Manche) où son père, employé aux chemins de fer de l'Ouest, avait été envoyé pendant la guerre. Trois mois plus tard la famille regagne Saint-Germain-en-Laye où devait s'écouler toute la vie de l'artiste. Après de brillantes études au lycée Condorcet et tout en poursuivant sa philosophie, en 1888 il entre aux ateliers Jullian et à l'Ecole des Beaux-Arts où il subit l'influence de Puvis de Chavannes, Cézanne et Gauguin. Elevé par une mère pieuse, depuis son adolescence il nourrit le projet de participer à une renaissance de l'art chrétien. Entouré d'amis en réaction contre le naturalisme et l'impressionnisme : Serusier, Bonnard, Roussel, Verkade et Vuillard, en 1890 il donne naissance au groupe des *Nabis* qui se veulent des prophètes en matière de peinture, cherchant à substituer « à l'idée de la nature vue à travers un tempérament, la théorie de l'équivalence et du symbole », à suggérer au lieu de décrire et à « traduire et provoquer des états d'âme au moyen de couleurs et de formes », à travers un art perçu comme « la sanctification de la nature ».

Après son mariage (1893) avec mademoiselle Marthe Meurier qui lui donna sept enfants, il visite la Toscane et l'Ombrie (1895) de même que Rome (1898) où se précise sa recherche d'un nouveau classicisme. Après la décoration de diverses chapelles (1899-1903) et du théâtre des Champs-Elysées (1912), il acquiert le prieuré de Saint-Germain-en-Laye qui se voit restauré et décoré par ses soins. René Guénon et les siens, invités par sa fille Noële, y sont alors reçus à plusieurs reprises (Boulet, N.M.-D., « L'ésotérisme René Guénon. Souvenirs et jugements », *La Pensée catholique,* 1962). Professeur à l'académie Ranson depuis 1908, en collaboration avec Georges Desvallières il fonde, en 1919, les Ateliers d'Art sacré qui dispensent un enseignement technique en même temps qu'une solide formation intellectuelle et religieuse ; parmi les premiers étudiants, le futur père M.-A. Couturier o.p. et Robert Boulet, futur époux de sa fille Noële. Veuf depuis 1919, trois ans plus tard il se remarie avec la musicienne Lisbeth Graterolle dont il aura deux enfants. Sa carrière se poursuit à travers la décoration de nombreuses chapelles et églises de même que certains hauts lieux de la capitale : coupole du Petit Palais (1924), plafond du Sénat (1928) etc. Membre de l'Institut depuis 1932, il se voit confier la décoration de l'enceinte de la Société des Nations en 1939. On lui doit aussi l'illustration d'un certain nombre de chefs-d'œuvre littéraires et religieux dont l'*Imitation de Jésus-Christ*, la *Vita Nova* de Dante et *Sagesse* de Verlaine. Parmi ses ouvrages il y a lieu de noter *Théories : du symbolisme et de Gauguin vers un nouvel ordre classique* (1912), *Nouvelles théories : sur l'art moderne et sur l'art sacré* (1922) et une *Histoire de l'art religieux* (1939). Frappé mortellement par un camion en traversant le boulevard Saint-Michel à Paris, il connaît une fin tragique le 13 novembre 1943.

Cf. *Catholicisme*, vol. III, Paris, Letouzey et Ané, 1952.

DERMENGHEM Emile (1892-1971)

Archiviste-paléographe et homme de lettres. Né Emile-Léon-Marie-Louis Dermenghem le 3 janvier 1892 à Paris. Licencié ès lettres (1912) et diplômé de l'Ecole des Chartes (1913), il travaille d'abord avec l'abbé Henri Bremond dans le cadre de son *Histoire littéraire du sentiment religieux* et publie deux romans d'une curieuse intensité symbolique *La vie affective d'Olivier Minterne* (1916) et *Melchisédech* (1920) suivis de diverses études bio-

graphiques *Joseph de Maistre, mystique* (1923), *Jean-Baptiste Willermoz* 1730-1824 (1926), *La vie admirable et les révélations de Marie des Vallées* (1926) et *Thomas Morus et les utopistes de la Renaissance* (1927).

Rédacteur à *l'Information* (1920-1938) et à ce titre correspondant de guerre au Maroc pendant la guerre du Rif, il se familiarise avec la civilisation arabe et l'islam. Ainsi, en collaboration avec Mohammed el-Fasi, il traduit aussitôt des *Contes Fasis* (1926) et rédige une *Vie de Mahommet* (1929). Dans l'esprit de Nicholson, Asin Palacios et Louis Massignon, il aborde alors l'étude de l'ésotérisme et de la mystique musulmane et donne à lire une étude sur *L'Eloge du Vin (Al Khamriya), poème mystique d'Ibn al Faridh et commentaire de Nabolosi précédé d'une étude sur le Soufisme et la mystique musulmane* (1931). Nommé archiviste départemental à Gap en 1938, l'occasion lui est offerte d'observer et de comparer pertinemment le folklore des Hautes-Alpes et celui de certaines régions maghrébines. Archiviste du Gouvernement général de l'Algérie de 1941 à 1960, entretemps il publie la *Vie des saints musulmans* (1943), des *Contes Kabyles* (1945), *Les plus beaux textes arabes* (1951) suivi de *la Littérature arabe* (1953), *Le culte des saints dans l'Islam maghrébin* (1954), *Mahomet et la tradition islamique* (1955) et enfin *Le Pays d'Abel* (1960) et des réflexions sur *Le problème du mal*. Par ailleurs, il collabore à la *Revue africaine*, aux *Annales de l'Institut d'études occitanes*, aux *Cahiers du Sud* etc. Conservateur en chef honoraire des Archives de la délégation générale de l'Algérie, chevalier de la Légion d'honneur, il est décédé à Samois-sur-Seine le 15 mars 1971.

Cf. *Catholicisme*, vol. III, Paris, Letouzey et Ané, 1952; *le Monde*, 19 mars 1971.

DESCHAMPS Nicolas (1797-1872)

Jésuite et polémiste contre-révolutionnaire. Né le 12 décembre 1797 à Villefranche-sur-Saône (Rhône). Fils de Pierre Deschamps, fabricant en pierre, et de madame née Françoise Ricotte. Déjà prêtre, il joint les rangs de la Compagnie de Jésus en novembre 1826 et enseigne trois ans durant la littérature et la rhétorique à Fribourg (Suisse). Par la suite, il se voue entièrement à la prédication et, séjournant tour à tour à Avignon, Lyon, Marseille et Aix-en-Provence, à la défense de la liberté d'enseignement. Dès 1843, avec le concours de l'abbé Desgarets, chanoine de Lyon, il publie *Le Monopole universitaire destructeur de la religion et des lois, ou la Charte de la liberté de l'enseignement*, tôt suivi d'une série de réquisitoires, de dénonciations et de mises au point sur la question qui fait grand bruit. Quelques années plus tard, il

donne à paraître *Un éclair avant la foudre, ou le Communisme et ses causes* en 2 vol. (1848-1849) et lance une nouvelle pierre dans la mare des problèmes de l'enseignement *Du Paganisme dans l'éducation, ou Défense des écoles catholiques des quatre derniers siècles contre les attaques de nos jours* (1852).

Après avoir rédigé un *Cours élémentaire de littérature* (1860) et consacré un ouvrage au culte marial (1863), à la fin des années 1860 il est prêt à livrer au public son œuvre maîtresse *Les Sociétés secrètes et la société, ou Philosophie de l'histoire contemporaine*, mais sa trop grande virulence dans l'attaque, dénoncée de part et d'autre, amène ses supérieurs à la décision de surseoir à l'édition. Au moment de sa mort survenue à Aix-en-Provence le 29 mai 1873, l'impression du manuscrit était en cours. Les trois tomes de la première édition (1874-1876) furent rapidement épuisés et une seconde édition, entièrement refondue et complétée par une introduction à l'action des sociétés secrètes au XIXème siècle due à Claudio Jannet, fut publiée en 1880. « Un peu diffus mais très sérieux », cet ouvrage n'en constitue pas moins encore aujourd'hui et « malgré certaines exagérations, en particulier sur les origines », une très bonne source de référence qui amène à considérer à juste titre le père Nicolas Deschamps comme l'un des fondateurs de la science antimaçonnique.

Cf. *Catholicisme*, vol. III, Paris, Letouzey et Ané, 1952.

DESCORMIERS Georges (1867-1945)

Occultiste et thaumaturge plus connu sous le pseudonyme de Phaneg. Né Georges-Charles-Marie Descormiers le 3 août 1867 à Morlaix (Finistère). Fils de Alfred-Thomas-Marie Descormiers, employé des Postes, et de madame née Marie Pelletier. Assez tôt il monte à Paris où il amorce une carrière dans l'administration des P.T.T. En octobre 1899 il épouse dans la capitale mademoiselle Jeanne-Léontine Mercier. Pourvu d'un fort don de voyance — thème de son premier ouvrage *Méthode de clairvoyance psychométrique* (1902) — il est alerté par toutes les questions relatives à l'occultisme et à l'hermétisme. En étroit contact avec le docteur Gérard Encausse, il subit à sa suite l'ascendance du maître Philippe avec lequel il demeurera en « communication directe » pendant plus de vingt ans. D'abord professeur à *l'Ecole libre des sciences hermétiques*, il collabore à *l'Initiation* et au *Voile d'Isis* où il traite des divers aspects de l'envoûtement. En 1906 il publie quelques brochures sur l'astrologie suivies de *Nos Maîtres. Le docteur Papus* (1909) et de *Cinquante merveilleux secrets de l'alchimie* (1912) d'après les manuscrits de Jean de Roquetaille. A la même époque, téléguidé par son maître disparu, il fonde le groupe martiniste *Hermanubis* remplacé au début des

années 1920 par l'*Entente amicale évangélique* qui poursuivra ses activités : causeries spirituelles et séance de malades, jusqu'à la guerre. En 1923 il réunit une série de causeries sur les Actes des Apôtres intitulée *Après le départ du Maître* suivi de *En Chemin — Lettres à des croyants* (1925). A titre posthume il laisse des *Notes sur l'Apocalypse de Jean* (1947). Soulignons enfin que, sous les initiales H.D., il est l'auteur de la préface à la première éditions de Jacob, *Esquisse Hermétique du Tout Universel* (1902). Il est décédé à Paris le 27 octobre 1945.

Cf. Bourciez, J., « Georges Descormiers (Phaneg) », *l'Initiation*, juill.-décembre 1957.

DÉTRÉ Charles (1855-1918)

Occultiste plus connu sous le pseudonyme de Teder. Né Charles-Henri Détré le 27 mai 1855 à Vincennes (Seine). Fils naturel de François-Joseph Détré, sous-officier de carrière, et de Marie-Jeanne Ducros. Après de solides études, dit-on, il publie quelques « folies poétiques », *Neiges d'antan* (1879), avant de se rendre en Belgique où il devient en 1882 rédacteur en chef du *National* de Bruxelles. En 1884, expulsé du pays en raison de ses opinions libérales, il se réfugie d'abord en Hollande avant de rejoindre l'Angleterre où il devient rédacteur au *Moniteur des Consulats* à Londres ; par la suite il s'installe à Nottingham où il résidera quelque vingt ans. Au cours de ce séjour en Angleterre, d'une part, il fait la connaissance de John Yarker, Grand Maître du Rite de Memphis-Misraïm pour la Grande-Bretagne et l'Irlande depuis 1872 et, d'autre part, il est initié au Martinisme par le docteur Encausse qui en fait son représentant puis Inspecteur principal pour l'Empire britannique et les Indes. Entre temps il entreprend au British Museum des recherches sur l'histoire et le rôle des principales sociétés secrètes d'Europe. En 1901 il donne à paraître *Les apologistes du crime* qui tend à développer l'idée que les jésuites et les francs-maçons ont été les protagonistes de la théorie qui donne la liberté de tuer, suivi de la traduction annotée d'un ouvrage du XVIIème siècle, *Tuer n'est pas assassiner*, dû à la plume d'un parlementaire anglais William Allen connu sous le pseudonyme de colonel Silas Titus et qui se veut un traité de légitimation du crime face à l'oppression et à la tyrannie. Deux autres ouvrages annoncés : « La Grande Duperie » et « La Vérité sur l'Enfant du Temple », entendre l'énigme de Louis XVII, n'ont semble-t-il jamais paru ; par contre il publiera une relation du *Mariage de Gambetta avec la veuve de M. le Maréchal Bazaine* (s.d.).

Après avoir fondé la revue *INRI* à Nottingham, il revient en France en 1906 et devient professeur à l'*Ecole hermétique* de

Papus. En 1907 ce dernier lui confie la rédaction de la revue *Hiram* ; il collabore par ailleurs à *l'Initiation*. En juin 1908 c'est sur son initiative qu'est organisé le Couvent maçonnique des rites spiritualistes dont l'un des fruits sera le rétablissement en France du Rite de Memphis-Misraïm. Spécialiste de l'hermétisme et de la cabale, expert en matière de rites d'illuminisme et de maçonnerie occultiste, il apparaît comme l'un des membres influents des grandes sociétés secrètes et initiatiques de l'Europe. Auteur du *Rituel martiniste*, il est considéré comme le « directeur occulte » de l'ordre ; en 1916 il héritera d'ailleurs de Papus le titre de Grand Maître. On lui reconnaît également les titres de Grand Maître de la Grande Loge Swedenborgienne de France, président du Temple et Chapitre I.N.R.I. de Paris, Grand Maître Général du Souverain Sanctuaire du Rite Ancien et Primitif de Memphis-Misraïm pour la France et ses dépendances, Vénérable ad vitam de la Loge symbolique Humanidad, chef du secrétariat de la Fédération maçonnique spiritualiste et garant d'amitié auprès de plusieurs puissances maçonniques étrangères. De retour d'un voyage en Italie, il est atteint d'une phlébite qu'il néglige de soigner. Parti en Angleterre, en mars 1918 il doit regagner en hâte la France par suite d'une aggravation de son état. Paris quotidiennement bombardé, il décide de rejoindre Jean Bricaud mobilisé à Clermont-Ferrand et meurt en l'Hôtel-Dieu de cette même ville le 25 septembre 1918.

Cf. Bricaud, J., « Papus et Teder », *Annales initiatiques*, janv.-mars 1920 ; Bricaud, J., « In memoriam : Henri-Charles Détré », *Annales initiatiques*, juil.-septembre 1928.

DEVOUCOUX Jean-Sébastien-Adolphe (1804-1870)

Evêque d'Evreux et cabalisant. Né le 18 mars 1804 à Lyon. Fils de Lazare Devoucoux, contrôleur des contributions indirectes, et de madame née Marie-Anne Caudrian. Sa famille s'installe rapidement à Autun, néanmoins il étudie d'abord à Lyon et travaille un temps dans l'industrie avant d'entrer au grand séminaire d'Autun. Ordonné prêtre en 1829 par monseigneur Trousset d'Héricourt, il devient alors secrétaire de ce dernier qui s'intéresse activement au patrimoine religieux et qui encouragera par la suite les travaux de monseigneur Landriot et du cardinal Pitra, tous élèves du séminaire d'Autun. L'abbé Devoucoux est donc amené, également, à s'intéresser au symbolisme religieux. Co-fondateur de la Société éduenne en 1833, plus tard, alors que sa compétence aura été reconnue, il assumera la présidence de cette société archéologique et historique d'Autun dont le rayon d'étude englobe le centre de Paray-le-Monial.

Jusqu'en 1857 il publie de nombreux articles ayant trait à l'his-

toire ecclésiastique dans ses rapports avec les religions païennes. Il en vient ainsi à décrypter l'intervention de la cabale et de la guématrie dans les mesures des monuments anciens et s'intéresse, au premier chef, à l'interprétation des signes de métiers conservés sur les tombeaux romains. En 1839 il accompagne dom Pitra o.s.b. à Oxford (Angleterre) pour la recherche de documents relatifs à « la Clef de saint Méliton ». En 1845 il donne une *Description de l'Eglise cathédrale d'Autun dédiée à saint Lazare*, cette dernière considérée comme un haut-lieu du symbolisme et jadis ratachée à l'église d'Ephèse à l'époque de saint Irénée de Lyon. Notre auteur se réfère ici au Temple de Salomon comme à la source même des plans d'église et démontre ainsi ses connaissances numérologiques et maçonniques. La conclusion de cette monographie fait allusion à une certaine philosophie dite « occulte » par référence à un document qui aurait été conservé dans l'église jusqu'à la Révolution. En 1846, sous l'instigation de la Société éduenne, notre abbé réédite, avec de nombreux commentaires à l'appui, l'*Histoire de l'antique cité d'Autun*, attribuée à un chanoine du XVIIème siècle, Edmé Thomas. Paul Vulliaud ayant signalé la compétence de l'abbé Devoucoux dans sa préface au *Siphra di-Tzeniutha* (1939), l'année suivante et de nouveau à partir de 1947 les *Etudes traditionnelles* feront une large place aux deux ouvrages de l'abbé Devoucoux présentés par Marcel Clavelle alias Jean Reyor.

Vicaire général depuis 1841, il est nommé évêque d'Evreux en 1858, l'année même où il reçoit les insignes de chevalier de la Légion d'honneur de la main de Napoléon III. On lui doit la création du séminaire de Pont-Audemer de même que quelques couvents de femmes. Gallican très modéré, il protestera en 1865 contre l'interdiction faite à l'Episcopat français de publier l'encyclique *Quanta Cura*. De même, après avoir pris une part active au concile provincial de Lyon en 1850, il est l'un des porte-paroles des évêques français gallicans au concile de Vatican I où il est remarqué pour ses connaissances théologiques et se montre soucieux de l'unité de l'Eglise. Il est décédé à Evreux le 2 mai 1870 après avoir bénéficié de quelque enseignement cabalistique de la part de P. Nommès et avant d'avoir pu donner suite à son projet de poursuivre l'étude sous la direction d'Eliphas Lévi. Signalons enfin qu'il est l'auteur du répertoire de l'*Autun archéologique* (1848) et d'un Mémoire consacré au *Culte de saint Lazare à Autun* (1856) et qu'il a laissé plus de soixante travaux manuscrits.

Cf. Bulliot, M.G., *Notice sur la vie et les œuvres de monseigneur Devoucoux*, Autun, M. Dejussieu, 1871.

DIVOIRE Fernand (1883-1951)

Journaliste, poète et homme de lettres. Né Fernand-Jacques-Paul Divoire le 10 mars 1883 à Bruxelles. Fils d'un père français Edmond Divoire et d'une mère belge, madame née Marie Willemsen. Il vécut en France et fut naturalisé Français en 1912. Après ses classes de philosophie chez les dominicains d'Arcueil — où déjà avec ses camarades il s'amuse à faire tourner les tables — il entreprend des études de médecine qu'il abandonne assez tôt au profit de son affinité avec l'ésotérisme et les sciences occultes. Tandis que son ami Henri-Auguste Vignes, rencontré en année préparatoire de médecine (P.C.N.), l'introduit auprès de Joséphin Péladan, il dévore les écrits de Fabre d'Olivet, Stanislas de Guaïta, Eliphas Lévi, Papus, Lacuria, Louis-Claude de Saint-Martin, Plotin, Proclus, Jamblique, Paracelse etc. à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Peu après il fait la connaissance de Paul Vulliaud avec qui, entourés de quelques camarades, ils décident de créer la revue des *Entretiens idéalistes* (1906-1914) qui lui offre une première occasion de préciser sa pensée résumée dans *Les deux idées* I. *Faut-il devenir mage? Eliphas Lévi et Péladan; Nietzsche, le surhomme et le mage; la doctrine des forts* (1909) II. *Metchnikoff philosophe; la philosophie, la science et la religion devant la philosophie scientifique* (1911). Quelques années auparavant on l'avait aperçu à l'inauguration du *Centre ésotérique oriental de France* (*l'Etoile d'Orient*, janvier 1908). Poète de l'école simultanéiste, dès 1904 il amorce son œuvre poétique à travers diverses revues littéraires avant de donner à lire *L'amoureux* (1912) suivi de *Ames* (1918), *Orphée* (1922), *Itinéraire* (1928) et de *Poèmes choisis* (1932) préfacé par P. Jamati qui sait nous introduire à l'auteur. En 1924 il analyse l'influence symboliste sur la poésie d'aujourd'hui et s'intéresse de même à l'histoire de la littérature, de la musique, des arts et, plus précisément, à la danse. Il est d'ailleurs ami d'Isadora Duncan, « la fille de Prométhée » et « la danseuse de Diane » à qui il consacre des pages.

Courriériste littéraire à *l'Intransigeant*, il en devient rédacteur en chef avant de le quitter en 1932 pour le journal *le Temps* dont il devient secrétaire adjoint à la rédaction. Président de l'Association des courriéristes littéraires en 1934, il collabore à divers journaux et revues littéraires et prononce quelques conférences radiophoniques. Plus tard il semble qu'on lui ait reproché son rôle joué dans la presse parisienne sous l'Occupation; époque où il signe assez souvent du pseudonyme de Hiram et où il publie par ailleurs un essai de morale politique *J'apporte la réponse* (1943). Quelques années après, dans le sillage de *Pourquoi je crois à l'occultisme* (1928), suivi de son expérience d'affiliation au groupe des *Polaires* et de *Néant... paradis... réincarnation?*

(1934) où il se présentait essentiellement comme « l'homme des questions », il livre une « autobiographie intellectuelle » intitulée *Occultisme, casse-cou !* (1948) qui se veut une mise en garde du public contre les réponses faciles et définitives. Alors que vers 1925 il avait présenté *Les Grands mystiques* (Villiers de l'Isle-Adam, Bloy, Huysmans, Péladan), quelques années avant sa mort survenue à Vaucresson (Seine-et-Oise) le 18 juillet 1951, il lance la collection « les classiques de l'hermétisme et de la mystique » chez Dervy ; deux traductions seulement allaient paraître *Le livre de Jamblique* sur les mystères des Egyptiens, des Chaldéens et des Assyriens, traduit par P. Quilliard (1948) et *La Couronne royale* de Salomon Ibn Gabirol, introduit, traduit et annoté par Paul Vulliaud (1953). Esprit curieux et très personnel, Fernand Divoire laisse une œuvre des plus diversifiées qui ne compte pas moins d'une trentaine d'ouvrages.

Cf. *Dictionnaire de biographie française*, vol. 11, Paris, Letouzey et Ané, 1967 ; Divoire, F., *Occultisme, casse-cou !*, Paris, Dervy, 1948.

DOINEL Jules-Stanislas (1842-1902)

Archiviste, homme de lettres et illuminé gnostique. Né Jules-Benoît Doinel le 8 décembre 1842 à Moulins. Issu d'une famille très catholique, fils de Louis-Honoré Doinel, conducteur des Ponts et Chaussées, et de madame née Marie Passant ; une de ses sœurs aînées, Marie, se fera religieuse. Il commence sa formation scolaire chez les Frères des Ecoles chrétiennes où il se révèle un premier de classe. Attiré par le sacerdoce, à partir de 1853 il poursuit ses études classiques au petit séminaire des jésuites d'Yzeure dont il conservera le meilleur des souvenirs comme tend à le montrer sa fréquente participation aux réunions annuelles de l'Association des anciens élèves. En 1859, il semble qu'il rejoint le noviciat jésuite de la province de Lyon à Lons-le-Saunier. En tout cas, au séminaire d'Yzeure ou au noviciat de Lons-le-Saunier, il a une vision ; au cours d'un violent orage, saint Stanislas Kotska lui apparaît et, quelques jours plus tard, se manifeste à nouveau en lui faisant entendre qu'il mourra dans la solitude, loin des siens. Contre le gré des supérieurs de l'établissement, l'affaire s'ébruite et, vers la fin de 1860, amène les pères jésuites à détourner Jules Doinel de sa vocation religieuse ; il n'est pas improbable que, depuis ces phénomènes inusités, lui-même remettait déjà sa vocation en question. Il termine alors sa philosophie au collège Stanislas à Paris et, en 1863, s'inscrit à l'Ecole des Chartes. Diplômé le 14 janvier 1866, après un court passage à la Bibliothèque nationale, il est nommé archiviste du Cantal à Aurillac. A cette époque, il voyage plusieurs mois

en Angleterre. A Levallois-Perret, le 15 juillet 1868, il épouse une comédienne, mademoiselle Stéphanie-Françoise Le Clerc ; le mariage religieux est célébré à Notre-Dame de Lorette. A la fin de 1868 il est muté à Niort où il publie ses premières œuvres littéraires *Noctium phantasmata* (1969) sonnets signés du nom de plume de Novalis, et une *Histoire de Blanche de Castille* (1870) qui connait un grand succès. De même, il apporte sa collaboration régulière au *Mellois* et publie de nouveaux poèmes *Pastels* (1873) peu de temps avant la mort de son épouse décédée « en odeur de sainteté » en septembre 1873. Accablé par cette douloureuse perte, il songe à entrer chez les dominicains mais son directeur spirituel l'en dissuade et, avec l'appui du clergé niortais, il obtient un poste complémentaire de professeur de littérature et d'histoire dans un pensionnat de jeunes filles. En octobre 1874 il contracte mariage avec une de ses élèves, mademoiselle Clémence Chaigneau, qui lui donnera quatre enfants ; moins religieuse que sa première épouse, il y a lieu de supposer que, d'une certaine façon, elle abandonne dès lors son mari, impressionnable et peu volontaire, à ses rêveries religieuses et à ses impulsions spiritualistes.

Dans le milieu familial de sa nouvelle épouse, Jules Doinel fait la connaissance d'un franc-maçon influent qui a tôt fait de discerner ses nombreux talents et l'incite dès lors à joindre les rangs du Grand Orient de France en lui faisant miroiter la promotion professionnelle et sociale qui ne saurait manquer d'en découler et à laquelle son épouse est loin d'être insensible. Nommé à Orléans à la fin de 1874, il s'y présente avec une lettre d'introduction pour messieurs Gavot et Rachet qui seront ses parrains maçonniques dans la loge *Les Emules d'Etienne Dolet*. Orateur né, Jules Doinel ne tarde pas à se mettre en évidence aux quatre coins du département du Loiret comme propagandiste républicain. De plus, il attire les foules à ses cours d'histoire locale. Par ailleurs, il publie une *Note sur la formule « Sanctae Sedis apostolicae gratia episcopus » dans les diplômes des évêques d'Orléans* (1877), de nouveaux sonnets *La Mandore* (1878), et collabore assidûment au côté de son grand ami Eugène Simon à *l'Avenir du Loiret* puis au *Républicain orléanais* — l'ensemble de ses articles ne formeraient pas moins de quatre ou cinq ouvrages — de même qu'aux *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais* et aux *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* ; signalons aussi *Le clergé et les biens nationaux en* 1789 (1882), *Concino Concini, marquis d'Ancre* (1883) et le *Cartulaire de Notre-Dame de Voisins* (1887). Dans les milieux maçonniques et républicains d'Orléans, il fait la connaissance d'un homme de lettres sensibilisé à la gnose, Emmanuel Des Essarts alors professeur au lycée et qui, plus tard, allait revenir régulièrement à Orléans au titre de

conférencier invité. D'autre part, Jules Doinel voyage souvent à Paris pour fins professionnelles et se voit introduit dans les milieux ésotéro-occultistes de la capitale. Déçu par la maçonnerie politicarde dont il est maintenant conscient d'avoir été le jouet, il traduit sa dérision dans un pamphlet ronéotypé *Inter-Locuta.* De même, il ne manque pas l'occasion de rendre hommage à ses anciens maîtres les jésuites. Les soupçons maçonniques seront à leur comble lorsque notre ami en viendra à fonder une nouvelle loge d'inspiration traditionnelle *Les Adeptes d'Isis-Montyon.* Pour le moment, il est en recherche et s'accroche pour un temps au monodisme, profondément convaincu que Jésus s'est réincarné dans la personne du pasteur protestant Guillaume Monod. A cet effet, il se plonge dans les prophéties bibliques qui l'amènent à de nouvelles visions ; Néhémie, prophète de l'Ancien Testament, lui apparaît pour lui annoncer qu'il compte se réincarner en notre archiviste. Il fréquente aussi, à Paris, l'hôtel particulier de lady Caithness, duchesse de Pomar, où le spiritisme est fort en vogue et où l'on se soucie grandement de l'histoire du gnosticisme : Apollonius de Tyane, Simon le Mage, Valentin etc. Ainsi, un certain soir de l'automne 1888, on décide d'interroger les esprits. Lors même que les membres du groupe sont comme noyés dans un fluide saturant d'autant leur cerveau de languides vibrations, l'assemblée est visitée par l'« esprit » de Guilhabert de Castres, ancien évêque de Montségur, qui leur enjoint de procéder à la résurgence de l'*Eglise gnostique.* Dès le lendemain matin, Doinel et ses amis se précipitent à la Bibliothèque nationale aux fins de vérifier l'authenticité du personnage qui s'était révélé par l'intermédiaire de la table. Bouleversé par cet événement, Doinel retourne à Orléans où il ne tarde pas à être l'objet d'une nouvelle vision ; au cours de son sommeil, le chancelier gnostique Etienne, brûlé vif à Orléans sous Robert le Pieux — dont notre archiviste ne devait sans doute pas ignorer l'existence — lui apparaît pour lui indiquer l'endroit exact où il trouvera le procès-verbal de son exécution de même que celle de ses compagnons. Au lieu indiqué, Jules Doinel ne tarde pas à découvrir le document en question de même qu'une charte de 1022 stipulant que le sacerdoce peut être conféré par simple influx divin. Il en déduit que, au cours de la nuit, il a effectivement été intronisé évêque gnostique par l'« éon » Jésus lui-même. Mis au courant de ces étranges événements, Léonce Fabre des Essarts organise une réunion gnostique à Paris aux fins de reconnaître officiellement le nouvel évêque. Il semble que deux courants se manifestent au cours de cette réunion ; tandis que tous les gnostiques francs-maçons sont favorables à Doinel, les gnostiques non maçons lui refusent leur confiance ; néanmoins, le vote majoritaire se résoud en faveur de Doinel, dorénavant patriarche gnostique sous le nom de Valentin II. Engagé dans

cette nouvelle orientation, Doinel collabore dès lors à *l'Initiation,* à *l'Aurore du jour nouveau,* à la *Revue théosophique* et à *l'Etoile.* La même année où il publie une série d'études relative à la Pucelle *Jeanne d'Arc telle qu'elle fut* (1892), il consacre trois évêques gnostiques : Gérard Encausse (Vincent), Léonce Fabre des Essarts (Synésius) et Lucien Chamuel (Bardesane) ; plus tard, s'ajouteront le docteur Fugairon, Barlet, Lejay, Jounet etc. En septembre 1893, les nouveaux évêques réunis en synode — au sein duquel figure une femme, Marie Chauvel de Chauvigny (Esclarmonde) — confèrent à Valentin II le siège de Montségur et, peu après, l'ordre Martiniste de Papus se voit associé à la nouvelle *Eglise gnostique,* qui siègent tous deux à la Librairie du Merveilleux, propriété de Chamuel, rue de Trévise. Epris de l'idée qu'il faut tendre à une réconciliation de la gnose antique et du catholicisme, Doinel ira jusqu'à s'ouvrir de son projet dans une lettre rédigée en latin à l'adresse du cardinal Rampolla.

Entre temps, depuis la parution de *Là-bas* (1891), il est en contact épistolaire suivi avec Joris-Karl Huysmans qui le désigne comme son « vieux fol de Doinel » ; les deux hommes déjeunent même ensemble à l'occasion. Pour sa part, l'abbé Théophile Cochard, érudit orléanais qui connaît bien Doinel, réconforte ses amis atterrés : « Ne vous alarmez pas !.. Ne vous inquiétez pas !.. Ce sont ces études qui ont troublé l'âme de cet homme. Il a reçu une profonde éducation religieuse dans son enfance. Un jour, il se convertira. Il reviendra à l'Eglise... ». En 1894 Doinel, d'une part toujours en contact avec un vieil ami d'enfance, catholique fervent et son confident et, d'autre part, introduit par l'intermédiaire de l'abbé Cochard auprès d'un sulpicien de Paris, vraisemblablement en repos au petit séminaire de La Chapelle-Saint-Mesmin, probablement professeur au grand séminaire diocésain et fort versé en théologie, revient effectivement à la foi catholique. Deux ou trois jours après s'être confessé et avoir reçu discrètement la sainte communion en la cathédrale, il rend visite à l'évêque d'Orléans pour l'assurer de sa soumission et sans se voir pour autant imposer quelque condition. Un Rapport spécial adressé antérieurement au Saint-Office — dont Doinel semble avoir toujours ignoré l'existence — n'eut ainsi aucune suite. De sa propre initiative, mais par l'entremise d'un prêtre lyonnais ou d'un jésuite du noviciat de Lons-le-Saunier, il fait alors parvenir à l'église d'Ars son pallium épiscopal (selon un propos — non confirmé — d'Augustin Chaboseau rapporté à Robert Amadou en 1932, Doinel aurait été effectivement consacré évêque dans le cadre de l'Eglise catholique d'Utrecht en 1892) qui orna longtemps l'autel de Sainte-Philomène, tandis que son tablier et son écharpe maçonniques étaient offerts au grand séminaire d'Orléans en même temps qu'un volumineux dossier à l'appui de son *Lucifer démasqué* (1895) conçu et rédigé à Orléans et

signé Jean Kotska ; vers la même époque, ses vues sur la franc-maçonnerie *La Loque noire* sont signées XXX. Il rejoint dès lors les milieux antimaçonnico-occultistes ; au côté de Léo Taxil il participe à la fondation de la *Ligue du Labarum*, sous le pseudonyme de K. de Borgia collabore à *l'Anti-maçon* et, par ailleurs, dans la *Revue du monde invisible*, apporte de nouveaux « Aveux d'un occultiste » où il stigmatise l'« inévitable volupté liée à la gnose ».

Victime d'une campagne de dénigrement par ses anciens frères maçons du Loiret, ces derniers adressent au ministère de l'Instruction publique une demande de révocation qui aboutit, en 1900, à sa mutation dans l'Aude. Expédié en disgrâce à Carcassonne, Doinel y vit seul loin de sa famille et de ses amis — quoique vraisemblablement en contact avec l'« Institut d'études cabalistiques » de Louis Lechartier à Toulouse (Guillebert, H. de, *Revue internationale des sociétés secrètes*, partie occultiste, déc. 1930, p. 359). J.-M. Simon assure qu'il suivait régulièrement les offices religieux et que, quelques jours avant sa mort survenue à Carcassonne le 15 mars 1902, il avait fait une retraite chez les dominicains de Toulouse. En tout cas, c'est agenouillé au pied de son lit et le rosaire entre les mains qu'il aurait rendu l'âme et des funérailles catholiques lui furent accordées. Néanmoins, la controverse subsiste en ce qui concerne l'orientation religieuse des dernières années de sa vie (*la France chrétienne antimaçonnique*, 1908 et 1909). Léonce Fabre des Essarts, pour sa part, prétend que Doinel n'a jamais abjuré le gnosticisme et que, malgré les apparences, il a toujours eu pour objectif la réconciliation de la gnose et de l'Eglise catholique. Jean Bricaud, quant à lui, considère que Doinel a effectivement réintégré l'Eglise catholique romaine en 1894 mais que, suite au dévoilement de la supercherie taxilienne, il est définitivement revenu à la gnose. A l'appui de ces deux variantes : son dernier titre d'évêque gnostique d'Aleth et de Mirepoix, ses allées et venues coiffé d'un chapeau épiscopal, l'améthyste au doigt et le Tau étalé sur la poitrine, quelques articles dus à sa plume et publiés dans *le Réveil des Albigeois* et *la Gnose moderne* en 1900-1901 et un *Hymnarium gnosticum* (1901).En revanche, Georges Bois témoigne en faveur du catholicisme de Doinel, d'une part en déclarant que ce dernier aurait réclamé en vain auprès de ses anciens condisciples des textes antérieurs à sa conversion et publiés sans son autorisation et, d'autre part, en reproduisant deux lettres de Doinel rédigées peu de temps avant sa mort et qui se veulent une confirmation de sa nouvelle et définitive orientation catholique. Ajoutons, la publication posthume de ses derniers poèmes *Resurgant !* (1903) dédiés à monsieur le curé de La Chapelle-Biche. Il demeure — et c'est l'avis de Henri Guillebert des Essars dans la *Revue internationale des sociétés secrètes* (1913) p. 837 — que l'incontestable

conversion de Jules Doinel dut être vécue à travers quelque inévitable écartèlement de personnalité qui tendrait à expliquer les éventuels aléas de sa vie à Carcassonne.

Cf. Simon, J.M., « Mes souvenirs orléanais sur Jules Doinel », *République du Centre*, 5 au 11 août 1954, 21-22 avril 1956, 5-6 août 1961 ; Fabre des Essarts, L., *Les Hiérophantes, études sur les fondateurs de la religion depuis la Révolution jusqu'à ce jour*, Paris, Chamuel, 1905.

DRACH Paul-Louis-Bernard (1791-1865)

Rabbin converti au catholicisme, érudit hébraïsant et cabaliste. Né David Drach le 6 mars 1791 à Bischeim près de Strasbourg. Fils de Moïse Drach, chantre à la synagogue, excellent hébraïsant et talmudiste sans être pour autant rabbin comme on l'a souvent affirmé, et de madame née Rachel Weiller. Le père assure lui-même la première éducation de son fils qui ne tarde pas à se révéler un véritable petit prodige. Dès cette époque, le jeune David est frappé par la foi solide d'un garçon d'écurie au service de l'auberge voisine de son domicile à Strasbourg et éprouve déjà un attrait pour le christianisme. Il poursuit sa formation talmudique dans différents centres alsaciens avant d'être reçu rabbin et nommé docteur de la Loi dès 1809. Précepteur au service d'importantes familles juives d'abord à Ribeauvillé (1807-1810) puis à Colmar (1810-1812), il échappe habilement au service militaire et gagne Paris en 1812. Membre actif du Consistoire central israélite, dès lors en contact avec les grands rabbins de la capitale et sa notoriété déjà assurée par de nombreuses publications, en particulier des écrits destinés à favoriser l'adaptation française de la liturgie juive traditionnelle, en 1817 il épouse la fille du second grand rabbin, Sara Deutz ; une union mal assortie tant au plan de l'écart d'âge — la demoiselle avait déjà quarante ans — qu'au fait qu'elle ne partageait en rien la ferveur religieuse de son mari. Trois enfants naîtront de cette brève union. Nommé directeur de la nouvelle école mutuelle israélite en 1819, Drach n'en poursuit pas moins ses travaux de recherche et publie des *Prières journalières à l'usage des Israélites français* (1819) avant de travailler à une édition du texte hébreu du Pentateuque restitué d'après les Septante, qui ne dépassa jamais le stade des épreuves d'imprimerie (1822).

Sensible à l'exemple de familles très chrétiennes qu'il fréquente à Paris comme déjà en Alsace et engagé dans une recherche personnelle à travers la Bible, ses commentateurs et, notamment, les Pères de l'Eglise avec une prédilection pour saint Jérôme, sa conversion au catholicisme et la réception de son baptême en mars 1823, préparée sous les auspices catéchétiques du Doyen de

la Faculté de théologie de la Sorbonne l'abbé Burnier-Fontanel, apparaissent comme l'aboutissement même de son engagement dans la religion juive — une conversion qu'il ne saurait ainsi concevoir comme un reniement mais bien plutôt comme l'accomplissement de la Promesse. Le mois suivant, sa femme, bénéficiant de la complicité du banquier James de Rothschild consul d'Autriche à Paris, s'enfuit à Londres accompagnée de ses trois enfants baptisés en même temps que leur père. Drach réussit à récupérer ses deux filles Marie-Clarisse et Marie-Euhrasine et son fils Paul-Auguste au moyen d'un contre-enlèvement effectué à Londres en novembre 1824. Cinq ans durant il s'emploiera à cacher ses enfants dans des institutions de la région parisienne jusqu'à son départ pour Rome en 1830. Nommé bibliothécaire de la Faculté de théologie de Paris en mai 1823, quelques années plus tard, il rédige une première *Lettre d'un rabbin converti aux Israélites ses frères sur les motifs de sa conversion* (1825) puis une *Seconde lettre d'un rabbin : les Prophètes expliqués par la Synagogue* (1827) suivie d'une troisième en 1833 ; d'autre part, il collabore à la cinquième édition de la *Bible de Vence* 27 vol. (1827-1833) dont plusieurs volumes ont été entièrement retraduits et annotés par ses soins.

A Rome depuis la Révolution de juillet 1830, il fréquente d'abord l'Université Grégorienne où il se consacre à des études théologiques dans l'espoir d'accéder au sacerdoce ; il suit entre autres l'enseignement du père Perrone, adversaire acharné du libéralisme, qui subit à son tour l'influence de l'érudit hébraïsant. Peu après, S.S. Grégoire XVI lui confie la direction de la bibliothèque du Collège de la Propagation de la Foi, poste qui lui donne accès à de nombreuses archives romaines et qui le met en contact avec le cardinal Pitra. Décoré de la Légion d'Honneur en 1841 et désireux de travailler à l'édition de la *Patrologie* de Migne, il revient à Paris et vit dès lors dans la gêne pécuniaire mis à part quelques indemnités prélevées sur le « fonds d'encouragement aux sciences et aux lettres ». Il publie ainsi son œuvre maîtresse *De l'harmonie entre l'Eglise et la Synagogue, ou perpétuité et authenticité de la religion chrétienne* (1844) avec pour objectif de démontrer aux juifs que l'Eglise n'est que l'accomplissement de l'Ancien Testament et du rabbinisme ésotérique. L'ouvrage, qui connaît un grand retentissement, est présenté en deux tomes ; d'une part, un *Traité complet de la doctrine de la Très Sainte-Trinité dans la Synagogue ancienne* et, d'autre part, une *Explication de la prophétie d'Isaïe concernant la maternité miraculeuse de la Très Sainte Vierge-Marie — et — les preuves de la divinité du Messie tirées des traditions anciennes*. Dans la préface du premier tome, l'auteur s'attache à préciser la différence entre la tradition talmudique de type exotérique et la tradition cabalistique de type ésotérique et la nécessité de les

prendre toutes deux en considération pour bien comprendre la tradition juive — tandis que le second tome est précédé d'une *Notice sur la cabale des Hébreux* qui discerne « la cabale vraie et sans mélange qui s'enseignait dans l'ancienne Synagogue et dont le caractère est franchement chrétien » de « la cabale fausse, pleine de superstitions ridicules et en outre s'occupant de magie, de théurgie, de goétie : en un mot, telle qu'elle est devenue entre les mains des docteurs cabalistes de la Synagogue infidèle qui a fait divorce avec ses propres principes ». Ces thèmes seront réabordés dans *La Cabale des Hébreux vengée de la fausse imputation de Panthéisme par le simple exposé de sa doctrine, d'après les livres cabalistiques qui font autorité* (1864) et déjà dans les *Documents sur les restes des anciens Samaritains* (1854) et sa *Défense du Sepher Haiyaschar, ou Livre du Juste* (1858) dont des fragments avaient paru dans les *Annales de philosophie chrétienne* dirigé par Augustin Bonnetty rencontré aux ateliers d'édition. Dans le cadre du projet encyclopédique de Migne, il fournit un *Catholicum lexicon hebraïcum et chaldaïcum in veteris testamenti libros* (1848) et collabore au *Dictionnaire des conversions* (1852) et au *Dictionnaire des Apocryphes* (1856-1858) ; de même, il assume la responsabilité d'un « Dictionnaire sur les paraboles évangéliques et rabbiniques » dont les épreuves d'imprimerie devaient périr hélas ! dans l'incendie des ateliers. L'année où il assure l'édition des *Hexaples* d'Origène (1857), fort de l'appui de monseigneur Dupanloup, il pose sa candidature à la chaire d'hébreu du Collège de France mais se voit supplanté par Louis Dubeux.

De retour, depuis 1862, dans la Ville éternelle où il souhaite finir ses jours, il y écoule ses dernières années dans une totale discrétion et grande pauvreté et meurt à l'hôpital du Saint-Esprit le 2 janvier 1865. En plus de l'action bienveillante auprès de son beau-frère (*Relation de la conversion de Hyacinthe-Simon Deutz, précédée de quelques considérations sur le retour d'Israël dans l'Eglise de Dieu*, 1828), il exerça une grande influence sur un autre fils de rabbin converti, François J. Libermann, fondateur en 1840 de la congrégation du Saint-Cœur de Marie. Par ailleurs, ses filles furent toutes deux reçues chez les religieuses du Bon Pasteur d'Angers et son fils, docteur en théologie ordonné prêtre en 1846, termina sa carrière ecclésiastique comme chanoine titulaire de Notre-Dame et auteur de divers commentaires néo-testamentaires. Signalons enfin parmi les nombreuses publications du savant talmudiste, une analyse de *L'inscription hébraïque de la sainte croix* (1831) et un catéchisme catholique en hébreu et en latin *Le pieux hébraïsant* (1853) qui valut à son auteur le titre de chevalier décerné par S.S. Pie IX.

Cf. Catrice, P., *L'harmonie entre l'Eglise et le Judaïsme d'après*

la vie et les œuvres de Paul Drach, ancien Rabbin, Orientaliste Chrétien (1791-1865), thèse de doctorat en théologie, Institut catholique de Lille, 1978.

DREVON Victor (1820-1880)

Jésuite, apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur et de la Communion réparatrice. Né le 22 septembre 1820 à Biviers (Isère). Fils de Jacques Drevon, fermier, et de madame née Anne Emblard apparentée au chevalier Bayard. Il fréquente d'abord le petit séminaire du Rondeau situé à la périphérie de Grenoble ; nerveux et dynamique il se voit alors autorisé à pratiquer la chasse dont le butin profite au cabinet d'histoire naturelle de l'établissement. En 1843 il rejoint le noviciat jésuite d'Avignon avant de poursuivre sa formation philosophique et théologique à Vals où il est ordonné en 1850. Envoyé au petit séminaire de Montauban, il assume les charges de l'économat et enseigne les sciences naturelles. En 1854 il est muté à Lons-le-Saunier où il est auxiliaire du maître des novices avant d'effectuer son troisième an à Fourvières. Toujours en 1854 l'occasion lui est donnée de prêcher une neuvaine en l'honneur du Sacré Cœur en la chapelle de la Visitation de Paray-le-Monial. Au cours de cette même année il fonde à Lons-le-Saunier l'Association de la Communion réparatrice unissant la double dévotion à la Sainte Eucharistie et celle du Sacré-Cœur, cette dernière avec la note spéciale qui est celle de sa forme paradienne : la Réparation.

En 1856 il est appelé à jeter les bases de fondation de la résidence jésuite de Constantine (Algérie) ; épuisé il réintègre Avignon dès 1857. Quelques années plus tard il publie *Le Cœur de Jésus consolé dans la Sainte Eucharistie par la pratique de la Communion réparatrice* (1860) avant de réorganiser l'Association de la Communion réparatrice à Avignon en 1861. L'année de la béatification de Marguerite-Marie il lance un bulletin trimestriel, la *Correspondance des Associés de la Communion réparatrice* (1864-1879) avant d'obtenir, en accord avec les autorités ecclésiastiques et la communauté religieuse des Visitandines, l'établissement du siège central de l'Association de la Communion réparatrice dans la chapelle des apparitions de Paray-le-Monial en juillet 1865. Peu après il réunit en deux volumes un *Recueil des différentes publications concernant l'Œuvre de la Communion réparatrice* (1866 et 1869). En 1871, malgré l'occupation allemande, il se rend à Versailles et obtient de l'Assemblée nationale un vote d'urgence de prières officielles au Sacré-Cœur pour la France meurtrie et humiliée. Sous son instigation une maison de la Compagnie de Jésus est fondée à Paray-le-Monial en 1873.

Son projet de voir ériger une chapelle internationale du Sacré-Cœur à Paray-le-Monial n'ayant pas connu d'aboutissement, il

résolut alors en 1875 avec l'aide du baron Alexis de Sarachaga d'ériger un double monument : d'une part, un musée eucharistique destiné à rassembler les œuvres d'art et, d'autre part, une bibliothèque, tous deux à la louange du Sacré-Cœur, jetant ainsi les bases de ce qui plus tard allait constituer le *Hiéron*. Nommé vice-postulateur de la cause du père Claude La Colombière s.j., il quitte Paray-le-Monial le 30 janvier 1880 en direction de Rome. A peine arrivé dans la ville éternelle il est atteint par la maladie et y meurt le 8 mars de la même année. Notons enfin qu'il avait amassé un dossier sur la franc-maçonnerie dont il comptait faire mention au concile de Vatican I, mais que la question n'avait pas alors été jugée pertinente.

Cf. Cousin, P., o.s.b., « Un grand apôtre à Paray-le-Monial : le père Victor Drevon », *Paray-le-Monial*, mars-avril 1980 ; *Catholicisme*, vol. III, Paris, Letouzey et Ané, 1952.

DRIANT Emile-Auguste-Cyprien (1855-1916)

Officier de carrière, romancier et antimaçon. Né le 11 septembre 1855 à Neufchâtel (Aisne). Fils de Joseph Driant, juge de paix, et de madame née Adélaïde-Virginie de Fay. Après ses études au lycée de Reims il prépare Saint-Cyr et en sort sous-lieutenant au 54ème de ligne en 1877. Lieutenant en 1882 il passe au 4ème régiment de zouaves en 1866. Officier d'ordonnance en Tunisie, il occupe par la suite la même fonction auprès du ministre de la Guerre, le général Boulanger, dont il épouse la fille cadette Marcelle en octobre 1888. Un an après, sous le pseudonyme de Capitaine Danrit, il amorce une carrière littéraire vouée tout entière au service de la patrie et de la promotion des vertus militaires. Ses premiers écrits, une série de huit volumes : *La guerre de demain* (1889-1893), apparaissent comme une véritable vision d'anticipation du conflit de 1914-1918. Capitaine instructeur à Saint-Cyr de 1892 à 1896, la qualité de son enseignement marque profondément ses élèves. Major au 4ème régiment de zouaves il est ensuite appelé au commandement du 1er bataillon de chasseurs à pied (1898-1905).

Impliqué à tort dans l'« affaire des fiches » (1904), il demande alors sa mise à la retraite et, en janvier 1906, provoque en duel le responsable du méfait dont il a été victime, le général Bercin. Nationaliste et libéral, peu après il tente une percée politique dans la circonscription de Pontoise ; candidat battu aux élections législatives de 1906, il est élu à Nancy en 1910. Engagé dans la lutte antimaçonnique depuis plus d'une décennie, il a déjà fondé la *Ligue antimaçonnique* réservée aux hommes et la *Ligue Jeanne d'Arc* destinée aux femmes et, en 1907, il signe une *Protestation contre la présence des francs-maçons aux fêtes de Jeanne d'Arc.*

De même il poursuit ses activités littéraires en fournissant à la presse des romans d'anticipation qui connaissent un succès considérable : *L'invasion noire* (1896), *L'invasion jaune* (1905) etc ; son œuvre compte près d'une trentaine d'ouvrages. Cité et promu officier de la Légion d'honneur en 1915 suite à sa vaillante défense du village de Gercourt, peu après il est nommé lieutenant- colonel et placé à la tête des 56ème et 59ème bataillons de chasseurs affectés à la couverture de Verdun où il est mortellement blessé le 22 février 1916.

Cf. *Dictionnaire de biographie française*, vol. 11, Paris, Letouzey et Ané, 1967.

DUGUET Roger voir **BOULIN Paul**

DULAC Raymond (1903-)

Ecclésiastique de tendance traditionaliste. Né Raymond-Marius Dulac le 4 octobre 1903 à Sète (Hérault). Fils de Lucien-Prosper Dulac, professeur de dessin, et de madame née Marie-Rose del Pilar Craltero. Formé au Séminaire français de Rome depuis le tout début des années 1920, il y obtient son doctorat de théologie et est ordonné prêtre en la Ville éternelle le 3 avril 1926. De retour en France, il ajoute à sa formation deux années de lettres classiques effectuées à l'Institut catholique de Paris. Incardiné au diocèse de Versailles, il est nommé vicaire à Saint-Cloud en 1928 ; l'abbé Paul Boulin l'invite alors à se joindre à la *Revue internationale des sociétés secrètes* où il traite avant tout de la lutte antimoderniste et antilibérale qui constitue alors un secteur non négligeable de la revue. A la suite de la mort de Henri Guillebert des Essars survenue en décembre 1931, monseigneur Ernest Jouin le presse d'écrire aussi dans la partie « occultiste » comme pour permettre à cette dernière de tenir en attendant la venue de nouveaux spécialistes. Ainsi, quoique peu expérimenté dans le domaine, il s'affaire à l'analyse critique des périodiques ésotéro-occultistes en vogue : *le Voile d'Isis*, le *Bulletin des polaires* etc. et s'attache plus spécialement à décrypter les écrits de René Guénon relatifs à l'« Initiation » et à la « contre-Initiation ». Il faut aussi signaler son intéressante réaffirmation de l'orientation et des objectifs de la partie « occultiste » de la *R.I.S.S.* « Notre Programme : Occultisme et mysticisme » (décembre 1932) et « Notre méthode » (janvier 1933). Néanmoins, faute de compétences rompues à la tâche, la partie « occultiste » de la *R.I.S.S.* allait être définitivement suspendue au cours de 1933, entraînant par là même la fin de la collaboration de l'abbé Dulac. Curé de Chamarande depuis 1932, il se charge alors de la traduction de l'ouvrage du cardinal Faulhaber *Juifs et chrétiens devant le racisme* (1935) et publie un premier recueil de poésie religieuse *Les veillées de Chamarande* (1936) avant d'être nommé aumônier du pensionnat de Sannois en 1937. Après avoir donné à lire et à méditer un second recueil poétique inspiré du mystère de la Croix *La fleur de la Passion* (1939), sa santé fragile l'oblige au repos. De 1943 à 1945 il dessert l'aumônerie du lycée de Saint-Cloud puis celle du lycée de Sèvres. De retour à Chamarande, ses compétences en droit canon l'amènent à servir comme avocat à l'Officialité du diocèse de Versailles. Depuis les années 1950 il a signé un certain nombre d'articles à l'éloge de l'intégrisme, plus spécialement dans *la Pensée catholique*, dans *Itinéraires* et dans *Courrier de Rome*. On lui doit également les annotations et commentaires de la traduction de l'ouvrage de Tito Casini, *La tunique déchirée. Lettre d'un catholique sur la réforme liturgique* (1968). Signalons enfin qu'il vient de faire paraître un ouvrage documentaire et critique sur *La Collégialité épiscopale au Deuxième Concile du Vatican* (1979). Retraité, l'abbé Dulac vit maintenant retiré en sa ville natale de Sète.

Cf. Archives diocésaines de Versailles.

DUPERRON Louis (1867-1940)

Eclésiastique, publiciste antimaçonnique. Né Louis-Gaston Duperron le 8 décembre 1867 à Paris. Fils de Louis-Elphège Duperron, employé, et de madame née Estelle Labrèche. Elevé au sacerdoce en l'église Saint-Sulpice le 22 octobre 1894, il est d'abord professeur au petit séminaire de Notre-Dame des Champs (1895). Vicaire à Saint-Denys de l'Estrée (1899), à Saint-Pierre du Gros Caillou (1901) à Saint-Germain des Près (1919) ; en retraite à Thorigny-sur-Marne à partir de 1927.

Ancien dirigeant de la *Ligue française antimaçonnique* et collaborateur de la *Revue antimaçonnique*, il crée en 1926 les *Cahiers de l'Ordre*, une publication anti-judéo-maçonnique mensuelle dont il assumera la direction sous le pseudonyme de G. La Brèche. En 1932 s'y ajoutent des suppléments hebdomadaires *Les nouvelles critiques d'Ordre*. Autour de lui, d'une part, les membres du comité de l'*Ordre* fondé en 1925 avec pour objectif de regrouper les antimaçons dispersés : l'avocat Watrin, l'industriel Paul Darcy et un vétéran de la lutte antimaçonnique d'avant-guerre, Vigouroux ; d'autre part, un groupe de jeunes gens dont Jacques Ploncard d'Assac, Henri Coston et Alec Mellor alors étudiant en droit. Suite à des difficultés financières et juridiques — il semble que, au cours des dernières années de sa vie, l'abbé Duperron mettait beaucoup de fantaisie dans ses « révélations » —, il dut suspendre toute activité littéraire et mourut à Paris

dans un état voisin de la misère le 26 janvier 1940. Au cours de la guerre, les archives qu'il avait accumulées furent saisies par la police.

Cf. Coston, H., « La République du Grand Orient », numéro spécial de *Lectures françaises*, janvier 1954 ; Archives diocésaines de Paris.

EL-ALOUI voir **AHMED ABDUL BEN MOUSTAFA BEN ALIOUA**

ENCAUSSE Gérard (1865-1916)

Médecin, ésotéro-occultiste, fondateur de l'ordre Martiniste. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971.

ÉVOLA Julius (1898-1974)

Esotériste. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971 ; Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains*, Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

EYSELÉ Charles (1891-1966)

Mariste et professeur de philosophie. Né Charles-François-Antoine Eyselé le 26 décembre 1891 à Strasbourg. Après des études secondaires au lycée, il entreprend son noviciat à Santa Fede (Italie) 1910-1911 et son scolasticat à Differt (Belgique) où il obtient sa licence de philosophie en 1915. Il poursuit ses études de théologie à Hulst (Belgique) 1915-1916 puis à l'Institut catholique de Paris 1916-1917 où il prépare sa thèse de doctorat en philosophie scolastique consacrée aux « Preuves de l'existence divine dans la philosophie de Kant pendant la période pré-critique ». Il est ordonné prêtre par le cardinal Amette le 29 juin 1917.

Remarqué par le père Emile Peillaube s.m.l., de 1919 à 1921 il est secrétaire de la *Revue de philosophie*. Ainsi, c'est suite à son avis favorable et à celui de Jacques Maritain que Marcel Rivière accepte d'éditer le premier ouvrage de René Guénon *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues* (1921). Par la suite sa carrière est essentiellement consacrée à l'enseignement de la philosophie ; à Differt de 1921 à 1926 puis à l'Institut catholique de Paris où — à l'exception de deux années de professorat au grand séminaire de Strasbourg (1934-1936) — il demeure affecté jusqu'à sa retraite survenue en 1962 et au titre de Doyen de la Faculté de philosophie depuis 1946. Par ailleurs il collabore à la *Revue de philosophie* et aux *Cahiers thomistes*. Il est décédé à Paris le 6 décembre 1966.

Cf. Archives générales des maristes de Lyon.

FABRE DES ESSARTS Léonce (1848-1917)

Esotéro-occultiste et homme de lettres. Né Léonce-Eugène-Joseph Fabre des Essarts le 19 mars 1848 à Aouste-sur-Sye (Drôme). Fils de Jean-Auguste-Eugène Fabre des Essarts, percepteur d'impôt, et de madame née Isaline-Marthe Chancel ; frère du poète Melchior-Marie Fabre des Essarts et apparenté à monseigneur Marie-Auguste Fabre des Essarts, évêque de Blois. Il amorce ses études classiques au séminaire d'Autun (plus tard, il semble avoir publié des impressions et souvenirs rassemblés sous le titre *Pages de séminaire*) et les termine au collège de Pontlevoy dans le Loir-et-Cher. D'abord professeur de grammaire au collège d'Avallon dans l'Yonne en 1865, répétiteur à Lyon en 1870, deux ans plus tard il enseigne la philosophie au collège libre de Forcalquier dans les Basses-Alpes. A cette époque, en septembre 1874, il épouse à Nice la fille d'un professeur de musique, mademoiselle Emilia-Anita Casella d'origine portugaise et nièce du compositeur Louis Lacombe. Vers 1878 il assume la direction de l'Ecole professionnelle de Nice avant de rejoindre le ministère de l'Instruction publique. Poète, nouvelliste et chroniqueur, très tôt il amorce sa collaboration à divers journaux et revues : *l'Opinion, l'Estafette, la Religion universelle, le Mot d'Ordre, le Petit Marseillais, l'Union Républicaine* de Mâcon, *la Nouvelle Revue internationale, Sylphe, la Revue des Etats psychologiques, l'Art dramatique* etc. ; il est également un des fondateurs de *Paris-Province*. Dès le milieu des années 1870 certains de ses écrits poétiques et nouvelles donnent lieu à des tirés à part ; mentionnons *Yseult* (1874) et *La Chanson des couleurs* (1889) avant de signaler son œuvre maîtresse *Humanité* (1885) où « la guerre est flétrie, l'art déifié, les rois maudits, les souffrants vengés, l'âge d'or rêvé » et dont l'inspiration ne semble pas étrangère à ses longs tête-à-tête avec Victor Hugo. Si ce dernier est son dieu en poésie, Jean-Jacques Rousseau et Robespierre sont les prophètes de ce « révolutionnaire mystique » influencé, en matière sociale, par Fourier, Victor Considérant et le Père Enfantin. Maçon depuis la première moitié des années 1880 comme semble l'attester son article « Ultramontanisme et gallicanisme » paru dans *le Monde maçonnique* (1884), plus tard il devient le secrétaire du député Andrieux et, dans le cadre de sa campagne antiparlementaire, il est envoyé en mission auprès du député de Nîmes, et en rendra compte dans un ouvrage qui n'ira pas sans faire grand bruit *Les Dessous de l'affaire Gilly* (1888). Cette

même année, lors de l'inauguration de la statue de J.-J. Rousseau sur la place du Panthéon, il prononce un discours jugé subversif qui provoque sa démission au ministère de l'Instruction publique ; il ne réintégrera son poste qu'en 1898. Entretemps au moment des élections législatives de 1889, il est candidat républicain socialiste dans le Var avant de se désister au profit de Cluseret. Vice-président de la Société de la paix par l'éducation (Nîmes), il participe également au Congrès de la paix en 1889. Couronné à double reprise par les Jeux Floraux de Toulouse, médaillé de diverses académies littéraires, son remarquable *Dupleix et l'Inde française* (1883) ne semble pas étranger à son titre d'officier d'Académie. Parallèlement il côtoie les milieux maçonnico-occultistes de son temps et voue une admiration *A Saint-Yves d'Alveydre* (1885) ; il collabore par ailleurs à la *Revue des hautes études* placée sous la direction de René Caillié. Un des premiers adhérents de l'*Eglise gnostique* créée par Jules Doinel, il est sacré évêque de Bordeaux sous le nom de Synésius avant de signer un premier exposé doctrinal *L'Arbre gnostique* (1889) suivi d'un petit drame symbolique en deux tableaux *La Clef d'or* (1892). Suite à l'abjuration de Jules Doinel en 1895, il hérite de la direction de l'*Eglise gnostique* et consacre à son tour Léon Champrenaud, Albert de Pouvourville, Patrice Genty, madame Chauvel de Chauvigny etc. Après avoir publié *Les Hiérophantes, études sur les fondateurs de religion depuis la Révolution jusqu'à ce jour* (1898) où Fabre d'Olivet, Auguste Comte, Tourreil, l'abbé Châtel, Vintras et les Swedenborgiens figurent en bonne place, secondé par le docteur Fugairon il fonde *le Réveil des Albigeois* (1900) et apporte par ailleurs sa collaboration à *l'Initiation* et à *la Voie*. Peu de temps après il rédige une brochure en hommage à l'un de ses maîtres *L'abbé Houssay : l'abbé Julio* (1904) et, deux ans plus tard, deux nouvelles plaquettes où il traite *Le secret d'Eleusis et la gnose* (1906) et *Satanisme, sadisme et gnose* (1906) avant de composer un drame gnostique en trois journées *Le Christ sauveur* (1907). Suite à la scission de Jean Bricaud en 1906, il coiffe dorénavant son groupe ésotérique du vocable d'*Eglise gnostique de France*. Quelque trois ans plus tard, alors qu'il accompagne sa fille Mathilde Fabre des Essarts au cours de monseigneur Lacroix sur le thème du « Catholicisme sous la Révolution » à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, il crée une nouvelle revue *la Gnose* (1909-1912) d'inspiration plus proprement orientale dont il confie la direction à René Guénon sacré évêque gnostique par ses soins. Après avoir donné à lire *Le mysticisme en Savoie* et *Les Grands Aïeux*, il meurt en 1917 laissant à son successeur Léon Champrenaud le soin de poursuivre la tâche.

Cf. Saint-Lanne, E., *Dictionnaire des contemporains*, Paris, E. Dentu, 1981 ; Curinier, C.-E., *Dictionnaire national des contemporains*, vol. I, Paris, Office général d'édition, de librairie et d'imprimerie, 1901-1906 ; Chacornac, P., *La vie simple de René Guénon*, Paris, Editions traditionnelles, 1958.

FABRE D'OLIVET Antoine (1768-1825)

Esotériste. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971 ; Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains*, Paris(C.A.L. (Denoël), 1972 ; *Fabre d'Olivet. Mes souvenirs*, Nice, C. Boumendil, 1977.

FABRE-PALAPRAT Bernard-Raymond (1773-1838)

Ex-abbé, franc-maçon et ésotériste. Cf. *Dictionnaire de biographie française*, vol. XIII, Paris, Letouzey et Ané, 1975.

FAUVETY Charles (1813-1894)

Franc-maçon et philosophe spiritualiste. Cf. « Courte biographie de Charles Fauvety », *l'Initiation*, février 1894 ; Baylot, J., *La voie substituée*, Liège, Borp, 1968.

FAVA Armand-Joseph (1826-1899)

Evêque de Grenoble, apôtre de la lutte antimaçonnique. Né le 10 février 1826 à Evin-Malmaison (Pas-de-Calais). Fils de François Fava, cultivateur, et de madame née Ernestine Lecomte. Il amorce ses études au collège de Douai et les poursuit au séminaire de Cambrai ; attiré par le zèle missionnaire, il rejoint le séminaire de la congrégation du Saint-Esprit à Paris en septembre 1850. Il est ordonné prêtre le 12 janvier 1851 par son parent monseigneur J. Desprez, évêque de la Réunion, qui en fait d'abord son secrétaire puis son vicaire général le 31 décembre 1855. En 1857 il ébauche une mission à Zanzibar dont il devient vice-préfet apostolique en 1860. Deux ans plus tard il revient à la Réunion au titre de vicaire général de monseigneur Maupoint. Le 25 janvier 1871 il est nommé évêque de la Martinique où il s'occupe spécialement d'œuvres d'éducation et de presse. A la suite d'un voyage en France, il obtient l'évêché de Grenoble en 1875, siège qu'il devait occuper pendant près d'un quart de siècle.

En 1879 il fonde un comité de défense des intérêts catholiques ; dès lors il devait faire beaucoup parler de lui en dehors de son diocèse. D'une part par ses discours, brochures et ouvrages consacrés à la défense de la religion et de la patrie tel son

Manuel de la croisade des francs-catholiques (1881) qui se veut une croisade réparatrice sous l'égide de la dévotion au Sacré-Cœur et à Notre-Dame de la Salette. Malgré son intransigeance totale à l'égard du libéralisme, il acquiesce à l'invitation de S.S. Léon XIII d'accepter le fait de la République et fonde en 1890 la *Société des serviteurs de Saint-Pierre.* Néanmoins en 1891, avec l'aide de l'abbé France, directeur de *la Croix de l'Isère*, il tente de créer dans le Dauphiné un parti catholique qui ne tarde pas à verser dans le « catéchisme électoral » et qui entraîne un désaveu de Rome. D'autre part, il est connu au plan national pour sa lutte acharnée contre la franc-maçonnerie. Son œuvre maîtresse en la matière demeure *Le secret de la Franc-Maçonnerie* (1883) où, dans le sillage de l'abbé Lefranc (cf. *Le voile levé pour les curieux, ou Histoire de la Franc-maçonnerie depuis son origine jusqu'à nos jours*, 1821), il reconnaît en Fauste Socin, partisan de l'arianisme, le fondateur de la franc-maçonnerie à laquelle il associe sans nuance les juifs et les protestants. Son audience auprès de S.S. Léon XIII en janvier 1884 ne semble pas avoir été sans impact sur l'encyclique *Humanum Genus* promulguée le 20 avril suivant. Au même moment, secondé par Alfred Rastoul, il lance *la Franc-Maçonnerie démasquée*, un mensuel qu'il inspire et rédige en bonne partie pendant près de dix ans (1884-1893) avant de le remettre entre les mains du *Comité antimaçonnique de Paris* appuyé par les RR. PP. de l'Assomption. Peu de temps après avoir reçu le pallium (1896) des mains du pape, en partie comme récompense pour son zèle antimaçonnique, acquis à l'idée de la conversion de la prétendue Diana Vaughan, il essuie la grave déconvenue du dévoilement de la mystification taxilienne (1897). Sous l'influence d'une de ses dirigées : sœur Amandine, religieuse converse rédemptoristine, il songe alors à abandonner son diocèse pour se consacrer à la fondation et à la direction d'une congrégation de prêtres voués à l'adoration réparatrice, mais le projet est refusé en haute instance. Peu de temps après, il connaît une mort subite en sa ville épiscopale de Grenoble le 17 octobre 1899.

Cf. *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, vol. *XVI*, Paris, Letouzey et Ané, 1967.

FAY Bernard (1893-1978)

Universitaire, historien et homme de lettres contre-révolutionnaire. Né le 3 avril 1893 à Paris. Fils de Henri Fay, notaire, et de madame née Cécile Rivière. Inscrit à la Faculté de lettres de l'université de Paris en 1911, il y obtient d'abord une licence avant de se soumettre avec succès aux épreuves de l'agrégation (1914). Réformé à titre définitif, il s'engage comme volontaire dans les

formations aux armées de la Croix-Rouge française (1914-1919). Boursier Victor Chapman en 1919, il prépare le diplôme de « Master of Arts » de l'université de Harvard (U.S.A.) qu'il obtient en 1920. Par la suite il est chargé de cours à l'université Columbia de même qu'à l'université de l'Etat d'Iowa (1920-1923), puis à l'université de Clermont-Ferrand (1923-1925). Docteur ès lettres de l'université de Paris avec une thèse qui a trait à *L'esprit révolutionnaire en France et aux Etats-Unis à la fin du XVIIIème siècle* (1924), il devient professeur titulaire de la Faculté de lettres de l'université de Clermont-Ferrand, poste qu'il occupe jusqu'en 1933. Entre temps il retourne régulièrement en Amérique où il poursuit des tâches d'enseignement et publie plusieurs ouvrages en langue anglaise de même qu'un *Panorama de la littérature contemporaine* (1926), *Faites vos jeux* (1927), *Benjamin Franklin, bourgeois d'Amérique*, 3 vol. (1930-1931) et *Georges Washington, gentilhomme* (1932). Il collabore aussi à divers périodiques tels les *Cahiers du mois*, *le Correspondant*, la *Revue de littérature comparée*, la *Revue de Paris*, la *Revue hebdomadaire*, la *Revue européenne* etc. et à plusieurs revues anglo-américaines. En 1933 il obtient une chaire au Collège de France. Il publie alors *La Franc-maçonnerie et la révolution intellectuelle du XVIIIème siècle* (1935), *L'homme, mesure de l'histoire. La recherche du temps* (1939) et *La Civilisation américaine* (1939).

Dirigeant du Rassemblement national sous l'Occupation, il se voit confier l'administration de la Bibliothèque nationale et assume la direction du Comité antijudéo-maçonnique dont les bureaux sont établis au siège central du Grand Orient de France. De 1941 à 1944, assisté de Robert Vallery-Radot et de Jean Marquès-Rivière, il dirige la publication des *Documents maçonniques* ; il prépare également une *Histoire de France des origines à nos jours*, 2 vol. (1942-1943) destiné aux écoliers du second cycle primaire et signe *L'Agonie de l'Empereur* (1943). Au lendemain de la Libération de Paris en août 1944, il est arrêté à son bureau de la Bibliothèque nationale. Envoyé au camp de Drancy puis à la prison de Fresnes, il est jugé en décembre 1946 et condamné aux travaux forcés à perpétuité. Envoyé à Saint-Martin-de-Ré puis à Fontevrault et à Angers, à la fin de septembre 1951 il réussit à s'évader et se réfugie en Suisse où, pendant de nombreuses années, il tient salon dans son petit appartement de Fribourg. Ses souvenirs de détention sont rapportés dans *De la prison de ce monde. Journal, prières et pensées 1944-1952* (1952). Deux ans plus tard, sous le pseudonyme Du Croquet de l'Esq, il donne à lire des *Pensées, maximes et apophtegmes* (1954) avant de fournir de nouveaux travaux historiques et littéraires et diverses réflexions philosophiques et religieuses : *Louis XVI ou la fin d'un monde* (1955), *La Grande révolution* (1959), *L'Ecole de l'imprécation ou les prophètes catholiques du dernier siècle 1850-1950* (1961)

consacré à Louis Veuillot, Léon Bloy et Georges Bernanos, *L'Aventure coloniale* (1962), *Naissance d'un monstre, l'opinion publique* (1965), *Les Précieux* (1966) où il relate ses nombreuses amitiés littéraires, *La Guerre des trois fous, Hitler, Staline, Roosevlt* (1969), *L'Eglise de Judas?* (1970), *Beaumarchais ou les Fredaines de Figaro* (1971), *Jean-Jacques Rousseau ou le Rêve de la vie* (1974), *Rivarol et la Révolution* (1978). Il est décédé à Paris le 31 décembre 1978.

Cf. *Titres et travaux de M. Bernard Fay*, s.l.n.d.; *Who's who in Europe* 1966-1967.

FESCH Paul (1858-1910)

Ecclésiastique, publiciste républicain-démocrate et antimaçonnique. Né Paul-Martin Fesch le 16 octobre 1858 à Clermont (Oise). Fils de Martin Fesch, officier de carrière, et de madame née Florentine Demouy. Suite à sa formation sacerdotale au séminaire Saint-Sulpice *Au séminaire. S.-Sulpice et les Sulpiciens* (1891), il est ordonné à Beauvais en 1883. Dès lors il se voue au journalisme. Prêtre démocrate, sous le pseudonyme de Jean Pasquerel il prône d'abord une politique d'extrême-gauche dans les colonnes du *Journal de l'Oise*. En 1888, lors même qu'il révise les épreuves de son premier ouvrage *De l'ouvrier et du respect* dans les bureaux de son imprimeur H. Welter, il fait la connaissance du néo-converti et ancien maçon Léo Taxil alors rédacteur en chef de *la Petite guerre*. C'est le début d'une étroite amitié qui les amène à travailler de pair; ainsi ils préparent ensemble les premiers numéros de la revue *Jeanne d'Arc* (1889) et signent conjointement l'édition de la traduction intégrale des manuscrits authentiques de Pierre Cauchon relatifs au *Martyre de Jeanne d'Arc* (1890). Quelques années plus tard, l'abbé Fesch consacrera deux nouveaux ouvrages à la Pucelle *Jeanne d'Arc, vierge et martyre* (1894) et *Jeanne d'Arc racontée aux enfants* (1895). Toujours en 1890, il tente en vain de dissuader Taxil d'opposer sa candidature à celle de Edouard Drumont dans le quartier du Gros-Caillou et de publier un ouvrage de parti-pris contre l'auteur de *La France juive* en le prévenant qu'il ne saurait être suivi dans cette campagne de dénigrement. En septembre 1891, vicaire de la cathédrale et fort de l'appui de l'évêque de Beauvais, monseigneur Peronne, l'abbé Fesch fonde *la Croix de l'Oise* qui mène dès lors campagne en faveur du ralliement prôné par S.S. Léon XIII et des réformes sociales subséquentes et contre l'action anticléricale du Gouvernement et des francs-maçons. Le journal ne fait pas long feu et disparaît un an plus tard, au début de l'épiscopat de monseigneur Fuzet que notre abbé, à l'image de certains milieux cléricaux, soupçonne — probablement à tort — de sympathies maçonniques *Mgr Fuzet, premières notes d'un témoin* (1895).

Dorénavant installé à Paris, il prend d'abord à son compte *la Cocarde* dont il assume la responsabilité de la direction de mai à septembre 1894 avant d'entrer au *Monde* de l'abbé Naudet où il est rédacteur en chef jusqu'en 1896. Par la suite, il continue à fréquenter les réunions publiques comme pour donner la réplique aux orateurs anticléricaux et sous le couvert de divers pseudonymes : Paul de Clermont, Jean-Paul Maribert et P.-M. Demouy, se consacre essentiellement à la rédaction d'ouvrages dont plusieurs chroniques d'histoire militaire et un *Lacordaire journaliste* (1897). N'ayant jamais cru à « Diana Vaughan », il n'est nullement désarçonné par les aveux de Taxil en avril 1897. Convaincu par ailleurs de l'authenticité de la conversion de son ami en 1885, dans ses *Souvenirs d'un abbé journaliste* (1898) il explique que ce dernier, peu formé en matière de doctrine chrétienne, ne persévéra pas au-delà de 1890. Néanmoins, compte tenu qu'il y a à prendre et à laisser dans tout ce que le célèbre mystificateur a raconté au sujet de la franc-maçonnerie, il considère qu'il y a de nombreux faits invoqués dont « l'exactitude ne dépend pas de la véracité de Taxil puisqu'ils ont été certifiés bien avant lui et par des témoins dignes de foi ». Ainsi, après avoir dénoncé *La faillite de l'enseignement gouvernemental* (1900) et créé, entre temps, l'éphémère *Revue documentaire des religions* (1904), il consacre les dix dernières années de sa vie à amasser une appréciable collection personnelle d'ouvrages maçonniques. Il traite d'abord de l'affaire Dreyfus, des « fiches » et de la propagande antimilitariste des Loges dans *Dossiers maçonniques. La Franc-maçonnerie contre l'armée* (1905) et, assisté du concours de deux grands collectionneurs : le colonel Emmanuel Bon et Edouard Lebizay, s'attelle ensuite à l'établissement d'une bibliographie maçonnico-occultiste (et antimaçonnico-occultiste) qui se veut exhaustive. Terrassé à Paris le 11 mai 1910, il n'aura pas le temps de réviser les épreuves du premier et, en définitive, seul fascicule de sa *Bibliographie de la Franc-Maçonnerie et des sociétés secrètes* (A à Compte Rendu) publié à titre posthume en 1912 par J.-R. Denais et R. Lay. Notons enfin qu'on lui doit deux rétrospectives annuelles *L'année sociale en France et à l'étranger* (1898) et *L'année scolaire et économique en France et à l'étranger* (1907) de même qu'un *Constantinople aux derniers jours d'Abd-ul-Hamid* (1907) hautement estimé en Turquie.

Cf. *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, vol. XVI, Paris, Letouzey et Ané, 1967.

FESTUGIÈRE André-Jean (1898-)

Dominicain, universitaire spécialiste de l'hermétisme. Né Jean-Paul-Philippe Festugière le 15 mars 1898 à Paris. Fils de Paul Festugière, maître de forges, et de madame née Saint-Marc Girardin. Après ses études à l'école Fénelon et aux lycées Condorcet et Louis le Grand, il fréquente l'Ecole française de Rome (1920-1921) puis l'Ecole française d'Athènes (1921-1922) avant d'être reçu à l'agrégation de lettres (1922). Entré chez les dominicains à Amiens en 1924, il fait profession solennelle en septembre 1928 au Saulchoir à Kain (Belgique) et est ordonné prêtre à Paris en mai 1930. Lecteur en théologie en 1931, il passe une année à l'Ecole biblique de Jérusalem (1931-1932)avant d'être affecté au couvent de la rue du Faubourg Saint-Honoré. Il publie alors *L'idéal religieux des Grecs et l'Evangile* (1932) et consacre un ouvrage à *Socrate* (1934). Quelques années plus tard il soutient en Sorbonne sa thèse de doctorat ès lettres *Contemplation et vie contemplative selon Platon* (1936).

Au début de la guerre il assume la chaire de grec à l'Institut catholique de Paris (1940-1941) avant d'être nommé directeur d'études des religions hellénistiques et de la fin du paganisme, dans le cadre de la Vème section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (1942-1968). Après avoir établi un parallèle entre le « héros » grec et le « saint » chrétien dans *La sainteté* (1942), il se consacre à son œuvre maîtresse *La révélation d'Hermès Trismégiste*, 4 vol. (1944-1954) où il s'attache à donner une vue d'ensemble des courants spiritualistes à l'époque impériale. Parmi ses nombreux écrits, signalons les plus récents : *Les moines d'Orient*, 3 vol. (1961-1964), *Hermétisme et mystique païenne* (1967) et *La vie spirituelle en Grèce à l'époque hellénistique ou Les besoins de l'esprit dans un monde raffiné* (1977). Membre de l'Institut depuis 1958, professeur invité dans diverses universités, le père Festugière est par ailleurs affilié à de nombreuses sociétés savantes de divers pays. Il est retiré au couvent du Saulchoir, à Paris.

Cf. *Catholicisme*, vol. IV, Paris, Letouzey et Ané, 1956 ; *Who's who in France* 1977-1978.

FLAMBART Paul voir **CHOISNARD Paul**

FOMALHAUT voir **NICOULLAUD Charles**

FOURNIÉ Pierre (1738-1827 ou 1828)

Ecclésiastique et magnétiseur. Cf. Amadou, R., « L'abbé Fournié », *l'Initiation*, oct.-décembre 1966.

FRANCK Adolphe (1809-1893)

Philosophe et historien de la Kabbale. Né le 2 octobre 1809 à Liocourt (Meurthe-et-Moselle). Fils de Samuel Franck, marchand épicier, et de madame née Francfort. Destiné au rabbinat, dès l'âge de quatorze ans il fréquente la nouvelle école juive de Nancy placée sous la direction du rabbin Marchand Ennery et poursuit par ailleurs sa formation profane. Au terme de ses études secondaires, il échoue dans sa tentative d'obtenir une bourse aux fins de poursuivre sa formation rabbinique ; il songe alors à la médecine avant de s'orienter définitivement vers la philosophie. Docteur ès lettres de l'université de Toulouse avec une thèse où il s'attache à étudier la nature et les lois *Des révolutions littéraires* (1832), cette même année il est reçu premier à l'agrégation de philosophie. Il amorce alors sa carrière de professeur de philosophie au collège royal de Douai avant de se voir muté en 1834 au collège royal de Nancy où il se penche sur *Le système de Démocrite* (1836). L'année où il publie son *Esquisse d'une histoire de la logique* (1838), il est envoyé au collège royal de Versailles. Muté à Paris en 1840, il est d'abord professeur au collège Charlemagne avant de se voir confier en 1841 un cours complémentaire de philosophie à la Faculté des lettres. Il travaille dès lors à l'une de ses œuvres maîtresses *La Kabbale ou philosophie religieuse des Hébreux* (1843). Il considère ici que les Kabbalistes chrétiens : Reuchlin, Pic de la Mirandole, Kircher etc. « n'ont connu que les ouvrages des kabbalistes modernes dont le grand nombre, en effet, s'est arrêté à une lettre morte et à des symboles vides de toute idée » et manifeste toute son admiration pour l'œuvre du baron de Rosenroth, plus précisément sa *Kabbala denudata* (1677) ; il voit également à commenter les différents systèmes qui lui paraissent offrir quelques ressemblances avec la kabbale : la philosophie de Platon, l'école d'Alexandrie, la doctrine de Philon, le christianisme et les religions chaldéenne et perse.

Après un séjour en Italie pour raison de santé, il publie son *Dictionnaire des sciences philosophiques* en 6 vol. (1844) et devient dès lors membre de l'Académie des sciences morales et politiques. En 1845 il est nommé vice-président du Consistoire central israélite de France, poste qu'il occupera jusqu'en 1870. A l'époque où il publie une étude sur *Le Communisme jugé par l'histoire* (1848), il est candidat battu dans le département de Meurthe-et-Moselle aux élections de 1848 ; plus tard, il sera pressenti comme sénateur mais les événements de 1870 contrecarreront sa nomination à l'Assemblée législative. Après avoir amorcé sa collaboration à divers périodiques dont la *Revue de l'instruction publique*, en 1850 il est délégué comme membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique où il siège comme représentant du judaïsme

jusqu'en 1874 ; il signera ainsi des *Eléments de morale* (1866) destiné à figurer au programme de l'enseignement du second degré. Conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale de 1852 à 1855, il présente alors à l'Académie des sciences un Mémoire sur *Paracelse et l'alchimie au XVIème siècle* (1855). Par la suite, il assume une année durant le poste de professeur suppléant de philosophie grecque et latine au Collège de France et entretient son auditoire sur « Le rôle des juifs dans le développement de la civilisation » (*Archives israélites*, avril 1855), rôle moteur et leader qui s'explique par le « sentiment puissant de la personnalité humaine » dans le peuple juif garant de la tradition monothéiste. Enfin, en 1859, il se voit définitivement confier l'enseignement du « droit de la nature et des gens » au Collège de France, poste qu'il assumera pendant plus de vingt ans. Sans insister sur ses divers traités relatifs à la philosophie du droit civil, du droit pénal (où il s'oppose à la peine capitale) et du droit ecclésiastique qui connaîtront leur version définitive en fin de carrière et ses nombreux ouvrages qui ont trait à l'histoire et à la critique de la morale et de la philosophie, signalons au cours de cette époque sa présentation de *La philosophie mystique en France à la fin du XVIIIème siècle, L.-C. de Saint-Martin et son maître Martinez Pasqualis* (1866) et une conférence sur la *Vraie et fausse égalité* (1867) où notre auteur précise que si les humains ne sont ni ne sauraient être égaux en beauté, en force, en intelligence, en richesses ni d'ailleurs « dans aucun des autres avantages que nous attendons de la société ou de la nature », il demeure que devant la loi éternelle du « devoir », qui est d'ordre moral et implique la liberté, tous les hommes sont égaux. De même, notons son « Rapport sur le concours relatif à la philosophie d'Origène » dans le cadre des *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques* (1882) et deux conférences prononcées à la Société des études juives, d'une part sur le thème de *La religion et la science dans le judaïsme* (1882) et, d'autre part, sur *Le péché originel et la femme* (1885) dont il cherche à récuser l'assertion. Pour ce philosophe juif du XIXème siècle, la femme n'est ni « d'une composition plus rare que l'homme » (allusion à « l'éternel féminin ») ni la « mère du péché » ; ni supérieure ni inférieure à l'homme, elle est son égale mais n'est pas pour autant sa copie ; ainsi, quoique destinée essentiellement au foyer, il considère que « ce serait un crime, sans doute, et une ingratitude de lui interdire l'accès de l'arbre de science puisque c'est elle qui nous a excités à en faire usage ; mais, renonçant à en creuser les racines, qu'elle se borne à en cultiver les fleurs et à en goûter les fruits qui se laissent cueillir à la main ». Depuis son inauguration en 1866, il prend également une part active aux travaux de la Société de traduction des Ecritures.

Au cours des dernières années de sa vie, il assume la présidence de l'Alliance israélite universelle et de la Ligue contre l'athéisme et lance son organe *la Paix sociale* (1888-1894) ; il poursuit aussi sa collaboration à de nombreuses revues tels le *Journal des débats*, le *Journal des savants*, la *Revue contemporaine* etc. et fait paraître quelques articles dans les *Annales de philosophie chrétienne* de 1887 à 1891. De même, il honore d'une préface le *Traité méthodique de science occulte* (1891) de Papus et, l'année suivante, se voit dédicacer par ce maître de l'occultisme à la fin du XIXème siècle, sa présentation de la « tradition secrète de l'Occident » *La Kabbale* (1892). Enfin, il signe l'introduction à l'étude de Léon de Rosny consacrée au *Taoïsme* (1892) et, peu de temps après, s'éteint à Paris le 11 avril 1893. Dans l'édition posthume de ses *Nouvelles études orientales* (1896) groupant un certain nombre de conférences relatives au « panthéisme oriental et au monothéisme hébreu » de même qu'au judaïsme et au christianisme, il apparaît aux yeux du préfacier Eugène Manuel que Adolphe Franck est demeuré un philosophe traditionnel « peu complaisant aux nouveautés contestables et plus disposé à défendre les résultats acquis qu'à s'aventurer dans la mêlée des plus récents systèmes », un vulgarisateur de l'orientalisme et un ardent défenseur de la tradition monothéiste et de l'idée rationnelle de Dieu.

Cf. Singer, I., *The Jewish Encyclopedia*, vol. V, New-York/London, Funk and Wagnalls Company, 1903.

FRANK-DUQUESNE Albert (1896-1955)

Homme de lettres. Né Albert Frank en 1896 à Bruxelles. Fils de Frédéric Frank, juif d'origine hollandaise converti au catholicisme à l'époque de son service militaire (1867) et imprimeur de son métier, et d'une mère juive d'origine allemande. Du côté paternel, petit-fils d'un rabbin lui-même converti au protestantisme (Catrice, P., *Deux courtraisiens du XIXème siècle prophètes de la régénération du monde et de la conversion des Juifs*, 1974) et issu de la lignée de Jacob Frank qui au XVIIIème siècle répandit à travers la Pologne, la Bohême et l'Autriche les idées d'une secte judéo-chrétienne et, du côté maternel, apparenté au poète allemand Heinrich Heine. L'enfant est d'abord confié aux religieuses de Sainte-Marie, fréquente l'institut Robert puis le petit séminaire de Malines dont il garde d'ailleurs un souvenir de dépaysement douloureux. Gamin triste et solitaire, on rapporte qu'il « sortait parfois de son isolement silencieux pour jaillir en mystifications malencontreuses ». Transféré au collège Saint-Augustin à Enghien, il a la chance d'être remarqué par son professeur de religion et d'histoire, l'abbé Wauthy. Dès

lors il se familiarise avec les œuvres de Döllinger, de Franz Delitzsch, de Schopenhauer, d'Ernest Hello, de Léon Bloy etc., connaît les travaux apologétiques de monseigneur Baunard et de monseigneur Landrieux et fréquente la Bibliothèque royale de Belgique qui lui révèle l'admirable *Latin mystique* de Rémy de Gourmont. Hélas ! la mort de son père survenue alors que le jeune Albert est à peine âgé de quatorze ans l'oblige à quitter le collège l'année suivante sans avoir achevé sa classe de poésie.

Abandonné à lui-même et condamné à la recherche prématurée du pain quotidien, s'amorce alors pour lui une invraisemblable période d'aventures dans le vaste monde : Europe, U.S.A., Amérique latine qui, au lendemain de l'armistice, connaît son aboutissement sous les ponts de Paris. Son état de clochard en fait un être rejeté de tous, un paria tantôt écrasé et tantôt révolté, un être douloureux et susceptible. Eloigné de l'Eglise, il subit alors la séduction de l'occultisme et de la théosophie ; il donne même des conférences dans le cadre de la *Société théosophique* puis, à l'exemple de bien d'autres, son besoin d'absolu et sa mésadaptation sociale l'orientent vers une quête plus proprement métaphysique, vers le Vêdânta qu'il tente, en vain, de concilier avec la foi chrétienne par le biais du néo-platonisme et de la gnose alexandrine. En 1924 il épouse mademoiselle Elicia Duquesne et signera dorénavant Albert Frank-Duquesne. Intéressé depuis toujours par les relations judéo-chrétiennes et passionné d'apocalyptique, en novembre 1925 il fait paraître dans la *Revue sincère* un article où il s'interroge au sujet de l'identité des vues prônées à travers *La régénération du monde* (1860) de Dominique Vercruysse et *Le Salut par les Juifs* (1892) de Léon Bloy. Aux abords de la trentaine, par le biais de l'œuvre exégétique d'Albert Schweitzer, l'influence posthume de l'un des principaux animateurs du modernisme, le père Georges Tyrrell, et la lecture des Pères de l'Eglise, il comprend qu'il lui faut revenir à la pratique sacramentelle, réintégrer l'Eglise mais... laquelle ?

L'Eglise romaine, qui lui semble avoir renié ses origines en s'écartant de l'esprit patristique et de la spiritualité toute évangélique des premiers siècles chrétiens, ne lui paraît pas la dépositaire de la vérité totale. Ce qui l'amène à se tourner d'abord vers un groupe de catholiques dissidents, l'Eglise vieille-catholique dans le cadre de laquelle il est élevé à la prêtrise à Paris en 1932 par les mains de monseigneur Winnaert qui lui confie une paroisse fondée à son intention à Bruxelles. Quelques années suffisent pour que des doutes surgissent chez lui et son évêque, tous deux penchés sur les théologies anglicane et orthodoxe. Croyant discerner un signe de Dieu dans une démarche spontanée de l'Episcopat russe, ils optent pour l'Eglise orthodoxe dans laquelle ils sont réordonnés, sous condition, en 1937. Albert Frank-Duquesne, devenu le « Père Jean », se voit alors confier une nouvelle paroisse à Bruxelles où il lui faut concilier un travail professionnel de publiciste et ses responsabilités pastorales. Mais dès 1940, après des mois de correspondance avec le père Yves Congar o.p. et dom Lialine o.s.b. du monastère de l'Union de Chevetogne, il se rend à l'évidence intérieure que l'Eglise orthodoxe ne possède pas tous les sceaux de l'authenticité. Ainsi, le premier dimanche du carême de 1940, notre père Jean célèbre pour la dernière fois la divine liturgie orthodoxe et, le 30 juin de la même année, abjure à Malines en présence de monseigneur Van Cauwenbergh. Pour porter généreusement la croix d'être réduit à l'état laïque, il recourt à l'aide spirituelle du chanoine Allaer puis à celle du chanoine Gillet à qui il confie la direction de son âme.

A la suite de ce qu'il définira rétrospectivement comme « une vie de vagabondage intellectuel et d'anarchie spirituelle », il connaît le joug de l'Occupation. Inculpé de « diffamation épistolaire du Führer », il est envoyé au bagne de Breendonk (21 août-Toussait 1941). La plus sombre période de sa vie d'homme en même temps que la plus illuminative de sa vie de chrétien allait être vécue comme un véritable « purgatoire », un « 'sacrement' de la Nuit mystique » transposé plus tard, sur l'invitation pressante de l'abbé André Combes de l'Institut catholique de Paris, dans *Le Chemin de la Croix* (1955). Mais c'est en 1947, après avoir beaucoup souffert de se voir ignoré des milieux de l'édition du monde catholique — un soir de découragement n'avait-il pas brûlé quatre mille pages de manuscrit — que Frank-Duquesne publie son premier volume. Conquis par cet « ouvrage monumental, appuyé sur une science théologique et liturgique exceptionnelle », Paul Claudel préface et fait éditer chez Vrin *Cosmos et Gloire*. Un thomiste de stricte observance, Alfred Deboutte c.s.s.r., discernait là une nouvelle forme de la doctrine paulinienne et de la réfutation des gnostiques par saint Irénée, « des vérités traditionnelles repensées *ad mentem* d'aujourd'hui ». Déjà l'archevêque auxiliaire de Paris monseigneur Beaussart, pourtant de tendance traditionaliste, lui avait tenu des propos semblables en lui décernant l'imprimatur : « Si vous parlez à nos contemporains un langage qu'ils écouteront et comprendront plus aisément et et plus volontiers que celui de l'Ecole, ce n'est pas moi qui vous dissuaderai de le faire » (Frank-Duquesne, A., « Hommage à Mgr Beaussart », *la Pensée catholique*, 1952, n° 22). La capitale française le met en relation avec d'autres penseurs éminents tels l'abbé Combes et le père Daniélou s.j. professeurs à l'Institut catholique de Paris et le père Bruno de Jésus-Marie o.c.d. directeur des *Etudes carmélitaines* dans le cadre desquelles il donne à publier « Joie de Jésus-Christ » en 1947. L'année suivante, ses « Réflexions sur Satan en marge de la tradition judéo-chrétienne », reflet d'une érudition prodigieuse (judaïsme, cabale, islam, soufisme, hindouisme, christianisme oriental et occidental) en des

domaines rarement explorés, allait déclencher les foudres de René Guénon et susciter une polémique entre nos deux hommes (*Etudes traditionnelles*, 1948-1949) compte tenu que Frank-Duquesne situe, à juste titre, l'attitude spirituelle du codificateur doctrinal de l'ésotérisme aux antipodes de l'esprit chrétien. A la même époque, une tribune lui est offerte sur le sol belge, d'abord aux Editions universitaires puis à l'abbaye de la Cambre où il donne libre cours à son talent de conférencier. De même, en 1948-1949 il collabore aux premiers *Cahiers du symbolisme chrétien* créés à Bruxelles sous la direction de Yvan Lenain.

En 1950 il fournit, d'une part, « Regards sur le Dieu vivant » dans le cadre de la revue franciscaine *Lumières d'Assise* et, d'autre part, un essai sur la vie dans l'Au-Delà à la lumière de la Révélation chrétienne *Ce qui t'attend après ta mort* dédié à la mémoire de son grand ami Paul Vulliaud et où notre auteur s'attelle à dissiper la chimère de la réincarnation en démontrant l'absurdité de son mythe. Peu après il commente « L'éternelle actualité du problème juif » au profit des lecteurs de *la Pensée catholique* (1951), c'est-à-dire l'atavique « tout ou rien », le côté « excessif » des témoins de l'Ancienne Alliance et leur possible réconciliation « individuelle » dans le cadre de la Nouvelle Alliance comme devant coïncider avec leur éloignement « comme peuple ». Parallèlement, il donne à méditer des réflexions métaphysiques, théologiques et mystiques sur le couple humain *Création et procréation* (1951) qui s'honore des encouragements réitérés de Paul Claudel ; tout en attirant l'attention de ses lecteurs sur un certain parallélisme entre ses vues sophiologiques et celles de Serge Boulkagov, Frank-Duquesne se montre soucieux de marquer ses distances en dénonçant « l'exemple éclatant des hypothèses équivoques et gnosticoïdes » auxquelles aboutissent régulièrement, depuis 70 ans, les 'sophianistes' russes, faute du 'garde-fou' catholique ». Dans le cadre de la revue bruxelloise *Synthèses* il s'attache ensuite, à l'occasion de la découverte des Manuscrits de la Mer Morte, à réfuter les soi-disant liens entre « Essénisme et Christianisme » (1952) et à commenter la « Double optique de la Chute et de la Rédemption » (1953) à la lumière des traditions chrétiennes d'Orient et d'Occident. Signalons enfin *Seul le chrétien pardonne* (1953) où notre auteur s'attache à dégager la spécificité du pardon chrétien par comparaison avec ses pendants orientaux. Frank-Duquesne est décédé à Bruxelles en 1955 en laissant deux ouvrages à l'état de manuscrit ; d'une part, une phénoménologie de l'Incarnation sur le thème de la déréliction de la Croix *Jésus : cet Homme* et, d'autre part, une démonstration à l'appui de la thèse qui veut que l'Eglise catholique romaine soit la seule vraie dans la perspective de la doctrine des Pères grecs *La Cité sur la Montagne*.

Cf. Windal, F., « Un aventurier de l'Esprit : Albert Frank-Duquesne », dans Lelotte, F. s.j., *Convertis du XXème siècle*, vol. IV, Tournai, Casterman, 1953 ; Hermans, J., « A. Frank-Duquesne : Héraut de Dieu », *Synthèses*, avril-mai 1956.

FRÉMOND Olivier de (1854-1940)

Officier de carrière et antimaçon. Né Louis-Charles-Olivier de Frémond de la Merveillère le 5 juin 1854 à Metz. Fils de Louis-Eudes de Frémond de la Merveillère, lieutenant d'artillerie originaire de Poitiers, et de madame Marie-Louise-Charlotte de Frémond de la Merveillère originaire de Blois. Admis à l'Ecole militaire de Saint-Cyr, il fait partie de la promotion Lyautey. Marié et père de quatre enfants dont une fille devenue religieuse, après une brève carrière d'officier il s'intéresse activement à la lutte antijudéo-maçonnique. Partisan de l'Action française, il est d'abord membre de la *Ligue française antimaçonnique* placée sous la direction du commandant Cuignet avant de joindre les rangs de la *Ligue franc-catholique* fondée en 1913 par le chanoine Jouin. Lors d'une visite chez Abel Clarin de la Rive au début de 1914, il fait la connaissance de René Guénon, secrétaire et collaborateur de la *France chrétienne antimaçonnique* sous le pseudonyme de « Sphinx » depuis juillet 1913. Retiré au château de la Merveillère dans la Vienne, il est par ailleurs membre de la Société des antiquaires de l'Ouest et réunit un important dossier sur Saint-Domingue, lieu d'exode de son ancêtre La Merveillère, qu'il publie dans les *Bulletins de la Société des antiquaires de l'Ouest*. Dans le cadre de cette société historique et archéologique, il est mis en contact avec Louis Charbonneau-Lassay. Ainsi, au milieu des années 1920, il est amené à servir d'intermédiaire pour une première rencontre entre Charbonneau-Lassay et Guénon (... dont les vieilles lettres respirent un « parfait esprit catholique ») dans le cadre de *Regnabit* où, pour sa part, Olivier de Frémond collabore de manière très épisodique de même qu'à la *Revue internationale des sociétés secrètes*. A la suite de l'éviction de René Guénon de *Regnabit* en 1927 et du double deuil qui affecte son ami en 1928, Olivier de Frémond intervient auprès du père Emile Hoffet o.m.i. pour que compréhension et bienveillance soient manifestées à l'égard de l'ancien collaborateur de *Regnabit*. Tout au long des années 1930 il entretient une importante correspondance avec René Guénon définitivement installé au Caire et, par le biais de cette dernière transmise à Louis Charbonneau-Lassay, assume un rôle de trait d'union entre ces deux spécialistes du symbolisme et de la lutte antimaçonnico-occultiste... Quoique fortement ébranlé par la confirmation du remariage de René Guénon avec une musulmane en 1934, il ressort de l'ensemble de cette correspondance que Olivier de Frémond — confiant dans la bonne foi de son

ami et nullement soupçonneux de sa « fausse représentation » chrétienne et antimaçonnique — n'hésite pas à s'en référer à lui comme à un guide de discernement en la matière (quoique appelant à de nombreuses reprises des explications plus claires et plus précises...) et à le renseigner sur les milieux antimaçonnico-occultistes, plus spécialement sur les sources de documentation et les collaborateurs de la *Revue internationale des sociétés secrètes* ; éléments qui allaient servir à alimenter les nombreuses polémiques entretenues par René Guénon dans le cadre de ses « comptes rendus de revues » parus dans les *Etudes traditionnelles*. Il est décédé à Nantes en 1940.

Cf. Correspondance inédite de monsieur Olivier de Frémond, château de la Merveillère.

GARRIGOU-LAGRANGE Réginald (1877-1964)

Dominicain, philosophe thomiste et professeur de théologie dogmatique et mystique. Né Marie-Aubin-Gontran Garrigou-Lagrange le 21 février 1877 à Auch (Gers). Fils de François-Léonard-Junien Garrigou-Lagrange, limousin, directeur des contributions indirectes, apparenté au saint chanoine Garrigou-Lagrange du diocèse de Toulouse, et de madame née Jeanne-Marie-Clémence Lasserre. Il amorce ses études à La Roche-sur-Yon avant de les poursuivre à Nantes. Très attaché à la culture classique il se montre en outre peu intéressé par la perfection des formes littéraires, ce qui lui vaut un échec au premier baccalauréat ; en revanche sa classe de philosophie au lycée de Tarbes est un réel succès dont est témoin l'inspecteur Jules Lachelier.

Lors même qu'il prépare sa médecine à l'université de Bordeaux en 1897 il est l'objet d'une illumination intérieure ; plongé dans *L'homme* de Ernest Hello où l'auteur oppose la conception chrétienne de l'homme à l'homme médiocre « toujours soucieux de ne rien affirmer et de ne rien nier pour ne pas paraître intolérant, et toujours appliqué à édulcorer la vérité pour la rendre acceptable », soudainement il lui est donné d'entrevoir que « la doctrine de l'Eglise catholique [est] la Vérité absolue sur Dieu, sur sa vie intime, sur l'homme, son origine et sa destinée surnaturelle ». Six mois après il rejoint le noviciat dominicain d'Amiens où, dans le milieu des pionniers du renouveau thomiste, il est formé sous la direction du père Ambroise Gardeil qui l'introduit à l'étude de la Somme théologique de saint Thomas et à ses grands commentateurs : Cajetan et Jean de Saint-Thomas. Dans le but de parfaire sa formation philosophique et surtout littéraire, le père Gardeil l'envoie étudier à la Sorbonne en novembre 1903. Jugeant insupportable de devoir disserter des heures durant sur des sujets auxquels il n'a pas déjà eu l'opportunité de réfléchir, il abandonne la partie à la fin de la première année — non sans avoir eu des contacts intéressants avec ses maîtres parisiens : Delbos, Durkheim, Levy-Bruhl etc. et surtout Henri Bergson et, sans avoir remarqué un jeune bergsonien de génie Jacques Maritain. Après un court séjour à Vienne et à Fribourg, en novembre 1904 il gagne le Saulchoir de Kain (Belgique) où il se voit aussitôt chargé d'un cours d'histoire de la philosophie avant de devenir professeur de théologie dogmatique.

En 1909 il est assigné définitivement à l'Angelicum de Rome devenu par la suite l'université pontificale de Saint-Thomas où il devait se révéler un des théologiens les plus éminents de la première moitié du XXème siècle. Génie spéculatif doué d'un grand esprit de synthèse et théologien de race, il prend une part active dans la lutte contre le modernisme et ses implications rationalistes, positivistes, subjectivistes et laïcisantes. Sans être hostile à la discussion il considère que tout dialogue fructueux repose sur la reconnaissance, de part et d'autre, de la valeur objective des données de la raison et de la Révélation. L'essentiel de son œuvre — publié avant 1939 — se situe au-dessus des contingences historiques et offre ainsi, encore aujourd'hui, des données jugées définitives sur un certain nombre de thèmes fondamentaux : les rapports entre nature et grâce, la valeur de la raison humaine, la permanence et le développement du dogme, le véritable sens du surnaturel. Cloué au lit par une cruelle maladie qui le prive de tous ses moyens depuis 1960, il meurt à Rome le 15 février 1964.

Comme en témoigne sa biliographie exhaustive qui s'étend sur quelque cent cinquante pages, sa production littéraire a été considérable. Bornons-nous à signaler ici la liste chronologique de ses principaux ouvrages : *Le sens commun, la philosophie de l'être et les formules dogmatiques* (1908), *Dieu, son existence, la nature* (1915), un traité fondamental en matière de théologie dogmatique le *De Revelatione*, 2 vol. (1918), *Perfection chrétienne et contemplation* (1923), *L'Amour de Dieu et la Croix de Jésus*, 2 vol. (1929), *La Providence et la confiance en Dieu* (1932), *Le réalisme du principe de finalité* (1932), *Le sens du mystère et le clair-obscur intellectuel* (1934), *La Prédestination des saints et la grâce* (1936), *Les Trois âges de la vie intérieure*, 2 vol. (1938), *L'Eternelle vie et la profondeur de l'âme* (1949), *La seconde conversion et les trois voies* (1951), et enfin *La synthèse thomiste* (1951).

Cf. Gagnebet, M.R., o.p., « L'œuvre du P. Garrigou-Lagrange : itinéraire intellectuel et spirituel vers Dieu », dans *Reginaldi Garrigou-Lagrange. In memoriam*, Romae, Universitas S. Thomas, 1965 ; Archives dominicaines de la province de France.

GENTY Patrice (1883-1964)

Esotéro-occultiste. D'ascendance bretonne, Patrice-Henri-Charles-Marie Genty est né le 22 août 1883 à Paris. Fils de Emile-Gabriel Genty et de madame née Marie-Amélie-Louise Tiret-Bognet. Ses études secondaires à Saint-Malo puis à Lagny sont couronnées par un baccalauréat ès lettres et un baccalauréat ès sciences. Déjà pourvu d'une solide culture, il rejoint Paris et entre au service de la compagnie du Gaz de France où il fera carrière comme releveur de compteurs ; un travail faiblement rémunéré et au-dessous de ses capacités mais qui lui laisse toute latitude d'esprit et de temps pour écouler ses après-midi à la Bibliothèque nationale. Inscrit à l'*Ecole hermétique* de Papus, en 1906 il y fait la connaissance de René Guénon dont il accompagne le cheminement jusqu'à la guerre de 1914-1918. Ainsi, à ses côtés, il est tour à tour membre de l'ordre Martiniste et du Rite de Memphis-Misraïm, rénovateur de l'ordre du Temple et élevé à l'épiscopat gnostique par Léonce Fabre des Essarts sous le dénominatif de Mercuranus ; de même il collabore à *la Gnose* (1909-1912). Quelque peu chamboulé par les récentes initiatives de Guénon (mariage catholique et collaboration à *la France chrétienne antimaçonnique*) il ne lui en conserve pas moins son amitié et, au lendemain de la mort de Fabre des Essarts survenue en 1917, le sollicite d'assumer la succession du patriarcat gnostique. Suite au refus de Guénon, il est lui-même investi en songe par les « saints Eons » et se proclame dès lors patriarche sous le nom de Basilide. Longtemps durant Jacques de Molay devait continuer à se manifester à lui à Quiberon ou ailleurs.

Au début des années 1920 il amorce sa collaboration au *Voile d'Isis* où il traite à la fois d'astrologie, d'alchimie, des templiers, du celtisme et de l'hermétisme en général. Suite au départ de Guénon pour le Caire, il renseigne les proches collaborateurs sur le passé de son ami — thème que Guénon, pour sa part, chercha toujours à éluder. En contact avec plusieurs hommes de lettres éminents dont il avait fait la connaissance... en relevant leur compteur à gaz, il sert d'intermédiaire entre Marcel Clavelle alias Jean Reyor, et Paul Vulliaud invité alors à collaborer aux *Etudes traditionnelles*. Personnage pittoresque, Patrice Genty était pourvu d'un physique trapu, d'une tête en forme de lune et vivait dans un appartement juché au 6ème étage de la rue Rataud, entouré d'un amoncellement de livres et de revues qui lui laissait à peine un passage pour atteindre son lit ; passionné d'astronomie tout autant que d'astrologie, il avait même installé une lunette télescopique dans la seule fenêtre susceptible de lui ménager quelque lumière. Marié jeune à mademoiselle Rose Schneider et devenu assez tôt veuf sans enfant, il vécut ainsi au moins jusqu'à la guerre de 1939-1945 qui marque la fin de sa collaboration aux *Etudes traditionnelles*. Entre temps il avait publié trois plaquettes : *Le profond mystère du Tarot métaphysique* (1929),*Le Gnosticisme, son origine, son histoire, sa doctrine* (1931) et un *Essai sur la Tradition celtique* (1937). Retraité, il épouse en secondes noces Marie-Joseph Le Carvennec et se retire à Quiberon (Morbihan) où il est décédé le 5 mars 1964.

Cf. Herbais de Thun, Ch., (Vte), *Encyclopédie du mouvement astrologique de langue française au XXème siècle*, Bruxelles, Editions de la revue « Demain », 1944 ; Renseignements inédits fournis par monsieur Marcel Clavelle.

GODARD Charles (1860-1912)

Professeur agrégé. Né Charles-Anatole Godard le 28 octobre 1860 à Gray (Haute-Saône). Fils de Jean-Baptiste Godard, brigadier, et de madame née Marguerite Gayet. Professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée de Vesoul et membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, par la suite il obtient son doctorat ès lettres de l'université de Paris (1901) avec une thèse intitulée *Les pouvoirs des Intendants sous Louis XIV particulièrement dans les pays d'élection de 1661 à 1715*. Il est décédé à Vesoul le 28 août 1912.

En plus de quelques travaux purement historiques, on lui doit une étude sur « Les Bons-Cousins charbonniers » parue dans les *Annales franc-comtoises* (1896) de même que l'édition du *Catéchisme des Bons-Cousins charbonniers BB.. CC.. CH..* (1905) et une série de plaquettes parues au tournant du XXème siècle dans le cadre de la collection « Religions et sciences occultes » chez Bloud et Cie ; par ordre chronologique : *L'occultisme contemporain : ses doctrines et ses divers systèmes, Le Brahmanisme, Le Fakirisme, Les croyances chinoises et japonaises* et enfin, *Les sciences physiognomiques* dont l'auteur reconnaît le bien-fondé et qui contient de nombreuses allusions à Papus, Desbarolles, Polti etc.

GOMBAULT Ferdinand (1858-1947)

Ecclésiastique intéressé à la métapsychique et à la mystique. Né le 11 mai 1858 à Onzain (Loir-et-Cher). Fils de Pierre-Jacques Gombault, tailleur d'habits, et de madame née Cécile-Véronique Duveau, lingère. Après d'excellentes études au petit puis au grand séminaire de Blois où il manifeste déjà un zèle pour l'hébreu, il est élevé à la prêtrise en juin 1882. A la suite d'une brève tentative dans l'enseignement, dès 1883 il s'oriente vers le ministère paroissial ; d'abord affecté à Saint-Vincent de Blois et par ailleurs

responsable du patronage Notre-Dame-des-Aydes, il est par la suite muté à la cure de Villexanton en 1887. Préoccupé à la fois de science profane et de science ecclésiastique, il décide alors de préparer un baccalauréat de philosophie et de théologie à l'Institut catholique de Paris suivi d'un séjour à l'université Grégorienne et au Séminaire français de Rome où il obtient son doctorat de philosophie de l'Académie Saint-Thomas.

Couronné de lauriers académiques et l'ardeur aux études toujours vive en son âme, il est en état de solliciter un dégagement du service pastoral afin de se consacrer entièrement à la quête du savoir ; au contraire, il se montre soucieux de poursuivre l'exercice de son ministère et, dès 1892, se voit confier la cure de Montliveault qu'il assumera pendant plus de cinquante ans. Les témoignages attestent qu'on lui fit miroiter plusieurs promotions mais que, dans sa sagesse, il en refusa tous les avantages et honneurs se contentant de son titre de chanoine honoraire (1901). Les quelques personnes qui lui survivent brossent de lui un portrait très humain témoignant d'une haute conscience sacerdotale. On se souvient de ses prônes du dimanche et de ses prêches de carême qui traduisent une haute spiritualité de même qu'un grand souci d'adaptation à la culture et au langage paysans. Si l'on note que déjà, à l'époque du grand séminaire, son attachement au culte divin l'avait fait désigner pour les charges de sacristain et de cérémoniaire, on ne sera nullement étonné de voir souligner son souci et sa prédilection pour les belles cérémonies et le faste des processions. Ce goût du décorum trouve d'ailleurs le moyen de s'exprimer tout autant dans le domaine profane. Ainsi, pour le divertissement des villageois, il n'hésite pas à épuiser le répertoire de Labiche. Au soir des premières, la représentation terminée, il avait l'habitude de laisser ses ouailles à leurs festivités et de se retirer sur la pointe des pieds, déjà penché sur quelque brouillon de conférences relatives aux saintes Ecritures, avide d'en scruter les énigmes comme de les défendre contre les interprétations modernistes, ou encore, sur quelque manuscrit à paraître.

Dès 1894 il consacre d'une part un ouvrage à l'*Accord de la Bible et de la science dans les données fournies par la cosmographie et la physique du globe* où il s'aventure jusqu'à soutenir l'hypothèse de « la pluralité des mondes habités » et, d'autre part, des réflexions philosophiques, théologiques et physiologiques sur la nature et les effets du sommeil provoqué dans *L'avenir de l'hypnose*, cette dernière considérée comme l'antichambre du spiritisme. D'ailleurs, après avoir donné à paraître des *Dialogues philosophico-théologiques sur la Providence* (1895), il prend une part active à la controverse suscitée autour des apparitions et visions de Tilly-sur-Seulles (1896) ; il se rend même sur place et publie plusieurs études en réponse aux arguments du chanoine

Brettes et de Gaston Mery. Quelques années plus tard il fournit une volumineuse étude *L'imagination et les phénomènes préternaturels* (1899) qui se voit couronner par l'Institut catholique de Paris et amorce sa collaboration à la *Revue du monde invisible* de monseigneur Méric qu'il poursuit jusqu'à l'extinction du périodique en 1908 ; d'autre part, de 1903 à 1914, il donne à lire de nombreux articles dans *la Science catholique*, la *Revue des sciences ecclésiastiques* et la *Revue de Lille* traitant à la fois d'occultisme, de spiritisme, de métapsychique, de mystique et de religions comparées. Enfin, en 1915 il publie une analyse de la *Similitude des écritures figuratives* (chinoise, égyptienne, babylonienne) qui traduit sa conviction, à l'origine, d'une seule et unique langue hiéroglyphique ; un point qui recoupe à sa façon la notion de tradition primordiale si chère au courant d'ésotérisme traditionnel.

Le chanoine Gombault est d'ailleurs en contact avec René Guénon depuis une quinzaine d'années, c'est-à-dire depuis l'époque où, adolescent, ce dernier rendait visite à sa tante, madame veuve Duru, institutrice libre à Montliveault. Ainsi, le chanoine Gombault et René Guénon, tous deux favorables au mouvement d'Action française, entretiennent des relations suivies jusqu'en 1930 par le biais de visites régulières de Guénon à Montliveault en compagnie de sa tante et de son épouse, ancienne assistante de madame Duru à Montliveault. A l'image des proches de René Guénon, le chanoine Gombault semble avoir toujours ignoré les affiliations soufies et maçonniques de son ami de même que son orientation fondamentale irréversiblement ésotérico-gnostique. Il est décédé en la maison de retraite Charles-de-Blois, à Blois, le 10 novembre 1947, laissant à l'état de manuscrit deux ouvrages ayant pour thème l'un « La Transcendance surhumaine du Christ de l'Histoire » et l'autre « Vers l'Homme-Dieu par l'Eglise».

Cf. « L'abbé Ferdinand Gombault, curé de Montliveault, *Semaine religieuse du diocèse de Blois*, 22 nov. 1947 ; Archives diocésaines de Blois ; Informations orales recueillies à Montliveault.

GORCE Maxime (1898-1979)

Ecclésiastique et franc-maçon. Dernier d'une famille de trois enfants, Charles-Marcel-Louis-Maxime Gorce est né le 15 juin 1898 à Saint-Etienne. Fils d'un auvergnat Antoine Gorce, contrôleur des contributions directes, et de madame née Pauline Lorber. Très jeune il suit sa famille à Paris et fréquente le lycée Henri IV avant de regagner l'Auvergne au lendemain de la mort de son père tué au cours des premiers mois de la guerre (1914). Inscrit à l'université de Clermont-Ferrand il obtient sa licence

d'histoire en 1916. Capitaine d'artillerie il sert à la fois à la direction de l'Observatoire de Trappes et comme membre de la Commission de la balistique au ministère de la Guerre. Au lendemain des événements de 1914-1918 il songe à préparer un doctorat en sciences sous la direction du physicien Mathias, directeur de l'observatoire du Puy-de-Dôme. A cet effet, il se fixe à Paris et loge à la maison des étudiants de la rue de Vaugirard tenue par les maristes ; placé sous la direction spirituelle du père Plazenet il décide alors d'entrer chez les dominicains.

Ainsi à vingt-et-un ans, contre le gré de sa famille qui souhaitait pour lui une carrière de professeur ou de savant, il rejoint le noviciat du Saulchoir à Kain (Belgique). Tout en poursuivant ses études philosophiques et théologiques — où il apprécie les premiers ouvrages du père Garrigou-Lagrange o.p. qui, à ses yeux, contrastent avec la tendance modernisante du Saulchoir — il prépare un doctorat de lettres où il s'attache à faire la part de la légende et de la réalité historique en ce qui concerne saint Vincent Ferrier : *Les bases de l'étude historique de saint Vincent Ferrier* (1923) et *Saint Vincent Ferrier* 1350-1419 (1924). Il reconnaîtra plus tard que le plus grand bénéfice de ce travail aura été de l'obliger à une étude critique de la papauté. Familiarisé avec l'affaire de Glozel, il apprend de même à dépasser le cadre spatio-temporel de l'institution chrétienne et à faire siens des apports extra-bibliques dont la sagesse celto-grecque. « Religieux de cellule » et homme d'étude au premier chef, il considère dès lors que trop de temps est accordé au chant liturgique communautaire.

Vers 1925 il devient l'adjoint des PP Mandonnet et Sertillanges qui — tous deux ayant connu des déboires personnels avec Rome — semblent l'avoir marqué d'une manière déterminante en confirmant son scepticisme face à la papauté : « Sans s'être concertés, à peu près, ils me passèrent la même consigne sacrée : 'Ne parlez pas de la papauté à vos élèves. Vous savez ce qu'il faut penser de cette institution ecclésiastique tardive. En tout cas, c'est un sujet dangereux.' » Au début des années 1930 il assume l'enseignement de la métaphysique à la Faculté de philosophie de l'Institut catholique de Toulouse où il est témoin cette fois des critiques du père Cavallera s.j. envers la papauté... Quelques années plus tard il est assigné à la résidence du faubourg Saint-Honoré où il demeurera jusqu'à la seconde guerre mondiale. Entre temps il publie de nombreuses études historiques *Le Rosaire et ses antécédents historiques* (1931), *La France au-dessus des races. Origines et formation de la nation française du IVème au VIIème siècle* (1934), *Vercingétorix, chef des Gaulois* (1935), *Clovis* 465-511 (1935), *Figures dominicaines* (1935) et des ouvrages philosophiques *L'essor de la pensée au moyen-âge. Albert le Grand, Thomas d'Aquin* (1933), *Premiers principes de philosophie* (1933) qui lui vaut l'approbation de Henri Bergson qu'il considère pour sa part « comme l'intelligence outre mesure, comme le sage parfait », *Nation et esprit* (1936), *Traité de philosophie* (1938) et, en collaboration avec un franciscain F. Bergounioux, *Science moderne et philosophie médiévale* (1938). Dans la seconde moitié des années 1930, d'une part il fournit à Ch. Poulet « La pensée religieuse médiévale » paru dans son *Histoire du christianisme* (1937), travaille avec monseigneur Grente, archevêque du Mans, au *Dictionnaire de lettres françaises* (1939) dont il rédige la partie consacrée au moyen âge et signe quelques articles pour le compte du *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* tels ceux consacrés à l'astrologie et à l'averroïsme ; d'autre part il entreprend avec R. Mortier le projet d'une *Histoire générale des religions* en 4 vol. (1944-1948) commandé par l'éditeur Aristide Quillet. C'est d'ailleurs l'époque où, sur l'incitation du cardinal Verdier, il prend contact et développe des relations de dialogue avec des francs-maçons d'élite tels Oswald Wirth, Albert Lantoine et Johannis Corneloup. Intéressé à la politique il envisage avec confiance la montée du Front populaire de Léon Blum et répond aux avances de Maurice Thorez à l'endroit des catholiques par un article : « Prenons la main tendue » paru dans *l'Ordre* de Buré — ce qui n'alla pas sans provoquer les foudres du président de la Fédération nationale catholique, le général de Castelnau.

Au lendemain de l'armistice de 1940 le père Gorce rejoint la Tunisie où il assume la direction de l'Institut de philosophie et d'histoire de Tunis (1941-1942) et publie entre temps *La Politique de l'Eternel. Sociologie, philosophie, ecclésiologie avec les grandes encycliques de Léon XIII et de Pie XI* (1941) et *César devant Vercingétorix* (1942). Mal vu des autorités françaises, l'amiral Esteva le fait expulser d'Afrique du Nord. Il se rend alors à Rome où il s'intéresse plus particulièrement aux fouilles archéologiques effectuées dans le périmètre de la basilique Saint-Pierre (1942-1943) ; ses études, qui l'amènent à contester l'existence du tombeau de saint Pierre, lui suscitent l'hostilité des autorités ecclésiastiques. De retour en France il joint les rangs de la Commission antijudéo-maçonnique placée sous la direction de Bernard Fay et collabore aux *Documents maçonniques* en 1943 et 1944. Il publie de même *Leçons aux Français sur le bon usage de la défaite* (1944).

Au lendemain de la Libération, « ayant perdu toute confiance dans l'ordre de Saint Dominique tel qu'il est actuellement réalisé sur terre », il quitte les dominicains et, l'Eglise romaine lui paraissant donner de plus en plus « des signes de détraquement », il gagne la Suisse et s'affilie à l'Eglise Vieille-catholique qui lui semble détenir « le plus efficace des remèdes contre les maux de notre temps », à savoir une austérité de pensée et de

mœurs à la Port-Royal qui contraste avantageusement avec « un certain catholicisme qui se croit romain et universel et qui n'est que populacier et creux ». De 1947 à 1968 il assumera la cure de la paroisse Saint-Imier située dans le Jura bernois. En 1950, considérant que les temples maçonniques valent bien les chapelles des frères prêcheurs, il rallie la franc-maçonnerie et est initié dans le cadre de la Grande Loge Alpina de Berne. Dans la seconde moitié des années 1950 il préface l'ouvrage de son ami J. Corneloup *D'Alpha à Omega* (1957) qui prône un teilhardisme athée, publie un roman *Sans nom* (1958) et donne à lire un récit autobiographique *La vérité avant tout* (1959). En 1968, déjà promu maçon 30°, il quitte la Suisse pour Avignon où il s'affilie au Grand Orient de France ; élevé au 33° il appartient dès lors à la loge *Sincère Union et Vrais Amis.* Au milieu des années 1970 il publie un dernier ouvrage *Les Pré-écritures et l'évolution des civilisations : Dix-huit mille à huit mille ans avant Jésus-Christ* (1974). Il est décédé à Neuchâtel (Suisse) le 8 juin 1979.

Cf. Gorce, M., *La Vérité avant tout*, Paris, J. Vitiano, 1959 ; Coston, H., « Un singulier dominicain », *Lectures françaises*, mars 1980.

GOUGENOT DES MOUSSEAUX Roger (1805-1876)

Historien, spécialiste des sciences occultes. Né Henri-Roger Gougenot des Mousseaux le 22 mai 1805 à Coulommiers (Seine-et-Marne). Issu d'une ancienne famille du Berry, il est le fils du chevalier Adrien Gougenot, seigneur de l'Ile, des Mousseaux, de Mallerais, et de madame née Appoline-Françoise Doudan, et apparenté au marquis de Chambray, commandeur de l'ordre de Malte. Après ses humanités poursuivies au collège Stanislas à Paris, orphelin encore mineur, il succède à son père dans la charge de gentilhomme à la chambre du roi Charles X. Destiné à la diplomatie, il voyage et se familiarise avec plusieurs langues. Après 1830, fidèle à sa foi monarchique, il refuse de se rallier à la dynastie illégitime et décide de se consacrer entièrement à l'étude, plus particulièrement à la démonstration de la vie surnaturelle diabolique. D'une grande foi chrétienne et doué d'une intelligence peu commune, il se montre longtemps studieux et entretient contact avec de nombreux spécialistes, dont le chevalier Drach, avant de coucher sur le papier le fruit de ses méditations et le résultat de ses travaux. D'autre part, tôt marié à mademoiselle Marie-Elisabeth-Constance Gossey de Pontalery, il gère leur patrimoine et partage les soins de l'éducation de leurs enfants : deux filles dont l'une deviendra religieuse au monastère de la Visitation à Paris. Son premier ouvrage *Mémoire sur les Pierres sacrées* (1843), qui contient en germe la suite de son œuvre, prend appui sur la Bible et les monuments de tous les âges et cherche à démontrer la participation directe et continue du démon dans les actes idolâtriques. Il est suivi du *Monde avant le Christ* (1845) première version de *Dieu et les Dieux, ou un Voyageur chrétien devant les objets primitifs des cultes anciens, les traditions et les fables* (1854) où l'auteur montre d'une part que les pierres sacrées, d'abord gages d'alliance entre Dieu et les hommes, dégénèrent par la suite en objets d'adoration (bétyles) dans l'univers entier jusqu'à la divinisation de la matière symbolisée par l'Œuf et, d'autre part, que les sanglantes immolations saturniennes qui inondèrent le monde sont une imitation impie du dogme de la Rédemption divine préfigurée par le sacrifice d'Abraham. Ce qui l'amène à déduire que « l'enchaînement indéniable des erreurs humaines, parallèlement aux vérités révélées, est l'un des plus merveilleux témoignages d'une tradition indéfectible et de l'unité de la race humaine ». Entre temps, en 1848, il est choisi par le clergé de Meaux au côté de l'abbé Bautain comme candidat à l'Assemblée nationale. Puis il entreprend de démontrer l'existence de Satan et son action parmi les hommes par le biais de la magie, du magnétisme et du spiritisme. D'abord *La magie au XIXème siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges* (1860) où il ne laisse d'autre alternative au fluide animique ou magnétique « forme actuelle de la magie » que l'action déguisée du démon ou le pur néant — l'électricité ne pouvant, à l'occasion, constituer qu'un moyen et non une cause. *Les Médiateurs et les moyens de la Magie, les hallucinations et les savants, le fantôme humain et le principe vital* (1863) se veut une série de faits et de preuves à l'appui de la relation fondée entre le démon et la race humaine avec pour intermédiaires les grands prêtres idolâtres, les magiciens proprement dits et les médecins-magiciens faussant les liens de l'homme avec Dieu et les remèdes à la déchéance originelle ; ainsi que *Mœurs et pratiques des Démons ou Esprits visiteurs du spiritisme ancien et moderne* (1863), édition augmentée d'un ouvrage déjà paru en 1854, et *Les hauts Phénomènes de la Magie* précédé du *Spiritisme antique, avec quelques lettres adressées à l'auteur* (1864) réservé à un public averti. Ses travaux, parallèlement à ceux du marquis de Mirville, sont alors salués par les grandes revues médicales tant pour le talent que pour le bon sens dont ils font preuve. Enfin, après mûre réflexion et l'année même du concile de Vatican I, il couronne son œuvre avec *Le Juif, le Judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens* (1869) où il apparaît à notre auteur que le judaïsme a transformé la Bible en une tradition rabbinique, amas d'erreurs intellectuelles et morales dont le Talmud, répercuté à travers le monde, a gardé le dépôt. Honoré de la croix de commandeur de l'ordre pontifical de Pie IX, il

meurt à Coulommiers le 4 octobre 1876 laissant à l'état de manuscrit un ouvrage consacré à la franc-maçonnerie.

Cf. Pages, L., « Le chevalier Gougenot des Mousseaux et ses travaux sur la magie contemporaine », *Annales de philosophie chrétienne*, octobre 1877.

GRANDMAISON Léonce de (1868-1927)

Jésuite et théologien. Né Septime-Léonce-Ludovic Loyzeau de Grandmaison le 31 décembre 1868 au Mans. Dernier d'une famille de sept enfants, il est le fils de François-Philippe Loyzeau de Grandmaison, avocat, et de madame née Jeanne-Marthe-Stéphanie Ravot. Il fréquente d'abord le collège de Notre-Dame de Sainte-Croix dirigé par les jésuites et, à peine âgé de quatorze ans, prend l'initiative de créer un groupement de prière dit « la Hulotte ». En novembre 1866 il rejoint le noviciat de la Compagnie de Jésus à Slough (Angleterre) et poursuit ses études philosophiques à Jersey (1890-1893). Professeur de troisième au collège du Mans (1893-1895), par la suite il se consacre aux études théologiques de nouveau à Jersey (1895-1899) où il est ordonné en août 1898. Professeur d'apologétique au scolasticat de Lyon à partir de septembre 1899, il effectue son troisième an à Angers (1900-1901) avant de retourner en Angleterre où, de 1901 à 1908, il enseigne la théologie fondamentale aux scolasticats de Cantorbery et de Ore Place.

Déjà collaborateur aux *Etudes* — entre autres « Le Lotus bleu ; les théosophes et la théosophie » (fév. et mars 1905) — en 1908 il est appelé à Paris pour assumer la direction de la revue jésuite. En 1910 il y annexe un bulletin complémentaire *Recherches de sciences religieuses* conçu comme l'instrument d'un travail positif en vue de contrecarrer l'influence néfaste du modernisme. Dans les premières livraisons, une grande part est accordée à l'étude des mystiques et religions comparées. Entre temps la revue *Etudes* est attaquée et accusée de modernisme par deux anciens jésuites, les abbés Bernard Gaudeau et Emmanuel Barbier respectivement directeur de *la Foi catholique* et de *la Critique du libéralisme*, ce qui amène le père Léonce de Grandmaison à procéder aux mises au point qui s'imposent à travers « Critiques négatives et tâches nécessaires » paru dans le numéro du 5 janvier 1914. Par ailleurs son talent s'exerce en plusieurs domaines y compris dans celui de la critique littéraire où il signe du pseudonyme de Louis des Brandes. Au début de 1918, assisté de l'abbé Soulange-Bodin et de René Bazin, il fonde les *Nouvelles religieuses* où il publie un nouvel article relatif à « La Théosophie » (septembre 1919). Aux *Etudes* il partage avec le père Lucien Roure l'analyse critique des ouvrages relatifs à l'ésotéro-occultisme. Ainsi en mars 1923 il fournit un double compte-rendu nuancé de l'*Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues* et du *Théosophisme. Histoire d'une pseudo-religion* de René Guénon. Décédé à Paris le 15 juin 1927 des suites d'une opération jugée bénigne, son œuvre écrite — composée en grande partie d'articles de revue — était déjà considérable ; néanmoins plusieurs de ses ouvrages n'ont connu qu'une publication posthume. A titre d'appoint signalons le recueil *La Théosophie et l'Anthroposophie* (1939) qui réunit une suite d'articles dus aux plumes des PP Léonce de Grandmaison et Joseph de Tonquédec.

Cf. Lebreton, J. s.j., *Le Père Léonce de Grandmaison*, Paris, Beauchesne, 1932 ; *Catholicisme*, vol. V, Paris, Letouzey et Ané, 1963.

GRANGIER Tony (1868-1952)

Médecin. Né Marie-Auguste-Tony Grangier le 12 novembre 1868 au Mans. Fils du colonel Joseph-Charles Grangier issu de la vraie bourgeoisie du Comtat-Venaissin traditionnellement anticlérical, ancien officier aux Gardes de l'Impératrice, et de madame née Marie-Isabelle Paulinier, originaire de Nancy et cousine de Stanislas de Guaita. Après dix ans d'internat au lycée d'Avignon — période au cours de laquelle ne manque pas de s'exercer l'influence du curé-doyen de Bonnieux, le chanoine Grangier, son parent et tuteur depuis la mort de son père — il poursuit ses études à la Faculté de médecine de Lyon. Docteur en médecine après la soutenance de sa thèse *Essai sur les eaux d'Amélie-les-Bains* le 25 mars 1893, il est aussitôt recruté par les Messageries maritimes au titre de médecin de paquebot. Ainsi il sillonne les mers d'Orient et découvre l'Inde et le Tonkin. Tandis que ses contacts avec des Hindous qualifiés l'amènent à entretenir une correspondance suivie avec shri Aurobindo, en terre d'Indochine il fait la connaissance de l'initié taoïste Albert de Pouvourville. Quelques années plus tard, il abandonne la navigation et ouvre un cabinet médical à Pertuis (Vaucluse) où il se montre fort actif au plan professionnel. Atteint de surmenage, il s'installe à Nice vers 1902-1903. Il fréquente alors les milieux les plus divers : artistes, hommes de lettres, musiciens etc. En 1906 il fait la connaissance du biologiste René Quinton qui lui propose la direction de ses dispensaires à Paris ; en 1907 il emménage donc boulevard de Courcelles. Mobilisé avec le grade de médecin-major, il sera promu médecin-colonel avant d'être décoré de la Croix de guerre 1914-1918 et fait officier de la Légion d'honneur.

Au lendemain des hostilités, il reprend l'exercice de la médecine privée à Paris et reçoit une clientèle de choix composée dans sa majorité d'intellectuels et d'artistes de classe ; d'autre part,

de 1922 à 1938, il réunit chez lui, les mercredis, un groupe d'amis qui présage le futur *Groupe Winter*. Parmi les habitués, René Guénon, François de Pierrefeu, Mario Meunier, l'abbé Léonce Petit, Albert de Pouvourville, Joachim Gasquet, René Quinton, les sculpteurs Darde et Poncin etc. Après la seconde guerre, il partage sa vie entre Paris où se tiennent les réunions du *Groupe Winter* et le Thor, et entretient des relations suivies avec le swami Siddeswarananda. Atteint de leucémie en 1947, il meurt à Paris le 21 octobre 1952 alors que la veille encore le trouvait penché sur les *Ennéades* de Plotin. On ne lui connaît aucune publication si ce n'est l'un de ses 97 « carnets » personnels édité hors commerce à titre posthume et consacré à *Saint-Jean de la Croix* (1954) qu'il réussit à traiter en faisant totalement abstraction des fondements de la Révélation judéo-chrétienne et en se référant aux seules données d'une métaphysique axée sur l'Impersonnel. De même, on lui doit trois communications inédites lues dans le cadre du *Groupe Winter* ; une première consacrée au tantrisme (1947), une seconde au hatha-yoga (1948) et une dernière relative à René Guénon (1951) dont il était le médecin personnel et l'un des correspondants réguliers depuis son départ au Caire.

Cf. Renseignements inédits fournis par monsieur Maurice Hermitte, ancien membre du Groupe Winter.

GRILLOT DE GIVRY Emile (1874-1929)

Hermétiste chrétien. Né Emile-Jules Grillot le 5 août 1874 à Paris. Fils de Claude Grillot et de madame née Louise-Aimée-Marie Adenot. Descendant d'une illustre famille bourguignonne liée au duc Philippe le Bon, il compte parmi ses ascendants paternels Anne d'Anglure de Givry poète du XVIème siècle, Anne d'Escard de Givry cardinal archevêque de Langres au tournant du XVIIème siècle et Jacques-Gabriel Grillot abbé de Pontigny au XVIIIème siècle ; en outre il a une arrière-grand-mère hindoue épousée par un aïeul commerçant qui résida quelques années en Inde. Du côté maternel il est apparenté à l'inventeur de l'héliographie Joseph Niepce et à l'auteur de *La physiologie du goût* Brillat-Savarin. D'une intelligence exceptionnelle et travailleur acharné, il obtient les meilleurs succès au collège Rollin — où il a comme professeur d'anglais Stéphane Mallarmé — chez les Frères de Passy et enfin chez les jésuites de la rue de Vaugirard où il achève ses études avec la plus grande estime de ses maîtres. Attiré par la musique, il est reçu au Conservatoire en classe d'Harmonie. Plus tard il allait devenir un pianiste et un organiste de valeur effectuant quelques remplacements dans diverses églises telle Saint-Eustache, tout en se livrant à l'adaptation et à la composition musicale. Pour leur part, les éditeurs d'art surent utiliser son œil expert en matière de gravure ; ainsi il fut un temps directeur artistique chez Piazza, de même qu'au « Masque d'or » chez Devambez avant d'effectuer des expertises d'autographes pour le compte de l'éditeur Kra. Il s'intéresse aussi à l'électricité et à la photographie ; pendant de nombreuses années il sera le correspondant pour la France de la revue cinématographique *Biograf Bladet* de Stockholm. Notons que, avant d'avoir dix-sept ans, il étudiait déjà l'hébreu avec un rabbin, prélude à sa familiarisation avec plusieurs langues dont le chinois. D'ailleurs, tout en étant professeur de français à l'Ecole européenne de la rue Saint-Jacques, il donnera longtemps des leçons particulières d'espagnol et d'anglais. Néanmoins, depuis l'adolescence toute sa prédilection va vers les sciences anciennes.

Très impressionné par *Là-bas*, vers l'âge de dix-huit ans il est introduit dans les milieux ésotéro-occultistes de la capitale. Peut-on dater de cette époque son affiliation maçonnique au Rite de Misraïm qui allait l'amener, de 1898 à 1900, à traduire de nombreux textes pour le compte de la « Bibliothèque rosicrucienne » dirigée par René Philipon alias Jean Tabris ? En tout cas il apparaît que cet initié d'Hermès, qui « ne dissociait pas l'ésotérisme de l'Eglise », se distança assez rapidement des milieux plus ou moins hostiles au catholicisme et entreprit avec un labeur incessant des travaux originaux qui amènent à le considérer comme le plus savant des hermétistes de sa génération. De mai 1898 à septembre 1906, il entretient une correspondance avec Joris-Karl Huysmans aux yeux duquel il apparaît comme « une sorte de Péladan auquel il ressemble — mais plus savant et plus manieur d'idées. Il est un des rares intéressants qui existent et je le crois mieux documenté sur l'occultisme que notre ami Esquirol » (Lettre de J.-K. Huysmans à Henri d'Hennezel, 27 octobre 1903, Fonds Lambert, bibliothèque de l'Arsenal). Dans le *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans* on note, d'une part, que Grillot de Givry « aurait eu sa place sur le havre tiède de la tour Saint-Sulpice, sous les cloches, aux soirées de Carhaix » et, d'autre part, que nos deux férus de science secrète « semblent être projetés l'un vers l'autre par des curiosités identiques, par des dégoûts semblables, par des admirations égales, par des amours communes ». D'ailleurs Grillot de Givry prend lui aussi un vif intérêt à effectuer la tournée des églises chrétiennes de Paris et à se familiariser avec les différents rites et liturgies. Parmi ses nombreux travaux il y a lieu de signaler ses principales traductions : le *Traité des sept grades de la perfection* de Jérôme Savonarole, le *Traité des trois essences premières* de Paracelse, un *Traité de la pierre philosophale* attribué à saint Thomas d'Aquin, le *Adumbratio kabbalae Christianae*, des œuvres de Guillaume Postel, Henri Khunrath, J. Dee etc. De même quelques œuvres originales fort appréciées : *Le Christ et la Douze méditations sur le Grand Œuvre* (1907),

Patrie (1911) où il clame sa haine de la guerre, *La survivance et le mariage de Jeanne d'Arc* (1914) et surtout, le premier volet d'une collection qui devait s'intituler « les villes initiatiques » (Lourdes, Paray-le-Monial, Saint-Jacques de Compostelle, Sienne, Jérusalem, La Mecque, Bénarès, Lhassa) et dont le seul ouvrage paru est consacré à *Lourdes* (1902) ; dans la première partie de ce dernier, traitant de la foi chrétienne, l'auteur montre que la doctrine du Christ est le prolongement, l'aboutissement, l'efflorescence suprême des antiques sapiences. Une perspective qui recoupe celles de Georges Tamos et de Louis Charbonneau-Lassay, mais qui ne saurait être partagée par René Guénon ; néanmoins ce dernier comptait sur la poursuite de sa précieuse collaboration dans le cadre du *Voile d'Isis* rénové. Hélas ! après avoir publié une *Anthologie de l'occultisme* (1922) et amorcé sa collaboration à la revue *Evolution*, il donne la dernière main à son *Musée des sorciers, mages et alchimistes* (1929) et meurt subitement à Paris le 16 février 1929. Une mort que R.-L. Doyon (*Vie de l'abbé Montfaçon de Villars*, 1942) se risque à classer parmi les « assassinats mystagogiques ».

Cf. Numéro spécial du *Voile d'Isis*, 1929 ; *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, février et mars 1956 ; Grillot de Givry, J.-R., « Souvenir de mon père », *La Tour St-Jacques*, janv.-avril 1958.

GROLLEAU Charles (1867-1940)

Poète et homme de lettres. Issu d'une famille d'origine vendéenne, il est né le 28 juin 1867 à Paris. Fils de Pierre-François Grolleau, coupeur, et de madame née Léontine-Hélène Duclos, lingère. Il fréquente d'abord l'école primaire de Montmartre. Le prêtre dont il sert la messe à la basilique du Sacré-Cœur l'initie à la grammaire latine. Orphelin de père à dix ans, il est d'abord confié aux oblats de Marie Immaculée et, après avoir passé une année à Notre-Dame de Sion (en Lorraine), il est transféré à Issy-les-Moulineaux. De santé fragile, il rentre à Paris avant même de terminer sa classe de quatrième et trouve à s'employer dans un bureau. Durant ses heures de loisir il s'initie à l'anglais et découvre la poésie. Ainsi à seize ans il connaît Baudelaire par cœur, ce qui ne manque pas d'exercer une influence néfaste sur sa foi. Au service des Messageries maritimes, il rêve alors des rivages de l'Extrême-Orient. Puis il devient traducteur pour le compte d'un éditeur britannique. Il s'intéresse à la fois à Swedenborg, à Omar Khayyam, à William Blake, à Oscar Wilde et fréquente les milieux occultistes : Péladan, Guaïta, Sédir, Papus et madame Alexandra David-Néel ; il sera d'ailleurs l'un des organisateurs du Congrès spirite et spiritualiste de 1900. Peu après avoir donné à publier son premier recueil *Reliquiae* (1904) tout

imprégné de Baudelaire et de Swedenborg, il connaît une première crise nerveuse qui ne dure pas moins de quatre ans et le réduit à une inaction totale. Ces misères psychiques et angoisses morales étaient appelées à s'inscrire dans un processus de conversion.

Revenu à la foi catholique en 1909, il donne aussitôt un témoignage de son retour à Dieu dans *L'Encens et la Myrrhe.* L'année suivante il épouse une musicienne élève de Vincent d'Indy. En 1911 il fait profession d'oblat à l'abbaye Sainte-Marie, rue de la Source et, en 1913, il publie *Sur la route claire* des vers de saveur bénédictine qui lui méritent le Prix de littérature spiritualiste. Entre temps il collabore aux *Rubriques nouvelles*, à *Flora* et au *Double bouquet.* Peu après l'éditeur Georges Crès en fait son directeur littéraire ; c'est pour lui l'occasion de rencontrer Barrès, Peguy, Bloy etc. En 1917 le couple Grolleau emménage dans l'Ile Saint-Louis où notre ami ne tarde pas à éprouver une rechute nerveuse accompagnée de phobies. Au milieu des années 1920 il est un temps secrétaire de rédaction du *Bulletin des écrivains et des artistes catholiques* au côté de René Guénon et de Louis Charbonneau-Lassay. On rapporte qu'il eut également des attentions discrètes à l'égard d'incroyants tels que Rémy de Gourmont, Pierre Louys, Colette, Victor Ségalen, André Gide. Dans le cours des années 1920 il entreprend avec Lucien Descaves l'édition des œuvres complètes de Joris-Karl Huysmans et, en 1931, donne un dernier témoignage spirituel plus dépouillé et plus pénétrant que les précédents, *L'Etoile et le Cyprès* qui lui vaut le Prix Verlaine. A la même époque il se lie d'une chaude amitié avec l'abbé Henri Bremond aux yeux duquel il apparaît comme le « neveu de Fénelon ». L'abbé Bremond décédé sans avoir pu achever son *Histoire littéraire du sentiment religieux*, le couple Grolleau, maintenant installé à Fontainebleau, consacre ses efforts à en établir l'index alphabétique et analytique. C'est sur la route de l'exode entre Fontainebleau et Auxerre, plus précisément à Châteauneuf-sur-Loire (Loiret), que Charles Grolleau est emporté par une crise cardiaque le 15 juin 1940.

Cf. Jacquinot, J., « Deux vies parallèles : Joris-Karl Huysmans et Charles Grolleau », *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, 1954, n° 27 ; *Catholicisme*, vol. V, Paris, Letouzey et Ané, 1962.

GRUBER Hermann (1851-1930)

Jésuite, initiateur du rapprochement entre la franc-maçonnerie et l'Eglise catholique. Cf. *Jesuiten-Lexicon*, 1934.

GUAITA Stanislas de (1861-1897)

Esotéro-occultiste. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971 ; Frère, J.-C., *L'occultisme*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1974.

GUENON René (1886-1951)

Erudit franc-maçon et ésotériste. Né René-Jean-Marie Guénon le 15 novembre 1886 à Blois. Fils unique de Jean-Baptiste Guénon, architecte-expert pour le compte de la société d'assurances La Mutuelle de Loir-et-Cher, et de madame née Anna-Léontine Jolly. De santé fragile, sa première éducation est assurée par sa tante maternelle madame veuve Duru née Ernestine Jolly. Après sa première communion et sa confirmation (1897), il amorce ses études classiques à l'école Notre-Dame des Aydes placée sous la direction des prêtres diocésains (1898-1901). Enfant indépendant, solitaire, et brillant élève, il se classe souvent premier mais, au moment de son entrée en rhétorique, des difficultés se font jour. Le père tout autant que le fils Guénon acceptent mal que le brillant élève se classe dans la moyenne en composition française. Irrités et blessés dans leur orgueil, les Guénon décident de transférer leur fils au collège Augustin-Thierry (1901-1904) où le jeune homme est introduit à la philosophie par un spécialiste des présocratiques, le professeur Albert Leclère. Bachelier ès lettres (1903) et bachelier de maths élem. (1904), il termine ses études secondaires comme lauréat du Prix d'honneur et du Concours général et, remarqué pour ses convictions religieuses par l'abbé Clamet, se voit décerner le Prix d'instruction religieuse. Après un pélerinage à Lourdes en compagnie de sa tante madame veuve Duru, il monte à Paris et s'inscrit au collège Rollin (1904-1906) avec l'intention de préparer une licence de mathématiques donnant accès à l'Ecole Polytechnique et à l'Ecole Normale Supérieure. Eprouvant beaucoup de difficulté à se mesurer à des « matheux », il se singularise au point que la direction de l'établissement en vient à confirmer le diagnostic de jadis : hypersensibilité maladive et tendance au complexe de persécution.

Réformé pour raison de santé et déçu par son échec au collège Rollin, Guénon se tourne alors vers les milieux maçonnico-occultistes et fréquente l'*Ecole Hermétique* de Papus. Reçu dans l'ordre Martiniste et dans diverses organisations annexes, il participe activement à la mise sur pied du Congrès spiritualiste et maçonnique de 1908 où il fait la connaissance de Léonce Fabre des Essarts, patriarche de l'*Eglise gnostique de France*, et de ses acolytes Albert de Pouvourville et Léon Champrenaud. L'année suivante, évincé de l'ordre Martiniste suite à sa tentative de rénovation de l'ordre du Temple, il est sacré évêque gnostique sous le

nom de Palingénius et assume aussitôt la direction du nouvel organe de l'Eglise gnostique de France *La Gnose* (1909-1912) où il ébauche ses principaux ouvrages ; par ailleurs il suit le cours de monseigneur Lacroix « le Catholicisme pendant la Révolution » à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. En 1910 il fait la connaissaice de Ivan Aguéli, initié au soufisme par le sheikh Abder Rahmân Elish El-Kébir, qui lui transmet le sceau de ce dernier en 1912 ; initié soufi sous le nom de sheikh Wâhed Yahia, cette même année Guénon est confirmé maçon à la loge *Thebah* placée sous l'obédience de la Grande Loge de France et épouse, à l'église, mademoiselle Berthe Loury, assistante de madame veuve Duru à l'école libre de Montlivault. De juillet 1913 à juillet 1914 il collabore à *la France chrétienne antimaçonnique* sous le pseudonyme de « Sphinx » et alimente une importante polémique autour du thème des « Supérieurs Inconnus » avec les spécialistes de la *Revue internationale des sociétés secrètes*.

En 1915, à la suite de l'obtention d'une licence de philosophie, il est recruté comme suppléant au collège de Saint-Germain-en-Laye. Aux fins de préparer l'agrégation de philosophie, il suit le cours de philosophie des sciences du professeur Milhaud à la Sorbonne où il fait la connaissance de Noële Maurice-Denis [Boulet] qui fréquente par ailleurs l'Institut catholique de Paris. Par l'entremise de cette dernière, il est introduit auprès de Jacques Maritain et des pères Peillaube, Blanche, Eyselé et Sertillanges. Il entretient par ailleurs des relations constantes avec le curé de Montlivault, l'abbé Gombault. En 1916 Guénon obtient son diplôme d'études supérieures en philosophie avec un Mémoire consacré à l'*Examen des idées de Leibnitz sur la signification du calcul infinitésimal*. Muté à Sétif (Algérie), il est de retour en 1918 et affecté au lycée de Blois. L'année suivante il essuie un échec à l'oral de l'agrégation de philosophie ; il délaisse alors ses comptes rendus à *la Revue philosophique*. En 1921 sa thèse de doctorat. Introduit par Gonzague Truc, il fournit alors quelques comptes rendus à *la Revue philosophique*. En 1921 sa thèse est refusée par Sylvain Lévi ; appuyé par Jacques Maritain, il réussit néanmoins à faire éditer son manuscrit *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues* de même que son *Théosophisme. Histoire d'une pseudo-religion*. Il collabore par ailleurs à l'organe néo-thomiste la *Revue de philosophie* placée sous la direction du père Peillaube s.m.l. et prépare sa dénonciation de *L'Erreur spirite* (1923). Recruté comme professeur de philosophie à l'école des Francs-Bourgeois dirigée par les Frères des Ecoles chrétiennes, il est remercié de ses services en mai 1923 au motif que ses conceptions philosophico-religieuses sont jugées irrecevables. A la suite de la parution de *Orient et Occident* (1924), il participe au côté de Jacques Maritain et de René Grousset à une table ronde organisée par Frédéric Lefèvre des

Nouvelles littéraires autour de Ferdinand Ossendowsky. En 1925 il publie *L'homme et son devenir selon la Vêdânta* et *L'ésotérisme de Dante ;* parallèlement il amorce sa collaboration au *Voile d'Isis* et à la « Revue universelle du Sacré-Cœur » *Regnabit* où il est introduit par Olivier de Frémond ; en décembre il prononce en Sorbonne son unique conférence publique consacrée à *La métaphysique orientale.* Après avoir assuré un service partiel de bibliothécaire au Centre d'études néerlandaises de la Sorbonne, en 1926, probablement référé par l'abbé Léonce Petit, il obtient l'enseignement de la philosophie dans une école libre de jeunes filles, le cours Saint-Louis, fréquenté par sa nièce par alliance, Françoise Belile, dont il a la charge, et amorce une série de comptes-rendus pour une revue d'inspiration catholique *Vient de paraître* (1926-1929). Entouré de quelques amis il prépare également la fondation de l'*Union intellectuelle pour l'entente entre les peuples* qui ne tarde pas à avoir une vaste audience parmi l'intelligentsia internationale (Vreede, F., « Rencontre avec René Guénon », *Travaux de Villard de Honnecourt*, t. IX, 1973, p. 40). Au moment où il publie *Le Roi du Monde* (1927) et *La crise du monde moderne* (1927), suite à des pressions issues des milieux néo-thomistes il est évincé de *Regnabit* (Lettre de Guénon à M. Lepage, 16 mai 1948 ; rapporté dans Lepage, M., « Vieilles idées... Livres nouveaux », *le Symbolisme*, fév.-mars 1954, p. 178). L'année suivante il subit la perte cruelle de son épouse et de sa tante, perd son poste au cours Saint-Louis et se voit abandonné par sa nièce qui retourne dans sa famille pour motif de convenance. Avec l'aide d'un jeune disciple, Marcel Clavelle alias Jean Reyor, en 1929 il amorce la transformation du *Voile d'Isis* en *Etudes traditionnelles* où, dans le cadre de ses comptes-rendus de revues, il ne devait pas tarder à polémiquer de nouveau avec la *Revue internationale des sociétés secrètes* placée sous la direction du chanoine Jouin. Cette même année il donne à lire *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel* et une plaquette consacrée à *Saint Bernard*.

A la suite de sa rencontre avec la richissime veuve Dina, née Marie Shilito, alors toute disposée à mettre sa fortune au service de l'ésotérisme traditionnel, le couple s'embarque pour Le Caire en mars 1930 aux fins d'aller quérir sur place des textes à traduire et à publier par les soins des nouvelles éditions Vega. Tôt brouillé avec madame veuve Dina qui décide de réintégrer Paris et introduit dans le cercle du Sheikh Salâma Radi, Guénon commence alors à fréquenter l'université El Azhar ; il ne devait jamais plus remettre les pieds en France. Tout en poursuivant sa collaboration régulière aux *Etudes traditionnelles*, il publie *Le Symbolisme de la Croix* (1931) et *Les Etats multiples de l'Etre* (1932) et, deux ans plus tard, épouse la fille d'un sheikh négociant, mademoiselle Fatma Hanem Ibrahim qui lui donnera quatre

enfants. Tout au long des années 1930 et 1940, il incite plusieurs de ses amis et correspondants à joindre les rangs de l'islam ; à cette fin deux tariqah sont fondées en Europe, une première à Lausanne (Suisse) placée sous l'autorité de Frithjof Schuon et une seconde à Paris régie par Michel Vâlsan. Au lendemain de la guerre, il ajoute à la liste de ses ouvrages *Le règne de la quantité et les signes du temps* (1945), *Principes du calcul infinitésimal* (1946), *La grande triade* (1946) et des *Aperçus sur l'Initiation* (1946). L'année suivante il suscite sur le sol français la création de la loge *La Grande Triade* dans le cadre du Rite Ecossais Ancien et Accepté qui lui survit toujours, contrairement à la loge extra-obédientielle *Les Trois Anneaux*, elle aussi d'inspiration guénonienne, qui prit naissance en 1949 mais qui ne connut qu'une existence éphémère. Décédé au Caire (Egypte) le 7 janvier 1951, il a été inhumé selon le rite musulman dans le caveau de sa belle-famille. A titre posthume, plusieurs de ses articles et comptes rendus déjà parus dans les *Etudes traditionnelles* et ailleurs ont été repris en recueils *Initiation et réalisation spirituelle* (1952), *Aperçus sur l'ésotérisme chrétien* (1954), *Symboles fondamentaux de la science sacrée* (1962), *Etudes sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage*, en 2 vol. (1964), *Etudes sur l'Hindouisme* (1968), *Formes traditionnelles et cycles cosmiques* (1970),*Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le Taoïsme* (1973), *Comptes Rendus* (1973) et *Mélanges* (1976). Il laisse ainsi une œuvre théorique importante qui amène à le considérer comme le grand « codificateur doctrinal de l'ésotérisme traditionnel au XXème siècle » (Hutin, S., « Esotérisme », *Encyclopedia Universalis*, vol. VI, Paris, 1970).

Cf. Chacornac, P., *La vie simple de René Guénon*, Paris, Editions traditionnelles, 1958 ; Maurice-Denis Boulet, N., « L'ésotériste René Guénon. Souvenirs et jugements », *la Pensée catholique*, 1962 ; Mornet, J., « René Guénon à Blois », *Bulletin de l'Association des anciens élèves du lycée de Blois*, 1954 et 1955 ; Laurant, J.-P., *Le sens caché dans l'œuvre de René Guénon*, Lausanne, l'Age d'homme, 1975 ; James, M.-F., *Esotérisme et christianisme autour de René Guénon*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1981.

GURDJIEFF Georges-Ivanovitch (1872-1949)

Esotériste. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971 ; Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains*, Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

HAVEN Marc voir **LALANDE Emmanuel**

HEINDEL Max (1865-1919)

Fondateur du mouvement « The Rosicrucian Fellowship ». Cf. Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains*, Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

HENRY Marcel (1855-1940)

Prélat. Né Marie-Jacques-Marcel Henry le 26 mai 1855 au château de Savonnières-devant-Bar près de Bar-le-Duc (Meuse). Fils d'Abel Henry, manufacturier, et de madame née Joséphine-Alix de Larzillière. Après ses études au lycée de Bar où il a pour condisciples Raymond et Henri Poincaré, il fait la connaissance de monseigneur de Ségur, fondateur de l'Œuvre de Saint-François de Sales, qui l'éveille à sa vocation sacerdotale. Déjà étudiant aux Arts et Métiers, il obtient l'autorisation paternelle de rejoindre le séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre à Verdun en juillet 1881, il est aussitôt nommé vicaire à la cathédrale où il dirige les catéchismes et suscite plusieurs vocations religieuses. Craignant de se détourner de l'apostolat, il refuse de briguer des grades théologiques universitaires. Chanoine honoraire en 1894, au tournant du siècle il se voit confier la cure de Ligny-en-Barrois. Directeur des œuvres diocésaines de 1911 à 1914, au début de la guerre il est nommé prélat de la Maison de sa Sainteté et assume l'aumônerie de l'hôpital temporaire installé dans les locaux de la Maison de Saint-Maur. En février 1916, à l'époque du grand bombardement de Verdun, il s'installe à Paris où il prêche le carême des dames à Notre-Dame et assume l'intérim de l'aumônerie du lycée Saint-Louis. Au lendemain de la guerre il est fait protonotaire apostolique et hérite de la direction générale de l'Œuvre de Saint-François de Sales vouée à la défense et à la conservation de la foi dans les pays catholiques, qui l'amène à rayonner au niveau national. En contact avec Albert de Pouvourville, il rédige l'avant-propos de son ouvrage consacré à *Sainte Thérèse de Lisieux, protectrice des peuples* (1934). Retiré chez sa nièce au Touquet, en mai 1940 il accompagne les réfugiés en fuite et meurt à l'hôpital de Neubourg (Eure) le 7 juin 1940.

Cf. Souplet, M., « Monseigneur Henry : un prêtre, un apôtre, un précurseur », *La Voix de Notre-Dame de Verdun*, juill.-septembre 1968 ; Archives diocésaines de Verdun.

HOFFET Emile (1873-1946)

Oblat de Marie Immaculée. Né Emile-Henri-Guillaume Hoffet le 11 mai 1873 à Schiltigheim (Alsace). Fils d'un père protestant Henri Hoffet, marchand de bois, et d'une mère catholique

madame née Sophie Feisthammel. Après avoir amorcé ses études à la maîtrise de Montmartre, il achève ses humanités au juniorat de Sion (Meurthe-et-Moselle). Entré chez les oblats à Saint-Gerlach (Hollande) en août 1892, il poursuit ses études au scolasticat de Liège (Belgique) où il est ordonné prêtre en juin 1897. D'abord affecté au Sacré-Cœur de Montmartre en 1899 puis professeur au juniorat de Notre-Dame de Lumières (Vaucluse) et à Notre-Dame de la Garde, en 1901 il est envoyé comme missionnaire à Notre-Dame de Bon-Secours. Deux ans plus tard il publie, sous le pseudonyme de Sylvestre, une étude compte-rendu de l'*Expulsion des Oblats de Notre-Dame de Bon Secours* (1903) et reçoit son obédience pour le juniorat italien de la Porte Tiburtine, à Rome. Après une brève affectation au grand séminaire d'Ajaccio, il rejoint Liège où il publie *Mgr C.J.E. de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur de la congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, et la définition du dogme de l'Immaculée Conception* (1904) et assume la direction des *Petites Annales* de 1904 à 1908. Il est alors connu pour « son esprit romain, son amour pour le Pape et pour la sainte Eglise » ; peu porté aux transports oratoires, on note qu'en lui l'émotion jaillissait davantage de la doctrine que du sentiment. Par la suite il est affecté tour à tour à Verdun, à Attert (1911) et à Angers (1912). Collaborateur à l'*Univers* depuis 1913 avec une série d'articles consacrée à la théologie pontificale, il rejoint définitivement Paris en janvier 1914. Tout au cours des années 1920 il collabore à *Regnabit* fondé et dirigé par le père Félix Anizan o.m.i. et, à l'époque de l'apport de René Guénon (1925-1927) à la « Revue universelle du Sacré-Cœur », il intervient auprès de la *Revue internationale des sociétés secrètes* de monseigneur Jouin afin de tempérer les attaques lancées contre le symbolisme syncrétique et ésotérique de son confrère. Au lendemain de l'éviction de René Guénon de *Regnabit*, il le reçoit chez lui à quelques reprises et tente de lui suggérer qu'« un peu plus de *science* catholique et un peu moins de confiance exclusive dans l'Hindouisme ou l'Orientalisme » ne pourraient que lui être salutaires (lettre adressée à Olivier de Frémond, 19 avril 1929).

La thèse avancée par Gérard de Sède dans *L'Or de Rennes ou La vie insolite de Béranger Saunière, curé de Rennes-le-Château* (1967) et qui prend appui sur Henri Lobineau P.H., *Généalogie des rois mérovingiens et de quelques familles françaises et étrangères de souche mérovingienne d'après l'abbé Pichon, le docteur Hervé et les parchemins de l'abbé Saunière, de Rennes-le-Château (Aude)*, s.d., à savoir que en février 1892 l'abbé Hoffet aurait reçu à Paris, des mains de l'abbé Saunière, des manuscrits mérovingiens retrouvés dans les piliers du maître-autel wisigothique de son église comme pour procéder à leur expertise, apparaît dénuée de fondement ; néanmoins la possibilité demeure

que, en 1942, l'abbé Hoffet ait communiqué au dit Lobineau des renseignements et documents relatifs à cette affaire et hérités probablement de son oncle, l'ancien directeur du séminaire Saint-Sulpice, monsieur Jean-François-Victor Bieil p.s.s. Décédé à Paris, en sa solitude du 7 rue Blanche, le 3 mars 1946, le père Hoffet a laissé à l'état de manuscrit des notes et essais d'étude relatifs à l'histoire de la franc-maçonnerie conservés aux Archives des oblats de la province de Paris.

Cf. Archives générales des oblats de Marie Immaculée, à Rome.

HOUSSAY Julien-Ernest (1844-1912)

Prêtre apostat et illuminé plus connu sous le pseudonyme de l'abbé Julio. Né René-Louis Houssay le 3 mars 1844 à Cossé-le-Vivien (Mayenne). Fils de René Houssay, entrepreneur en maçonnerie, et de madame née Jeanne Leseurre. Après des études au grand séminaire diocésain, contre le gré de sa famille il est ordonné prêtre à Laval en 1867. Vicaire à Grand-Oisseau au moment où éclate la guerre de 1870, il rejoint alors les volontaires vendéens rassemblés par le général Cathelineau et se distingue par sa bravoure. La paix revenue, il est affecté à Juvigné (1871) puis à Jauron (1873). Précepteur à la Ferté-Macé en 1875, il est à nouveau vicaire à Izé (1877) avant d'être affecté à Paris à l'église Saint-Joseph (1878). A la suite de la publication d'une série de brochures scandaleuses visant à dénoncer les mœurs de quelques membres du clergé et les pratiques de certains « faux dévots et fausses dévotes », au début de mars 1885 l'archevêque de Paris, monseigneur Richard, le presse de regagner son diocèse. Après une vaine protestation auprès de son évêque, il démissionne et rompt avec Rome.

Assisté de deux prêtres sympathisants, les abbés Sterlin et Estève de Sigonce, il fonde *la Tribune du Clergé* (1887-1889) où il signe pour la première fois du pseudonyme de l'abbé Julio et à laquelle collaborent quelques ecclésiastiques libéraux de l'époque : les abbés Deramey, Sanvert, Roca, Jouet. Il prône alors le rapprochement de toutes les religions ayant pour fondement la croyance en un Dieu unique. Pour survivre et défrayer le coût de sa modeste chambre de Belleville, il donne des leçons particulières avant d'être recruté comme comptable dans une usine. A Vincennes en 1888 il fait la connaissance du thaumaturge Jean Sempé qui lui transmet son don de guérisseur. A la même époque, lors même qu'il collabore à *l'Ami de l'Humanité* (1888), il anime une feuille périodique *la Tribune populaire* (1888-1889) et lance une « revue religieuse et libérale » qui se veut l'organe de l'union des Eglises *l'Etincelle* (1888-1902). En 1894 il jette les bases d'un certain « syndicat de prêtres » et en publie les statuts

de même que le compte rendu de la première assemblée générale dans *l'Etoile*. En contact avec les milieux occultistes et spiritualistes : madame de Morsier, la comtesse d'Adhémar, l'abbé Pochon, le pasteur Wagner et surtout avec Albert Jounet et Papus qui l'amènent à modifier ses vues dans la perspective de l'ésotérisme chrétien, au tournant du XXème siècle il tente de réintégrer l'Eglise catholique romaine et se voit nommé à l'humble cure de Pont-de-Ruan près de Tours (1896-1898). Deux ouvrages contribuent alors à modifier et à fixer définitivement son orientation spirituelle : d'une part, un vieux traité d'exorcisme dont il s'inspirera dans ses ouvrages ultérieurs et, d'autre part, une étude qui l'introduit à l'œuvre d'Origène qui devient alors son maître à penser en matière doctrinale (préexistence des âmes, chute originelle conçue comme une matérialisation progressive, transmigration etc).

De nouveau en rupture avec Rome il se réfugie d'abord à Fontenay-sous-Bois avant de rejoindre Paris et d'y ouvrir une chapelle dans son appartement du XVIIème arrondissement. Dans un des derniers numéros de *l'Etincelle* (septembre 1902) il est un des premiers à prendre l'initiative d'attaquer la fraction athée de la franc-maçonnerie. En 1903 il s'installe à Vincennes où il avait jadis connu Jean Sempé. Le 4 décembre 1904, sur l'instigation de monseigneur Joseph-René Vilatte, fondateur de l'Eglise gallicane de France et par les soins de monseigneur Paolo Miraglia, fondateur de l'Eglise italo-internationale, il est sacré évêque selon le rite vieux-catholique à Thiengen dans le duché de Bade. En juin 1911 il consacre à son tour un ancien novice cistercien Louis-Marie-François Giraud qui devait considérer par la suite l'Eglise gnostique de Jean Bricaud comme la véritable continuatrice de l'Eglise gallicane de France. L'« Eglise de l'abbé Julio » devenait ainsi l'église officielle du Martinisme (Ambelain, R., « L'épiscopat de mgr Jean Bricaud et sa succession », *l'Initiation*, avril-juin 1964). Il est décédé à Genève (Suisse) en 1912. Mis à part ses premiers ouvrages qui se veulent une suite de témoignages et d'illustrations de certaines mœurs cléricales et sociales de son temps, on lui doit *Les Grands Secrets Merveilleux pour aider à la guérison de toutes les maladies physiques et morales* (1907) où notre auteur se présente comme la réincarnation de Jean Huss, *Le Livre secret des grands exorcismes et bénédictions, prières antiques, formules occultes, recettes spéciales* (1908), en collaboration avec Gaston Bourgeat un « essai philosophique sur le phénomène du sommeil avec une explication exotérique des songes » : *L'Empire du mystère* (1910) et enfin des *Prières liturgiques pour chaque jour de l'année* qui a connu sa septième édition en 1951. Toujours réédité et vendu.

Cf. Ambelain, R., *L'abbé Julio : Monseigneur Julien-Ernest Houssay* (1844-1912), Paris, La Diffusion scientifique, 1962.

HUYSMANS Joris-Karl (1848-1907)

Homme de lettres impliqué dans les milieux ésotéro-occultistes. Cf. Baldwick, R., *La vie de J.-K. Huysmans*, Paris, Denoël, 1958 ; numéro spécial de *la Tour Saint-Jacques*, 1963.

JACOLLIOT Louis (1837-1890)

Magistrat et homme de lettres. Né Louis-François Jacolliot le 31 octobre 1837 à Charolles (Saône-et-Loire). Fils de Jean-Claude-Benoît Jacolliot, médecin, et de madame née Françoise Renaud. Après l'obtention d'une licence de droit à Paris, il professe dans la magistrature coloniale. Président du tribunal de Chandernagor (Inde) puis de Tahiti, il consacre ses loisirs à l'étude des traditions, mythes et légendes indo-asiatiques. Il collabore à divers journaux et périodiques notamment au *Figaro*, au *Journal des voyages*, au *Monde pittoresque* et à *la Science populaire* avant d'assumer la rédaction de *la Médecine populaire* en 1881-1882.

Soucieux de démontrer l'unité ésotérique des grandes religions, il publie près d'une vingtaine d'ouvrages qui connaissent une grande vogue à l'époque de la naissance de l'orientalisme et du renouveau occultiste de la seconde moitié du XIXème siècle. Ainsi, dès 1859 il donne *La Bible dans l'Inde : Vie de Iezeus Christma* dont le contenu n'ira pas sans influencer Edouard Schuré pour sa présentation des *Grands initiés*. En plus de ses nombreux commentaires sur le linguam sacré, le monosyllabe « aum » etc., il est le premier à avoir introduit en Occident la notion orientale de « Vril », force surhumaine qui a pouvoir sur la nature et sur les hommes et dont certains sont investis par une initiation émanant d'un centre mystérieux. Commandant de l'ordre d'Isabelle la catholique, maire de Saint-Thibault des Vignes (Seine-et-Marne), il est décédé en cette même ville le 30 octobre 1890 laissant dans le deuil une jeune veuve de trente-deux ans, madame née Alexandrine-Marie Grossin.

Ses ouvrages les plus connus sont *Les fils de Dieu* (1873) auquel on peut rattacher *L'Olympe Brahmanique. La mythologie de Manou* (1881), *Les rois, les prêtres et les castes* (1877) et *Le pariah de l'Humanité* (1876) ; également ses deux tomes consacrés à *La Genèse de l'Humanité* (1875 et 1876) où il traite à la fois des traditions hindoues et chaldéennes de même que de la légende de la Genèse en Inde ; signalons aussi *Les traditions indo-asiatiques* (1870) et *Les traditions indo-européennes et africaines* (1876). Il rédigera de même une *Histoire naturelle et sociale de l'Humanité. Le monde primitif, les lois naturelles, les lois sociales* (1884) après avoir consacré un ouvrage aux *Législateurs religieux : Manou, Moïse, Mahomet* (1876) et établi une nouvelle comparaison entre *Christma et le Christ* (1874). Notons enfin son *Histoire des vierges* (1874) suivi de *La Femme en Inde* (1877), diverses relations de voyage : *Voyage aux ruines de Golconde et à la cité des morts* (1875), *Voyage au pays des Fakirs charmeurs* (1881) et *Voyage au pays du Hatschisch* (1883) et son introduction aux techniques et méthodes ésotéro-occultistes à travers *Le spiritisme dans le monde : l'initiation et les sciences occultes dans l'Inde et chez tous les peuples de l'antiquité. Avec un aperçu du spiritisme et du magnétisme au moyen-âge jusqu'à nos jours* (1875).

Cf. Bitard, A., *Dictionnaire de biographie contemporaine française et étrangère*, Paris, E. Colin, 1892 ; Frère, J.C., *L'occultisme*, Paris, Grasset, 1974.

JALLABERT Pierre-Julien (1825-1916)

Ecclésiastique. Né Julien Jallabert le 9 septembre 1825 à Azille (Aude). Fils de Joseph Jallabert, instituteur, et de madame née Marguerite Cabol. Ordonné prêtre dans le diocèse de Carcassonne en décembre 1849, il rejoint aussitôt Paris dans le but d'y préparer une thèse de lettres consacrée à l'*Examen du livre des « Philosophumena »* (1853) où il conclut que l'auteur anonyme ne saurait être ni Origène ni saint Hippolyte mais peut-être Tertullien ou un de ses disciples ou encore Caïus, et d'y publier *De Epistolis consolatoriis beati Hieronymi disquisitionem proponebat* (1853). Entre temps il est professeur dans un petit séminaire parisien et réside à la Maison des Carmes. Nommé à la paroisse Saint-Just de Narbonne, il refuse le poste et demeure dans le diocèse de Paris.

En juillet 1854 il est nommé vicaire à la paroisse Saint-Jacques et, l'année suivante, devient chapelain de Sainte-Geneviève. L'année même où il obtient son doctorat en théologie avec une thèse intitulée *Hermas et Simonidès, étude sur la controverse récemment soulevée en Allemagne par la découverte d'un manuscrit grec dit « Le Pasteur d'Hermas »* (1858), il est muté à Saint-Philippe du Roule puis, en octobre 1862, à Notre-Dame de Lorette. Second vicaire à Saint-Louis en l'Ile en mars 1867, puis en février 1868 à Saint-Denis du Saint-Sacrement où il rédige, dans la perspective de la théologie chrétienne de la récapitulation et de l'accomplissement, ses deux volumes consacrés au *Catholicisme avant Jésus-Christ, études sur les croyances des peuples qui ont précédé l'ère chrétienne* (1872) dont plus tard Marcel Clavelle analysera favorablement le contenu quoiqu'en le biaisant quelque peu dans le sens de la perspective de l'ésotérisme au profit des lecteurs du *Voile d'Isis/Etudes traditionnelles* (juillet 1929). En 1875 l'abbé Jallabert quitte le diocèse de Paris ; on perd alors

sa trace jusqu'au tournant du XXème siècle, époque où il se retire à Clermont (Hérault). Il serait décédé le 29 mars 1916.

Cf. Archives diocésaines de Paris et de Carcassonne

JANNET Claudio (1844-1894)

Economiste et historien antimaçonnique. Né Claude-Marie-Jacques Jannet le 26 mars 1844 à Paris. Fils de Jean-Toussaint Jannet, ingénieur civil, et de madame née Pauline-Louise-Catherine Vernier, femme très chrétienne issue d'une honorable famille de Marseille. Orphelin de père dès sa naissance, trois ans plus tard sa mère retourne en Provence où elle travaille dès lors comme éducatrice ; ainsi, Claudio Jannet amorce ses études classiques au collège catholique de Marseille avant de les poursuivre à Aix où il manifeste déjà une grande soif de connaissance à la fois littéraire, scientifique et artistique. A l'automne 1861 il entreprend des études de droit à la Faculté d'Aix et obtient sa licence en 1864, honoré des deux premiers Prix de droit romain et de droit français. A l'automne de cette même année il monte à Paris et, introduit par Charles de Ribbe, fait la connaissance de Le Play qui détermine alors sa vocation ; acquis aux convictions monrchistes et disciple du célèbre économiste, il allait toute sa vie durant s'inspirer de ses doctrines et de ses méthodes et participer aux grandes luttes sociales de son temps. Au printemps 1865 il réintègre Aix-en-Provence où il épouse mademoiselle Claire de Barlet et prépare dès lors sa thèse de doctorat en droit soutenue en août 1866. Peu après il publie une partie de sa thèse *Etude sur la loi Voconia, fragment pour servir à l'histoire des institutions juridiques au VIème siècle à Rome* (1867). Quelques années plus tard, dans le cadre des « Mémoires de l'Académie d'Aix », il donne une nouvelle étude d'histoire juridique *Les Institutions et le Droit civil à Sparte* (1873).

Penseur chrétien qui voit dans la religion le fondement des mœurs et le principe du relèvement moral et, à la fois, homme de tradition formé à l'intelligence du passé et homme de son temps sensibilisé, alerté par la problématique socio-économique de l'ère industrielle, il n'a de cesse en tant que brillant conférencier de faire entendre sa voix aux quatre coins de l'hexagone aux fins d'exposer les conditions nécessaires de réforme et d'innovation pour la guérison du « mal social ». De même, à partir de 1875 il s'intéresse beaucoup aux Etats-Unis d'Amérique et, considérant que l'exemple américain a réagi puissamment sur les opinions européennes depuis sa création, il prévoit judicieusement l'impact grandissant de l'Amérique sur l'Europe. Au moment où il est appelé à occuper la chaire d'Economie politique et sociale de l'Institut catholique de Paris, il amorce par ailleurs une réflexion philosophique et une étude historique sur l'influence de la maçonnerie dans le processus et les prolongements révolutionnaires *Les sociétés secrètes* (1877). Peu après, suite à la mort du père Nicolas Deschamps, il se voit confier la réédition — entièrement refondue et continuée, avec une introduction sur l'action des sociétés secrètes au XIXème siècle — de l'œuvre maîtresse du feu jésuite *Les sociétés secrètes et la société ou Philosophie de l'histoire contemporaine* en 3 vol. (1880). Enfin, il dédie à monseigneur Fava *Les précurseurs de la Franc-Maçonnerie aux XVIème et XVIIème siècles* (1887) parmi lesquels il range les manichéens, les templiers, les anciennes corporations, Toland, Spinoza, Bacon etc. Décédé à Paris dans la force de l'âge le 21 novembre 1894, il laisse toute une série de publications relatives aux questions historiques, juridiques, économiques et sociales auxquelles s'ajoute un ouvrage posthume *Les grandes époques de l'histoire économique jusqu'à la fin du XVIème siècle* (s.d.), prélude à une vaste « Histoire du travail » qui ne vit jamais le jour.

Cf. Merveilleux de Vignaux, Ch., « Claudio Jannet », *Bulletin de l'Institut catholique de Paris*, décembre 1894.

JHOUNEY Albert voir **JOUNET Albert**

JOGAND-PAGÈS Gabriel voir **TAXIL Léo**

JOHANNET René (1884-1972)

Homme de lettres. Né Joseph-René Johannet le 17 mars 1884 à Châteauroux (Indre). Fils de l'industriel Théophile Johannet. Après le lycée de Châteauroux il fréquente le collège Stanislas à Paris et poursuit ses études aux Facultés de droit et de lettres de même qu'à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes et à l'Institut catholique de Paris. Docteur en droit il épouse mademoiselle Henriette Charasson, femme de lettres, le 14 février 1920. Le couple aura trois enfants. De 1912 à 1939 il collabore à divers journaux *le Temps, l'Echo de Paris, l'Epoque, la Croix, le Journal* etc. ainsi qu'à la revue *les Lettres* où il signe conjointement avec son épouse un compte rendu élogieux du *Théosophisme. Histoire d'une pseudo-religion* de René Guénon en 1922. De 1940 à 1946 il est attaché au ministère de l'Information. En 1946 il amorce une collaboration régulière aux *Ecrits de Paris* doublée, à partir de 1960, d'une collaboration à la *Revue des Deux Mondes*. Membre de la Société des gens de lettres et maintes fois lauréat de l'Académie française, son œuvre compte une quinzaine d'ouvrages de critique et d'histoire dont une *Vie de Joseph de Maistre* (1932). Il est décédé dans sa ville natale le 2 juin 1972.

Cf. *Who's who in France*, 1967-68.

JOUBLIN Jean (1912-1976)

Médecin. Né Jean-André-Marcel Joublin le 14 juillet 1912 à Paris. Fils de Marcel Joublin, ingénieur au service de la ville de Paris, et de madame née Emilie Mathieu. Il étudie d'abord au lycée Janson-de-Sailly avant d'entreprendre sa médecine. Ex-Interne des Hôpitaux de Paris, il se spécialise dans l'oto-rhino-laryngologie et devient chef de clinique à la Faculté de médecine de Paris. On lui doit plusieurs conférences et articles scientifiques ; il s'intéresse également à la littérature, à la philosophie et s'adonne au dessin.

Influencé par René Guénon, il redécouvre la philosophia perennis de saint Thomas d'Aquin et livre au public un essai *Le réel passe la mesure ou les surprises de la « qualité » naturelle transformée ou non* (1960). A la suite d'un compte rendu il explique ses positions pro-guénoniennes — quoique nuancées et prudentes — dans une lettre adressée à monseigneur André Combes et dont certains extraits ont paru dans *la Pensée catholique* (n° 69, pp. 49-50). Deux ans plus tard, dans cette même revue, il consacre un long article à dénoncer le progressisme chrétien (1962) et, l'année suivante, le teilhardisme (1963). Epoux de madame née Edwidge-Luce-Eugénie Geoffroy de Montreuil et détenteur de la Croix de guerre (1939-1945), il est décédé à Moulins le 12 août 1976.

Cf. *Who's who in France*, 1959-1960.

JOUIN Ernest (1844-1932)

Prélat, publiciste antimaçonnico-occultiste. Dernier né d'une famille de cinq enfants le 21 décembre 1844 à Angers. Fils de Amédée-Marie Jouin, ébéniste, et de madame née Françoise Cousin. De santé fragile et orphelin de père dès l'âge de quatre ans, il étudie d'abord au collège de Mongazon puis à l'externat Saint-Julien à Angers avant d'entreprendre sa troisième en 1858 à l'institut libre de Combrée, aux environs de Segré, où il subit l'influence de l'abbé Piou. En juin 1861, à la fin de sa rhétorique, il prend l'initiative de se consacrer au Sacré-Cœur et fait vœu de chasteté. En 1862 il rejoint son frère Amédée au noviciat dominicain de Saint-Maximin transféré par la suite à Flavigny. En août 1866 des troubles de santé l'obligent à renoncer à la vie dominicaine ; il rejoint alors le grand séminaire d'Angers. Ordonné prêtre en février 1868, il sert d'abord comme précepteur du jeune François, fils du comte et de la comtesse de la Bouillerie, au château de Lathan près de Baugé, avant d'être affecté comme vicaire dans une petite paroisse du Saumurois, à Brézé. Ses premières années de vie sacerdotale sont traversées par la tristesse, le découragement, le doute et les scrupules. Nostalgique face à son ancien rêve de devenir dominicain, il aspire à autre chose qu'à un simple vicariat de province et songe déjà à rejoindre Paris. En 1871 il est muté à la paroisse Saint-Joseph puis à la cathédrale d'Angers où il s'occupe beaucoup des malades et des enfants.

En 1875 il obtient d'être nommé à Paris, d'abord comme vicaire à Saint-Etienne du Mont puis, en 1877, comme chapelain à Sainte-Geneviève. Suite à son doctorat en théologie obtenu en septembre 1879 alors qu'il est à Flavigny, il est victime d'une pleurésie qui le condamne à une longue convalescence effectuée à Arcachon. En juillet 1882 il est nommé curé à Joinville-le-Pont (Seine) où il subit l'assaut des milieux anticléricaux. Ainsi il connaît ses premières luttes antimaçonniques où les Servantes des pauvres — congrégation inspirée par madame Jouin et fondée par dom Leduc à Angers — lui assurent de nombreuses conquêtes. En deux ans il livre quatre procès et rédige dans les journaux locaux une centaine d'articles impliquant la franc-maçonnerie. En 1886 il est muté à Paris à la paroisse Saint-Augustin où il se voit plus spécialement chargé du catéchisme des garçons de l'école laïque ; il s'intéresse par ailleurs aux activités artistiques et compose dès lors une première pièce *La Nativité* (1893) suivie de plusieurs dramatiques historico-religieuses mises en scène par ses soins. En 1894 il visite la Scandinavie avant d'assumer la cure de Saint-Médard où il réorganise les catéchismes et fonde un patronage ainsi qu'une maison des Servantes des pauvres. Par ailleurs, il encourage des fouilles entreprises à Ephèse dans le but d'y découvrir le tombeau de la Vierge et subventionne un jeune orientaliste, l'abbé Chabot, qui prépare un recueil des écrivains chrétiens orientaux ; ainsi, il apparaît comme le véritable instigateur du vaste *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* dont il assume les frais d'édition des six premiers tomes. Pressenti pour l'épiscopat à l'occasion de la vacance du siège du Mans en 1899, il préfère accepter la cure de Saint-Augustin où il reste jusqu'à sa mort survenue le 27 juin 1932.

Au début du siècle il édite une revue mensuelle *le Catéchisme* (1900-1908) et collabore à la *Revue pratique d'apologétique* (1910). A la suite d'une visite de Jean Bidegain qui le presse de composer un roman sur la franc-maçonnerie, il décide d'acquérir une importante bibliothèque maçonnico-occultiste et, en janvier 1912, fonde la *Revue internationale des sociétés secrètes* composée d'une partie judéo-maçonnique (partie grise) et d'une partie occultiste (partie rose) traitant respectivement des aspects extérieurs et intérieurs de l'emprise maçonnico-occultiste. En peu de temps la revue de l'abbé Jouin, où ce dernier s'entoure de nombreux collaborateurs tels Charles Nicoullaud, Gustave Bord, l'abbé Paul Boulin etc., devient rapidement une source d'infor-

mations de réputation mondiale. En 1913 il donne naissance à la *Ligue franc-catholique* avec mission de formation et de rayonnement par le moyen de conférences, de publications et de tracts distribués aux quatre coins de l'hexagone. L'abbé Jouin croyait à une volonté juive de domination universelle résumée comme suit : « Israël est le roi, le Maçon est son chambellan et le Bolchéviste son bourreau ». Ainsi, sa thèse était et demeurera que la juiverie et le protestantisme sont derrière la franc-maçonnerie ; que tous trois poursuivent un même but : la destruction de l'Eglise catholique et de toute religion ; développent une même tactique : la laïcité par le monopole de l'enseignement ; et alimentent les mêmes formules hypocrites et mensongères à savoir : la défense de la République, le triomphe de la démocratie et la laïcité de la paix par la Société des Nations. En plus de ses nombreux articles parus dans la *R.I.S.S.* dont plusieurs ont fait l'objet de tirés à part par les soins de la *Ligue franc-catholique*, ses études sur le thème du Sacré-Cœur en collaboration avec le chanoine Gaudeau *Le Drapeau national du Sacré-Cœur. Histoire, doctrine, ennemi* et *Le Sacré-Cœur de Jésus et le Cœur maçonnique. Les deux étendards* publiés en 1918, signalons une série *Le péril judéo-maçonnique* en 12 volets parus de 1920 à 1926 et la publication d'une importante *Bibliographie occultiste et maçonnique. Jusqu'à l'année* 1717 (1930). A la même époque, il confie à l'abbé Viteau, alors professeur à l'Institut catholique de Paris, un volumineux dossier (7 000 pages) de commentaires et de critique biblique tirés de la patristique grecque et latine ; un énorme travail entrepris depuis le début du siècle avec pour objectif de combattre le modernisme en prenant appui sur l'autorité des Pères de l'Eglise. Il rêvait d'ailleurs de fonder dans le clergé de Paris un groupement de prêtres voués à ce type de travaux. Chanoine honoraire de la cathédrale d'Angers, élevé à la prélature sous S.S. Benoît XV et fait protonotaire apostolique par S.S. Pie XI en 1924, il meurt avec la bénédiction et l'approbation papale de son œuvre qui se poursuivra jusqu'en 1939 sous la direction du chanoine Georges Schaefer. Sa cause de béatification a depuis été introduite à Rome par « les amis américains de Monseigneur Jouin ».

Cf. Sauvetre, chanoine, *Un bon serviteur de l'Eglise. Monseigneur Jouin* (1844-1932), Paris, Casterman/Ligue franc-catholique, 1936.

JOUNET Albert (1863-1923)

Homme de lettres ésotéro-occultiste. Né Louis-Auguste-Albert Jounet le 10 janvier 1863 à Marseille. Fils de Alexandre-Joseph Jounet, ancien maire de Marseille, et de madame née Augustine-Antoinette Serret. Issu d'une bonne famille républicaine et catholique, il reçoit néanmoins une éducation essentiellement laïque. Après ses études au lycée il complète sa formation au collège Rollin à Paris et s'intéresse aussitôt à l'ésotéro-occultisme comme pour répondre à sa nature assoiffée d'idéalisme et de spiritualisme. D'un naturel distingué et doué d'une grande beauté qu'il se fit toujours un souci d'entretenir, âme essentiellement poétique et mystique, il publie d'abord, sous le pseudonyme de Albert Jhouney, un recueil de poèmes *L'Etoile sainte* (1884) avant d'être remarqué par la critique comme « un réformateur religieux, philosophique et social » à l'occasion de la parution de sa version apocalyptique et kabbalistique du *Royaume de Dieu* (1887). Sa suite poétique inspirée aux mêmes sources amène Anatole France à qualifier l'auteur des *Lys noirs* (1888) de « biblique et baudelairien », tandis qu'Adolphe Franck voit pour sa part à attirer l'attention sur *Le Livre du Jugement : La Création, la Chute, la Rédemption* (1889-1892) qui vaut bien, à ses yeux, l'intérêt porté à Pythagore et à Parménide.

Après avoir fréquenté les milieux ésotéro-occultistes de la capitale — il sera d'ailleurs consacré évêque gnostique par Jules Doinel sous le nom de Théodote —, Albert Jounet se croit plus ou moins investi d'une mission messianique à savoir la réconciliation de la religion et de la science par la « scientification » de la religion et la « sanctification » de la science. Ainsi, il se retire pour quelque vingt ans dans sa région natale, plus précisément à Saint-Raphaël où dans un premier temps, après avoir collaboré à la *Revue des Hautes Etudes*, il fonde et dirige *l'Etoile* (1889-1895) assisté de René Caillié, Jules Bois et de l'abbé Roca. Entre temps il donne naissance au mouvement de la *Fraternité de l'Etoile* qui unit ses membres, hiérarchisés selon quatre degrés, au moyen d'une communion mensuelle des âmes (Elévation fraternelle vers Dieu, invocation aux esprits supérieurs, union par les fluides...) et tient une série de conférences inspirées de la « Kabbale messianique » et rassemblées dans *Esotérisme et socialisme* (1893). Déjà exercé à la relation expérimentale et sensible avec l'au-delà, un jour il s'avéra que, confronté à une situation traumatisante, « il perçut que l'influence invisible venue de l'au-delà catholique était supérieure aux autres influences invisibles ». Dorénavant converti à un catholicisme pour le moins très personnel — quoique soucieux, jusqu'à la minutie, de ses pratiques et dévotions, rapporte-t-on — il devait consacrer le reste de sa vie à ériger, sous le nom de « Harmonie messianique », une synthèse de l'Eglise et du monde nouveau soucieuse d'une part, d'« incorporer les vérités modernes aux vérités chrétiennes » et, d'autre part, de « rejeter les erreurs de l'Eglise et les modernes erreurs ». Cette nouvelle orientation inspirée du modernisme ambiant et, plus précisément, de l'ésotéro-occultisme dit chrétien, est exposé dans un nouveau périodique *l'Ame* (1895-1896) tôt remplacé par *la*

Résurrection (1896-1906) qui porte d'abord comme sous-titre « Revue catholique d'avant-garde » puis « Revue de libre pensée catholique » et dont Albert Jounet assume pratiquement à lui seul la rédaction. Plusieurs articles reflètent son intérêt pour le symbolisme (croix, triade etc.) et les ressorts du psychisme dont une partie est résumée dans *La doctrine catholique et le corps psychique* (1899). Par ailleurs il s'emploie à réfuter longuement un ouvrage très en vogue *Jésus Christ d'après l'Evangile. Réfutation du livre de Strada : Jésus et l'ère de la science* (1900) et collabore à diverses revues telles le *Saint-Raphaël journal*, *l'Echo du merveilleux*, *la Coopération des idées*, *l'Initiation et la Voie*.

Peu de temps après son retour à Paris, il participe au Congrès spiritualiste et maçonnique de juin 1908 où il expose ses idées sur le « Christianisme ésotérique ». L'année suivante il est conférencier dans le cadre de la *Société des sciences anciennes* formée par P.-V. Piobb, livre au public une version très personnelle de *La clef du Zohar* (1909) et, avec l'appui de madame Jeanne Beauchamp et de Louis Le Leu, donne naissance à un nouveau groupement *l'Alliance spiritualiste* (première tentative en 1895 : création avec Ernest Bosc de l'*Alliance spiritualiste universelle*) qui poursuit ses activités jusqu'au début de la guerre avec pour organe *l'Alliance spiritualiste* (1910-1914).

De retour à Marseille il fréquente les réunions de la *Société théosophique* et y adhère au milieu de 1918. Au même moment il crée avec le libre-penseur Louis Gastin l'*Institut des Hautes sciences psychiques, spiritualistes, ésotériques* qui ne tarde pas à donner naissance à l'*Université libre des sciences hermétiques* avec succursales prévues à Nice, Montpellier et Paris. D'autre part, il réactive le mouvement dit de *Synthèse* ou *Œuvre d'Accord* qui avait connu une première tentative en 1913 et dont l'objectif vise au « maintien de l'équilibre entre la Tolérance et la Vérité » ; ainsi, l'« Accord partiel » destiné à réunir les hommes de bonne volonté par leurs convictions communes, réserve faite des convictions différentes et, l'« Accord total » réservé à ceux qui reconnaissent la vérité intégrale et absolue à savoir « l'Humanité divinisée par Dieu ». L'organe en est la *Synthèse* (morale, intellectuelle, sociale) qui paraît de juin à décembre 1918, avec pour rédacteur en chef Louis Gastin. Six mois plus tard, en juin 1919, Albert Jounet signe son retrait de la *Société théosophique* au motif qu'on y enseigne « un système doctrinal [d'inspiration orientale] dont l'examen critique n'est libre que dans une certaine mesure » et que l'une des données fondamentales de cet enseignement est la supériorité du Bouddha sur le Christ — ce qu'il ne saurait admettre en tant que chrétien. Par la suite il collabore quelque peu à *la Revue contemporaine* où il se signale d'abord par un commentaire sur « Le pouvoir initiatique et la Société des Nations » (septembre 1920), au *Monde nouveau*, de même qu'au *Voile d'Isis* et contribue à l'organisation du Congrès international de psychologie expérimentale tenu à Paris en juin 1923. Au moment où son dernier ouvrage destiné au grand public *Les mystères de la Kabbale* (1924) est sous presse, muni des derniers sacrements il décède à Saint-Raphaël (Var) le 23 décembre 1923.

Cf. Bellot, E., *Albert Jounet, son œuvre*, Paris, Chacornac, 1905 ; Le Leu, L., « Albert Jounet », *Voile d'Isis*, mars 1924.

JULIO abbé voir HOUSSAY Julien-Ernest

KARDEC Allan (1804-1869)

Père du spiritisme moderne. Cf. Lantier, J., *Le spiritisme*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971.

KRISHNAMURTI (1895-)

Fils spirituel de Annie Besant. Cf. Lantier, J., *La Théosophie*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1970 ; Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains*, Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

LACROIX Lucien-Léon (1855-1922)

Evêque et professeur de tendance républicaine. Né Guillaume-Lucien-Léon Lacroix le 8 janvier 1855 à Reilhaguet (Lot). Fils de Guillaume-Léon Lacroix, cultivateur, et de madame née Marie Guiraudou. Quelques années plus tard la famille émigre en Champagne où le père devient ouvrier. Ainsi l'enfant fréquente d'abord l'école des Frères à Reims avant d'être remarqué par le curé de la paroisse Saint-Thomas qui l'inscrit au petit séminaire. Plus tard monseigneur Lacroix évoquera la figure marquante de l'un de ses maîtres *Un professeur de rhétorique. Notes et souvenirs sur M. le chanoine Dogny* (1912), de même celle de *Monsieur Bieil, directeur de Saint-Sulpice. Notes et souvenirs* (1903) connu au grand séminaire de Reims où il ne demeura qu'une seule année. Profès du Tiers ordre dominicain enseignant, il professe tour à tour la rhétorique et l'histoire dans les écoles dominicaines de Sorèze, de Saint-Brieuc et d'Oullins. Licencié en théologie, il est ordonné à Albi en septembre 1882. Quelque deux ans après, des deuils et des charges de famille le contraignent à demander sa sécularisation. Précepteur jusqu'en 1889, par la suite il est vicaire de la paroisse Saint-Joseph à Paris. L'année où il obtient son doctorat ès lettres en Sorbonne avec une thèse sur *Richelieu*

à Luçon, sa jeunesse, son épiscopat (1890), il est nommé aumônier au lycée Michelet de Vanves (1891-1901). Entre temps il fonde la *Revue du clergé français* dont il assume la direction de 1893 à 1897 et effectue un voyage en Amérique à l'occasion de l'Exposition de Chicago de 1893 *Yankees et Canadiens. Impressions de voyage* (1895).

Elevé à l'épiscopat en 1901 et placé sur le siège de Moûtiers-en-Tarentaise, dès lors il se déclare ouvertement républicain et demande à son clergé de ne pas intervenir dans les élections, mais en contradiction avec les directives de Rome, il démissionne en 1907. Ses tendances libérales et son attitude amiable face à la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat amènent le Gouvernement à le nommer directeur d'études dans le cadre de la Vème section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. En 1908 il inaugure son enseignement avec un cours sur l'« Histoire de l'Eglise pendant la Révolution » axé sur le rôle de la critique dans l'histoire de l'Eglise ; René Guénon, Léonce Fabre des Essarts, Marie Chauvel de Chauvigny, André Lebey et l'abbé Hippolyte Gayraud figurent parmi ses premiers auditeurs. *La Critique du Libéralisme* de l'abbé Emmanuel Barbier rend compte de façon régulière de cet enseignement. Malgré la recommandation de *la Croix* et de *l'Univers* invitant les catholiques à s'abstenir de suivre son cours, la pensée de celui qui se disait « l'évêque des modernistes » connaît un vif succès jusqu'à la retraite du maître en juin 1919 ; ce qui le conduit à se pencher, entre autres, sur *Le Clergé et la guerre de* 1914 (1915-1919). Lors même que le prince Albert l'eut vainement proposé pour l'évêché de Monaco en 1916, S.S. Benoît XV le nomme évêque titulaire de Vallitana un mois avant sa mort survenue à Pougues-les-Eaux (Nièvre) le 27 janvier 1922.

Cf. *Catholicisme*, vol. VI, Paris, Letouzey et Ané, 1967 ; *Annuaire de la section des Sciences religieuses de l'EPHE* 1922-1923.

LACURIA Paul (1806-1890)

Ecclésiastique et hermétiste chrétien. Né Paul-François-Gaspard Lacuriat le 6 janvier 1806 à Lyon. Fils de Louis Lacuriat, orfèvre-bijoutier, et de madame née Magd-Eugénie Benech, tailleuse de son métier. Frère de Jean-Louis et de Louis-Clément Lacuria qui surent s'illustrer dans le cadre de la peinture lyonnaise. Il fréquente d'abord le petit séminaire Saint-Jean avant de rejoindre, en 1826, le grand séminaire de Lyon. Tonsuré en mai 1828, il ne sera élevé à la prêtrise qu'en mai 1836. En contact avec le comte de Montalembert depuis le début des années 1830 comme plus tard avec Lacordaire et Lamennais, l'abbé Lacuria se rattache dès lors au mouvement du catholicisme libéral. Après avoir enseigné à Saint-Nizier, au milieu des années 1830 il fonde avec les abbés Dauphin, Chaîne et Bourgeat le collège d'Oullins d'abord installé dans les murs du château du Perron. Professeur de littérature assez peu conventionnel, très épris de science, d'art, de musique (avec une prédilection pour Beethoven), de métaphysique et de théologie (il étudie les œuvres de saint Augustin, Denys l'Aréopagite et saint Thomas d'Aquin), il s'attelle dès lors à son œuvre unique *Les Harmonies de l'Etre exprimées par les nombres* qui connaît une première édition en 1844 d'ailleurs assez mal reçue par ses confrères d'Oullins. Avant de procéder à une nouvelle édition (1847), il envoie un manuscrit révisé au père Lacordaire, sollicite une lettre d'approbation de l'évêché de Poitiers etc. (Fonds Lacuria, Bibliothèque municipale de Lyon) mais en vain ; tous sont unanimes pour lui signaler sa confusion des ordres naturel et surnaturel. Déçu, ce « Pythagore français » tourmenté par l'unité et qui n'aspire qu'à relier les extrêmes abandonne Oullins en 1847 et rejoint Paris où il sert d'abord comme précepteur auprès des enfants d'une famille stéphanoise, les Thiollier, jusqu'en 1851. Par la suite il s'installe dans une chambre située au dernier étage du 11 rue Thouin où, durant près de quarante ans, il allait vivre dans la pauvreté et le dénuement, tout en continuant à célébrer sa messe à l'église Saint-Etienne du Mont. Il est alors en contact avec les dominicains d'Arcueil et, plus particulièrement, avec les PP. Mouton et Captier, avec bon nombre d'artistes dont Gounod et quelques représentants des milieux ésotéro-occultistes de la capitale : Ledos, Desbarolles, les frères Adrien et Joséphin Péladan avec lesquels il s'occupe sérieusement de chiromancie, de physiognomonie, d'astrologie etc. En plus de nombreux articles sur l'art et la philosophie dont « De l'insuffisance de la critique philosophique » paru dans *le Redressement*, 21 mars 1868, on lui doit deux contes fantastiques *L'Ile de Vérité* et *La Clé de Diamant* riches de symbolisme et de métaphysique. Pressentant sa fin proche, il regagne Oullins (Rhône) et y meurt le 3 mars 1890. Il a laissé de nombreux manuscrits inédits dont les plus importants seront sans doute publiés par les soins de la *Société P.F.G. Lacuria* fondée par J.P. Bonnerot à la fin des années 1970.

Cf. Bonnerot, J.P., « Introduction » dans Lacuria, P.F.G., *Les Harmonies de l'Etre exprimées par les nombres*, Le Haut Blosne-Rennes, Awac-Bretagne, 1978.

LAFFON-MAYDIEU Henri (1845-1913)

Ecclésiastique. Né Louis-Honoré-Joseph-Henri Laffon-Maydieu le 17 février 1845 à Castelnaudary (Aude). Issu d'une des plus nobles familles de la région, il est le fils de Jean-Pascal-Léon

Laffon-Maydieu, propriétaire, et de madame née Jeanne-Victoire-Zoé d'Izalguier. Brillant élève au collège Sainte-Marie de Toulouse, suite à son ordination en 1868 il devient vicaire de l'église Saint-Jean, sa paroisse d'origine. En 1875 il est nommé aumônier du couvent des orphelines avant de se voir confier la cure de Saint-François d'Assise en 1879, charge pastorale qu'il assumera jusqu'à sa mort survenue à Castelnaudary le 4 septembre 1913. Menant une vie que d'aucuns qualifient de « trop cachée », on lui reconnaît de très amples connaissances sacrées et profanes qui lui ont valu de se ranger parmi les prêtres les plus compétents et les plus érudits du diocèse de Carcassonne. Nommé chanoine honoraire en 1881, il était par ailleurs l'un des plus anciens membres de l'Union apostolique des prêtres du Sacré-Cœur. Il semble avoir été en contact avec Louis Lechartier dans le cadre de l'*Institut d'études cabbalistiques* (Guillebert, H. de, dans *Revue internationale des sociétés secrètes*, partie occultiste, déc. 1930, p. 359).

Cf. Ajac, G., « Monsieur le chanoine Laffon-Maydieu », *Semaine religieuse de Carcassonne*, 1913.

LALANDE **Emmanuel** (1868-1926)

Médecin et occultiste connu aussi sous le pseudonyme de Marc Haven. Né Emmanuel-Marc-Henry Lalande le 24 décembre 1868 à Nancy. D'ascendance bourguignonne par son père Charles-Marc Lalande, censeur de lycée, et dauphinoise par sa mère née Labastie. Il amorce ses études à Montpellier, les poursuit à Toulouse et à Auxerre et obtient son baccalauréat au lycée de Sens où son père avait été muté en 1881. Dès l'âge de douze ans il se passionne pour les nihilistes russes et, quelques années plus tard, pour l'œuvre de Joséphin Péladan. Après sa classe de philosophie et une année d'élémentaires, il monte à Paris et s'inscrit en médecine à la rentrée de 1887. Docteur en médecine avec une thèse consacrée au médecin et alchimiste du moyen âge *Arnaud de Villeneuve* (1896), par la suite il sera reçu externe des Hôpitaux de Paris. Entretemps il avait donc vu à s'intéresser aux sciences parallèles et, plus spécialement, « aux conceptions que la philosophie classique dédaigne ou redoute : Jacob Boehme, Denys l'Aréopagite, Kabbale etc. ». Introduit dans le cercle occultiste de la Librairie du merveilleux en 1891, il y avait fait la connaissance de Lucien Chamuel et d'un confrère étudiant en médecine Gérard Encausse déjà connu sous le nom de Papus. Ce dernier l'introduit auprès de Stanislas de Guaïta sous la direction duquel il décide de préparer une thèse de doctorat en kabbale : « Explication inédite d'une planche de Khunrath » (1893). Membre du Grand conseil de l'ordre Martiniste en remplacement de Joséphin Péladan, collaborateur à *l'Initiation*, au *Voile d'Isis* et à *Psyché*, sur le conseil de Papus il se fixe à Lyon dès 1896 afin de procurer au maître Philippe un coadjuteur pourvu des titres officiels de médecine.

Fortement impressionné par la personnalité du thaumaturge, il épouse sa fille Victoire Philippe le 2 septembre 1897. Veuf dès 1904 il n'en continue pas moins d'évoluer dans l'entourage du maître. Son « étude historique et critique sur la Haute magie » *Le Maître inconnu Cagliostro* (1912) s'inspire d'ailleurs largement de la personnalité du guérisseur de Lyon. En mars 1913 il se remarie avec madame veuve Olga Marshall née Chestakoff, une adepte de longue date du maître Philippe. Il quitte alors l'hôpital Saint-Luc de Lyon et s'installe à Nice où il est d'abord affecté à un hôpital complémentaire puis à la section militaire de l'hôpital de Nice. Après la guerre il ouvre un cabinet privé de radiologie ; presque aussitôt il éprouve des difficultés de santé qui l'amènent à réduire ses activités professionnelles. Assisté de son disciple Emile Bourdon plus connu sous le pseudonyme de Daniel Nazir, il entreprend alors la traduction du *Tao-to-King* et, à cet effet, entretient une correspondance avec Albert de Pouvourville dit Matgioï. Plus souvent à Paris que dans le Midi, il liquide son cabinet niçois en 1924 et s'installe dans la banlieue parisienne où il décède le 31 août 1926. Sa dépouille repose près de celle du maître Philippe au cimetière de Loyasse à Lyon. On lui doit quelques poèmes *Turris Eburnea* (1892), une présentation des fragments du *Zohar de Jean de Pauly* (1904), diverses traductions et réimpressions d'ouvrages anciens et rares tels le *Mutus Liber* (1914), un numéro spécial de la revue *Psyché* intitulé « Le corps, le cœur de l'homme et l'Esprit » (1927) de même qu'une étude sur *Le Tarot* (1937) publiée par les soins de Daniel Nazir qui avait déjà vu à rassembler en un recueil les articles et préfaces de son maître : *Cui lumen ei et amor* (1925).

Cf. Lalande, Mme E., *Marc Haven (Le Docteur Emmanuel Lalande)*, Paris, Editions Pythagore, 1934.

LALLEMENT **Daniel** (1892-1977)

Ecclésiastique, professeur de philosophie. Né Daniel-Joseph Lallement le 19 décembre 1892 à Sedan (Ardennes). Fils de Eugène-Alexandre Lallement, sculpteur, et de madame née Irma Leroy. Il rejoint le grand séminaire de Reims en 1909 et achève ses études théologiques à l'Angelicum de Rome où il est le disciple du père Garrigou-Lagrange o.p. En congé à Sedan au moment de la déclaration de la guerre, il se trouve rapidement en zone occupée ; ainsi, de 1914 à 1918 il enseigne la philosophie au collège Turenne (Sedan) et met sur pied une chorale grégorienne. Au len-

demain de la guerre il s'inscrit à la Faculté de philosophie de l'Institut catholique de Paris. Ordonné prêtre en avril 1919, il obtient sa double licence de philosophie en 1921. A la rentrée qui suit, Jacques Maritain, professeur à la Faculté, retient ses services comme suppléant. En 1923 il se voit offrir la chaire de sociologie et oriente dès lors son enseignement vers la morale sociale.

Deux ans plus tard, il apparaît comme l'un des principaux directeurs spirituels des Cercles thomistes récemment fondés par le père Peillaube et, à ce titre, s'occupe d'un jeune fervent guénonien, Marcel Colas. Peu après, il engage une démarche auprès du père Félix Anizan o.m.i. pour que soit mis un terme à la collaboration de René Guénon à *Regnabit* (informations fournies par M. Colas). Au début des années 1930 il ajoute à sa tâche l'enseignement de la métaphysique, sa discipline de prédilection qui, après l'obtention de son doctorat de philosophie scolastique, occupera toute sa charge professorale de 1938 à 1963. Considérant que « la philosophie moderne, en se subjectivant, avec Descartes et ses successeurs, a perdu le contact authentique avec le réel, pour ne plus que se diluer et se disperser en de multiples constructions intellectuelles, qui procèdent plus de la virtuosité créatrice de leurs auteurs que de l'observation humble et docile de la réalité », il incline à opposer à la pensée dite « moderne » un refus radical. « Personnalité riche mais secrète », il se retire chez les Petites sœurs de la Sainte-Vierge, congrégation dont il s'était vu confier la direction spirituelle depuis sa fondation (1945), et consacre les dernières années de sa vie à la pratique et à la diffusion de la vie contemplative. Chanoine honoraire de Paris et de Reims, il est décédé à Paris le 8 février 1977.

Cf. Milet, J., « Le chanoine Daniel Lallement (1892-1977) », *Nouvelles de l'Institut Catholique de Paris*, juin 1978.

LALOY Louis (1874-1944)

Musicologue et sinologue. Né Ernest-Alfred-Louis Laloy le 18 février 1874 à Gray (Haute-Saône). Fils de Léon-Louis Laloy, contrôleur des contributions directes, et de madame née Aline Voith. Après ses études au lycée Henri IV il prépare l'Ecole Normale Supérieure, soutient une thèse de doctorat ès lettres : *Aristoxène de Tarente, disciple d'Aristote, et la musique de l'Antiquité* (1904) et subit avec succès les épreuves de l'agrégation ; d'autre part, il poursuit sa formation musicale à la Schola cantorum sous la direction de Vincent d'Indy. En décembre 1906 il épouse mademoiselle Babaïan Chouchassique, pianiste de concert, qui lui donnera trois enfants. Installé à Meudon de 1909 à 1940, le couple y reçoit plusieurs amis : les Debussy, les Maritain, Bergson, Cocteau, Gide, Gabriel d'Annunzio, Francis Poulenc, André Breton, Paul Eluard etc., de même que Romain Rolland à qui Louis Laloy succède comme chargé de cours d'histoire de la musique à la Sorbonne. Il a déjà collaboré à divers périodiques spécialisés, assumé la rédaction de la *Revue musicale* et publié une biographie de *Rameau* (1908), de *Debussy* (1909) de même qu'une étude critique sur *La musique chinoise* (1910). L'année où il donne à lire des réflexions philosophiques *Le livre de la fumée* (1913), il devient secrétaire général de l'Opéra, poste qu'il occupe jusqu'au début de la seconde guerre.

En 1921, à l'époque où il initie René Guénon à la langue chinoise (Chacornac, P., *La vie simple de René Guénon*, 1958), il compose un drame chinois *Le chagrin dans le palais de Huan* et, l'année suivante, donne le livret d'un opéra-ballet dont Albert Roussel assura la musique *Padmâvati*. De même, il travaille en collaboration avec Francis Couperin, Gabriel Fauré et Georges Auric. En 1925 il devient professeur d'esthétique à l'Institut des Hautes Etudes Chinoises ; ce qui l'amène à effectuer en 1931, pour le compte du ministère de l'Instruction publique, une mission spéciale en Chine qui marque profondément sa pensée. Au retour il publie une suite de « Présages, images et mirages » *Miroir de la Chine* (1933). Il est nommé professeur d'histoire de la musique au Conservatoire national de Paris en 1937. Retiré à Dôle (Jura) en 1940, il y meurt le 3 mars 1944. Il laisse plusieurs créations musicales, rétrospectives musicologiques et traductions, ces dernières tirées, pour l'essentiel, du répertoire extrême-oriental tels *Légendes des immortels* et *Contes magiques*.

Cf. Dietschy, M., « Louis Laloy (1874-1944) », *Bulletin de la société des amis de Meudon*, n° 142, 1977.

LANDRIOT Jean-Baptiste (1816-1874)

Prélat, spécialiste du symbolisme religieux. Cf. *Catholicisme*, vol. VI, Paris, Letouzey et Ané, 1967.

LANTOINE Albert (1869-1949)

Erudit maçon. Né Albert-Louis Lantoine le 31 janvier 1869 dans la maison de Robespierre à Arras. Fils de François-Xavier Lantoine, maître menuisier, et de madame née Célestine-Elisabeth Lesage. Il publie d'abord divers recueils de poésie *Pierres d'Iris* (1889), *L'aveugle aux colombes* (1896), *Le livre des heures* (1902), deux romans *Les Mascouillat* (1898) et *La caserne* (1899) et quelques ouvrages de critique *Sur le temps présent. La lanterne cynique* (1918), *Les roseaux de Midas* (1919), *Paul Verlaine et quelques-uns* (1920), où il utilise à l'occasion le pseudonyme de Simon Weimars.

Entre temps il amorce son œuvre consacrée à la maçonnerie

Les Francs-maçons au théâtre, avec un Essai de bibliographie du théâtre maçonnique (1919), plus tard il allait dresser une importante *Bibliographie de l'ordre des Templiers* (1928) et étoffer la biographie d'*Un précurseur de la Franc-maçonnerie John Toland* 1670-1722 (1928). Il est surtout connu pour ses trois volets relatifs à l'*Histoire de la Franc-maçonnerie française* I. *La Franc-maçonnerie chez elle* (1925) II. *Le Rite Ecossais Ancien et Accepté* (1930) III. *La Franc-maçonnerie dans l'Etat* (1935). Il y a lieu de signaler aussi *Hiram couronné d'épines*, en 2 vol. (1926) et, à la suite de ses contacts avec le père Joseph Berteloot s.j., sa *Lettre au Souverain Pontife* (1937) appelant un apaisement des relations entre la maçonnerie et l'Eglise catholique. Au lendemain d'un voyage dans les Balkans, il avait publié quelques notes et impressions *L'abdication du soleil* (1931) et donné une analyse des *Lettres philosophiques de Voltaire* (1932). On lui doit également *Les lézardes du Temple* (1939), une étude des *Sociétés secrètes actuelles en Europe et en Amérique* (1940) et quelques réflexions sur le destin de la maçonnerie *Finis Latomorum? La fin des Francs-maçons?* (1950). Membre du Grand conseil du Rite Ecossais et Vénérable de la loge *Le Portique*, il est décédé à Paris le 7 mars 1949.

Cf. Ligou, D., *Dictionnaire universel de la Franc-Maçonnerie*, vol. II, Paris, Editions de Navarre et Editions du Prisme, 1974.

LARMANDIE Léonce de (1851-1921)

Homme de lettres et ésotériste. Né Léonce-André-Dieudonné de Larmandie le 16 octobre 1851 au château de la Sudrie, commune de Bourrou (Dordogne). Fils de Charles-Joseph de Larmandie, juge de paix, et de madame née Noëmi-Elisabeth de Cosson de la Sudrie. Après de brillantes études classiques chez les jésuites de Sarlat, il prépare mathématiques spéciales à l'école de la rue des Postes puis au lycée Saint-Louis et devient ainsi, en 1870, admissible à l'Ecole Polytechnique. 1874 le trouve attaché à la Direction de la comptabilité au ministère de l'Instruction publique et l'année suivante, lors même qu'il obtint sa licence de droit (1875), il passe à la Direction de l'Enseignement supérieur en tant que rédacteur. *Neiges d'antan* (1877) amorce son œuvre poétique. Préparateur de physique et de chimie du professeur Villa au Museum en 1879, au tournant des années 1880 il dispense l'enseignement de la philosophie et de l'histoire au collège jésuite de la rue de Madrid et prend dès lors un intérêt actif à la politique ; candidat conservateur révisionniste dans différents quartiers de Paris de 1881 à 1890, il mènera plus tard campagne en faveur de la révision du procès Dreyfus (1898-1899).

A l'époque où il devient professeur de mathématiques au collège Stanislas (1886), sa rencontre avec Joséphin Péladan provoque en lui un « coup de foudre spirituel » qui confirme son orientation littéraire idéaliste et mystique. Parrainé par François Coppée et Ferdinand Fabre, il est élu membre de la Société des gens de Lettres en 1887 ; il sera titularisé en 1890 et assumera la vice-présidence de la Société en 1896 et 1899. Le premier volet de sa *Comédie mondaine* en 11 volumes paraît en 1888. On lui doit aussi de nombreux poèmes en prose tel *La montée au ciel* (1895-1896) à travers *Le sentier des larmes*, le *Chemin de la croix* et *Au-delà* et quelques pièces dramatiques dont *Hacelda, la mère de Judas* (1897), *L'envers des légendes, Olopherne* (1900) et *Le Mystère de la Rédemption* (1900).

Membre de l'*ordre du Temple et du Graal* avec le titre de commandeur de Geburah, en 1890 il seconde Joséphine Péladan — en rupture avec l'*ordre kabbalistique de la Rose-Croix* de Stanislas de Guaïta — lors de la création de la *Rose-Croix catholique* et ne tarde pas à publier des notes sur l'ésotérisme *Eôraka* (1891) fustigé par monseigneur d'Hulst dans son article « Occultisme et christianisme » paru dans le *Correspondant*. De 1892 à 1897 il occupe un rôle de premier plan au sein des Salons annuels de la Rose-Croix dont il rend compte dans *l'Entracte idéal* (1903). Entretemps, au côté de Grillot de Givry il est membre du comité de rédaction de la *Renaissance idéaliste* (1895-1896), collabore au *Voile d'Isis* et reçoit à sa table l'abbé Mugnier et J.-K. Huysmans (Fonds Lambert, bibliothèque de l'Arsenal). Peu après il donne à lire un essai sur *Magie et religion* (1898) et, quelque dix ans plus tard, *L'aventure Hermétique* (1907). Ami du poète Germain Nouveau interné en 1891 à la suite d'une crise mystique, il éditera certains de ses poèmes *Savoir aimer, poésies d'Humilis* (1910) avant de se découvrir lui-même victime de troubles psychiques provoqués par la disparition de ses trois fils morts au champ de bataille. Cette perte momentanée de la raison l'amène à vivre une expérience schizophrénique comparable à celle de Gérard de Nerval. Il est décédé au château de Pouvols, commune de Villamblard, le 30 janvier 1921.

Cf. Archives de la Société des Gens de Lettres ; Curinier, C.-E., *Dictionnaire national des contemporains*, vol. II, Paris, Office général d'édition, de librairie et d'imprimerie, 1901-1906.

LEADBEATER C.W. (1847-1934)

Clergyman australien, consacré en 1916 évêque de l'Eglise Catholique libérale, à forte tendance théosophique, dont il devint président en 1923 ; inspirateur de Annie Besant. Cf. Lantier, J., *La Théosophie*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1970.

LEBASQUAIS Elie voir BENOIST Luc

LEBEY André (1877-1938)

Homme de lettres et franc-maçon. Né le 10 août 1877 à Dieppe (Seine-Maritime). Fils de Georges Lebey, associé d'agent de change, et de madame née Jeanne-Marie-Charlotte Dinet. A la fin du XIXème siècle il fréquente la Librairie de l'art indépendant de Edmond Bailly où il fait la connaissance de Jean de Tinan; quelques années plus tard il relatera les souvenirs de cette amitié *Jean de Tinan. Souvenirs et correspondance* (1922). Il collabore alors à *la Plume* et, en compagnie de Pierre Louys et Paul Valéry, fonde la revue *le Centaure*. Poète, essayiste et historien, l'ensemble de son œuvre ne compte pas moins d'une quarantaine de titres.

Lors même qu'au côté de Léonce Fabre des Essarts et René Guénon il assiste au cours de monseigneur Lacroix consacré au « Catholicisme sous la Révolution » à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, il est initié à la loge *Victor Hugo* dans le cadre du Grand Orient de France en 1909. Peu après il sera nommé vice-président du Conseil de l'Ordre (1913-1919) et Grand Orateur du Collège des Rites et jouera un rôle important lors du Congrès des maçonneries alliées et neutres réunies à Paris en 1917. Député radical de Seine-et-Oise, il perdit son siège en 1919 et conserva de son expérience politique une impression plutôt amère relatée dans l'avant-propos de *L'Initiation de Vercingétorix* (1926). Parmi ses ouvrages il y a lieu de signaler, en collaboration avec Camille Savoire *Les Ateliers supérieurs du Grand Orient de France* (1924), *Dans l'Atelier maçonnique* (1926), *Isis et Pallas. Dialogue d'Orient et d'Occident* (1927), un roman *Le Vénérable et le Curé*, en 2 vol. (1928) et *La vérité sur la Franc-maçonnerie par ses documents, avec le Secret du Temple* (1935). Il est décédé à Paris le 1er janvier 1938.

Cf. Ligou, D., *Dictionnaire universel de la Franc-Maçonnerie*, vol. I, Paris, Editions de Navarre/Editions du Prisme, 1974.

LECHARTIER Louis (1853-1912)

Spécialiste de l'ésotéro-occultisme. Né Louis-Julien-Marie Lechartier le 17 juin 1853 à Plougueneuc (Ille-et-Vilaine). Issu d'une famille plus que modeste, il est le fils de Louis Lechartier, chaudronnier, et de madame née Anne Mury. Après ses études primaires chez les Frères, il s'initie au latin sous la direction du vicaire de la paroisse, l'abbé Marquis. Sur la recommandation de son curé, l'abbé Brillu, à la rentrée de 1867 il est admis en quatrième au petit séminaire de Notre-Dame de Langonnet dirigé par la congrégation des pères du Saint-Esprit. Désireux de devenir un jour missionnaire, il est aussitôt reçu postulant. Néanmoins, en raison de son jeune âge, de la « légèreté » de son caractère, son admission comme scolastique sera reportée à la fin de sa troisième au printemps 1869. L'année suivante il développe un intérêt poussé pour la géologie et certaines questions philosophiques jugées quelque peu « excentriques ». En août 1871, lors même qu'il vient de refaire sa seconde, il est congédié du scolasticat en raison, d'une part, de sa santé déficiente qui vient de le reléguer à l'infirmerie une bonne partie de l'année et, d'autre part, de sa conduite disciplinaire, religieuse et morale (manque de respect envers ses professeurs et supérieurs — ne se croit plus appelé à la vie religieuse — soutient des opinions plus ou moins orthodoxes — ne comprend plus rien à l'humilité et est gonflé d'amour-propre — considère que les autres se trompent et que lui seul a raison) jugée inacceptable.

Après un bref séjour dans sa famille, l'abbé Marquis réunit la somme nécessaire pour envoyer Lechartier comme apprenti-horloger à Pouancé dans le Maine-et-Loire. Quelques mois plus tard il rejoint la région parisienne et devient professeur de cours préparatoires d'abord à Argenteuil, à Ivry-sur-Seine puis à Montmorency. En 1875, après une période sans emploi, il décroche un poste de gratte-papier à la gare de Lyon. Il a dès lors abandonné toute pratique religieuse et mène une vie qualifiée par lui-même d'« aventureuse ». En avril 1876, malheureux comme pas un dans « le Monde » voué à l'escroquerie et au libertinage et qui lui apparaît comme un enfer, il avoue son « entêtement insensé » qui l'a fait quitter le scolasticat et sollicite auprès du père Pellerin sa réadmission en vue de se préparer à devenir missionnaire en Afrique noire. Dans l'obligation de rembourser certaines dettes contractées dans des moments de détresse, il reprend l'enseignement à Ivry avant de réintégrer — un peu contre le gré du père Xavier Libermann, neveu du fondateur de la congrégation des pères du Saint-Esprit — le scolasticat de Notre-Dame de Langonnet en janvier 1878 et d'y effectuer sa rhétorique. Le 19 mars 1879, alors en classe de philosophie, malgré la sécheresse avouée de son cœur mais acquis et confiant en la volonté de Dieu, il est réadmis comme scolastique. Ses supérieurs notent qu'il est original, discuteur, opiniâtre, qu'il prend facilement le faux, qu'il ne fait pas nécessairement ce qu'il devrait et, en conséquence, ses notes ne sont pas en rapport avec ses capacités ; néanmoins le père Libermann est maintenant confiant que les vœux ne pourront que fortifier sa vocation.

Au terme de sa classe de philosophie en juillet 1879, il demande à séjourner quelques jours dans sa famille par souci de ses frère et sœur et de sa mère, veuve depuis 1870, remariée depuis quelques mois et dont le ménage paraît déjà chancelant. En septembre ses supérieurs sollicitent auprès de l'abbé Marquis un rapport sur son séjour à Pleugueneuc. Dans sa lettre l'abbé Marquis signale d'une part, que son ancien protégé n'a eu de cesse de lui

répéter « qu'il est indigne du sacerdoce parce qu'il a commis trop d'horreurs dans le cours de sa vie » mais que néanmoins il est bien décidé à se conformer à la volonté de Dieu appelée à se manifester par la bouche de ses supérieurs et, d'autre part, que ses études philosophiques semblent laisser beaucoup à désirer compte tenu que les questions qu'il a soulevées auprès de ses professeurs n'ont pas reçu de réponses qui le satisfont ; résultat, il a depuis adopté « des idées étranges que l'on ne rencontre nulle part ». Envoyé chez les pères du Saint-Cœur de Marie à Chevilly pour une période de réflexion, Lechartier a l'occasion de s'entretenir plus longuement avec le père Libermann qui note dans son rapport, daté de la mi-octobre 1879, que cet « esprit enthousiaste et exalté est maintenant pénétré de l'idée qu'il est appelé à réformer la philosophie de fond en comble, de dénoter saint Thomas, la scolastique et, en général, l'enseignement de la philosophie tel qu'il a lieu dans les écoles catholiques. Cette idée paraît chez lui à l'état d'idée fixe. J'ai essayé de tous les moyens soit pour la combattre, soit du moins pour la lui faire considérer comme une tentation et une idée sotte qui le conduirait à Bicêtre ou à Charenton. Rien n'y a fait et aujourd'hui il est plus convaincu que jamais de sa prétendue mission ». Sur l'invitation de son directeur spirituel, Lechartier adresse au père Général, les 18 et 21 octobre 1879, deux lettres où il requiert à nouveau d'être délié de son engagement et de ses vœux au motif qu'il est « irrésistiblement sollicité de poursuivre sur les sciences, la philosophie et l'enseignement une série d'études et de travaux » inconciliables avec les règles de la congrégation. Son objectif, précise-t-il, est de tourner à la gloire du Verbe éternel « cette immense barricade d'expériences et de découvertes que les impies de nos jours prétendent dresser contre son Eglise et contre lui ». Dorénavant tout le reste l'indiffère et l'ennuie... et il a peine à croire que cette immense source d'exaltation qui le jette en pleine dévotion puisse émaner du Malin ; néanmoins il veut se soumettre à l'avance à la décision de ses supérieurs. Conscient qu'il lui faudra maintenant rembourser les frais de sa formation (trois mille francs) à la congrégation, peu après il annonce à l'abbé Marquis « C'est fini : je rentre dans le Monde » et lui précise son grand projet : « composer un ouvrage où toutes les sciences de la Nature viendront attester la nécessité de la Révélation, la vérité, la splendeur et la sublimité de notre sainte Religion, le néant et la Grandeur de l'homme. Pour cela, je traiterai successivement l'Astronomie, la Géologie, la Minéralogie, la Botanique, la Zoologie, l'Anthropologie, la Pneumatologie, la Physique et la Chimie dans la Cosmologie ; la Psychologie que je conçois en ce moment comme distincte de l'Anthropologie et de la Pneumatologie, la Théologie naturelle et l'Ontologie. (...) que ne puis-je vous exprimer tout ce qui se passe au fond de mon

âme, à la contemplation de cette pensée : 'Le Triomphe de la Croix et de l'Eucharistie sur les faux savants et les faux politiques de nos jours' ».

Alors qu'il songeait à rejoindre Paris de manière à fréquenter le plus souvent la Bibliothèque nationale, au printemps de 1884 nous le retrouvons dans sa ville natale où il semble avoir repris l'ancien métier de son père. Ainsi, son premier article paru dans l'organe naundorffiste (il est acquis à la cause depuis au moins 1881) fondé par l'abbé Henri Dupuy *la Légitimité* est signé « Louis Le Chartier O† N+, chaudronnier, de Pleugueneuc (Ille-et-Vilaine) ». Peu après il rejoint l'abbé Dupuy à Bergerac et l'accompagne à Lyon où il fait la connaissance de madame Boitet et autres « voyants spirites » acquis à la cause naundorffiste. Au retour il s'installe à Toulouse et devient dès lors membre de la direction centrale de *la Légitimité*. Méfiant vis-à-vis de toute la « mystagogie » qui entoure la cause de Charles XI (fils de Naundorff), il rédige plusieurs articles dénonciateurs que l'abbé Dupuy se refuse à publier. A l'automne 1884 il donne à lire une brochure *Le Salut de la France ou Charles XI proclamé. Evasion, vie, identité de Louis XVII* avant de se séparer du groupe de l'abbé Dupuy. Le 1er janvier 1885 *le Messager de Toulouse* dirigé par Firmin Boissin publie une lettre où Lechartier expose les raisons de sa dissidence qui tiennent en un formel désaccord avec les principes religieux et politiques qui animent les amis de l'abbé Dupuy ; de même il dénonce la *Milice royale des Francs du Sacré-Cœur* récemment fondée à Lyon par l'abbé Dupuy et dont les statuts et le programme apparaissent comme une « imitation dénaturée » d'un projet « franchement national et chrétien » suggéré par lui-même et qui est le fruit de plus de dix ans d'études sociales et théologiques. Dans une seconde lettre adressée le 2 avril 1885 à Eugène Veuillot directeur de *l'Univers*, il dénonce à nouveau « les misérables inventions mystico-politiques et les menées véritablement sataniques de ces néo-naundorffistes » et, en juin 1885, l'abbé Dupuy insère dans les colonnes de sa revue une nouvelle lettre de Lechartier qui signale les accointances de la *Milice royale des Francs du Sacré-Cœur* avec la « Doctrine céleste » de Vintras et précise que les statuts proposés se voulaient « le contre-pied de la Franc-Maçonnerie — qu'il a étudiée à ses risques et périls, dans toutes ses formes et transformations — et en parfaite harmonie avec les enseignements infaillibles de la sainte Eglise, alors que les actuels statuts de la Milice, à l'instar de tous les statuts de la Franc-Maçonnerie, consacrent, en bas, le jugement et la souveraineté des foules ; en haut, la tyrannie du pouvoir civil » ; il n'en déclare pas moins vouloir demeurer fidèle à la cause de Charles XI.

En octobre 1886, dorénavant marié à madame née Germaine

Marty et installé à Toulouse où il exerce le métier de publiciste, il est de nouveau en contact avec les pères du Saint-Esprit qui semblent marquer leur défiance vis-à-vis du « personnage ». A la rentrée de 1890, par l'entremise du père Emonet supérieur général des spiritains, il est recruté comme professeur de grec pour un collège que la congrégation vient d'acquérir à Castelnaudary et où il aura pour directeur un ancien confrère à Notre-Dame de Langonnet, le père Voegtli. Actionnaire (1 part sur 360) du collège, il provoque un procès contre l'ancien propriétaire et fondateur de l'établissement l'abbé Le Camus, procès que les pères du Saint-Esprit voulaient absolument éviter en traitant à l'amiable. Congédié du collège en juin 1894 à la fin des vacances, lors de son passage à Paris notre érudit hébraïsant « très au courant des idiomes orientaux et occultes » émerveille les amis de Abel Clarin de la Rive. Ce dernier lui donne alors à décrypter le « Gennaith Menngog » de même que divers textes remis par Léo Taxil et a recours à sa compétence pour son ouvrage *La Femme et l'enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle* (1894). Mis au courant du procès dans lequel Lechartier est impliqué à Castelnaudary, en janvier 1895 Clarin de la Rive tente en vain de lui obtenir les services de Me de Saint-Auban. Lechartier perd alors son procès qui se solde par mille francs d'amende et un mois de prison. En mai 1895 Clarin de la Rive rappelle à l'abbé de Bessonies : « N'oubliez pas l'affaire Lechartier, cet excellent homme a réellement besoin qu'on prenne en considération sa situation lamentable. » (Fry, L., *Léo Taxil et la Franc-Maçonnerie*, 1934). Tout en poursuivant ses activités dans le cadre de son humble *Institut d'études cabalistiques* créé à Toulouse et qui semble avoir été fréquenté par Léo Taxil, Jules Doinel, le père Marc Voegtli, le chanoine Henri Laffon-Maydieu, Henri Guillebert des Essars etc. (Guillebert, H. de, *Revue internationale des sociétés secrètes*, partie occultiste, décembre 1930, p. 359), il exerce le métier d'horloger. Décédé à Toulouse le 1er février 1912, on rapporte qu'au lendemain de sa mort, sa bibliothèque et tous ses dossiers furent hâtivement achetés, à l'insu de ses amis, par quelques inconnus « dont nul ne sait l'usage qu'ils en ont pu faire ».

Cf. Archives générales de la congrégation des pères du Saint-Esprit, Paris.

LE COUR Paul (1871-1954)

Hermétiste chrétien. Né Paul-René-Auguste Lecour le 5 avril 1871 à Blois. Fils de Ferdinand-Rodolphe Lecour, négociant, et de madame née Maria-Amélie Couillard. Orphelin de père dès l'âge de quatre ans, il est élevé par une mère sévère et peu affectueuse. Au moment où il poursuit ses études classiques au petit séminaire

Saint-Louis, il se complaît dans la lecture de Jules Verne de même que dans les ouvrages de l'astronome Camille Flammarion et du spirite Léon Denis. A dix-huit ans il découvre Platon qui influence dès lors son orientation intellectuelle et spirituelle. Il s'exerce aussi au violon, au dessin et à l'aquarelle. Abandonnant son projet de devenir marin, en 1894 il entre au ministère des Finances et devient percepteur en 1899. L'année précédente un premier voyage en Italie l'avait amené à être témoin des premières expériences scientifiques effectuées sur le Suaire de Turin qui lui apparaît comme « la seule preuve irréfutable de l'existence du Christ ». En octobre 1901 il épouse mademoiselle Valentine-Antoinette Aubé, artiste et médium, qui lui donnera une fille mais dont il se séparera quelques années plus tard.

En 1905 il s'installe à Paris et devient rédacteur au ministère des Travaux publics. Peu après il s'occupe d'études spirites et métapsychiques notamment avec le docteur Geley et procède à des expériences qui l'amènent à « communiquer » avec Louis-Claude de Saint-Martin confirmant d'autant son intérêt pour l'ésotéro-occultisme. Il collabore de même aux *Annales de sciences psychiques*. Mobilisé en 1914, des troubles oculaires le conduisent à être versé dans le Service de santé où il sert comme infirmier. Au lendemain de sa démobilisation il effectue plusieurs randonnées exploratoires en canotage, précise son hypothèse qui prend appui sur Platon : l'existence de l'Atlantide, et amorce sa collaboration à de nombreux journaux et périodiques tels *le Mercure de France*, *la Nouvelle revue*, *l'Illustration*, *Comédia*, *l'Intransigeant*, *Paris-Midi*, *Paris-Presse*, *Aesculape*, la *Revue Théosophique*, les *Cahiers métapsychiques*, *le Voile d'Isis*, *le Messager d'Athènes*, etc.

Après avoir été en contact avec la *Société théosophique* et effectué un bref séjour à l'école de l'anthroposophe Rudolf Steiner à Dornach (Suisse), il est impressionné par l'article de Louis Charbonneau-Lassay consacré aux graffitis du donjon de Chinon paru dans *Regnabit* et, peu après, il est mis au courant de l'existence du *Hiéron* de Paray-le-Monial. En novembre 1923 il se rend sur place où il entre en relation avec un des derniers survivants du groupement, mademoiselle Jeanne Lépine-Authelain qui, en lui léguant la chevalière du baron Alexis de Sarachaga, le considère dès lors comme le continuateur de cette école d'ésotérisme chrétien. Par ailleurs il éprouve une vive sympathie pour l'œuvre de l'abbé Paul Lacuria et les travaux de l'abbé Louis Le Cardonnel. Le 24 juin 1926, entouré d'universitaires et d'académiciens, il crée la première *Société d'études atlantéennes* qui ne tarde pas à se diviser entre matérialistes et spiritualistes ; Paul Le Cour donne alors sa démission et, à l'automne 1927, inaugure le groupe des *Amis d'Atlantis* en lui annexant pour organe la revue *Atlantis* qui lui survivent toujours.

Parallèlement il inaugure à Arès, sur le bassin d'Arcachon, un

centre de vacances pour adultes *Pignada Atlantis* fréquenté par Maurice Martenot, René de Obaldia, André Jolivet, Jean Anouilh etc. et publie son premier ouvrage *A la recherche d'un monde perdu : l'Atlantide et ses traditions*. Si, d'une part, il s'intéresse à *Regnabit* et collabore efficacement avec Louis Charbonneau-Lassay qui signe quelques articles dans sa revue, d'autre part, ses divergences par rapport à René Guéonn axé sur la métaphysique orientale sont précisées dans « L'Atlantide et la métaphysique occidentale » paru dans *la Nouvelle revue* à l'automne 1927. Dans les années 1930 et jusqu'à la guerre il effectue de nombreux voyages d'études, tient des conférences aux quatre coins de l'Europe et poursuit la publication de ses ouvrages *Le septième sens, l'Aisthésis* (1931), *L'Ere du Verseau, le secret du zodiaque et le proche avenir de l'humanité* (1937) où, reprenant des propos de Wells dans la perspective d'une nouvelle « théocratie mondiale », il croit venu le temps d'« un christianisme qui adopterait pour symbole le Christ ressuscité foulant aux pieds une croix brisée » et *La Crète et ses mystères* (1940). Quoique *Atlantis* se voit refuser l'autorisation de paraître sous l'Occupation, son directeur n'en publie pas moins *Hellénisme et christianisme* (1942). Parmi ses ouvrages d'après-guerre signalons *L'Evangile ésotérique de Saint-Jean* (1951), *Saint Paul et les Mystères chrétiens* (1953) et, à titre posthume, quelques réflexions autobiographiques *Ma vie mystique* (1955) où il lui apparaît en définitive que le christianisme comporte deux enseignements « l'un pour la masse, celui de l'Eglise de Pierre, l'autre pour une élite, celui de l'Eglise de Jean, la première judéo-chrétienne, la seconde helléno-chrétienne ». Il est décédé à Vincennes (Seine) le 5 février 1954.

Cf. Arès, J. d', « Les grandes lignes de la vie et de l'œuvre de Paul Le Cour » *Atlantis*, mai-août 1971 ; Le Cour, P., *Ma vie mystique*, Paris, Omnium littéraire, 1955.

LE LOUP Yvan voir SEDIR Paul

LENAIN Yvan (1907-1965)

Juriste. Né le 30 mars 1907 à Schaerbeek (Belgique). Licencié en droit de l'université catholique de Louvain (1930) et avocat à la Cour d'appel de Bruxelles. Dès 1926 alors qu'il est encore étudiant, il fonde un mouvement spiritualiste avec pour objectif de regrouper les forces désireuses d'œuvrer à une « restauration de l'intelligence ». Le mouvement allait être servi par la publication de cahiers trimestriels connus sous le nom de *la Nouvelle Equipe* (1926-1932) auxquels s'associèrent des noms aussi prestigieux que Georges Bernanos, Paul Claudel, Jacques Maritain, Gabriel Marcel, Jacques Madaule, Daniel-Rops, Stanislas Fumet,

Olivier Lacombe, Emile Dermenghem etc. Suite à une longue période de silence et de germination, il prend ses distances par rapport aux modes d'expression inspirés du renouveau thomiste et subit l'influence de Léon Bloy. Dorénavant éveillé à la perspective universelle du symbole — « une science en voie de formation qui, tout en ne se réclamant pas de la raison, n'entend pas l'abolir pour autant » — et encouragé par les ouvrages du père Victor Poucel s.j., il crée les *Cahiers du Symbolisme chrétien* ; sept numéros paraîtront de 1948 à 1954. Ses nouveaux amis le cabaliste Paul Vulliaud et l'exégète Frank Albert-Duquesne de même que certains anciens tel Marcel Lallemand surent apporter leur contribution à cette dernière initiative pour un renouveau du symbolisme. Il est décédé à Bruxelles le 13 mars 1965.

Cf. Louis, A., « Réflexion sur la mort d'Yvan Lenain », *La Relève* (Bruxelles), 27 mars 1965.

LEPAGE Marius (1902-1972)

Fonctionnaire et franc-maçon. Né le 23 septembre 1902 à Château-Gontier (Mayenne). Reçu au grade d'Apprenti dans le cadre du Grand Orient de France en janvier 1926, il est élevé au grade de Maître en novembre 1927. Au tournant des années 1930 il amorce sa collaboration au *Symbolisme* où, en affinité avec l'occultisme et l'hermétisme, il s'affirme déjà comme un défenseur de la maçonnerie spiritualiste et fustige l'immixtion de la politique dans les Loges. Oswald Wirth, lui-même disciple de Stanislas de Guaïta, a tôt fait de déceler en ce jeune collaborateur son éventuel successeur pour la poursuite du renouveau de la maçonnerie spiritualiste et initiatique dite « régulière ». A la suite de la mort du maître et lors de la reprise de la parution du *Symbolisme* au lendemain de la guerre, Lepage devient rédacteur en chef de la revue — alors placée sous la direction de Johannis Corneloup — et en 1955 il hérite de la direction qu'il assumera jusqu'en 1966. Entre temps il est en relation d'amitié avec dom Edmond Neveu o.c.s.o. abbé de l'abbaye de Port-du-Salut et le swani Siddheswarananda (Lepage, M., « In Memoriam : Dom Edmond Neveu », *le Symbolisme*, janv.-février 1965), rédige avec André Bouton une *Histoire de la Franc-Maçonnerie dans la Mayenne* 1756-1951 (1951) et travaille à son œuvre capitale *L'Ordre et les Obédiences* (1956) ; ici, il déplore d'une part la coloration « anglicane » de la maçonnerie anglaise et s'insurge alors même contre la régularité telle que définie par la normative Loge-mère de Londres — il pensait par ailleurs et développera la thèse d'une légitimité française de type hermético-occultiste distincte de la filiation corporative — et, d'autre part, reproche à la maçonnerie française son matérialisme et sa politisation et

donc sa négation de toute quête transcendante. Vénérable de la loge *Volney* de Laval, en mars 1961 il organise une Tenue blanche en l'honneur du père Michel Riquet s.j. invité à entretenir les frères sur l'athéisme. Les milieux du Grand Orient de France n'allaient pas manquer de lui tenir rigueur de cette initiative reçue comme une percée cléricale. Ainsi, en novembre 1963 il juge plus opportun de joindre les rangs de la Grande Loge Nationale Française par le biais de la loge *Ambroise Paré* de Laval dont il devient plus tard Vénérable ; il est par ailleurs membre du Suprême Conseil du Rite Ecossais. Ancien Chef de Division de la préfecture de la Mayenne, il serait décédé à Laval le 1er juin 1972.

Cf. Baylot, J., « Marius Lepage », *Travaux de Villard de Honnecourt,* vol. XII, 1972.

LE SAUX Henri (1910-1973)

Bénédictin et ermite, apôtre du dialogue hindo-chrétien. Cf. *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique,* vol. IX, Paris, Beauchesne, 1976.

LÉVI Eliphas (1810-1875)

Esotéro-occultiste. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident,* Paris, C.A.L. (Grasset), 1971 ; Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains,* Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

LEWIS Spencer (1883-1939)

Fondateur de l'A.M.O.R.C. Cf. Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains,* Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

LOSSKY Wladimir (1903-1958)

Philosophe et théologien, spécialiste de la mystique. Cf. *Encyclopaedia universalis,* vol. X, Paris, 1971.

LOUIS Adolphe (1912-)

Juriste. Né le 24 août 1912 à Malines (Belgique). Fils de Renatus-Oscar-Phisteen Louis et de madame née Theodora-Octavia-Franciscia-Julia Lewen. Tôt alerté par le problème général de la connaissance et plus particulièrement par celui de la « connaissance directe de Dieu », dès sa seconde année de philosophie à l'institut Saint-Louis de Bruxelles (1932) il choisit de traiter de « la morale dans les religions hindoues ». Soucieux de mener sa

recherche avec sérieux il prend soin de consulter un spécialiste en la matière, le futur monseigneur Etienne Lamotte déjà professeur à l'université de Louvain qui lui conseille la lecture des ouvrages d'un « orientaliste assez curieux » René Guénon. Aussitôt emballé par cet auteur qui accordait « prépondérance à la Connaissance sur les théories de la connaissance », tout en poursuivant ses études de droit il s'inscrit comme auditeur libre aux cours de philosophie hindoue et de sanscrit du chanoine Lamotte. Quelques années plus tard, alors « engagé à corps perdu dans les questions de philosophie chrétienne et hindoue comparées », il fait la connaissance de Marcel Lallemand avec qui il s'entretient de Guénon et Ruysbroek avant d'être mis en contact avec le groupe constitué autour des *Cahiers du Symbolisme chrétien* de Yvan Lenain. Docteur en droit de l'université catholique de Louvain depuis 1937, il exerce présentement comme magistrat à Bruxelles. Durant de nombreuses années et jusqu'en 1977 il a été président du Conseil d'administration du Centre des activités et publications culturelles de l'Aumônerie des artistes en Belgique. Il a collaboré à de nombreuses publications juridiques de même qu'à des périodiques de caractère culturel et politique, *la Revue nouvelle, la Relève* etc.

Cf. Renseignements inédits fournis par monsieur Adolphe Louis.

LUCAS Wilfrid (1882-1976)

Poète et homme de lettres. Né Wilfrid-Louis-Eugène Lucas le 29 septembre 1882 à Caen. Fils de Eugène Lucas, journaliste, et de madame née Louise Auvray-Yvon. Sa formation académique se limite à fréquenter l'école primaire supérieure de Caen. En avril 1911 il épouse à Paris mademoiselle Marie-Thérèse Gellibert. Cette même année il amorce son œuvre poétique avec *Les roses s'ouvrent* qu'il clôturera en 1976 avec ses dernières poésies *Au soir des roses.* D'inspiration idéaliste et chrétienne, son œuvre forme un vaste « poème de l'homme » intégrant une douzaine de recueils dont les principaux sont *Les cavaliers de Dieu* (1935), *L'Evangile du soir* (1947), *Le Grand voilier des âges* (1952), *Le Porche de la mer* (1955) et surtout *La Couronne de joie* (1958). De plus, à la fin des années 1940, il a apporté sa collaboration aux *Cahiers du symbolisme chrétien* placés sous la direction de Yvan Lenain. Attaché au service des Lettres du ministère de l'Education nationale de 1951 à 1957, membre de plusieurs sociétés littéraires, président d'honneur de l'Académie d'Alsace et de l'Académie berrichonne, il a été lauréat de l'Académie française à moult reprises. Chevalier des arts et des lettres, chevalier de l'ordre de Saint-Lazare etc., il a mérité également la Croix de guerre (1914-1918). Pendant de nombreuses années il sut s'intéresser au conti-

nent englouti à l'époque du miocène : la Lémurie de l'Océan indien. Il a laissé des *Mémoires, impressions, souvenirs, pensées et réflexions* (1968). Il est décédé à Ballainvilliers (Essonne) le 7 mai 1976.

Cf. *Who's who in France*, 1975-1976.

MAINAGE **Thomas** (1878-1931)

Dominicain et universitaire. Né Lucien-Edmond Mesnage le 4 novembre 1878 à Caen. Fils de Alexandre-Constantin Mesnage, cheminot, et de madame née Marie-Augustine Mériel. Après avoir amorcé ses études chez les Frères des Ecoles chrétiennes, à quinze ans il suit sa famille à Paris et s'inscrit au petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet où il se révèle un premier de classe. En 1898 il entre chez les dominicains. Profès à Flavigny en 1899, il est ordonné prêtre en août 1903 avant de poursuivre sa formation à l'Ecole biblique de Jérusalem. Professeur d'écriture sainte et d'hébreu au Saulchoir de Kain (Belgique) de 1907 à 1910, il contribue par ailleurs au lancement de la *Revue de la jeunesse* à laquelle il fournit par la suite une collaboration régulière. Maître de conférences à l'Institut catholique de Paris jusqu'à sa mobilisation en 1914, il publie alors quelques ouvrages relatifs au phénomène de la conversion *De l'intellectualisme moderne à la foi* (1912), *Introduction à la psychologie des convertis* (1913), *La psychologie de la conversion* (1915) couronnés plus tard par *Le caractère chrétien* (1918).

Au lendemain de la guerre, il est nommé titulaire de la chaire d'histoire des religions, poste qu'il assume jusqu'au début des années 1930. Cette nouvelle orientation l'amène à se pencher, d'une part, sur *Les religions de la préhistoire : L'âge paléolithique* (1921) et, d'autre part, sur l'ésotéro-occultisme avec *La religion spirite* (1921) et *Les Principes de la Théosophie* (1922). Directeur spirituel recherché, prédicateur émérite et conférencier prisé, il publie de même une série de causeries développées autour du thème de l'*Immortalité. Entretiens sur le problème de la survivance; l'univers, les religions, l'homme, la métaphychique, la conscience, la raison, l'éternité* (1925) et, peu de temps avant sa mort, un ouvrage relatif au *Bouddhisme* (1930). Signalons enfin qu'il s'occupa pendant de nombreuses années du Cercle des étudiantes catholiques et qu'il assura le démarrage du *Dictionnaire de sociologie* demeuré inachevé. Il est décédé au couvent dominicain de Toulon (Var) le 2 août 1931.

Cf. *Catholicisme*, vol. VIII, Paris, Letouzey et Ané, 1976 ; *Année dominicaine*, oct.-novembre 1931.

MAISTRE **Joseph de** (1754-1821)

Philosophe contre-révolutionnaire et franc-maçon. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971.

MANDONNET **Pierre-Félix** (1858-1936)

Dominicain, historien et théologien. Né François Mandonnet le 26 février 1858 à Beaumont (Puy-de-Dôme). Fils de Michel Mandonnet, courtier en vins, et de madame née Madeleine Martin. A douze ans il entre au pensionnat Godefroy de Bouillon dirigé par les Frères des Ecoles chrétiennes en nourrissant l'ambition de poursuivre ses études à l'Ecole des Mines de Saint-Etienne. Passionné par la lecture des œuvres de Lacordaire, il songe alors à joindre les rangs des fils de saint Dominique. Ses parents, très affectés par la mort de deux de leurs fils, mettent d'abord obstacle à sa vocation. Il poursuit néanmoins ses études au collège Massillon (1877-1878) puis au grand séminaire où il est élevé au sous-diaconat en 1882. Peu après, avec la bénédiction de ses parents, il rejoint un des noviciats dominicains réfugiés en Espagne depuis 1880. Suite à sa profession en février 1884 il poursuit ses études théologiques à Volders (Tyrol) puis à Corbara (Corse). Ordonné en 1887 il est d'abord envoyé au couvent de Lille puis muté à Corbara en 1889 en tant que professeur. En 1891 il se voit confier la chaire d'histoire de l'Eglise dans le cadre de la nouvelle Faculté de théologie de Fribourg, poste qu'il assumera jusqu'en 1919. De cette époque date la publication de son œuvre majeure *Siger de Brabant et l'averroïsme latin au XIIIème siècle* (1899) de même que *Les écrits authentiques de saint Thomas d'Aquin* (1910) qui contribuent alors à renouveler l'étude des institutions scolaires et ecclésiastiques du moyen âge de même que l'histoire de l'aristotélisme chrétien.

Au cours des années 1920 il fonde d'abord la « Bibliothèque thomiste » (1921) aux fins d'encourager la spéculation et l'histoire thomiste puis, en collaboration avec monseigneur Beaussart et Jacques Maritain, la Société thomiste et son organe le *Bulletin thomiste* en 1924. Tôt marqué par *La poésie du Moyen Age* de Gaston Paris, « servi par un esprit audacieusement déductif et un don exceptionnel de symbiose avec les hommes du moyen âge » toute son œuvre est vouée au renouvellement de l'intelligence médiévale dans l'esprit même de Albert le Grand et de Thomas d'Aquin ; ce qui l'amène à se défier du mysticisme d'un Roger Bacon et de l'illuminisme de l'alchimiste Raymond Lulle. De même, il verra à réagir contre « la fantaisie des interprétations romantiques de Béatrice... » avant de reconnaître en *Dante, le théologien* (1935) la même trempe et le même esprit que les maî-

tres théologiens du XIIIème siècle ; René Guénon rendra compte de ce dernier ouvrage dans les *Etudes traditionnelles* en 1939. Retiré au Saulchoir de Kain (Belgique) vers la fin des années 1920, il y meurt le 4 janvier 1936.

Cf. Jacquin, A.-M. o.p., « Le Père Mandonnet », *L'année dominicaine,* 1936 ; Chenu, M.-D. o.p., « Le R.P. Mandonnet », *Bulletin thomiste,* 1936 ; *Dictionnaire de théologie catholique.* Tab. gén., vol. II, Paris, Letouzey et Ané, 1967 ; Notice de Gorce, Maxime, incluse dans le présent ouvrage.

MARÉCHAL **Joseph** (1878-1944)

Jésuite, spécialiste de métaphysique et de psychologie mystique. Né Joseph-Marie-François Maréchal le 1er juin 1878 à Charleroi (Belgique). Fils de Elie-Joseph Maréchal, enseignant, et de madame née Marie-Caroline Duerinckosc. Après de brillantes études au collège du Sacré-Cœur, il entre au noviciat de la Compagnie de Jésus à Arlon (1895). Faible de santé et sous l'emprise de maux de tête permanents, il ne fut pas admis sans difficulté. Néanmoins, encouragé par le nouveau directeur spirituel des juvénistes, le père Janssens, il se livre à l'étude avec modération certes, mais aussi avec sérieux. Sa philosophie terminée, il suit à l'université de Louvain, d'une part, les cours de sciences naturelles qui devaient le conduire au doctorat (1905) — plus tard il exprimera le regret de ne pas avoir choisi plutôt les mathématiques — et, d'autre part, les cours de psychologie expérimentale et de psychopathologie en vue de s'orienter vers la psychologie des mystiques. Tout en poursuivant ses études théologiques à Louvain (1905-1909), il assure un cours de biologie. Suite à sa troisième année de probation effectuée à Linz, en Autriche (1909-1910) couronnée par son ordination, il réintègre Louvain au titre de professeur de biologie et de psychologie expérimentale. Parallèlement, de 1907 à 1912, il donne à paraître plusieurs articles de vulgarisation dans divers périodiques dont la *Revue des questions scientifiques* et publie trois importantes études — tel « A propos du sentiment de présence chez les profanes et chez les mystiques » où se laisse déjà pressentir la thèse de son grand ouvrage philosophique ultérieur — appelées à former plus tard le premier tome (1924) de ses *Etudes sur la psychologie des mystiques* ; le second tome, axé sur une histoire comparée des mystiques chrétienne et non-chrétienne, ne paraîtra qu'en 1937.

Au début de la guerre en octobre 1914, il rejoint les jeunes religieux réfugiés en Angleterre depuis l'interdiction de la Compagnie en France. Assigné à l'enseignement de la logique, de la critique et de la métaphysique générale, il ébauche dès lors son œuvre maîtresse *Le point de départ de la métaphysique* qui se voudra une série de « leçons sur le développement historique et théorique du problème de la connaissance » qui ne manqueront pas de connaître un fort retentissement et d'exercer une grande influence sur les philosophes catholiques de son temps. La mobilisation de ses étudiants en 1915 le ramène à Louvain où, tout en assumant la chaire de psychologie rationnelle, il travaille à mettre au point le 1er cahier (1922) tôt suivi du IIème (1922) et du IIIème (1923) puis du Vème intitulé *Le Thomisme devant la philosophie critique* (1926) dont René Guénon, imperméable à la pertinence d'une telle approche, fournira un compte rendu mitigé dans *le Voile d'Isis.* Se situant dans la ligne d'un véritable renouveau thomiste, il s'agit essentiellement pour le père Maréchal de défendre le réalisme thomiste en l'ouvrant aux acquisitions de la philosophie critique moderne ; en l'occurrence, établir une confrontation féconde du néo-thomisme et de l'idéalisme kantien « allant jusqu'à une transposition de la méthode transcendentale à l'intérieur de l'épistémologie thomiste ». A l'époque pareille tentative ne pouvait manquer d'être jugée hardie et entachée de suspicion, ce qui explique que le IVème cahier : *Le système idéaliste chez Kant et les poskantiens* (1947), rédigé dès 1923, ne reçut l'imprimatur qu'après la mort de son auteur survenue au couvent des jésuites de Louvain le 11 décembre 1944. Entretemps il a poursuivi son enseignement de la psychologie auquel s'est ajouté un cours d'histoire de la philosophie moderne qui devait aboutir à un premier tome d'un *Précis d'histoire de la philosophie moderne : De la Renaissance à Kant* (1933). Mais, miné par la maladie et gêné par les suspicions qui concoururent à entraver l'expression « d'une des pensées les plus vigoureuses du catholicisme de l'entre-deux-guerres », il avait dû renoncer à l'enseignement dès 1935.

Cf. *Catholicisme,* vol. VIII, Paris, Letouzey et Ané, 1977 ; Grégoire, A. s.j., « Le Père Joseph Maréchal (1878-1944) », *Nouvelle revue théologique,* mars-avril 1945.

MARÉCHAUX **Bernard-Marie** (1849-1927)

Bénédictin olivétain, spécialiste de la mystique. Né Etienne-Marie-René Maréchaux le 17 avril 1849 à Chaource (Aube). Fils d'un couple très chrétien, Etienne-Désiré Maréchaux, notaire, et de madame née Marie-Gabrielle-Valérie Cheurlin. Après ses études classiques au collège des jésuites de Dôle, il s'inscrit à la Faculté de droit de Paris. Engagé dans les zouaves pontificaux au moment de la défaite de Garibaldi à Mentana (1867), l'année suivante il réintègre Paris aux fins de poursuivre ses études universitaires mais les abandonne de nouveau lors du déclenchement de la guerre de 1870. Enrôlé comme sergent dans la garde mobile de Seine-et-Marne, il prend part au siège de Paris. Après

l'obtention de sa licence de droit (1871), il rejoint le monastère de Notre-Dame de la Sainte-Espérance à Mesnil-Saint-Loup que vient de fonder un émule du saint curé d'Ars, le père André Emmanuel, qui saura le former à la lecture assidue de l'Ecriture et des Pères de l'Eglise. Il est ordonné en juin 1876. Peu porté au ministère pastoral, il exerce avant tout son influence par sa direction spirituelle et de nombreuses retraites auprès de communautés religieuses. Sa spiritualité est marquée par la prière incessante accompagnée du don des larmes, un sens profond de la grâce dans la ligne de saint Augustin dont il parcourt plusieurs fois l'ensemble de l'œuvre (cf. sa collaboration à la *Vie spirituelle* au lendemain de la guerre 1914-1918), une conscience vive du rôle actif du Saint-Esprit dans la vie de l'Eglise et de chaque fidèle (cf. *Neuvaine au Saint-Esprit d'après l'encyclique « Divinum illud munus »*, 1898, *Elévations sur la Sainte Vierge, épouse du Saint-Esprit*, 1909 et *Les charismes du Saint-Esprit*, 1921) et enfin, une sainte Espérance qui se veut essentiellement une manière de vivre « toute action dans le monde des réalités de la foi, dans la motion du Saint-Esprit, le détachement des désirs terrestres et une tendance constante vers l'accomplissement de toute créature en Dieu ». Dans le cours des années 1890 il répond à l'invitation du directeur-fondateur de la *Revue du monde invisible*, le chanoine Elie Méric, et s'intéresse dès lors au discernement en matière de spiritisme et de merveilleux. Sa collaboration régulière de 1898 à 1904 se solde par une série d'ouvrages *La réalité des apparitions démoniaques* (1899), *Le merveilleux divin et le merveilleux démoniaque* (1901) et *Le monde des esprits. Anges et démons* (1903). Le monastère de Notre-Dame de la Sainte-Espérance, agrégé à la congrégation bénédictine du Mont-Olivet en 1885, est confisqué en 1901 et sa communauté dispersée. En 1905 dom Maréchaux est envoyé à Rome où il sert comme procureur de la congrégation olivétaine. Revenu en France en 1914, il regroupe la communauté et, en 1926, procède à la réouverture du monastère. Entre temps, il prend une part active à la fondation de la communauté des oblates de Sainte-Françoise Romaine à Cormeille-en-Parisis. Il est décédé au monastère de Notre-Dame de la Sainte-Espérance de Mesnil-Saint-Loup le 24 décembre 1927. On lui doit par ailleurs une dissertation *Du nombre des élus* (1901), un commentaire sur *Les litanies du saint Nom de Jésus expliquées* (1907), des *Pages doctrinales sur le Sacré-Cœur* (1921) et une suite d'ouvrages de biographie religieuse et d'histoire monastique.

Cf. *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, vol. X, Paris, Beauchesne, 1977.

MARIANI G. voir **BOUILLIER Louis-Gaétan**

MARITAIN Jacques (1882-1973)

Philosophe thomiste et universitaire. Né le 18 novembre 1882 à Paris. Petit-fils de Jules Favre et issu d'une famille incroyante, anticléricale et républicaine, il est le fils de Paul Maritain, avocat, et de madame née Geneviève Favre. Licencié de philosophie, en 1902 il fait la connaissance de Raïssa Oumançoff, une juive d'origine russe qui fréquente aussi la Sorbonne. Après leur mariage en 1904, Maritain est reçu à l'agrégation de philosophie (1905). Ami d'Ernest Psichari et de Charles Peguy, le couple suit alors les cours de Henri Bergson qui leur découvre le statut métaphysique de l'esprit les sauvant ainsi du suicide. Marqués par leur rencontre avec Léon Bloy, ils sont touchés par la grâce et reçus dans l'Eglise catholique en juin 1906. Un moment enclin à délaisser la philosophie au profit de la seule foi chrétienne, sur les conseils de son épouse Jacques Maritain se plonge alors dans la Somme de saint Thomas d'Aquin qui le confirme irréversiblement dans sa véritable vocation de philosophe chrétien — tandis que Raïssa se tourne plus proprement vers la contemplation.

En 1910 il publie son premier article « La science moderne et la raison » dans la *Revue de philosophie* et, à la rentrée de 1912, aborde l'enseignement au collège Stanislas. Deux ans plus tard, à la suite de la publication de son premier ouvrage consacré à *La philosophie bergsonienne* (1914), il est nommé professeur à la Faculté de philosophie de l'Institut catholique de Paris où il exercera jusqu'en 1939. Docteur en philosophie des universités scolastiques de Rome depuis 1917, entre temps il s'établit à Meudon où la maison du couple Maritain devient le lieu de rencontre de toute une intelligentsia soucieuse de discernement spirituel et d'approfondissement intellectuel ; les Cercles thomistes y seront fondés en 1919. Par l'intermédiaire de Noële Maurice-Denis [Boulet], Maritain fait la connaissance de René Guénon en 1916 ; ils se rencontrent à l'occasion et échangent quelques lettres ; en décembre Maritain oppose son veto à la publication dans la *Revue de philosophie* du Mémoire présenté par Guénon pour l'obtention du diplôme d'études supérieures : *Examen des idées de Leibnitz sur la signification du calcul infinitésimal*. En 1921, à la suite du refus de la thèse de doctorat de Guénon par Sylvain Lévi, Maritain recommande le manuscrit de *L'Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues* à l'éditeur Marcel Rivière ; néanmoins il voit à réviser le compte rendu que Noël Maurice-Denis s'apprête à en donner dans le cadre de la rubrique philosophique de *la Revue universelle* (juillet 1921) dont il a la responsabilité de façon à bien préciser que « la métaphysique de Guénon est radicalement incompatible avec la foi » et que nul ne saurait être rendu dupe par sa tentative de « rénovation hindouiste de l'antique gnose ». En revanche, son *Théosophisme. Histoire d'une*

pseudo-religion publié par la Nouvelle librairie nationale sur la chaude recommandation de Maritain ne semble pas avoir appelé une quelconque réserve. Dans le cours des années 1920 Maritain publie pour sa part *Théonas* (1921), *Antimoderne* (1922), *Réflexions sur l'intelligence et sa vie propre* (1924), *Trois réformateurs : Luther, Descartes, Rousseau* (1925), *Art et scolastique* (1927) et *Primauté du spirituel* (1927) qui abordent des thèmes chers aux traditionnalistes mais le dialogue ne devait pas se poursuivre entre nos deux philosophes. Il semble même que, en 1927, Maritain fit pression pour que soit mis un terme à la collaboration de Guénon à la revue *Regnabit* axée sur le symbolisme du Sacré-Cœur (Lettre de Guénon à Lepage, 16 mai 1948 ; rapporté dans Lepage, M., « Vieilles idées... Livres nouveaux », *le Symbolisme*, fév.-mars 1954, p. 178).

Distancé de l'Action française, Maritain imprime un nouveau tournant à sa pensée avec *Religion et culture* (1930), *Du régime temporel et de la liberté* (1933) et surtout *Humanisme intégral* (1936) où il développe sa conception de la nature propre de l'ordre temporel et profane en régime chrétien. Au plan philosophique il donne l'ouvrage fondamental que constitue *Distinguer pour unir ou les Degrés du Savoir* (1932) et, cette même année, accompagne de ses commentaires la traduction française de *L'Ontologie du Vedânta* du père Georges Dandoy s.j. qui attire l'attention de Guénon. Peu de temps avant de s'embarquer pour l'Amérique, il donne à lire *Quatre essais sur l'esprit dans sa condition charnelle* (1939) où il y a lieu de signaler particulièrement son étude sur « L'expérience mystique naturelle et le vide ». Au lendemain de la guerre il est ambassadeur au Vatican (1945-1947) avant de regagner les Etats-Unis pour y dispenser son enseignement à l'université de Princeton jusqu'en 1960 ; entre temps il publie de nombreux ouvrages dont *L'intuition créatrice dans l'art et la poésie* (1955). Au lendemain de la mort de son épouse Raïssa survenue en novembre 1960, il se retire à Toulouse chez les Petits Frères de Jésus où il devait prendre l'habit en octobre 1970. Il y publie entre autres une réflexion sur *Dieu et la permission du mal* (1964), un *Carnet de notes* (1965) et, au lendemain de Vatican II, un lourd pamphlet contre les courants post-conciliaires *Le Paysan de la Garonne* (1966) où, tel « un vieux laïc », il s'interroge sur notre temps. Signalons également *L'Eglise du Christ, sa personne et son personnel* (1970). Par ailleurs, il a longuement collaboré à la *Revue thomiste* et à *Nova et vetera*. Il est décédé à Toulouse le 28 avril 1973.

Cf. *Catholicisme*, vol. VIII, Paris, Letouzey et Ané, 1978 ; Maritain, R., *Les grandes amitiés*, Paris, Desclée de Brouwer, 1944.

MARQUÈS-RIVIÈRE Jean (1903-)

Antimaçon et spécialiste de l'ésotéro-occultisme. Né Jean-Marie-Paul Rivière le 31 juillet 1903 à Paris. Son faciès faisant songer à ces visages d'Asie centrale, il n'y a peut-être pas à s'étonner que, dès l'adolescence, Marquès-Rivière s'intéresse au bouddhisme. Il ne tarde pas d'ailleurs à fréquenter les milieux de l'Association des amis du bouddhisme et de la *Société théosophique*. Ainsi vers 1925 l'occasion lui est offerte d'entrer en contact avec certains membres d'une délégation tibétaine en visite à Paris dont il saura tirer quelque initiation et enseignements. A la même époque il est reçu maçon à la Grande Loge de France et fait la connaissance de René Guénon qui l'introduit dans le cercle du *Voile d'Isis* où il sympathise plus particulièrement avec Georges Thomas dit Tamos. Penché sur l'étude du sanscrit et du tibétain, à la fin des années 1920 il publie divers articles sur le bouddhisme dans l'organe de la Société issue de madame Blavatsky *la Revue théosophique*, accorde sa caution à *Asia mysteriosa* (1929) de Zam Botiva axé sur l'« Oracle de force astrale » et, sans avoir mis les pieds en Inde, donne à publier deux études de type documentaire *A l'ombre des monastères tibétains* (1929) et *Vers Bénarès* (1930). Cette même année il amorce sa collaboration au *Voile d'Isis* tôt interrompue par sa dénonciation du « Danger des plans magiques » et de *La trahison spirituelle de la Franc-Maçonnerie* (1931) qui faisaient suite à son exorcisation par l'entremise du père Joseph de Tonquédec s.j.

Ayant rompu avec ses anciennes attaches, il collabore alors à *la France catholique* sous le pseudonyme de Verax, lance une petite revue antimaçonnique *les Documents nouveaux* (1933-1936) et rédige quelques brochures éditées par la Fédération nationale catholique créée sur l'initiative du général de Castelnau. Par la suite il s'embarque en direction de l'Inde d'où il reviendra réconcilié avec l'Orient. Ainsi avant la guerre il donne à paraître trois ouvrages consacrés essentiellement au tantrisme suivis d'une *Histoire des doctrines ésotériques* (1940). Sous l'Occupation, il est co-rédacteur en chef avec Robert Vallery-Radot des *Documents maçonniques* (1941-1944) dirigé par Bernard Fay. De même il assume la direction de l'un des départements du Service des sociétés placé sous la juridiction du ministère de la Justice ; à ce titre il sera l'un des principaux organisateurs de l'exposition antimaçonnique. Condamné par contumace il vit à l'étranger depuis la Libération.

Cf. Coston, H., *Dictionnaire de la politique française*, vol. II, Paris, diffusion : La Librairie française, 1972 ; Renseignements inédits fournis par monsieur Marcel Clavelle.

MARSAUDON Yves (1899-)

Erudit franc-maçon. Cf. *L'Œcuménisme vu par un franc-maçon de tradition*, Paris, Vitiano, 1964 ; *Souvenirs et réflexions : un haut dignitaire de la franc-maçonnerie de tradition révèle des secrets*, Paris, Vitiano, 1976.

MASSIGNON Louis (1883-1962)

Islamologue. Cf. *Encyclopaedia universalis*, vol. X, Paris, 1971.

MASSIS Henri (1886-1970)

Homme de lettres contre-révolutionnaire. Cf. *Encyclopaedia universalis*, vol. XIX, Paris, 1975.

MATGIOI voir **POUVOURVILLE Albert de**

MATHERS Salomon Liddell (1854-?)

Fondateur de la Golden Dawn. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971 ; Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains*, Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

MÉLINGE Calixte (1842-1933)

Ecclésiastique, adepte de l'ésotéro-occultisme. Né le 22 janvier 1842 à Montlieu (Charente-Inférieure). Fils de Jean Mélinge, instituteur primaire, et de madame née Magdeleine Decombe. Après ses études dans les séminaires diocésains, il est ordonné prêtre à La Rochelle en juin 1865. Affecté comme vicaire à Jonzac, en 1866 il est nommé professeur au petit séminaire de Montlieu. Déjà connu pour son « intelligence brillante mais... peu sûre », il se retire dans le diocèse de Périgueux en 1869. Envoyé comme vicaire à Saint-Jean d'Angely en 1872, il y rédige un commentaire de la prophétie d'Orval *Au 17 février 1874, le grand événement ! ! précédé d'un grand prodige ! ! !* (1873). Disciple et ami du père Alphonse Gratry, il obtient son doctorat de théologie en Sorbonne avec une thèse consacrée à *La Philosophie du Surnaturel* (1876) qui lui vaut les éloges de monseigneur Maret et du chanoine Méric (Osmons, H.-Ch. d'. « L'abbé Alta et son œuvre », *Revue contemporaine*, novembre 1920). Deux ans plus tard il est muté à Marennes (1878) avant de se voir confier la cure de Tugeras en 1880.

Aumônier à la Providence de Rochefort en 1885, sous le pseudonyme de Alta, tiré du *Vice suprême* de Joséphin Péladan, il collabore à *l'Aurore du jour nouveau* organe du « christianisme ésotérique » de la duchesse de Pomar avec, d'une part, « La femme dans la religion primitive » et quelques études de symbolisme religieux (1888) et, d'autre part, une étude sur « L'Esprit-Saint dans les trois mondes » (1889) avant d'être affecté à la cure de Chaniers en février 1892. Trois mois plus tard il est incardiné au diocèse de Versailles et obtient la cure de Villepreux. Tout au long de 1894 il commente pour les lecteurs de *l'Etoile* l'ouvrage de Albert Jounet *Esotérisme et socialisme.* Il est dès lors en contact étroit avec Papus et Stanislas de Guaïta, mêlé à l'affaire Boullan et acquis aux conceptions synarchiques de Saint-Yves d'Alveydre. Hostile à la papauté et au cléricalisme, il préconise un retour aux sources et un rapprochement entre le catholicisme et la franc-maçonnerie avec pour objectif la réalisation d'un christianisme synarchique dans *Le Christianisme originel* (1913) et *Le Christianisme césarien* (1914) revus et augmentés au début des années 1930 dans *Le Christianisme spirituel* et *Le Christianisme du Christ et celui de ses vicaires* (1935) où il consacre bon nombre de chapitres aux thèmes « Christianisme et occultisme », « Christianisme et magie » et « l'Occulte catholique ». D'autre part, il s'attachera à l'exégèse des Ecritures dans l'esprit même du gnosticisme des premiers siècles chrétiens avec *L'Evangile de l'Esprit-Saint — Saint-Jean, Saint-Paul* et *Le christianisme de l'an 51* complétés par sa traduction des *Ennéades* et de la *Vie de Plotin* de Porphyre et la publication d'un *Catéchisme de la raison* (1921). Nommé aumônier de la maison de la Légion d'honneur à Ecouen dans la banlieue parisienne en octobre 1896 et collaborateur à *l'Initiation*, au tournant du siècle l'évêque de Versailles lui confie à nouveau une cure, celle de Morigny. Après avoir développé le bien-fondé de la voie ésotérique dans les colonnes de *la Voie* (1904-1907) placée sous la direction de Albert de Pouvourville et préfacé *La Voie rationnelle* (1907), il participe au Congrès spiritualiste et maçonnique de juin 1908 et, au lendemain de l'encyclique *Pascendi* de S.S. Pie X, fait connaître ses objections.

A la suite de plaintes portées à l'encontre de l'abbé Mélinge, monseigneur Gibier fait procéder à une enquête qui se solde par un retrait de pouvoirs le 28 octobre 1910 avant même que l'affaire soit portée en cour de Rome. Conférencier prisé, professeur invité à l'*Ecole des sciences hermétiques* de Papus, il collabore de même à diverses revues ésotéro-occultistes tel *le Voile d'Isis* de même qu'à la *Revue contemporaine* et se consacre désormais à la rédaction de ses opuscules et ouvrages dont plusieurs sont aujourd'hui introuvables tels ceux signalés sur la page de garde de *La Vie nouvelle* (1929) et qui ont trait au *Péril dogmatique* de même qu'à *l'Unité et [à la] pluralité des existences de l'Ame.*

Retiré à Saint-Mandé (Val-de-Marne) il y meurt le 3 décembre 1933. Au dire de la très catholique *Revue des lectures* (mars 1934, p. 274), il aurait connu « une fin extrêmement édifiante » suite à sa tardive réconciliation avec l'Eglise catholique.

Cf. Archives diocésaines de La Rochelle et de Versailles.

MÉRIC Elie (1838-1905)

Universitaire. Né Joseph-Elie Méric le 4 octobre 1838 à Hesdin (Pas-de-Calais). Fils d'un méridional Joseph Méric, tailleur d'habits, et de madame née Pauline Michaux. Quelque deux ans après sa naissance ,sa famille s'installe à Toulouse. Après des études classiques au collège de la ville, il entre au grand séminaire où il confirme son intérêt pour les sciences et la philosophie et, par le biais d'une correspondance suivie, s'en entretient avec le père Alphonse Gratry. Ordonné prêtre en 1863, il monte à Paris appelé par le père Gratry qui a déjà discerné en lui une affinité d'intelligence et qui compte en faire son secrétaire. Par son entremise, il fait la connaissance d'une pléiade d'écrivains et d'hommes de lettres chrétiens qui consacrent leurs talents au triomphe de l'Eglise par la liberté et, au premier chef, de monseigneur Dupanloup. Encouragé par le père Gratry, il prépare ses grades de théologie à la Sorbonne et soutient sa thèse de doctorat *Le Droit et le Devoir* en 1866. Il obtiendra par ailleurs un doctorat en philosophie. Gagné à la sympathie du Doyen de la Sorbonne monseigneur Maret qui choisit d'en faire son suppléant, il amorce ainsi une carrière universitaire qui s'étendra sur quelque vingt ans, c'est-à-dire jusqu'à la suppression de la Faculté de théologie. Dans la lignée de ses prédécesseurs les PP. Bautain et Gratry, il est nommé titulaire de la chaire de théologie morale en 1872. Toujours clair et méthodique, on lui reconnaît un réel talent de vulgarisateur de même qu'un grand souci de dénoncer les doctrines pernicieuses tout en se montrant charitable envers les personnes. Il publie d'ailleurs *La Morale et l'athéisme contemporain* (1875) et *Les Erreurs sociales du temps présent* (1884) présageant déjà l'esprit de l'encyclique *Rerum novarum*. D'une grande éloquence, il prêche aussi dans les principales églises de Paris et attire la jeunesse dans les salons du Luxembourg où il entretient son public sur la poésie de Dante. Sa réputation s'étend jusqu'à l'université de Louvain de même qu'en Allemagne. Ainsi il sera fait tour à tour docteur de Wurtzbourg, de Louvain, de Rodez et de Rome ; chanoine honoraire d'Albi, de Bayeux, de Perpignan ; chanoine titulaire de Lorette ; officier de l'Instruction publique etc. Pressenti pour l'épiscopat, il préfèrera maintenir sa résolution de se consacrer entièrement à son œuvre scientifique, philosophique et théologique. En effet, il avait déjà vu à publier des considérations philosophiques et théologiques sur l'âme, d'une part, *La Vie dans l'Esprit et dans la Matière* (1873) et, d'autre part, *La Chute originelle et la Responsabilité humaine* (1874). Alors que dans le premier ouvrage il dénonce à travers la philosophie cartésienne la séparation arbitraire de l'âme et du corps et démontre la nécessité d'un retour aux idées philosophiques de saint Thomas, dans le second il s'attache à prouver que le rationalisme est impuissant à expliquer la nature humaine et les injustices de la vie et insiste sur le fait que le protestantisme a détruit la liberté humaine en exagérant les conséquences de la chute originelle ; plus tard, il abordera à nouveau la question dans *Energie et liberté* (1897).

Intéressé aux sciences psychiques depuis un certain nombre d'années — Caillet rapporte pour sa part que « c'est une expérience de suggestion à grande distance qui orienta Mgr Méric, alors simple étudiant, vers l'étude de l'occulte. Malgré l'éloignement, le père Gratry, sans l'en prévenir, l'avait un jour contraint, par sa force extériorisée, à exécuter un ordre tout à fait imprévu, sans jamais avoir auparavant exercé sur lui le moindre magnétisme » (*Manuel bibliographique des sciences psychiques et occultes*, 1913) — et soucieux de réfuter les erreurs propagées par les spirites et autres partisans des sciences occultes, dès 1880 il s'emploie à maintenir un discernement scientifique, philosophique et théologique en la matière. A cet effet il donne à paraître *L'Autre Vie* où, après avoir démontré la certitude de l'immortalité personnelle, il s'attache à exposer et à réfuter la métempsychose, la palingénésie, le spiritisme etc. Quelque dix ans plus tard, décade au cours de laquelle il collabore à divers périodiques dont la *Revue du monde catholique* et *l'Avenir catholique*, il publie *Le Merveilleux et la Science* (1891), un ouvrage consacré à l'hypnotisme et qui prend appui sur les derniers résultats scientifiques ; dans ses conclusions, notre auteur se montre prudent et réservé face à une matière aussi délicate et complexe. Membre de la *Société des sciences psychiques* fondée par le chanoine Brettes en 1895, il s'en sépare deux ans plus tard et crée à son tour l'*Académie des sciences psychiques* composée exclusivement de laïques et d'ecclésiastiques soumis à tous les enseignements de l'Eglise catholique et lui adjoint pour organe la *Revue du monde invisible* (1898-1908) dont il assumera la direction, secondé par son secrétaire de rédaction le docteur Surbled et assuré de la collaboration régulière de dom Bernard Maréchaux. Son dernier ouvrage *L'Imagination et les prodiges* (1905) paraît quelques jours avant sa mort survenue à Honfleur (Calvados) le 16 octobre 1905. Par ailleurs, il est l'auteur de divers ouvrages consacrés à l'histoire du clergé et à la spiritualité, membre honoraire de diverses académies et a obtenu les honneurs de la prélature par les soins de S.S. Léon XIII. Néanmoins, le *Dictionnaire*

de théologie catholique considère que « ses opinions sur l'autre vie sont peu sûres » et ont été souvent réfutées, notamment par le père F. Tournebize s.j. dans la revue *Etudes*.

Cf. « Monseigneur Elie Méric », *Revue du monde invisible*, novembre 1905.

MERLIER Henri (1869-1952)

Journaliste. Né Henri-Léon-Joseph Merlier le 29 décembre 1869 à Amiens. Fils de Abraham-Jean-Baptiste Merlier, cordonnier de son métier, et de madame née Alexandrine-Elisa-Zulma Brieux. Tôt orphelin de père, à l'âge de seize ans il entre au service d'un avoué ; mais attiré par le journalisme, il ne tarde pas à passer maître dans l'art de la polémique. Il fait ses premières armes à *la Chronique picarde* et à *la Riposte d'Amiens* avant de joindre la rédaction du *Journal d'Albert* (1904-1913). Après avoir été rédacteur en chef à *la Picardie* (1911-1912) cet intégriste, qui paraît avoir été en contact avec l'initiateur du réseau « Sapinière » monseigneur Umberto Benigni, fonde au côté de l'abbé Paul Boulin l'hebdomadaire *la Vigie* (1912-1914) qui se veut un « organe catholique romain intégral ». Au cours de la guerre il est amené à assumer la direction du *Nouveau Publicateur de la Vendée* (1917-1922) avant de passer à *la Libre Vendée* (1922-1924), au *Courrier de la Manche* et à *l'Opinion de la Manche* (1925-1932). Entretemps, les difficultés qu'il avait connues avant la guerre avec la ligue maurrassienne s'étant aplanies en 1922, il rejoint les rangs de l'Action française. Par la suite il s'occupera plus spécialement, aux côtés de l'abbé Paul Boulin, de la publication des brochures *Vérités* (1927-1939) signées du pseudonyme collectif Luc Verus. Il est décédé à Limeil-Brévannes (Seine-et-Oise) le 24 janvier 1952.

Cf. Poulat, E., *Intégrisme et catholicisme intégral*, Tournai, Casterman, 1969.

MÉROVAK (1874-1955)

Peintre ésotérisant. Cf. Hamel, M., « Merovak, l'homme des cathédrales », *Gazette des Beaux-Arts*, janvier 1962.

MÉROZ Lucien (1915-)

Editeur et critique. Né Lucien-Robert Méroz le 10 septembre 1915 à Genève (Suisse). Fils de Daniel-Emile Méroz, médecin, et de madame née Antonina-Sofia Tydman. Eduqué dans le protestantisme libéral, il est très tôt attiré par la perspective ésotérique. Après des études universitaires en lettres et en sciences

économiques et sociales, il rencontre le futur cardinal Charles Journet qui l'instruit du catholicisme. Il se convertit en 1937. De 1943 à 1948 il travaille successivement à la Division de Police et au Département politique (Berne). En 1948 il crée sa propre librairie à Genève et, de 1951 à 1976, assume l'édition et l'administration de la revue néo-thomiste *Nova et Vetera* dorénavant placée sous la direction du cardinal Journet. Il y collabore par des études sur les sectes, la parapsychologie, l'alchimie, l'ésotérisme et la symbolique sacrée. Les articles qu'il consacre à René Guénon ont fait l'objet d'une refonte sous le titre *René Guénon ou la sagesse initiatique* (1962).

Cf. Renseignements inédits fournis par monsieur Lucien Méroz.

MÉRY Gaston (1866-1909)

Publiciste antisémite intéressé aux sciences psychiques. Né Gaston-Emile Méry le 20 avril 1866 à Sens (Yonne). Fils de Amédée Méry, marchand mercier, et de madame née Lucille Villain. Il fréquente d'abord le collège de sa ville natale. Son service militaire terminé il songe à entreprendre des études de droit mais la ruine de ses parents le contraint de surseoir à son projet. Monté à Paris, il est répétiteur à l'école Monge et suit parallèlement les cours de la Faculté de droit où il obtient sa licence en 1889. Au même moment il donne à lire un roman qui se veut une critique du système d'éducation à l'anglaise, *L'Ecole où l'on s'amuse* (1889). Journaliste à Melun, dès 1890 il est recruté sur concours au titre de commissaire-rédacteur de l'Assistance publique. Lors de la fondation de *la Libre Parole* en 1892, il abandonne son poste et rejoint l'équipe de Edouard Drumont et publie déjà quelques réflexions sur le racisme *Jean Révolte* (1892). Son origine bonapartiste ne tarde pas à l'opposer à l'un de ses confrères, Léon Daudet, qui supporte plutôt mal son caractère entier ; enfant chéri de Drumont il n'en devient pas moins le secrétaire général du journal où sa réputation de rude polémiste l'entraîne dans une série de duels et de procès.

Entretemps, au lendemain du dévoilement de la mystification taxilienne, il crée la revue *l'Echo du merveilleux* (1897-1908) et s'intéresse de près aux milieux ésotéro-occultistes et aux questions psychiques. On lui doit d'ailleurs une brochure sur *Les Apparitions de Tilly-sur-Seules*, une étude du cas de *La voyante de la rue Paradis* et *La vérité sur Diana Vaughan. Complot maçonnique*. Candidat élu dans le quartier du faubourg Montmartre lors des élections municipales de 1900, il s'inscrit au groupe républicain-national-antisémite de l'Hôtel-de-Ville où il est à la fois membre de la commission de l'Assistance publique et membre du Conseil général ; il n'en rédige pas moins un violent pamphlet contre le Président de la République *Loubet-la-Honte*

(1900) et luttera avec ardeur contre les applications abusives de la loi de 1903. Il est décédé à Paris, dans la force de l'âge, le 15 juillet 1909.

Cf. Curinier, C.-E., *Dictionnaire national des contemporains*, vol. II, Paris, Office général d'édition de librairie et d'imprimerie, 1901-1906 ; Coston, H., *Dictionnaire de la politique française*, vol. II, Paris, diffusion : La Librairie française, 1972.

MEUNIER Mario (1880-1960)

Helléniste et homme de lettres. Né Mario-Laurent Meunier le 12 décembre 1880 à Saint-Jean-Soleymieux (Loire). Fils de Hippolyte Meunier, boulanger, et de madame née Antoinette Méjasson. Il fréquente d'abord l'école primaire de son village dirigée par les Frères des Ecoles chrétiennes avant d'amorcer ses études secondaires chez les Frères maristes de La Valla-en-Gier (1893-1895) et de les poursuivre au collège libre d'Aiguebelle (1895-1897) puis à Marseille à l'abbaye bénédictine de Saint-Barnabé où il aborde le grec — sans pour autant qu'il en vienne à satisfaire aux épreuves du baccalauréat (en 1906 il subira avec succès les épreuves de la première partie mais la maladie l'empêchera de se présenter à l'oral). En décembre 1900 il entre à l'abbaye Saint-Anselme à Rome mais en ressort quelques mois plus tard pour rejoindre, en tant que soldat au 21ème de ligne, la troisième compagnie à Langres. Soutien de famille nombreuse, il est maintenu une seule année sous les drapeaux. 1905-1906 le trouve de nouveau à Marseille en tant que rédacteur d'une revue littéraire *le Feu* sous les auspices de laquelle il donnera en 1907 la première traduction de l'*Antigone* de Sophocle. Puis il monte à Paris où, par l'entremise de Valentine de Saint Point, il devient successivement le secrétaire de Auguste Rodin (1910-1911) et de Isadora Duncan (1912-1913). Engagé avec son régiment du 16ème d'infanterie (1914-1918), il est fait prisonnier dès le début des hostilités ; une pénible expérience relatée dans *Un camp de représailles FRK III* (1919).

Démobilisé, en août 1919 il épouse mademoiselle Jeanne Dallies, une musicienne qui sut, pour sa part, exhumer des bibliothèques la musique du moyen-âge si injustement oubliée. Le couple, tôt installé dans l'hôtel Didot situé rue Séguier aux abords du Quartier latin, aura trois enfants. A l'époque où René Guénon rend régulièrement visite à Mario Meunier, ce dernier publie entre autres *Pour s'asseoir au foyer de la maison des Dieux* (1921), *Légende dorée des Dieux et des Héros* (1925), de même que les traductions commentées de *Isis et Osiris* de Plutarque (1924) et des *Vers d'or* de Pythagore (1930) où il se révèle « savant entre tous dans la connaissance des théories alexandrines ». A partir

de 1927, il assume de nombreuses conférences et effectue des voyages répétés en Grèce et à Rome. La seconde guerre le ramène dans son village natal où il rédige de nombreux articles de critique littéraire parus dans le *Journal des Débats*, au *Petit Parisien*, au *Mémorial de la Loire*, au *Figaro*, à *l'Illustration* et au *Journal de Montpellier*. En 1943 le gouvernement de Vichy le délègue en Espagne et au Portugal en qualité d'ambassadeur de la pensée française. Après la guerre il collabore de nouveau à de nombreuses revues telles que *les Nouvelles littéraires*, *l'Echo de Paris*, *Mercure de France* etc. Pour des raisons de santé, il s'installe à Crozet en 1952 où il meurt le 5 août 1960.

Détenteur de nombreux titres, décorations et prix, entre autres, le Grand prix de littérature (1947) décerné par l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre — une œuvre qui compte près d'une trentaine d'ouvrages dont plusieurs se veulent les premières traductions des chefs-d'œuvre de la pensée antique — il est à juste titre considéré comme l'un des grands spécialistes et fervents de la philosophie néo-platonicienne en cette première partie du XXème siècle.

Cf. Combe, J., *La vie et l'œuvre de Mario Meunier*, Saint-Etienne, Imprimerie Dumas, 1967.

MEURIN Léon (1825-1895)

Evêque et apôtre de la lutte antimaçonnico-occultiste. Né Jean-Gabriel-Léon Meurin le 23 juin 1825 à Berlin (Allemagne). Fils de Ferdinand Meurin, officier d'état-major de l'armée française chargé par Napoléon d'établir le cadastre de la ville lors de la prise de Berlin en 1806 et qui y demeura par la suite au titre de Conseiller d'Etat du Royaume de Prusse où il contracta mariage avec une demoiselle du pays. Elevé en Rhénanie, Léon Meurin poursuit ses études philosophiques et théologiques au séminaire de Cologne où il est élevé à la prêtrise en 1848. Remarqué pour ses talents exceptionnels il devient aussitôt le secrétaire privé du cardinal-archevêque Geissel avant de prendre la décision de joindre les rangs de la Compagnie de Jésus en avril 1853. Désireux de se consacrer à l'œuvre missionnaire il est envoyé en Inde, plus précisément à Bombay, à l'automne 1858. Après avoir servi tour à tour comme vicaire, aumônier militaire, principal du collège universitaire Saint-François-Xavier et recteur du grand séminaire, en mars 1867 S.S. Pie IX le désigne comme vicaire apostolique de Bombay avec le titre d'évêque in partibus d'Ascalona.

Déjà rompu à l'hébreu et tôt familiarisé avec l'anglais et le portugais aussi bien qu'avec le persan et le sanscrit, il ne tarde pas à se livrer à une étude approfondie des religions de l'Asie centrale qui donne lieu à deux brochures savantes *Dieu et*

Brahma suivie de *Zoroastre et le Christ*. De même il dispense de nombreuses conférences fort prisées par l'élite tant catholique et protestante que hindoue et musulmane et provoque des controverses et discussions publiques avec les anglicans et les brahmes qui portent fruit et qui sont relatées dans *Select writings* (1891); ainsi la conversion retentissante du Supérieur des Cowley Fathers de Bombay le révérend Luke Rivington. Délégué du Saint-Siège auprès des principautés de Cochin et de Travancore, il se montre aussi très actif en faveur des chrétiens du rite syro-malabar. De retour à Rome en juillet 1886 — il avait déjà siégé au premier concile du Vatican (1869-1870) — S.S. Léon XIII lui décerne peu après le titre d'archevêque titulaire de Nisibi et le nomme évêque résidentiel de Port-Louis.

Le diocèse laissé dans un piètre état par son prédécesseur, dès son arrivée à l'Ile Maurice en novembre 1887 monseigneur Meurin est contraint de devoir faire face sur tous les fronts : religieux, scolaire, organisation du travail etc. Ainsi, dès 1888, sous les auspices de l'Union Catholique qui a pour secrétaire le baron Félix de Rosnay, il crée une Union ouvrière et une Société de prévoyance et organise divers syndicats ; l'ensemble de ces associations en vient à regrouper près du quart de la population active de Port-Louis. D'autre part il reprend ses controverses et discussions publiques sur le protestantisme, le spiritisme et l'occultisme — cinq conférences qui ont trait aux superstitions anciennes et modernes sont réunies dans *La lutte de l'enfer contre le ciel* (1890) — et livre combat à la franc-maçonnerie, plus précisément contre la loge de *La Triple Espérance* qui était devenue le centre de la vie sociale de Port-Louis. Enfin, il s'emploie à mettre au point son œuvre maîtresse déjà ébauchée en Inde *La Franc-Maçonnerie, Synagogue de Satan* (1893) publiée deux ans avant sa mort survenue en son chef-lieu diocésain le 1er juin 1895. L'ouvrage allait connaître un succès retentissant tôt affadi par la démystification taxilienne de juin 1897. Néanmoins, abstraction faite de son contenu factuel et documentaire qui repose en majeure partie sur les pseudo-révélations de Léo Taxil, il demeure que sa partie théorique et scientifique qui a trait aux origines de la franc-maçonnerie, à son développement à travers les siècles et à ses rapports avec la cabale juive et les métaphysiques orientales conserve toute sa valeur.

Cf. Mamet, J. (Mgr), *Diocèse de Port-Louis*, Port-Louis, 1964.

MEYRINK Gustav (1862-1932)

Homme de lettres ésotérisant. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971 ; *Cahiers de l'Herne*, 1976.

MILOSZ Oscar Venceslas de LABUNOVAS LUBICZ (1877-1939)

Hermétiste. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971 ; Ravignant, P., *Les matres spirituels contemporains*, Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

MICHELET Victor-Emile (1861-1938)

Homme de lettres ésotérisant. Cf. Knowles, R.E., *Victor-Emile Michelet, poète ésotérique*, Paris, Vrin, 1954.

MONCHANIN Jules (1895-1957)

Ecclésiastique et ermite, apôtre du dialogue hindo-chrétien. Né le 10 avril 1895 à Fleurie (Rhône). Fils de Antoine Monchanin, négociant en vins, et de madame née Marie-Ursule Janin. Il fréquente d'abord le petit séminaire Saint-Jean à Lyon. De cette époque date sa découverte du bouddhisme par le biais d'un livre que son père lui avait acheté chez un bouquiniste des quais de la Seine. De santé fragile il est dispensé du service militaire et effectue sa philosophie au grand séminaire de Francheville où il se révèle un esprit essentiellement philosophique quoique attiré par les mystiques de type apophatique : Denys l'Aréopagite, Eckhart, Tauler, saint Jean de la Croix. De 1914 à 1918 il enseigne le grec et la grammaire à l'institution Saint-Gildas, à Charlieu, puis au collège Saint-Joseph de Roanne. Au lendemain de la guerre il entreprend sa théologie puis il est élevé à la prêtrise en juin 1922 avant d'être envoyé aux Facultés catholiques de Lyon pour y poursuivre ses études théologiques. Renonçant à présenter une thèse de doctorat il est d'abord nommé vicaire à la Ricamarie, paroisse ouvrière de la région stéphanoise, puis à la paroisse Saint-Maurice de Lyon et enfin à la paroisse Saint-Vincent où il est terrassé par une double broncho-pneumonie. Il fait alors le vœu de consacrer sa vie à la conversion de l'Inde s'il recouvre la santé.

Après sa guérison en 1932 il devient membre de la Société lyonnaise de philosophie, participe au Groupe lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques et collabore à divers mouvements de laïcat missionnaire. Dès 1935 sa vocation se précise dans le sens du service de l'épiscopat autochtone. En 1938 il joint les rangs de la Société des auxiliaires des missions fondée par le père Vincent Lebbe s.a.m. et, en mai 1939, s'embarque pour l'Inde ; placé sous la juridiction de monseigneur Mendonça, évêque de Tiruchirapalli, il est affecté à la paroisse de Kulitalai. En 1950, secondé par le bénédictin Henry Le Saux, il y fonde un ashram qui se veut inspiré des spiritualités orientale et bénédic-

tine : « Nous voudrions cristalliser et transsubstantier les recherches des *sannyasin* hindous. *L'advaita* et la louange de la Trinité sont notre unique dessein. » Gravement malade, le pionnier du dialogue hindo-chrétien est transporté à Paris où il décède un mois plus tard le 10 octobre 1957. Mis à part de nombreux articles de revue, ses principaux ouvrages écrits en collaboration avec dom Le Saux ont pour titre *An Indian Benedictine Ashram* (1951) et *Ermites du Saccidânanda* (1956) où il livre les premiers fruits de son expérience en terre indienne. Signalons de même un ouvrage qu'il signe en 1955, *De l'esthétique à la mystique*.

Cf. Duperray, F., *L'abbé Jules Monchanin*, Tournai, Casterman, 1960 ; *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, vol. X, Paris, Beauchesne, 1979.

MONNIOT Albert (1862-1938)

Publiciste antisémite. Né Anatole-Albert-Athanase Monniot le 31 octobre 1862 à Nangis (Seine-et-Marne). Fils de Athanase-Nicolas Monniot, géomètre, et de madame née Joséphine Martin. D'abord rédacteur au *Soleil* où il signe du pseudonyme de Marcel Briard, il entre à *la Libre Parole* en 1892 où Edouard Drumont ne tarde pas à en faire le secrétaire de la rédaction au côté du commandant Biot qui signait pour sa part commandant Z. Dans le cours des années 1890 ses polémiques l'amènent à être le sujet de deux procès retentissants dont un où il eut pour co-accusée madame Juliette Adam ; il traite par ailleurs des questions maçonniques. Il collabore également à *l'Antijuif* sous le pseudonyme de Jacques Morin de même qu'à de nombreuses revues littéraires ; il a d'ailleurs publié quelques romans, nouvelles et pièces de théâtre. Mis en faillite en 1924, le journal *la Libre Parole* renaîtra de ses cendres à l'initiative de Jean Drault en 1928 avant d'être repris par Henri Coston en 1930 ; tout au long de ces années et jusqu'à sa mort, Albert Monniot assurera une collaboration assidue à cet organe nationaliste et antisémite. Il est décédé à Paris le 21 novembre 1938.

Cf. Avenel, H., *La pensée française au vingtième siècle*, Paris, Flammarion, 1901 ; Coston, H., *Dictionnaire de la politique française*, vol. II, Paris, diffusion : La librairie française, 1972.

MOREUX Théophile (1867-1954)

Ecclésiastique et astronome. Né Louis-Théophile Moreux le 20 novembre 1867 à Argent-sur-Sauldre (Cher). Fils de Jean-Baptiste Moreux, instituteur primaire, et de madame née Marie-Eugénie Morin. Après de brillantes études amorcées au lycée de Bourges et poursuivies au petit séminaire Saint-Célestin, en 1884 il rejoint

le grand séminaire diocésain où il s'intéresse tout autant aux sciences profanes qu'à sa formation ecclésiastique et nourrit déjà le projet de faire œuvre de vulgarisation en ce qui concerne les conclusions de la science moderne et les données de la foi chrétienne. Professeur de mathématiques au petit séminaire Saint-Célestin depuis janvier 1890, il est ordonné en juin 1891 et se lance aussitôt dans l'étude de l'astronomie. En 1892 il livre les fruits de ses premières recherches sur le soleil à la Société astronomique de France. Peu après il devient le secrétaire de l'évêque de Bourges, monseigneur Boyer, qui lui offre sa première véritable lunette astronomique. A la suite du décès du prélat, en 1896 il réintègre le petit séminaire Saint-Célestin et ajoute à ses charges d'enseignement la physique et la chimie ; de même il publie la *Formation mécanique du système du monde, avec un résumé de la nouvelle théorie* (1897), puis un ouvrage important préfacé par Camille Flammarion *Le problème solaire* (1900) qui lui vaut d'être élu membre du Bureau de la Société astronomique de France ; dès lors il collabore à *la Science française* de même qu'à de nombreux périodiques spécialisés internationaux. En 1902 ses recherches aboutissent à la découverte des lois des tremblements de terre. Depuis peu secrétaire de la Commission météorologique du Cher, il publie alors une *Introduction à la météorologie de l'avenir* (1903), et, deux ans plus tard, se voit dépêché en Tunisie pour observer des phénomènes d'éclipse.

A la suite du transfert du petit séminaire Saint-Célestin à Issoudun en 1906, l'abbé Moreux abandonne l'enseignement pour se consacrer entièrement à ses travaux et, plus particulièrement, à l'érection de l'observatoire de Bourges (1908) dont il assumera la direction. Il publie alors une série de brochures relatives aux énigmes de la Création *D'où venons-nous ?* (1909), *Qui sommes-nous ?* (1910), *Où sommes-nous ?* (1911), *Que deviendrons-nous après la mort ?* (1914) et *Les autres mondes sont-ils habités ?* (1914). Au cours de la guerre il donne naissance à un périodique *la Revue du ciel* (1915-1939) consacré à tous les aspects de la recherche scientifique y compris les sciences parallèles : alchimie, astrologie, parapsychologie, magie, spiritisme etc. Il publie également de nombreux ouvrages dont *L'alchimie moderne* (1924), *L'Atlantide a-t-elle existé ?* (1924), *La science mystérieuse des pharaons* (1925) et *Les confins de la science et de la foi*, 2 vol. (1925) et collabore à la *Revue naturiste* du docteur Paul Carton. En 1928 il publie son œuvre maîtresse *Le Ciel et l'Univers* qui se présente comme un véritable traité d'astronomie moderne et amorce une vaste collection dite « Bibliothèque d'éducation scientifique » destinée à rendre accessibles aux jeunes les données des sciences mathématiques, physiques et astronomiques. Chevalier de la Légion d'honneur, en 1930 il est élu membre de l'Académie des sciences pontificales (Imbert, N., *Dictionnaire national des con-*

temporains, 1936). Parmi ses nombreux écrits signalons à titre d'appoint un essai *Mon curé chez les savants* (1939) et *Les influences astrales* (1943) où il livre son point de vue sur l'astrologie. Il est décédé à Bourges le 13 juillet 1954.

Cf. Florent, F., *L'abbé Th. Moreux, esquisse biographique,* Paris, Editions Scientifica, 1914 ; Archives diocésaines de Bourges.

MORSIER Emilie de (1843-1896)

Femme de lettres spiritualiste. Cf. *La mission de la femme, discours et fragments,* précédés d'une notice bio-bibliographique par Edouard Schuré, Paris, Fischbacher, 1897.

NEVEU Edmond (1888-1964)

Cistercien. Cf. Lepage, M., « Dom Edmond Neveu », *Le Symbolisme,* janv.-février 1965, pp. 98-109.

NICOULLAUD Charles (1854-1925)

Publiciste antimaçonnico-occultiste. Né Pierre-Charles-Adolphe Nicoullaud le 3 mars 1854 à Paris. Fils de Pierre-François Nicoullaud, propriétaire et membre du Conseil général du département de la Vienne, et de madame née Céleste-Olodie-Sidonie Bellot. Après s'être signalé à la guerre de 1870, ce qui lui vaut la médaille commémorative, il milite activement dans les milieux royalistes et, aux côtés de Georges Berry et Adolphe Pieyrre, comme délégué de la Ligue populaire. Ami intime du marquis d'Osmond, il se chargera plus tard de l'édition du manuscrit original des récits de sa grand'tante *Mémoires de la Comtesse de Boigne, née d'Osmond* en 4 vol. (1907-1909). Tout en collaborant à divers journaux tel *le Gaulois,* il consacre un ouvrage à *Casimir Périer, député de l'opposition* 1817-1830 (1894) et développe un intérêt pour l'astrologie qui aboutit à la publication d'un *Manuel d'astrologie sphérique et judiciaire* (1897) signé du pseudonyme de Fomalhaut, réédité en 1933 et toujours considéré comme un classique en la matière. Cette contribution à la science conjecturale des astres, de même que sa récente familiarisation avec la question mystique : *L'expiatrice* (1909) tôt suivi de *Zoé, théosophe à Lourdes. Etudes de psychologie mystique* (1911), deux ouvrages assez mal reçus par la critique catholique, l'amènent à figurer au nombre des participants du Congrès spiritualiste et maçonnique de 1910. Plus tard, cette incartade allait lui valoir les pires soupçons de la part des maçons tout autant que des antimaçons (voir la mise au point de l'abbé Boulin : « Charles Nicoullaud fut-il franc-maçon ? », *Cahiers antijudéomaçonniques,* janvier

1933) opposés à sa thèse de l'« inspiration diabolique » des sociétés secrètes, des sectes et de la franc-maçonnerie et qui avaient intérêt à faire de Charles Nicoullaud un traître à toutes les causes. Ainsi, dès la création de la *Revue internationale des sociétés secrètes* en 1912, il seconde le directeur-fondateur et contribue pour beaucoup au sérieux de cette source d'information et de documentation. Une partie de ses premiers articles sont réunis sous le titre *L'initiation dans les sociétés secrètes. L'initiation maçonnique* (1913) préfacé par l'abbé Ernest Jouin. Cette année 1913 est avant tout marquée par les fortes dissensions au sein des antimaçons et par sa résultante : l'échec du projet de fédération antimaçonnique dont Charles Nicoullaud rend compte dans un *Episode antimaçonnique* (1914) en visant essentiellement Paul Copin-Albancelli qu'il accuse de se poser en chef et guide de l'antimaçonnisme alors que, demeuré libre-penseur au sortir des Loges, il est toujours sous le coup de l'excommunication encourue comme franc-maçon. En 1914, sous le pseudonyme de A. Martigue et secondé par Gustave Bord, il développe une longue polémique avec René Guénon, alias « le Sphinx », et collaborateur de *la France chrétienne antimaçonnique,* autour de l'énigme des « Supérieurs inconnus » d'où se dégage pour lui l'idée que les sociétés secrètes sont « inspirées et guidées par des grands initiés vivant isolément et agissant par influence mystique ». Cette même année il publie un dernier ouvrage consacré aux célèbres Centuries, *Nostradamus. Ses prophéties* (1914). Enfin au cours de la première moitié des années 1920, il commente longuement « La Théosophie ou la Franc-maçonnerie mystique » pour le compte de la *Revue internationale des sociétés secrètes* avant de s'éteindre victime d'un cancer du pancréas, le 20 août 1925 en son domicile de Neuilly-sur-Seine.

NOURRISSON Paul (1858-1940)

Juriste et antimaçon. Né le 22 juillet 1858 à Paris. Fils du philosophe Jean-Félix Nourrisson, professeur au Collège de France et, par sa mère, petit-fils de Léon Colin de Verdière, président de l'ordre des avocats au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation. Frère du général Pierre Nourrisson qui s'est illustré à la guerre de 1914-1918. Après ses études au collège Stanislas il prépare une licence de lettres et une licence de droit. Inscrit au barreau parisien en 1880, il devient avocat à la Cour d'appel et secrétaire de la conférence des avocats sous le bâtonnat de Me Falateuf. En 1884 il obtient son doctorat en droit avec une double thèse, *Droit romain : de l'Erreur dans les contrats — Droit français : des Libertés aux établissements religieux et aux établissements de bienfaisance.* Au tournant du siècle, tout en maintenant un service d'assistance judiciaire, il oriente dorénavant ses activités

vers la défense religieuse et sociale par le moyen de conférences, d'articles de revue — surtout dans *le Correspondant*, la *Revue catholique des institutions et du droit* et *la Bastille* — et par la publication de divers ouvrages qui prennent appui sur une argumentation juridique et historique.

Trois causes majeures retiennent son attention. L'affirmation du rôle social traditionnel de l'Eglise : *Le Grand danger : tout par l'Etat* (1909) ; la défense des libertés religieuses opprimées par les lois de 1901 et de 1905 : *Histoire de la liberté d'association en France depuis* 1789, 2 vol. (1920), *Trois précurseurs de la liberté d'association : Berryer, Montalembert, Lamartine* (1922), *Histoire légale des congrégations religieuses depuis* 1789, 2 vol. (1928) ; et surtout, la lutte antimaçonnique au côté de Paul Copin-Albancelli, de l'abbé Henri Joseff, de Louis Dasté etc. *La Franc-maçonnerie et la paix sociale* (1895), *Le club des Jacobins sous la troisième République, études sur la franc-maçonnerie contemporaine* (1900), *Un siècle de politique maçonnique* (1929). De plus on lui doit de nombreux ouvrages juridiques, quelques études littéraires assorties de réflexions philosophiques et le récit d'un voyage effectué en Terre sainte *Visions de pélerinage. Souvenirs de Palestine* (1928). Il est décédé à Neyron, près du Dorat (Puy-de-Dôme) le 30 mai 1940.

Cf. Vallet, M., « Paul Nourrisson (1858-1940) », *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, vol. XIII, 1943.

NOURRY Emile-Dominique (1870-1935)

Editeur et folkloriste. Cf. Saintyves, P., *L'astrologie populaire étudiée spécialement dans les doctrines et les traditions relatives à l'influence de la lune. Essai sur la méthode dans l'étude du folklore, des opinions et des croyances*, Paris, J. Thiébaud, 1937.

NUS Eugène (1817-1894)

Philosophe spiritualiste. Cf. Papus, « Eugène Nus », *l'Initiation*, février 1894.

OLCOOT Henry-Steel (1832-1907)

Co-fondateur de la Société théosophique. Cf. Lantier, J., *La Théosophie*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1970.

OLLIVIER Georges (1898-1958)

Publiciste antimaçonnique. Cf. Coston, H., *Dictionnaire de la*

politique française, vol. I, Paris, Diffusion : La librairie française, 1967.

OMEZ Reginald (1895-1973)

Dominicain, spécialiste de la métapsychique. Né Alphonse-Auguste-Marie-Joseph Omez le 12 octobre 1895 à Tourcoing (Nord). Fils de Auguste-Joseph Omez, directeur de filature, et de madame née Pauline-Hyacinthe Leblanc, qui eurent neuf enfants dont sept vocations religieuses. Elevé dans un climat familial exceptionnellement chrétien, il étudie d'abord au collège de la ville ; après y avoir obtenu ses deux baccalauréats de rhétorique et de philosophie, il entre chez les dominicains au couvent du Saulchoir à Kain (Belgique) en septembre 1913. Mobilisé en 1915, il fait profession solennelle en septembre 1919 et est ordonné prêtre en mars 1921. Au terme de ses études théologiques (lectorat) et philosophiques (doctorat) en 1922, il est assigné à l'Angelicum de Rome où il enseigne l'histoire de la philosophie grecque et orientale. Docteur en théologie, de 1926 à 1935 il ajoute à ses activités professorales la formation des jeunes religieux dominicains étudiants à Rome, avant d'être nommé recteur de l'église San Domenico e Sisto à Rome (1935-1940). Pleinement à l'aise dans les contacts humains, fin psychologue et doué auprès d'une large élite (milieux diplomatique, aristocratique, scientifique) tout en maintenant une grande disponibilité auprès des plus humbles.

De retour en France, il est assigné au couvent de la rue du faubourg Saint-Honoré où il demeure jusqu'en 1972 après y avoir été prieur de 1945 à 1948. Pendant ses trente années de vie apostolique à Paris, il fait preuve d'une activité considérable. Prédicateur recherché, conseiller auprès de congrégations religieuses féminines, aumônier de diverses associations dont les Ecrivains catholiques français (1941-1969), le Groupe catholique du Palais (1948-1968), les élèves et anciennes élèves catholiques de l'Ecole des hautes études commerciales féminines (1942-1972) et en liaison suivie avec différents groupes tel l'*Institut métapsychique de France* dans le cadre duquel il délivre une série de causeries au début des années 1950 ; cours dont le contenu, relatif à la parapsychologie, au merveilleux religieux, à l'astrologie, au domaine de l'inconscient etc. et au point de vue catholique en la matière, sera repris à l'occasion de multiples conférences qui lui attirent un nombreux public tant à Paris et en province qu'en Belgique et en Italie. De plus, il participe à divers colloques et collabore à des périodiques spécialisés dont les *Cahiers métapsychiques*, *la Tour Saint-Jacques*, la *Revue métapsychique* et la *Revue internationale de parapsychologie*. Enfin, il publie quelques ouvrages qui traduisent le fruit de ses réflexions et de son expérience scien-

tifique et se veulent des guides de discernement ; en plus de sa collaboration à l'édition du Cerf/Desclée la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin : « Le gouvernement divin » (1959) et « Le monde des ressuscités » (1961), signalons *Peut-on communiquer avec les morts ?* (1955), *Supranormal ou surnaturel ?* (1956) et *L'Occultisme devant la science* (1963). Retiré à la résidence Sertillanges à Paris depuis l'automne 1972, il y décède le 12 juillet 1973.

Cf. Archives dominicaines de la province de France.

PACHEU Jules (1860-?)

Ecclésiastique intéressé à l'ésotéro-occultisme. Né Jules-Charles-Henri Pacheu le 28 avril 1860 à Rennes. Fils de Emile-Joachim Pacheu, contrôleur des contributions directes, et de madame née Adèle-Françoise Guillemot. Licencié en droit et en lettres, il entre chez les jésuites en mai 1881, y poursuit ses études de philosophie et rejoint le noviciat de Jersey pour ses études de théologie (1891-1893). Dès 1892, sous le pseudonyme de Mériadec, il signe des critiques littéraires pour le compte des *Etudes*. En 1894 il poursuit des études à Paris qui le conduisent à un doctorat en théologie. Il exerce ensuite à Angers puis à Poitiers avant de regagner Paris.

Déjà en correspondance avec Joris-Karl Huysmans il publie *De Dante à Verlaine. Etudes d'idéalistes et de mystiques* (1897), s'intéresse à la métapsychique et à la psychologie des mystiques — il publiera d'ailleurs une *Introduction à la psychologie des mystiques* (1901) — et entretient des contacts avec Albert Jounet, Jules Bois, les spirites Léon Denis et Gabriel Delanne, l'hindou Chatterji et Papus. Au lendemain de ses vœux perpétuels (1900), il donne une série de conférences sur « l'ésotérisme » à l'Institut catholique de Paris durant l'année scolaire 1900-1901 ; il traite, d'une part, « son développement, ses causes » et, d'autre part, « sa méthode, son histoire, ses doctrines » ; le contenu est résumé dans un ouvrage ultérieur *Du positivisme au mysticisme. L'inquiétude religieuse contemporaine* (1906).

En 1904 le père Pacheu quitte la Compagnie de Jésus et réintègre son diocèse d'origine. De 1905 à 1910 il est affecté à la paroisse de Toussaints à Rennes. Entre temps il publie *Psychologie des mystiques chrétiens. Les faits. Le poème de la conscience, Dante et les mystiques* (1909) et *Psychologie des mystiques chrétiens. Critique des faits. L'expérience mystique et l'activité subconsciente* (1911). De 1910 à 1920 il réside à Paris où il consacre un ouvrage à l'auteur présumé du « Stabat Mater » *Jacopone de Todi* (1914) et publie une suite de méditations sur *Les Béatitudes de l'Evangile* (1916). Enfin de 1920 à 1922 il est donné comme prê-

tre habitué à Saint-Servan-sur-Mer sans qu'il y soit décédé pour autant.

Cf. Archives jésuites de la province de Paris ; Archives diocésaines de Rennes.

PAPUS voir **ENCAUSSE Gérard**

PAULY Jean de (V. 1860-1903)

Spécialiste de la Cabale. Cf. Vulliaud, P., *Traduction intégrale du « Siphra di-Tzeniutha », le Livre secret, ouvrage essentiel du « Sepher ha-Zohar »*, Paris, E. Nourry, 1930.

PEILLAUBE Emile (1864-1934)

Mariste, philosophe et théologien. Né Emile-Antoine Peillaube le 8 juillet 1864 à Calonges (Lot-et-Garonne). Fils de Jean Peillaube, propriétaire cultivateur, et de madame née Marie Tissier. Après ses études classiques au petit séminaire d'Agen, en 1884 il rejoint le grand séminaire dirigé par les maristes. Par la suite, de 1888 à 1891, il prépare à Toulouse un baccalauréat de droit canonique et la licence de philosophie et de théologie. Ordonné prêtre à Agen en 1889, il fait profession chez les maristes en septembre 1892 avant de rejoindre définitivement Paris et de s'installer à la résidence de la rue de Vaugirard. Il fréquente alors l'Institut catholique, la Sorbonne et le Collège de France où il s'initie à la psychologie moderne et amorce sa collaboration aux *Annales de philosophie chrétienne* qui s'étend de 1894 à 1898. De même il travaille à la rédaction de ses deux thèses *De genuino philosophiae conceptu* et *La Théorie des Concepts* (1895) soutenues à Toulouse avec la plus haute mention et qui lui valent le grade de docteur en philosophie. Suite à la publication de sa thèse française, il est remarqué par monseigneur d'Hulst et affecté à la chaire de psychologie de l'Institut catholique de Paris ; professeur-adjoint en 1896, il est titularisé en 1899. Premier Doyen de la Faculté de philosophie en 1913, il le demeurera jusqu'à sa mort survenue le 29 août 1934.

A l'occasion de la rentrée de 1895 il inaugure la Réunion des étudiants destinée à « aider les jeunes gens à conserver leurs croyances religieuses dans les Facultés et les Grandes Ecoles, et à remédier à une spécialisation excessive du travail par un supplément de valeur intellectuelle et morale » complétée, d'une part, par la Conférence Saint-Paul appelée à traiter de questions actuelles relatives à l'engagement dans la société de son temps et, d'autre part, par la Conférence Saint-Thomas à l'accent plus nettement philosophique. A leurs débuts il arrive même qu'on

y traite d'hypnotisme et que l'on se prête — une fois n'est pas coutume — à son expérimentation. Ce qui donne à penser que « sous des apparences d'impassibilité, le P. Peillaube cachait un système nerveux très impressionnable, et qu'en lui s'unissaient l'aptitude aux spéculations métaphysiques et le goût très vif et audacieux de l'expérimentation ». En 1900 il fonde la *Revue de philosophie* qui, dans un esprit d'ouverture, vise à l'accomplissement d'une œuvre à la fois doctrinale et scientifique ; parmi ses collaborateurs figurent non seulement des scolastiques authentiques mais des hommes tels que Duhem, Brunetière, Boutroux, William James. Mis en contact avec René Guénon par l'entremise de Noële Maurice-Denis [Boulet] en 1916, il favorise la publication de son premier ouvrage *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues* (1921) ce qui ne l'empêche pas d'en fournir une analyse-critique honnête, claire et précise et d'accepter sa collaboration pour une série d'articles sur le théosophisme et quelques comptes rendus en rapport avec ses préoccupations ésotéro-occultistes. Au milieu des années 1920, toujours soucieux de mieux répandre la pensée et la méthode du docteur angélique, il lance le groupe féminin Lumen et les Cercles thomistes auxquels il adjoint pour organe les *Cahiers thomistes* et suscite une nouvelle collection « la Bibliothèque de philosophie expérimentale ». Plusieurs générations d'étudiants lui sont redevables d'une direction spirituelle inspirée des données les plus fondamentales de la foi visant à faire oublier l'homme — toujours « peu intéressant » — et à fixer l'esprit et le cœur sur les grandes vérités révélées, la Vie Trinitaire et l'Incarnation. En plus de ses nombreux articles il a publié *Les Images* (1911), *La Destinée humaine* (1930) et *Le Caractère* (1935).

Cf. Courant, V., « Le R.P. Peillaube, Premier Directeur de la Réunion des Etudiants », *Revue Montalembert*, 25 novembre 1934 ; Archives générales des maristes de Lyon.

PÉLADAN Joséphin (1859-1918)

Esotériste. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971 ; Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains*, Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

PETIT Joseph-Alphonse (1842-1921)

Ecclésiastique ésotéro-occultiste. Né le 27 mars 1842 à Romescamps (Oise). Fils de Constant Petit et de madame née Euphrasie-Delphine Magnier. Ordonné dans le diocèse de Beauvais il semble s'être orienté assez rapidement vers l'enseignement de l'histoire ; d'autre part il a tôt fait de se révéler sujet à des hallucinations et exposé à une diversité de phénomènes métapsychiques (visions, télépathie, lévitation, dilatation du corps fluidique, obsessions etc.) dont il souffre cruellement sans pour autant se croire névrosé comme il le confiera plus tard à quelques-uns de ses correspondants. Ainsi, à titre palliatif, il s'emploie à remuer la terre, à casser ou à scier du bois jusqu'à épuisement comme pour tenter de se soustraire à cet « abominable privilège ». Parmi ses nombreuses visions (Louis XVI, Marie-Antoinette, saint Paul, saint Jean etc.) figure en bonne place Marie Stuart à laquelle il décide de consacrer ses recherches en vue d'une réhabilitation en tout bien tout honneur de l'ancienne reine d'Ecosse. A partir des années 1860 il fouille les bibliothèques et archives de Paris, Londres et Edimbourg et amasse une volumineuse documentation qui sert à rédiger une importante *Histoire de Marie Stuart, reine de France et d'Ecosse*, en 2 vol., d'abord publiée en langue anglaise (1874) et honorée d'un bref de S.S. Pie IX puis en langue française en 1876.

Quelque dix ans plus tard, après que mademoiselle Shelamer aura annoncé en lui la venue d'un « Messie » dans *Banner of light* (1885), il fait partie de l'entourage de lady Caithness duchesse de Pomar, elle-même sous la dictée de Marie Stuart depuis ses premières visions qui remontent à 1875 (série d'articles dans *la Vie nouvelle*, Beauvais, 1904). Dans ce contexte l'abbé Petit en vient à teinter son christianisme de relents ésotéro-occultistes et à collaborer à *l'Aurore du jour nouveau*. Sa version du *Guide spirituel* (1893) fait l'objet d'un tiré à part. De plus il prononce un certain nombre de conférences en l'hôtel particulier du quartier Wagram qui sont relatées dans *l'Etoile* en 1894. Il semble qu'on lui doive aussi *La Rénovation religieuse* (1895) publié sous la signature de la duchesse de Pomar. Révisant le manuscrit pour une nouvelle édition qui n'a jamais vu le jour, en septembre 1900 il écrit à Papus : « Cette publication déplaira souverainement à Rome, car l'Eglise invisible y revendique ses droits. Silence aux docteurs de la terre ! Ce n'est pas une réforme plus ou moins banale du christianisme mais une reconstitution ésotérique de son culte et de ses enseignements. »

Sommé par son évêque de ne plus s'occuper de telles questions et de couper les ponts avec les milieux ésotéro-occultistes de la capitale, il se retire en son village natal où il célèbre sa messe en reclus et demeure « étranger à la vie religieuse et sociale de ses compatriotes » tout autant que boudé par sa famille qui le considère comme un original. Néanmoins il fait éditer quelques brochures *L'Apocalypse expliqué* (1901), *Le Christianisme, son universalité, ses déviations, son avenir* (1909), *Le Sacerdoce dans le christianisme* (1910), *Le Grand mystère* (1912) où Dieu est présenté non comme un être mais comme la force primordiale d'où émane tout ce qui existe faisant ainsi de la

création la vie extérieure de Dieu, de même que *La Question sociale au point de vue spiritualiste* (1920). Signalons enfin qu'on lui doit l'édition de *Révélation faite à une paysanne de Picardie. Communication médiumnique attribuée à Jeanne d'Arc* (1914) et probablement, en collaboration avec monseigneur Emile Lesur, une *Histoire populaire de S.E. le cardinal Charles-Martial Allemand-Lavigerie* (1892). Il est décédé à Romescamps le 5 juillet 1921.

Cf. Fonds Papus, Bibliothèque municipale de Lyon ; Vulliaud, P., *Histoire et portraits de Rose-Croix,* manuscrit dactylographié, Fonds Vulliaud, Alliance israélite universelle, Paris.

PETIT Léonce (1875-1935)

Ecclésiastique. Né Léonce-Antoine Petit le 8 novembre 1875 à Aups (Var). Fils de Romain Petit, chapelier, et de madame née Augustine-Joséphine Antelmy. Formé au grand séminaire de Fréjus puis à l'Institut catholique de Paris, il est élevé à la prêtrise à Meaux où il amorce sa carrière de professeur. A l'époque où il est muté à Saint-Joseph de Passy, il semble avoir contribué à la conversion de Jacques Maritain. Devenu par la suite professeur libre, il dispense l'enseignement de l'histoire au Cours Saint-Louis, rue de Bretonvilliers. Il y a lieu de supposer que c'est par son intermédiaire que René Guénon, rencontré dans le cadre des mercredis du docteur Tony Grangier (Chacornac, P., *La vie simple de René Guénon,* 1958), est recruté comme professeur de philosophie au Cours Saint-Louis en 1926. Considéré par ailleurs comme l'aumônier des artistes chrétiens, l'abbé Petit exerce son apostolat auprès des membres de la troupe de l'Opéra (information fournie par madame Marthe Meunier). Décédé à Paris le 6 mars 1935, ses funérailles eurent lieu à Notre-Dame de l'Assomption où il célébrait régulièrement sa messe depuis nombre d'années.

Cf. Archives diocésaines de Toulon.

PHANEG voir **DESCORMIERS Georges**

PHILIPPE Nizier-Anthelme (1849-1905)

Thaumaturge et occultiste. Né le 25 avril 1849 dans la commune de Loisieux, arrondissement de Chambéry. Fils aîné de Joseph Philippe, petit propriétaire-cultivateur, et de madame née Marie Vachod. D'abord gardien de troupeaux, son instruction primaire fut des plus rudimentaires. Néanmoins le curé du village lui apprend à lire et à écrire et lui enseigne le catéchisme ; à peine âgé de six ans l'enfant manifeste déjà des facultés étranges qui sont remarquées par l'ecclésiastique. Après sa première communion en mai 1862, ses parents le placent à l'Arbresle comme garçon tripier. Après quelques mois il rejoint Lyon et entre au service d'un oncle boucher. Entretemps il semble qu'il ait fréquenté l'institution Sainte-Barbe tenue par l'abbé Chevalier et y ait obtenu plus tard un certificat de grammaire. Ainsi, de novembre 1874 à juillet 1875, il dépose quatre inscriptions d'officier de santé à l'Ecole de médecine et de pharmacie de Lyon. Ses activités de « guérisseur » dévoilées, il doit abandonner la formation entreprise.

Quelques années plus tard il s'inscrira à des études de médecine « par correspondance » qui lui vaudront un diplôme de docteur en médecine délivré par l'université américaine de Cincinnati (1884), un second titre honorifique émis par l'Académie royale de médecine de Rome (1886) et un dernier décerné par l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg (1901). En octobre 1877 il épouse à l'Abresle une jeune fille guérie par ses soins, Jeanne-Julie Landar issue d'une importante famille industrielle de Lyon. Le couple aura deux enfants dont une seule survécut : Victoire qui épousera plus tard le docteur Emmanuel Lalande plus connu sous le pseudonyme de Marc Haven. En 1881 il est appelé en Tunisie où les soldats du corps expéditionnaire sont aux prises avec une épidémie ; à cette occasion le Bey de Tunis a recours à son intervention. En 1885 il installe son cabinet de consultations au 35 de la rue Tête d'or à Lyon où il devait obtenir ses plus grands succès de « guérisseur » — succès qui s'appuient sur une thérapeutique magnétique étayée de conseils spirituels ; partisan de la doctrine réincarnationiste et des techniques occultistes, il emprunte néanmoins son vocabulaire à la tradition chrétienne et plus proprement à l'Evangile.

Quelques années plus tard il fait la connaissance du futur docteur Gérard Encausse qui prépare alors sa médecine à Paris. En 1895, sur l'instigation de ce dernier, il assume la direction de l'*Ecole pratique de magnétisme* de Lyon, succursale de l'école parisienne du même nom fondée par Hector Durville en 1893. Toujours par l'entremise du docteur Encausse dit Papus, il effectue un premier (1900) puis un second (1901) voyage en Russie invité, d'une part, par le grand-duc Wladimir et, d'autre part, par le tsar Nicolas II et la tsarine sur lesquels il exerce une grande influence avant que d'être supplanté par celle de Raspoutine. Les Mémoires de Maurice Paléologue, dernier ambassadeur de France à la cour de Russie, en font foi. Suite à la mort de sa fille unique en 1904 — perte douloureuse qui l'affecte grandement — il rend l'âme le 2 août 1905 dans sa propriété de l'Arbresle aux environs de Lyon. Son cas qualifié d'« hystéro-névropathe » a fait l'objet d'une thèse de médecine présentée à la Faculté de Lyon en 1920. Les rénovateurs du Martinisme tels Papus, Sédir,

Jean Bricaud, Marc Haven, Phaneg etc. le considéraient comme leur maître et il demeure, encore aujourd'hui, grandement vénéré par les membres de l'ordre Martiniste. Il n'a laissé aucun écrit.

Cf. Encausse, Ph., *Le Maître Philippe de Lyon. Thaumaturge et « homme de Dieu »*, Paris, Editions traditionnelles, 8ème éd., 1973 ; Mariel, P., *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971.

PIERREFEU François de (1891-1959)

Polytechnicien et homme de lettres. Né François-Marie-Joseph-Malcor Deydier de Pierrefeu le 3 mars 1891 à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). Fils de Louis-Marie-Victor-Henri Malcor Deydier de Pierrefeu, rentier, et de madame née Thérèse de Villeneuve-Esclapon. Après de brillantes études secondaires couronnées par un premier Prix de philosophie au Concours général, il poursuit sa formation à l'Ecole Polytechnique (promotion 1911). Au cours de la guerre 1914-18 il sert dans l'Aéronavale. Chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire, il quitte la Marine au lendemain de la guerre et s'oriente, d'une part, vers l'application des sciences exactes aux réalités technologiques modernes et à l'urbanisme et, d'autre part, vers une spéculation intellectuelle inspirée du symbolisme des nombres et des formes. Ainsi il sera tour à tour et même conjointement : ingénieur, mathématicien, homme de lettres et métaphysicien.

Ingénieur, il est amené à assumer un poste de haute direction dans le cadre de l'entreprise des Grands Travaux Hydrauliques de Marseille, après avoir été le maître d'œuvre du barrage de l'Oued-Beth dans la région de Meknès (Maroc). Dès le début des années 1930, au côté de Le Corbusier, de Hubert Lagardelle et du docteur Pierre Winter, il collabore à la revue avant-gardiste *Plans* (1931) tôt reléguée par *Prélude* (1932-1936) organe du groupement créé sous le même vocable et dont ses amis et lui sont membres du comité de rédaction. Il fournit également quelques articles à un organe de tendance sorélienne et proudhienne *l'Homme réel* et à *Voici la France de ce mois* ; quelques années plus tard il donnera à lire les *Confessions de Tatihouet* (1939) qui traduit son amour de la mer et son expérience de navigateur. Au milieu des années 1930 il cherche à concrétiser son intérêt pour l'urbanisme en collaboration avec Le Corbusier. Sous le gouvernement de Vichy il intervient auprès des autorités en place pour tenter d'assurer la position relativement précaire du célèbre architecte. Ainsi, après avoir été membres provisoires du Comité d'Etude du Bâtiment dans le cadre du Secrétariat d'Etat à la production industrielle, tous deux projettent de créer un « Comité d'études préparatoires d'urbanisme » avec pour objectif de jeter les fondements d'un statut moderne d'urbanisme — en vain, puisqu'ils se verront remerciés de leurs services.

Au lendemain de la guerre il réintègre Paris et élit domicile à l'hôtel Ritz. Latitude lui est dorénavant acquise d'entretenir des relations et correspondances suivies avec divers hommes de lettres et mathématiciens de son temps : le groupe Winter, René Guénon, Raymond Abellio, le professeur F. Vassilenko du Collège de France, quelques précurseurs américains de « la gnose de Princeton » etc. et de mûrir, à la lumière de Pythagore, de Platon et de l'évangéliste saint Jean, certaines idées relatives au symbolisme des nombres et des formes dont il tirera une voie de connaissance adaptée à l'Occident : l'acousmatique ; cette partie de son œuvre est hélas ! demeurée à l'état d'ébauche. Au tournant des années 1950 il refusera l'offre qui lui est faite d'occuper, sur le sol de l'Inde, une chaire en rapport avec ses préoccupations dans le cadre de la future université shri Aurobindo. Il est décédé au château de Gairoird à Cuers (Var) le 7 août 1959. Il avait d'abord épousé en août 1924 mademoiselle Fannita d'Onthcorn et, en secondes noces, madame veuve Maria de Hantoin fort intéressée par le spiritisme et le catharisme.

Cf. Renseignements inédits fournis par le comte Alain de Pierrefeu.

PIOBB P.-V. (1874-1942)

Publiciste et écrivain ésotéro-occultiste. Né Pierre Vincenti le 12 avril 1874 à Paris. Issu d'une vieille famille florentine fixée en Corse, à Piobbeta, vers la fin du XIVème siècle à la suite de la querelle des Guelfes et des Gibelins et comptant dans sa famille un moine philosophe du début du XVIIIème siècle Antoine-Joseph Vincenti, prieur du couvent d'Alesani, il est le fils du comte Vincent Vincenti, major chez les zouaves pontificaux jusqu'en 1870 avant de regagner la France et d'exercer comme médecin militaire, et de madame née Amélie Allard, elle-même issue d'une vieille famille parisienne et nièce du fameux banquier Jacques Laffitte, ministre sous Louis-Philippe. Après ses études classiques au collège Stanislas il poursuit sa formation en Sorbonne et à la Faculté de droit. Sa mère décédée au moment de ses couches et son père terrassé brusquement alors que notre jeune homme est à peine âgé de dix-huit ans, il n'en réussit pas moins à obtenir successivement et sans appui matériel une licence de lettres, une licence de sciences et une licence de droit. Ainsi armé, il parcourt l'Europe et pousse l'aventure jusqu'en Islande et dans l'Océan arctique. Ayant déjà lancé une petite revue lors d'un séjour à Ajaccio *l'Echo de la Corse* (1893-1894), au retour de ses voyages il apporte sa contribution à la grande presse pari-

sienne. Ainsi, de 1895 à 1899 il signe de nombreux articles dans *le Monde illustré* et dans *la Paix*. Principal rédacteur aux *Lectures modernes* de 1900 à 1905, il publie par ailleurs une relation détaillée de son voyage en Islande dans *le Tour du monde* en 1905, avant de se voir confier la chronique scientifique de divers périodiques tels *Nos loisirs*, la *Revue des Revues*, *la Liberté* et la chronique industrielle de *l'Information* et ce jusqu'à la guerre de 1914.

Parallèlement, à partir de 1897 il s'intéresse sérieusement aux sciences traditionnelles et, plus particulièrement à l'alchimie et à l'astrologie. A la fois homme de lettres et homme de sciences et partant de l'hypothèse qu'« il est impossible que les anciens, dont les civilisations se montraient extraordinairement brillantes, aient raisonné en matière scientifique d'une manière aussi illogique et aussi ridicule que le prétendent les auteurs modernes », il aspire à mettre sa compétence dans les langues mortes et sa compréhension scientifique au service d'un meilleur décryptage des textes volontairement obscurs légués par les anciens hermétistes. Ainsi, dès 1903 il réussit à « résumer à lui seul, et pour son compte personnel tout ce que la Bibliothèque nationale, la Bibliothèque de l'Arsenal et même le British Museum renferment en manuscrits et en imprimés de tout genre concernant les sciences ésotériques ». En 1907 il publie son premier ouvrage en la matière qui se veut un compendium très précieux de toutes les pratiques employées dans l'antiquité et au moyen-âge, le *Formulaire de Haute-Magie* considérablement augmenté lors de sa réédition en 1937 et fournit la première traduction française du *Traité d'Astrologie générale* de Robert Fludd. L'année suivante il donne à lire *Vénus* (1908) une étude qui se veut une réinterprétation des conceptions mythologiques gréco-romaines. De même il voit à fournir un double bilan exhaustif des recherches et travaux entrepris dans le domaine de l'hermétisme au cours des deux dernières années *L'Année occultiste* (1907 et 1908) ; il ne manque pas d'y inclure les résultats qu'il vient d'obtenir auprès d'un sujet remarquablement doué, le journaliste Henri Christian, tendant à démontrer la possibilité de l'extériorisation des facultés sensorielles dénommée par certains « sortie en astral ». En 1909 il rejoint l'*Alliance spiritualiste* fondée par madame Jeanne Beauchamp assistée d'Albert Jounet et de Louis Le Leu et publie, d'autre part, un article retentissant sur « La fabrication de l'Or » dans la *Revue des Revues*. En contact avec F.-Ch. Barlet depuis 1907, il décide de lancer le *Bulletin de la Société des sciences anciennes* (1909-1912) avec pour but d'élargir le plus possible le domaine des recherches ésotéro-occultistes et de faire admettre la légitimité de semblables travaux. Vice-président du Congrès international de psychologie expérimentale en 1910 et de nouveau en 1913, dès 1911 il publie un nouveau bilan *L'Evolution de l'Occultisme et la Science d'aujourd'hui*. Cette même année ses nombreux contacts politiques lui obtiennent de faire figurer la *Société des sciences anciennes* parmi les sociétés savantes reconnues par le ministère de l'Instruction publique et de bénéficier ainsi des facilités de l'ancien palais du Trocadéro où se tiennent les conférences de la Société jusqu'en 1914. Tandis que Piobb entretient son public sur « les conceptions astrologiques du moyen-âge », Albert Jounet, Paul Vulliaud, Oswald Wirth, André Godin, Edouard du Roure de Paulin et Cadet de Gassicourt traitent respectivement du Zohar, de la cabale hébraïque, du symbolisme chaldéen, de l'ésotérisme égyptien, de l'hermétisme en héraldique et de la médecine spagyrique.

Par la suite, jusqu'au milieu des années 1920, Piobb se consacre essentiellement au journalisme parlementaire et politique au titre de représentant du maréchal Lyautey puis de ses successeurs et voyage à maintes reprises au Maroc. Plus tard, de 1929 à 1933, il assurera la rubrique politique de *l'Echo d'Alger*. En 1924 puis de nouveau en 1927, Charles Blech lui offre de tenir une série de conférences au siège parisien de la *Société théosophique*, avenue Rapp, sur les prophéties de Nostradamus ; de ces conférences sortira un livre *Le secret de Nostradamus* (1927) dont le thème sera repris et poursuivi en tenant compte de la célèbre prophétie de saint Malachie sur les papes, dans *Le Sort de l'Europe* (1939). Sa conclusion en est que les textes attribués à Nostradamus et à Malachie sont beaucoup plus anciens qu'on ne le croit d'ordinaire. On lui doit par ailleurs quelques articles dans *le Voile d'Isis* en 1927 et 1928 et une série de Mémoires astrologiques parue dans *Votre bonheur* en 1935. Son dernier ouvrage constitue la matière d'un cours dispensé en 1939 et consacré à l'« élucidation complète des traditions en magie, alchimie, astrologie, mythologie et symbolisme » ; rédigé à Paris peu de temps avant sa mort survenue le 12 mai 1942, *La clef universelle des sciences occultes*, en 3 vol., a été publié à titre posthume en 1950.

Cf. Cadet de Gassicourt, F., « P.-V. Piobb », dans Piobb, P.-V., *La clef universelle des sciences occultes*, t. I, Paris, Omnium littéraire, Editions des Champs-Elysées, 1950.

PITRA Jean-Baptiste (1812-1889)

Prélat, spécialiste du symbolisme religieux. Cf. *Dictionnaire de théologie catholique*, vol. XII, Paris, Letouzey et Ané, 1935 ; Laurant, J.-P., *La clef du symbolisme, de Méliton de Sardes. Recherches sur le symbolisme au XIXème siècle : le cardinal Pitra et la Clef*, Paris, La Mesnie, 1979.

POISSON Albert (1869-1894)

Alchimiste. Cf. Haven, M., « Albert Poisson », *l'Initiation*, juillet 1894 ; Michelet, V.-E., *Les compagnons de la Hiérophanie*, Paris, Dorbon-Aîné, 1937.

POMAR duchesse de voir **CAITHNESS lady**

PONCINS Léon de (1897-1975)

Publiciste et écrivain contre-révolutionnaire. Né Gabriel-Léon-Marie-Pierre de Montaigne de Poncins le 3 novembre 1897 à Civens (Loire). Fils de Bernard de Montaigne de Poncins et de Madeleine d'Orléans. Célibataire et exploitant agricole de son métier. Engagé dès 1914, au lendemain de la guerre il amorce sa carrière de spécialiste des mouvements révolutionnaires, sa thèse étant et demeurant que les forces subversives émanent des sociétés secrètes et donc que ces dernières sont responsables des bouleversements politiques et sociaux à travers le monde, d'où le titre de son premier ouvrage *Les Forces secrètes de la Révolution* (1928). Dans l'entre-deux-guerres il collabore à divers journaux et revues notamment *le Jour, le Figaro, l'Ami du Peuple, le Nouvelliste* (de Lyon), *le Mercure de France* etc. Il suit la guerre d'Espagne au côté des carlistes du général Mola comme correspondant de guerre. Par la suite il fonde à Genève une revue internationale *Contre-Révolution* (1937-1939) et, en 1938, lance avec Georges Batault un appel aux chefs d'Etat pour une solution de la question juive.

En 1939 il est mobilisé et bientôt affecté au 2ème Bureau de l'état-major de l'Armée. Démobilisé, il reste en liaison avec les services de renseignements militaires clandestins ; néanmoins, ses idées l'amènent à éviter de justesse une exécution sommaire par les épurateurs du maquis Lecoz. Collaborateur aux *Documents maçonniques* (1941-1944), il est arrêté et incarcéré plusieurs mois à Fresnes en 1945 ; il sera jugé et acquitté en 1949. Alors qu'il avait écrit plus d'une douzaine d'ouvrages jusqu'à la guerre dont *Refusé par la Presse* (1931), *Tempête sur le Monde, ou la faillite du Progrès* (1934), *La Dictature des Puissances occultes : La Franc-maçonnerie d'après ses documents secrets* (1934), *La mystérieuse Internationale juive* (1936) et, en collaboration avec E. Malynski, *La guerre occulte* (1936) — ouvrages traduits en plusieurs langues et qui lui valurent une résonance internationale — en mal d'éditeurs, il ne reprend la plume qu'au début des années 1960. Mais suite à un grave accident de voiture survenu en 1962 et qui le laisse douloureusement infirme, ses activités connaissent une nouvelle interruption. Cependant en 1965 il ne ménagera pas ses efforts pour une mise en garde des Pères conciliaires contre les manœuvres tendant à faire modifier la position de l'Eglise à l'égard du judaïsme. Après avoir amorcé sa collaboration à *l'Ordre français*, il donne *Christianisme et Franc-Maçonnerie* (1968) qui se veut une « restitution des faits » à l'appui de sa dénonciation des tentatives pour un nouveau rapprochement des deux perspectives, avant son dernier ouvrage *Top Secret, secrets d'Etat anglo-américains* (1972). Il est décédé à Toulon (Var) le 19 décembre 1975.

Cf. *L'Ordre français*, janvier 1968 et fév.-mars 1976 ; Coston, H., *Dictionnaire de la politique française*, vol. I, Paris, diffusion : La librairie française, 1967.

PORTAL Frédéric de (1803-1876)

Diplomate et homme de lettres. Né Pierre-Paul-Frédéric Portal le 5 novembre 1803 à Bordeaux. Il appartient à une ancienne famille protestante très connue dans les guerres de religion. Fils du baron Pierre-Barthélemy Portal d'Albarédès, négociant et pair de France sous les rois Louis XVIII et Charles X, et de madame née Elisabeth-Marguerite Bergis. Très jeune il entre dans la diplomatie et fait partie de l'ambassade extraordinaire envoyée à Moscou pour représenter la France au couronnement du tsar Nicolas ; il exercera également les fonctions de maître de requêtes au Conseil d'Etat. Après vingt-quatre années de loyaux services, il se retire avec le titre de Conseiller honoraire. Parallèlement il se passionne pour l'archéologie et, plus tard, verra à faire œuvre d'historien. Ainsi il publie *Des Couleurs Symboliques dans l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes* (1837) ouvrage unique en la matière encore aujourd'hui et qui lui vaut la Croix de la Légion d'honneur ; on lui doit également *Les Symboles des Egyptiens comparés à ceux des Hébreux* (1840), *Descendants des Albigeois et des Huguenots* (1860) et enfin *Politique des lois civiles ou source des législations comparées* (1873). Il est décédé à Paris le 10 janvier 1876. Son impressionnante bibliothèque a été léguée à la Faculté de droit de l'université de Bordeaux.

Cf. Glaeser, E., *Biographie nationale des contemporains*, Paris, Glaeser et Cie, 1878 ; Feret, E., *Statistiques générales du Département de la Gironde. Première partie. Biographie*, Bordeaux/Paris, Feret et Lechevalier, 1889.

PORTALIÉ Eugène (1852-1909)

Jésuite, philosophe et théologien. Né Félix-Eugène Portalié le 3 janvier 1852 à Mende. Fils de Jean-Casimir Portalié, négociant, et de madame née Marie-Elise Brun. Il amorce ses études au collège jésuite de sa ville natale et, suite à la fermeture de cet

établissement, poursuit sa formation au collège jésuite de Saint-Affrique. Connu pour son étonnante précocité, il rejoint le noviciat de la Compagnie de Jésus de Toulouse à la fin de décembre 1867. Après deux années de formation religieuse, une année d'études littéraires et deux années de philosophie, en 1872 il est nommé professeur de premier cycle au collège de Sarlat. En 1875 il se voit affecté au juvénat de Toulouse avant de rejoindre celui de Uclès (Espagne) installé dans l'ancien couvent des chevaliers de Saint-Jacques où, à peine plus âgé que ses étudiants, il enseigne les langues classiques et la littérature. En 1881 il délaisse la tribune de l'enseignant et retrouve les bancs de l'étudiant aux fins de parfaire sa formation théologique. Ordonné prêtre en 1884, deux ans plus tard il obtient son doctorat en théologie à Uclès puis, sous la direction intellectuelle et spirituelle du saint père Ginhac, emploie la période de sa troisième probation à approfondir les auteurs ascétiques et mystiques. Après un séjour d'une année à l'université Grégorienne de Rome, en 1888 il réintègre Uclès au titre de professeur de théologie scolastique.

Le début des années 1890 annonce ses premières publications dans le cadre de divers périodiques. D'abord aux *Etudes* où il traite du surnaturel dans la ligne de saint Augustin (il allait d'ailleurs assumer la rédaction des articles relatifs à saint Augustin et aux prolongements de son œuvre et de son influence parus dans le *Dictionnaire de théologie catholique*) et se révèle adepte du molinisme conciliant à la fois la prescience divine, l'effet de la grâce et l'impact de la liberté. Il s'intéresse aussi à l'histoire du protestantisme de même qu'à son évolution récente en France. Suivant de près et avec un intérêt douloureux la crise doctrinale de la fin du XIXème siècle, il s'effraye des coups que l'on porte aux racines mêmes de la foi — ce qui concourt d'autant à l'attacher fortement à l'intellectualisme et à percevoir, comme visant la valeur même de nos connaissances et leur objectivité, les attaques modernistes dirigées contre l'intellectualisme de saint Thomas. Ainsi, éloigné de toute conception de la foi inspirée de la philosophie de l'immanence ou de la philosophie de l'action, de 1904 à 1908 il prend parti pour le compte des *Etudes*, du *Bulletin de la littérature ecclésiastique* et de *la Croix*, dans la controverse que suscitent les publications de Edouard Le Roy, Georges Tyrrell, Alfred Loisy etc.

D'autre part, il manifeste un intérêt marqué pour l'étude de la métapsychique comme tend à le montrer son article consacré à « L'hypnotisme au Moyen-âge. Avicenne et Richard de Middletown » (*Etudes*, 1892) et motivé par le souci de réhabiliter le jugement des théologiens de l'époque sur l'hypnose et ses phénomènes annexes : « Ces docteurs si intolérants, en qui, dit-on, se personnifie le fanatique mépris de la science, l'ont analysé de sang-froid, et, ce qui paraîtra étonnant à plusieurs, lui ont reconnu

un caractère naturel et scientifique. » L'année suivante, il conclut son article compte rendu de l'ouvrage de monseigneur Meurin relatif à la franc-maçonnerie — solide dans sa partie théorique mais trop dépendant des pseudo-révélations de Léo Taxil dans sa partie documentaire — sur un appel lancé pour une étude sérieuse et plus poussée de la philosophie et des pratiques juives et maçonniques et, en 1894, introduit les lecteurs des *Etudes* aux travaux et à l'esprit qui a présidé au Parlement des religions qui vient de se réunir à Chicago (U.S.A.). En contact avec l'abbé de Bessonies de *la Franc-maçonnerie démasquée* et l'assomptionniste V. Bailly rattaché pour sa part à *la Croix* et suivant de près les analyses du père Herman Gruber s.j. qui vient de diagnostiquer l'immense escroquerie des prétendues révélations de « Diana Vaughan », il est appelé à participer au premier Congrès antimaçonnique international de Trente en septembre 1896. Dès son retour, il résume pour le compte des *Etudes* une discussion importe qui a concouru à faire évanouir « tout un monde de ridicules légendes » et à souligner « une malheureuse tendance de certains esprits : d'une part, enclins à voir le diable partout, d'autre part, troublés au seul mot de critique : peut-être parce qu'il en coûte trop de s'informer et d'examiner... Voilà où plusieurs en étaient venus, et là est la véritable cause du silence trop prolongé de la presse. 'Ils veulent une leçon, nous disait un vénérable ecclésiastique, à propos de ces ennemis de toute critique ; ils l'auront et elle sera rude' ». L'année suivante, avant même les aveux retentissants de Léo Taxil, il fournit une analyse percutante des derniers écrits de « Diana Vaughan ». Ces deux derniers articles allaient faire l'objet d'un tiré à part *La fin d'une mystification* (1897). Cette même année, accompagnant les scolastiques qui réintègrent l'ancienne maison jésuite de Vals (Ardèche), il quitte l'Espagne et regagne la France et, en 1899, se voit affecté à l'Institut catholique de Toulouse où il décède dix ans plus tard, le 20 avril 1909.

Cf. « M. Eugène Portalié (1852-1909) », *Bulletin de littérature ecclésiastique*, 1909.

POUCEL Victor (1872-1953)

Jésuite et homme de lettres. Né Louis-Marie-Fortuné-Victor Poucel le 25 novembre 1872 à Marseille. Fils de Fortuné-Marie-Benjamin Poucel, commissaire navigant pour le compte des Messageries maritimes, et de madame née Victoire-Marguerite Abeille. A quatorze ans il entre au collège jésuite de Mongré à Villefranche-sur-Saône où il aime déjà s'entourer de solitude et de silence. « Plus impressionnable et imaginatif que de raison », il juge que le meilleur moyen de s'affermir est de s'engager aussi-

tôt dans une vie réglée propre à favoriser la réalisation de ses objectifs ; ainsi, dès la fin de sa classe de philosophie, à l'automne de 1890 il rejoint le noviciat de la Compagnie de Jésus à Ghazir (Liban). Quoiqu'enchanté par l'Orient, il éprouve quelque neurasthénie et tombe d'épuisement au bout de quatre ans. Muté dans différents collèges : Beyrouth, Marseille, Yzeure, il traîne son mal jusqu'à la rencontre avec un médecin suisse, le docteur Dubois, qui lui procure une thérapeutique adaptée. Au tournant du siècle, âgé de vingt-huit ans, il rejoint le noviciat de Jersey et y entreprend sa philosophie scolastique — une philosophie qu'il juge d'ores et déjà trop abstraite et non équilibrée par une sagesse concrète. Il éprouve le même désenchantement face à sa formation théologique où l'énoncé subtil de thèses et le trop-plein d'argumentations le rebutent. Néanmoins, il a la chance de pouvoir s'en ouvrir à l'un de ses professeurs, le père Léonce de Grandmaison, qui lui manifeste une grande compréhension et se révèle très accueillant — ouvert mais ferme — à son univers intellectuel ; toute sa vie, il lui en gardera une profonde reconnaissance. Ordonné prêtre en 1906, deux ans plus tard il repart pour l'Orient et y amorce une longue carrière d'enseignement comme professeur de rhétorique d'abord à Alexandrie (« L'Orient ténébreux : souvenir d'un séjour en Egypte », *Etudes*, 20 mars 1922) puis à Avignon de 1920 à 1939.

Prêtre-poète, il est avant tout soucieux de former le jugement et d'éveiller ses élèves à la beauté. Souple par rapport au « programme », il s'appuie davantage sur son inspiration. Distrait et d'allure excentrique, il sait néanmoins se faire respecter ; d'ailleurs, une fois l'an et au jour fixé à l'avance, il a l'habitude de se mettre en colère au motif que « les enfants ont besoin de savoir que nous pouvons le faire ». D'autre part, collaborateur assidu de la revue *Etudes*, placée sous la direction du père Léonce de Grandmaison depuis 1909, jusqu'au début de la seconde guerre il signe de nombreux essais philosophiques, contes, méditations, poésies de même que des critiques littéraires où il se montre particulièrement sévère pour Anatole France, Paul Valéry et André Gide. Epris de musique et vivant dans un habituel recueillement, il se consacre à son œuvre livresque cherchant à unir la poésie, la Révélation et la philosophie ; déjà *Le sacrement de Jérusalem* (1919), *L'évangile du pécheur* (1924), *L'amour et la mort* (1928), *Les choses nous parlent ou les Entretiens dérobés* (1933) et une suite d'ouvrages destinés à l'initiation religieuse des enfants *Vie de Jésus pour l'enfant. Livre défendu aux grandes personnes* (1932), *Ecole de Jésus pour l'enfant* (1934), *La Passion de Notre-Seigneur racontée à l'enfant* (1936), *Le petit missel des enfants* (1937). Plusieurs de ses essais déconcertent et suscitent inquiétude et réticence de la part de ses réviseurs qui, par risque de panthéisme, hésitent et refusent même de lui accorder le

Nihil Obstat ; ainsi en est-il de son recueil de poésie *Présence divine* (1960) qui ne sera publié qu'à titre posthume.

Malgré l'originalité et l'étrangeté même de son œuvre majeure *La mystique de la Terre*, le premier volet : *Plaidoyer pour le corps*, préfacé par Paul Claudel, paraît dès 1937, suivi de *La parabole du Monde* (1940), *Incarnation* (1942), *Ma Genèse* (1942), et *Ma religion* (1945). Quoiqu'inégale et inachevée, cette œuvre a pour caractéristique de présenter l'Univers comme une Révélation, un livre sacré au travers desquels Dieu appelle l'homme à une mystique rencontre. Elle se veut une réhabilitation du symbolisme perçu comme la « science du commencement » mais qui, compte tenu des contaminations occultes, demande à être purifié par l'Eglise. Au fait des travaux de Paul Choisnard sur l'astrologie et de René Guénon sur le symbolisme, il ne manque pas de signaler l'apport sérieux de la revue *Etudes traditionnelles* en la matière. En revanche, Guénon saura rendre aux deux premiers tomes de *La mystique de la Terre* un hommage certain quoique mitigé, compte tenu des « limites du point de vue catholique » de leur auteur et de certaines idées qualifiées ici de « théosophistes ». Intéressé par le thème du Sacré-Cœur au sujet duquel il déplore le fait que nous ne possédions pas encore une représentation ni même une notion satisfaisante du Cœur de Jésus, il publie en 1941 une série de lectures brèves sur la dévotion au Cœur de Jésus *L'offrande cordiale* précédant de peu *La sainteté dans l'Eglise du Christ* (1942). La vieillesse venue, il vit de plus en plus replié sur lui-même et comme « étranger dans un monde trop différent de celui qui est pour lui le seul réel » ; il obtient alors de repartir pour l'Orient et meurt à la résidence jésuite de Tanaïl (Liban) le 29 décembre 1953.

Cf. Rimaud, J., s.j., « Excentrique et délectable, le Père Poucel », *Jésuites de l'assistance de France*, n° 1, 1955.

POUVOURVILLE Albert de (1861-1940)

Officier de carrière et homme de lettres ésotéro-occultiste. Né Albert-Eugène Puyou de Pouvourville le 7 août 1861 à Nancy. Fils de Théodore Puyou de Pouvourville, officier d'active, et de madame née Alexandrine-Jenny Perrottey. Camarade de classe de Maurice Barrès et de Stanislas de Guaïta futur pontife de l'occultisme dont il retracera d'ailleurs l'itinéraire *Nos Maîtres. Stanislas de Guaïta* (1909), il est admis à l'Ecole de Saint-Cyr en 1881. Lieutenant d'infanterie deux ans plus tard et en rupture avec sa famille qui aspirait à le voir contracter mariage et venir en garnison à Nancy, il démissionne en 1884 et joint les rangs de la Légion étrangère au titre de simple soldat. Envoyé dans le Sud-Oranais puis au Tonkin, en dix-huit mois il reconquiert tous ses

grades grâce à diverses actions brillantes notamment à Thuong-Lam. Très intéressé par la culture, la mentalité et les coutumes extrêmes-orientales, il ne tarde pas à se familiariser avec les langues autochtones : l'annamite, le chinois et, plus tard, le laotien du nord, ce qui allait concourir d'autant à en faire un interprète officiel des lettrés auprès de l'administration française. Détaché au ministère des Affaires étrangères dans le service du protectorat de l'Indochine, il est plus spécialement chargé, au titre d'inspecteur de 2ème classe, d'organiser les gardes civiles indigènes et notamment les gardes à cheval dans le delta tonkinois. A la fin des années 1880 il fait partie de la mission Pavie (cf. *Auguste Pavie*, 1933) envoyée au Laos et œuvre avec succès au projet de francisation du royaume de Luang-Prabang *Dans les seize chaüs* 1888-1889 (1895). Après *Deux années de lutte* 1890-1891 (1892) au Tonkin, blessé et malade il regagne la métropole avant de repartir à nouveau pour l'Indochine en 1892, cette fois pour le compte du ministère des Beaux-Arts ; il allait rapporter de cette dernière mission de nombreux et importants objets d'art formant alors une des plus belles collections particulières de l'époque *L'Art indochinois* (1894). Entre temps il collabore à plusieurs périodiques *l'Estafette, la Nouvelle revue*, le *Journal des sciences militaires, la Dépêche coloniale, le Courrier de Haïphong* et *le Courrier de Saïgon.*

Initié taoïste sous le nom de Matgioï, au même titre que l'officier de marine Philastre dont il évoquera le souvenir dans son *Francis Garnier* (1931) et dorénavant en contact étroit avec les milieux hermétistes parisiens, il allait jouer un rôle déterminant au plan de la propagation des idées extrêmes-orientales en matière d'ésotérisme et d'occultisme et de la compréhension de l'œuvre coloniale conçue comme « un échange entre le progrès matériel et scientifique apporté par l'Occident et la dimension métaphysique restituée à notre civilisation par l'Orient ». Dès 1894 dans le cadre d'une série consacrée à « l'esprit des races jaunes » parue aux éditions de l'Initiation (Chamuel), il publie deux traductions de Lao-Tseu *Le Tao* et *Le Te* suivis du *Traité des influences errantes* de Quangdzu en 1897 ; toujours dans le cadre de cette même collection, il présente *Les sept éléments de l'homme et la pathogénie chinoise* (1895) et, deux ans plus tard, *Le Taoïsme et les sociétés secrètes chinoises* (1897) où il fait déjà sien ce qu'il considère comme le premier précepte de la philosophie chinoise rejoignant par ailleurs les grands fondements de la religion universelle à savoir « Aimez la religion » et, son pendant, « Défiez-vous des religions » ; le taoïsme, présenté ici comme « le refuge et le centre de toutes les associations secrètes des races jaunes », intègre trois grades d'initiation à savoir le « tongsang » (le dogmatique), le « phutuy » (le contemplatif) et le « phap » (le délivré, actif et errant). Tel que relaté dans la

version romancée de ses souvenirs initiatiques *De l'Autre Côté du Mur* (1897) — l'édition définitive est connue sous le titre de *L'Annam sanglant* (1911) qui connaîtra sa 45ème édition en 1935 — et *Le Maître des Sentences* (1899), Pouvourville semble avoir été initié au taoïsme par un certain Tong-Song-Luat, sage thaumaturge occupant un haut rang « dans le Thien dianhien et dans le Bachlien les deux Sociétés secrètes majeures de la Race Jaune » comme il le précisera dans un article paru dans la *Nouvelle revue d'Indochine* au cours de l'été 1936. Au tournant du XXème siècle, il est reçu évêque gnostique sous le nom de Simon, par Fabre des Essarts et au côté de Léon Champrenaud qui lui consacrera d'ailleurs une brochure *Matgioi et son rôle dans les Sociétés secrètes chinoises* (1910). Sous le pseudonyme de Mogd il apporte sa contribution à *l'Initiation* puis à *la Haute science* avant de lancer, en concurrence avec Papus, sa propre revue *la Voie* (1904-1907), assuré de la collaboration de Fabre des Essarts, Léon Champrenaud, Albert Jounet, l'ex-abbé Mélinge, le docteur Emmanuel Lalande, Louis Le Leu etc. Après avoir vanté les mérites de *L'opium, sa pratique* (1903) dont il se montrera friand toute sa vie, il signe avec Léon Champrenaud (Simon-Théophane) *Les enseignements secrets de la gnose* (1904) et révise avec le fils du Tong-Song-Luat, de passage en France, la traduction des textes chinois nécessaires à la rédaction de *La voie métaphysique* (1905) et de *La voie rationnelle* (1907).

Présent au Congrès spiritualiste et maçonnique de 1908, il fait la connaissance de René Guénon sur lequel il ne tarde pas à exercer son influence en lui infusant l'idée de « L'erreur métaphysique des religions à forme sentimentale » qui constitue son apport essentiel à *la Gnose* (1909-1912) et donc l'étroitesse de vue des conceptions bibliques et la conviction que l'accès à la tradition primordiale et à la connaissance absolue se situe par-delà la révélation judéo-chrétienne qualifiée ici d'« anthropomorphique ». Demeuré actif au sein des milieux coloniaux et militaires — en 1898, le Gouvernement français l'avait nommé membre de l'Institut colonial français ; en 1901, il avait été désigné au poste de secrétaire général du Comité des Congrès coloniaux ; fondateur de l'Association des anciens soldats de la Légion étrangère, il en avait été le Président au cours des quatre premières années — il poursuit la publication de ses études coloniales, de ses récits et voyages et de ses romans inspirés pour l'essentiel de l'Extrême-Orient. Après la guerre 1914-1918 il semble aussi avoir effectué quelques séjours au Maroc et servi de Conseiller au maréchal Lyautey. En 1925 il répond à la requête des *Cahiers du mois* dans le cadre de leur numéro spécial consacré au « Appels de l'Orient » et assume l'édition du *Vaste Monde* (1925-1927).

Au milieu des années 1930 ,après avoir été porte-bannière aux fêtes de canonisation de la jeune carmélite à Lisieux, il lui con-

sacre un ouvrage honoré d'une préface de monseigneur Baudrillart et d'un avant-propos de monseigneur Henry *Sainte Thérèse de Lisieux, protectrice des peuples* (1934). Cette apologie de la « petite voie » après laquelle soupire le paganisme de l'Asie sera tôt suivie d'une réédition de *La Voie métaphysique* avec un exemplaire dédicacé à l'archevêque de Paris. Néanmoins il demeure que, après avoir consacré les dernières années de sa vie à la rédaction de romans populaires patriotiques, c'est « dans les bras de l'Eglise » qu'il meurt à Nancy en 1940, pourvu de plusieurs décorations dont celles des ordres chinois de Kim-Khanh de première classe, du Mérite civil de l'Indochine, du Dragon d'Annam et de celles de commandeur du Nichan-Iftikar et de l'ordre de la rédemption africaine.

Cf. Curinier, C.-E., *Dictionnaire national des contemporains*, vol. V, Paris, Office général d'édition de librairie et d'imprimerie, 1901-1906 ; Laurant, J.-P., *Le sens caché dans l'œuvre de René Guénon*, Lausanne, L'Age d'homme, 1975.

PREAU André (1893-1976)

Erudit ésotérisant. Né André-Lucien-Manlius Préau le 2 septembre 1893 à Paris. Fils de Georges Préau et de madame née Armance-Amélie Ducret. Au lendemain de la guerre 1914-1918, au titre de fonctionnaire français il sert dans le cadre du Service des réparations en Allemagne où il fait la connaissance de sa future épouse mademoiselle Margarete-Auguste-Mathilde Dorow. A la fin des années 1920 il entre en contact avec le milieu des *Etudes traditionnelles* à Paris. Dans le cours des années 1930 il est reçu dans l'islam par l'intermédiaire de Frithjof Schuon. Entre temps, installé à Say en Savoie, il amorce une collaboration aux *Etudes traditionnelles* qui s'étend de 1930 à 1950 et où il traite aussi bien du soufisme, des doctrines hindoues et chinoises que de l'alchimie. En 1934 il fournit à la revue indienne *Jayakarnataka* un article revu et complété par Guénon lui-même et intitulé « Connaissance orientale et recherche occidentale » où il est stipulé que la compétence métaphysique de Guénon est due essentiellement à l'enseignement oral de maîtres orientaux. Quelque vingt ans plus tard, lors de sa contribution au numéro spécial de la revue *France-Asie* (1953) consacré à Guénon, il devait écarter l'hypothèse d'un contact initiatique privilégié en affirmant ne rien découvrir dans les ouvrages du maître « qui n'ait été déjà publié ou qu'il n'ait pu reconstituer par son intelligence » et donc que la valeur et le succès de l'œuvre lui paraissent dûs essentiellement, sinon entièrement, aux seules qualités personnelles de René Guénon. Un tel énoncé ne devait pas aller sans irriter

les proches disciples du maître ; ce qui explique la fin de sa collaboration aux *Etudes traditionnelles.*

Par la suite il signe quelques articles parus dans *Synthèses* et dans *Hermès* et s'occupe essentiellement de traduction ; entre autres, certains ouvrages de Heidegger publiés chez Gallimard et, d'autre part, pour le compte d'une entreprise industrielle de Soustons où il est établi depuis 1939. Il dispense aussi quelques cours privés de mathématiques, d'anglais et d'allemand. On rapporte qu'il était friand de mathématiques et s'y prêtait à la manière d'un loisir ; ainsi, chaque année il avait l'habitude de se procurer les épreuves du Concours général à seule fin de s'amuser à les résoudre. Type très intellectuel et quelque peu éthéré, il vivait auprès d'une épouse — convertie pour sa part du protestantisme au catholicisme — qui savait lui applanir toutes les difficultés matérielles. Vers la fin de sa vie, il s'intéressa beaucoup aux travaux de l'auteur de *La Gnose de Princeton*, Raymond Ruyer. Il est décédé à Soustons (Landes) le 2 mai 1976.

Cf. Renseignements inédits fournis par madame P. Dargelas et monsieur C. Bugault.

RAMAKRISHNA (1836-1886)

Mystique hindou. Cf. Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains*, Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

RAMANA MAHARSHI (1879-1950)

Mystique hindou. Cf. Hartung, H., *Présence de Râmana Maharshi*, Paris, Cerf, 1979.

RASTOUL Hippolyte-Alfred (1832-1905)

Antimaçon, premier directeur de *la Franc-Maçonnerie démasquée*. Cf. *Polybiblion*, 2ème série, t. LXII, 1905.

REUSS Theodor (1855-1923)

Esotéro-occultiste. Né Karl-Albrecht-Theodor Reuss en 1855. Fils d'un aubergiste d'Augsbourg (Allemagne) depuis peu converti au protestantisme. Destiné à devenir commerçant, il fréquente d'abord la section commerciale de l'école professionnelle du canton où il se révèle l'un des premiers de sa classe et obtient les prix d'instruction religieuse. A peine âgé de dix-sept ans, il voyage en Autriche comme « commis ». Trois ans plus tard, en 1876, il se rend en Angleterre où il est reçu dans une loge maçonnique londonienne constituée en grande majorité

d'Allemands — la *Pilgerloge* — avec le titre de « Business-man from Augsburg » ; l'année suivante il est fait Compagnon et passe Maître en 1878. De retour en Allemagne, il s'essaie à la chanson, sans grand succès. Il décide alors de réintégrer l'Angleterre où il s'emploie à faire connaître la musique de Richard Wagner et, à cet effet, organise des concerts. Acculé à un déficit commercial, il se tourne vers le journalisme. Fort intéressé à la politique anglaise au point de s'engager, en 1885, dans la *William Morris Socialist League*, il ne tarde pas à siéger à son comité exécutif au côté du gendre de Marx et à égayer les fêtes de la ligue de ses chansons jugées quelque peu vulgaires. Parallèlement, il œuvre dans le cadre du Groupe de formation communiste des ouvriers (CABV) comme professeur d'anglais auprès des émigrés allemands. De même, il anime des conférences sur le thème de « La femme dans l'avenir » ; il fera d'ailleurs paraître *The matrimonial question from an anarchistic point of view* (1887). Suspecté en raison de ses activités anarchistes et taxé par certains de « crapule policière internationale » au motif qu'il vient de tenter de mettre sur pied, de sa propre initiative, un centre de coordination et de diffusion de la propagande sur le continent, il se voit exclu de la Ligue socialiste en mai 1886. Impresario de quelque chanteuse, peu après en 1888 il obtient d'être envoyé à Berlin au titre de correspondant du *Central News*. Après avoir couvert le conflit gréco-turc sur le terrain, exploit qui lui vaut deux décorations, en 1895 il devient rédacteur en chef du bureau berlinois de la *United Press*.

Intéressé aux questions occultes depuis l'époque de son adhésion à la Ligue socialiste et d'ailleurs en liens d'amitié avec madame H.-P. Blavatsky, au milieu des années 1890 il noue deux relations déterminantes, avec d'une part Karl Kellner, initié des hauts grades, en contact avec l'*Hermetic Brotherhood of Luxor* et père spirituel de l'*Ordo Templum Orientis* et, d'autre part, Léopold Engel, naturopathe et magnétopathe, auteur d'ouvrages germano-théosophiques et membre du comité de direction de l'association des occultistes allemands. Avec Engel il tente d'abord la résurgence de l'*Ordre des Illuminés de Bavière* en s'appuyant sur une patente soi-disant léguée à Adam Weishaupt (Gustav Meyrink en fut membre en 1897 sous le nom de Minerval Dagobert). En 1902, il obtient par ailleurs une patente du Rite de Swedenborg mais, doutant de la valeur de cette patente, et dorénavant brouillé avec Engel, Karl Kellner lui obtient de John Yarker une lettre de franchise pour l'introduction en Allemagne du Rite écossais Cerneau (créé de toute pièce par John Yarker lui-même) et du Rite de Memphis-Misraïm. L'orientation et les activités de cette maçonnerie irrégulière sont rapportées par Reuss in *Allgemeinurständliche Darstellung des Ordens der Freimaurer, der Illuminaten und Rosenkreuzer* (1902). D'autre part, membre de l'*Hermetic Brotherhood of the Golden Dawn*, cette même

année il se voit autorisé par Wynn Westcott à établir un Grand Conseil allemand de la *Societas Rosicruciana in Anglia* dont il devient le « Suprême Magus ». En 1905, suite à la mort de Kellner, il cumule l'héritage de ce dernier : la direction de l'O.T.O., assisté de Franz Hartmann. Entre temps, il avait vu à rédiger une série de brochures cherchant à donner réponse à des questions d'intérêt extrêmement diversifié tel : Qu'est-ce que l'occultisme ? Qu'est-ce que la Franc-maçonnerie ? Que faut-il savoir de Richard Wagner ? sur l'histoire et la mythologie grecque et romaine, la musique, la botanique, le don de prophétie etc. et enfin en publiant le scandaleux *Lingam Yoni* qui levait le voile sur de singuliers rites initiatiques — soi-disant inspirés du yoga — mais qui tenaient tout simplement de la perversion sexuelle (« L'affaire Reuss en Allemagne », *Acacia*, janv.-juin 1907). Témoins à l'appui, l'affaire fit scandale à Munich et Reuss, qui par ailleurs se produisait maintenant comme artiste dans quelque théâtre de variétés, dut quitter précipitamment les lieux et regagner l'Angleterre au début de janvier 1906.

Il fait alors la connaissance de Aleister Growley à qui il devait confier la direction de la section anglaise de l'O.T.O. et, peut-être par l'intermédiaire de Charles Détré dit Teder, développe des liens avec Papus et les milieux de l'*Eglise gnostique* en France. René Guénon, inscrit à l'*Ecole hermétique*, allait recevoir de Reuss son cordon de soie noire de kadosch l'apparentant au 30e de la maçonnerie écossaise. Au début de la guerre 1914-1918 l'Etat-major anglais charge Reuss de se rendre à la frontière hollandaise en vue d'y établir un Rapport approfondi sur les activités d'espionnage effectuées au profit de l'Angleterre. Dès le début de 1915 il gagne la Suisse et, deux ans plus tard, en août 1917, organise à Ascona un Congrès international visant à rassembler francs-maçons, théosophes, végétariens et pacifistes. L'année suivante il signe du pseudonyme de Theodorus Peregrinus affublé des titres de « Souveräner Patriarch und Primat der Gnostischen Katlolischer Kirche, Vicarius Solomonis und Caput Ordinis O.T.O. » la traduction allemande de la « Messe gnostique » de Crowley publiée aux éditions de l'Oriflamme. Il profite de l'occasion pour faire de la publicité au « professeur Reuss-Wilson, diplômé honoraire de l'Université de Paris, professeur de l'Ecole supérieure des sciences médicales appliquées de Paris, ancien directeur de l'Ecole supérieure des sciences hermétiques de Londres etc. » et promet des renseignements plus précis sur son Eglise gnostique à qui voudra lui écrire poste restante à Bâle où il séjourne effectivement de 1919 à 1921 comme correspondant du Service télégraphique international de renseignements. Entre temps, le Haut-Synode gnostique de France placé sous l'autorité de Bricaud (Jean II) avait fait de Reuss son légat gnostique pour

la Suisse. Peu après, il publie le programme et les principes des néo-chrétiens gnostiques de l'O.T.O. *Das Aufbau-Programm und die Leitsätze der Gnostischen Neo-Christen O.T.O.* (1920) véritable plaidoyer en faveur de la gratuité de l'enseignement, de la santé, des activités culturelles et artistiques et pour une complète libéralisation sexuelle, les enfants devant dorénavant porter le nom de leur mère. En 1921 il retourne à Munich où il est enregistré comme « écrivain et érudit s'adonnant à des recherches personnelles » et y meurt le 28 octobre 1923.

Cf. Moeller, H., Howe, E., *Jahrhunderfeier*, Vom Untergrund des Abendlandes, Gottingen, 1975.

REYOR Jean voir CLAVELLE Marcel

RIBET Jérôme (1837-1909)

Ecclésiastique. Né le 16 janvier 1837 à Aspet (Haute-Garonne). Fils de Pierre-Paul-Saturnin Ribet, tailleur d'habits, et de madame née Jeanne Sarradet. Entré au grand séminaire de Toulouse en 1859, il rejoint le grand cours du séminaire Saint-Sulpice en septembre 1862 aux fins de se préparer à la formation du clergé. Ordonné chez les sulpiciens en décembre 1863, pendant quelque vingt ans il professe la philosophie puis la théologie à Clermont, à Rodez — dans le cadre du Congrès scientifique de France il présente alors une communication qui a trait à la *Concordance du nom de Dieu dans la plupart des langues* (1874) — puis à Orléans et à Lyon. De cette époque date son principal ouvrage *La mystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines*, en 3 vol. (1871-1883), revu et augmenté en 4 vol. en 1903, et une étude analytique *La clef de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin* (1883).

Deux ans plus tard il quitte — dans les meilleurs termes — la Compagnie de Saint-Sulpice et devient secrétaire de l'évêque de Châlons, monseigneur Sourrieu, son compatriote et ami. Peu de temps après il réintègre son diocèse d'origine et occupe pendant une dizaine d'années la cure de Saman. Il publie alors *Honnête avant tout* (1892) où, sur un ton personnel et anecdotique, il prend à parti les libres-penseurs, les juifs, les francs-maçons etc. Assez tôt retiré du ministère pour se consacrer plus librement à la rédaction de ses ouvrages — dont l'un est titré de manière assez incongrue : *Les joies de la mort* (1902) — il change plusieurs fois de résidence avant de trouver enfin refuge à la maison des pères Blancs de Notre-Dame d'Afrique à Alger où il meurt le 29 mai 1909. Nature droite, élevée, caractère énergique mais sévère jusqu'à l'austérité — on lui doit d'ailleurs un traité d'*Ascétique chrétienne* (1887) — et intransigeant tout autant que passionné par tout ce qui lui semblait être le bien et la vérité, on note qu'il lui manquait néanmoins l'esprit de conciliation, de douceur et d'indulgence nécessaire en pratique.

Cf. *Dictionnaire de théologie catholique*, vol. XIII, Paris, Letouzey et Ané, 1937 ; *Bulletin trimestriel des anciens élèves de Saint-Sulpice*, 15 août 1909.

RICAULT D'HERICAULT Charles de (1823-1899)

Journaliste, historien et homme de lettres. Né Charles-Joseph Déricault le 18 décembre 1823 à Boulogne-sur-Mer (Pas de Calais). Fils de Charles Déricault, notaire royal, et de madame née Joséphine-Antoinette Boutin. Après ses études classiques au collège de Saint-Bertin où il subit l'influence du chanoine Henri Hollebecque (*Ceux que j'ai connus. Ceux que j'ai aimés*, 1900), il monte à Paris et s'inscrit à la Faculté de droit. Très tôt il débute dans les lettres avec des articles parus dans la *Revue des deux mondes* avant de voir s'ajouter la *Revue de France*, *le Correspondant*, la *Revue générale* et la *Revue européenne*. C'est avec un égal succès qu'il aborde à peu près tous les genres ; il donne tout autant des nouvelles et des romans que des ouvrages historiques sur la Révolution dont il devient rapidement un spécialiste. En 1883, au côté de Gustave Bord, il fonde la *Revue de la Révolution* dont il assumera la direction jusqu'en 1890 ; deux séries de *Documents pour servir à l'histoire de la Révolution française*, publiées avec de nombreuses gravures furent éditées par leurs soins en 1884 et 1885. La littérature religieuse n'est pas en reste avec ses chefs-d'œuvre : *Les mères des Saints* (1894), *Les Amis des Saints* (1897) et *Les Grands Saints de France* (1899). Il fut également critique littéraire pour le compte de *la Presse*, de *la Liberté* et du *Moniteur diplomatique* et collabora par ailleurs au *Moniteur*, à *l'Univers*, à *la Patrie*, au *Constitutionnel*, au *Figaro* et à *la Vérité*. Catholique ardent, patriote sincère et de caractère véritablement chevaleresque, il se montre toujours soucieux de défendre l'Eglise et la Patrie. Il est décédé au château de Tingry près de Samers le 2 novembre 1899. Il laisse une œuvre qui compte une cinquantaine d'ouvrages.

Cf. *Polybiblion*, 2ème série, vol. LI, 1900.

RICHARD Harald (1867-1928)

Jésuite, professeur intéressé à la métapsychique et à l'occultisme. Né Julien-Louis-Harald Richard le 12 juin 1867 à Vichy (Allier). Fils de Charles-François-Boissat Richard, négociant, et de madame née Clémentine-Lina Kirstein d'origine danoise. Après ses études classiques chez les pères maristes, il entre dans la Compagnie de Jésus à Saint-Léonard (Angleterre) en octobre 1889 ; il fera profession en février 1908. Entre temps il est pro-

fesseur de physique et de sciences naturelles dans un des collèges dirigés par les jésuites. Par la suite, de 1911 à 1918, il est envoyé comme missionnaire en Arménie, en Syrie et en Egypte. Il revient fort fatigué et écoule ses dernières années à la résidence des jésuites de Lyon. Connu pour ses dons de « sourcier » c'est-à-dire habile à détecter des sources d'eaux, on venait volontiers le consulter. Il s'intéressa de même aux expériences de transmission de pensées et avait, rapporte-t-on, « de nombreuses et parfois étranges relations » dont quelques-unes n'ont pas manqué de « rouler » sa très grande naïveté et crédulité.

A la fin de sa vie il se vit confier le manuscrit des mémoires d'une soi-disant initiée des hauts grades maçonniques, ancienne maîtresse du futur président des Etats-Unis J.-A. Garfield assassiné en 1881, connue sous le pseudonyme de Clotide Bersone; suite à sa conversion, elle se serait réfugiée dans un des couvents de Paray-le-Monial et y aurait rédigé ses Mémoires datés de 1885. Le texte romancé et enrichi de nombreuses notes dues à la plume du père Harald Richard a été publié sur l'initiative de l'abbé Paul Boulin sous le titre de *L'Elue du Dragon* (1929) peu de temps après la mort du père jésuite jugé « foncièrement bon et assez peu conformiste » par certains et franchement « instable, déséquilibré et insupportable » par d'autres qui précisent que, à la fin de sa vie, le père « n'admettait pas la contradiction et voyait partout le démon soit chez ses confrères soit chez beaucoup d'autres ». Il est décédé à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire) le 7 juin 1928. Mis à part « Trois lettres sur l'occultisme contemporain » parues à titre posthume dans la *Revue Internationale des sociétés secrètes* (1929), on ne lui connaît aucune publication.

Cf. Archives jésuites de la province de Lyon, Francheville-le-Bas.

RIVAIL Hippolyte-Léon voir KARDEC Allan

ROCA Paul (1830-1893)

Ex-abbé adepte de l'ésotéro-occultisme. Né Paul-Antoine-Etienne Roca le 26 avril 1830 à Fourques (Pyrénées-Orientales). Fils de Antoine Roca, propriétaire, et de madame née Elisabeth Surjus. On peut à bon droit supposer qu'il entreprend ses études classiques au petit séminaire de Prades avant de rejoindre le grand séminaire des carmes à Paris. Ordonné prêtre en mai 1958 il est aussitôt nommé professeur au petit séminaire de Prades où il demeure affecté jusqu'en 1865. Par la suite monseigneur Ramadié lui confie la fondation du collège Saint-Louis de Gonzague à Perpignan où il assume l'enseignement de la philosophie et se voit chargé de la direction des études. Nommé chanoine honoraire, l'année suivante au moment des événements de 1870 il quitte le diocèse, rejoint l'Espagne et devient précepteur dans une famille française à Barcelone. Son séjour de dix ans sur le sol ibérique l'amène à visiter l'ensemble du pays. Frappé d'interdiction par les évêques de Barcelone et de Perpignan, la sanction semble avoir été levée lors de son retour en France. Au cours d'un séjour à Rome il entre en relation avec le père Curci s.j. alors en difficulté avec le Vatican; il visite également la Suisse. A l'automne 1883 il accompagne le père Hyacinthe Loyson pour un voyage de six mois en Amérique et lui facilite ses nombreux contacts.

De retour en France il s'installe à Neuilly et publie aussitôt *Le Christ, le Pape et la Démocratie* (1884) annonçant un ordre nouveau et l'avènement d'un christianisme scientifique, suivi de deux ouvrages inspirés des *Missions* et de la *Synarchie* de Saint-Yves d'Alveydre, *La crise fatale et le salut de l'Europe* (1885) et *La fin de l'ancien Monde. Les Nouveaux Cieux et la Nouvelle Terre* (1886). Ces trois publications sont condamnées par le Saint-Office et mises à l'Index en 1888. D'autre part, il se voit interdire la célébration de la messe et le costume ecclésiastique. Entre temps il s'intéresse au Carmel de Vintras, se penche sur le cas de l'abbé Antoine Boullan, introduit Oswald Wirth auprès de Stanislas de Guaïta et fréquente les milieux ésotéro-occultistes qui gravitent autour de la duchesse de Pomar. Ami intime de René Caillié et collaborateur de sa *Revue des hautes études*, il collabore par ailleurs à *la Tribune du clergé* de l'abbé Houssay alias Julio et au *Lotus* de la *Société théosophique* placé sous la direction de Félix Gaboriau puis, distancé de madame H.-P. Blavatsky, il prête sa plume à *l'Aurore du jour nouveau* et avoue partager les idées de Lady Caithness en matière de « christianisme ésotérique ». Rédacteur en chef de *l'Etoile* fondé par Albert Jounet en mars 1889, au début d'août il soumet à l'archevêque de Paris, le cardinal Richard, le projet de fondation d'une revue qui aurait pour titre « Christianisme ésotérique » et pour objectif de travailler à la solution de la question sociale en prenant appui sur l'ésotérisme des dogmes chrétiens; sa lettre étant demeurée sans réponse, il verra par la suite à s'adresser directement à S.S. Léon XIII en joignant à sa requête un exemplaire du *Manifeste de l'Etoile* dont il est l'auteur et en précisant : « si le Saint Père Léon XIII le désire, la Revue *l'Etoile* deviendra la Revue du *Christianisme ésotérique*. Les kabbalistes chrétiens n'ont pas d'autre ambition que de travailler à l'exaltation de la véritable Eglise de Jésus-Christ et du Saint Siège Apostolique » (Archivio Vaticano, Secreteria di Stato, 1889, rub. 162). Un mois plus tard, en septembre 1889, il proclame devant les participants du Congrès spirite et spiritualiste : « Mon Christ n'est pas celui

du Vatican » et précise dans *Glorieux centenaire :* 1889. *Le Monde nouveau, nouveaux cieux, nouvelle terre* que « le nouvel ordre social s'inaugurera hors de Rome, sans Rome, malgré Rome, contre Rome ».

Retiré au château de Pollestres, il lance une feuille populaire *l'Anticlérical roussillonnais* (1890-1891) consacrée à la doctrine socialiste, à la diffusion de sa conception de l'Evangile et à l'explication des dogmes chrétiens à la lumière de la Cabale puis, sur le conseil de quelques clercs gagnés à ses idées, transforme sa feuille en une revue dorénavant destinée aux membres du clergé *le Socialiste chrétien* (1891-1892) « organe du socialisme de Jésus et des apôtres » où, entouré d'un certain nombre de collaborateurs dont l'abbé de Montalte, il fustige le célibat des prêtres, le cléricalisme, l'obscurantisme et annonce le règne de l'Esprit. Souffrant d'une maladie oculaire dont il rend responsable l'abbé Boullan, il décède à Nefiach (Pyrénées-Orientales) le 25 septembre 1893, victime d'une attaque d'apoplexie. Malgré une requête testamentaire adressée à son curé en 1890, l'Eglise catholique lui a refusé la sépulture ecclésiastique. Néanmoins, *l'Eglise gnostique* placée sous l'autorité de Jules Doinel a cru bon, pour sa part, de procéder au rituel du Consolamentum et invoquer en faveur de l'un des siens les célestes « Eons ».

Cf. Renseignements inédits fournis par monsieur l'abbé E. Cortade ; *L'Initiation*, octobre 1893.

ROURE Lucien (1857-1945)

Jésuite, spécialiste de l'ésotéro-occultisme. Né Lucien-Pierre-Emile Roure le 1er décembre 1857 à Lille. Fils de Lucien Roure, négociant d'origine ardéchoise, et de madame née Rosalie-Justine Verndenbogaert. Après ses études classiques au collège Saint-Joseph dirigé par les jésuites, il amorce des études de droit à l'université catholique de Lille avant de joindre les rangs de la Compagnie de Jésus en décembre 1877. Tour à tour au séminaire de Saint-Acheul-lès-Amiens, à Lille, à Louvain puis à Enghien (Belgique), il poursuit sa formation littéraire, philosophique et théologique. Entre temps, de 1883 à 1885, il est professeur de philosophie et de rhétorique avant d'être affecté à la rédaction des *Etudes* et de se voir confier la bibliothèque de la revue en 1892. Dès lors il s'emploie à analyser les questions philosophiques *Doctrines et problèmes* (1900), morales et sociales *Anarchie morale et crise sociale* (1903) et se penche sur les vues et l'apport de *Hippolyte Taine* (1904).

Déjà membre de la *Société des sciences psychiques* fondée par le chanoine Brettes au cours des années 1890, il devait plus particulièrement prendre en compte les nouvelles données de la psychologie expérimentale et de la métapsychique et réfléchir en conséquence sur le phénomène religieux, ainsi *Un chrétien. Etude de psychologie religieuse* (1908) et *En face du fait religieux* (1908) où il aborde les divers aspects et catégories du mysticisme. A la même époque il relate les difficultés de la lutte antimaçonnique à la fin du XIXème siècle à travers *Un chrétien. Journal d'un néo-converti* (1908) et laisse transparaître, à travers ses nombreux articles et comptes rendus bibliographiques parus dans les *Etudes*, un intérêt grandissant et son souci de discernement en matière d'ésotérisme, d'occultisme et de spiritisme. Une bonne partie de ses articles sont rassemblés en volume : *Le merveilleux spirite* (1917) suivi du *Spiritisme d'aujourd'hui et d'hier* (1923) ; également *Au pays de l'occultisme, ou par-delà le catholicisme* (1925) où tout un chapitre est consacré aux *Amitiés spirituelles* de Sédir et dont l'analyse du théosophisme de madame H.-P. Blavatsky s'inspire largement de l'ouvrage « élogieux » que René Guénon a consacré à cette « pseudo-religion » en 1921 — son diagnostic porté sur l'« erreur spirite » allait être accueilli avec plus de réserve en 1923 ; et enfin *La légende des « Grands Initiés »* (1926) qui se veut une réfutation des arguments de Edouard Schuré. En 1931, déjà âgé de près de soixante-quinze ans, il est envoyé au séminaire de Saint-Acheul-lès-Amiens où il se voit à nouveau confier les charges de bibliothécaire. Il publie alors son dernier ouvrage *L'Au-delà* (1932) qui intègre en appendice une réflexion sur l'hypothèse de « la pluralité des mondes habités » et poursuit sa collaboration à divers dictionnaires spécialisés tels le *Dictionnaire d'apologétique* et le *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses* en matière d'occultisme, de spiritisme, de théosophie et de mysticisme. Décédé à Cirey-sur-Vezouze (Meurthe-et-Moselle) le 2 janvier 1945, sa bibliothèque et ses archives personnelles sont conservées aux Archives de la province jésuite du Nord, à Cormontreuil.

SAINT-POINT Valentine de (1875-1953)

Femme de lettres. Née Anna-Jeanne-Valentine-Marianne Vercell le 16 février 1875 à Lyon. Fille de Charles-Joseph Vercell, agent puis directeur d'assurances, et de madame née Alice de Cessiat, petite-nièce de Lamartine. Très jeune elle manifeste un goût passionné pour la poésie et révèle sa vocation littéraire. Dès l'âge de quatorze ans elle donne à lire ses premiers poèmes parus dans une revue locale *la Joie de la maison*. D'une éclatante beauté, elle ne tarde pas à se marier ; ainsi, en janvier 1893 à l'âge de dix-huit ans, elle épouse Florian-Théophile-Emile Perrenot, professeur de lettres au lycée Lamartine de Mâcon, de quatorze ans son aîné, manquant d'apparence et de tenue et qui aussitôt allait se révéler faible, instable et perpétuellement insatisfait. Pourquoi l'avait-elle

donc épousé ? Elle semble l'avoir précisé en toutes lettres dans son roman *Le secret des inquiétudes* (1924) : « Parce qu'il m'a voulu absolument, de toutes ses forces. J'ai résisté autant que j'ai pu, puis, comme il continuait à me vouloir, j'ai bien dû céder ». Ainsi, elle suit d'abord son mari au Mans puis à Lons-le-Saunier où elle devient discrètement la maîtresse d'un séduisant confrère de son époux Charles-Emile-Etienne Dumont. Son mari muté à Tournon en décembre 1894, la jeune épouse ne se montre pas indifférente au charme d'un nouveau collègue de son époux. Après avoir été envoyé à Bastia puis à Niort, Perrenot meurt au cours des vacances de 1899 « laissant une veuve de vingt-quatre ans qui n'était ni désespérée ni désemparée ». Le délai de viduité écoulé, à Paris en juin 1900 elle épouse Dumont qui avait depuis, sur les conseils avertis de son amie, abandonné l'enseignement et rejoint la politique avec succès. Mais en janvier 1904 c'est le divorce où Valentine de Saint-Point, en rupture de domicile conjugal, se voit accorder tous les torts. Entre temps elle avait fait la connaissance d'un peintre tchèque du nom de Mucha et posé pour lui dans le plus simple appareil, ce qui n'avait pas manqué de faire scandale ; elle renouvellera l'exploit pour le compte de Auguste Rodin.

Corps admirable, cette femme fait alors songer « aux marbres divins de l'Antiquité ressuscités par la Renaissance » ; néanmoins, elle nourrit avant tout le désir d'écrire et s'apprête à faire servir la vaste culture philosophique acquise auprès de son second mari au bénéfice de son œuvre imprégnée de quelque « cérébralisme». Après avoir confié quelques lettres inédites de son arrière-grand-oncle à la *Nouvelle revue*, dès 1905 elle publie *Poèmes de la Mer et du Soleil* suivi de *Poèmes d'orgueil* (1908), amorce une *Trilogie de l'Amour et de la Mort : Un Amour* (1906), *Un Inceste* (1907), *Une Mort* (1911) auxquels s'ajoute un nouveau roman *Une Femme et le Désir* (1910) et fait représenter au Théâtre des Arts *Le Déchu* (1909). Elle collabore aussi à diverses revues *Isis*, *les Muses*, *Ombres et formes*, *la Plume* etc. Femme non conformiste et originale, Valentine de Saint-Point est impressionnée par le Manifeste du futurisme de Filippo Tommaso Marinetti — sauf en ce qui a trait au mépris de la femme et au désaveu de l'auteur à l'égard du féminisme. Ainsi, après sa conférence consacrée à « La femme dans la littérature italienne » à l'université nouvelle de Bruxelles (1910), elle restitue au sexe féminin son piédestal dans son *Manifeste de la femme futuriste* (1912) et explicite sa pensée dans son nouveau *Manifeste futuriste de la luxure* (1913) qu'elle met d'ailleurs en pratique à son gré et sans contrainte. Pour le moment elle est sous le charme du jeune poète italien Canudo, tout en étant l'égérie adulée d'un large cercle d'éclectiques. Par ailleurs elle s'attache à renouveler la danse en créant la « métachorie » ou « danse idéiste » qui annonce les ballets modernes. Au moment où la guerre éclate, Valentine de Saint-Point a déjà donné le meilleur de son œuvre.

Après une expérience rebutante au service de la Croix-Rouge, elle s'embarque pour les Etats-Unis et goûte un peu de repos en Californie avant de rejoindre New-York et d'y présenter des spectacles de danse au Metropolitan Opera. En 1918 elle visite l'Espagne et le Maroc ; séduite par l'islam, elle s'y convertit sous le nom de Raouhya Nour-el-Dine (« zélatrice de la lumière et de la religion »). De retour en France au lendemain de l'armistice, elle fait le pénible constat d'avoir été oubliée et, en 1924, sa jeunesse flétrie et sa santé menacée elle prend la décision hardie de rompre avec son passé et de s'installer au Caire. Admirée par les Arabes et tenue à l'écart par les Occidentaux, elle se fait l'apôtre du nationalisme arabe et, à cette fin, lance *le Phoenix* (1925-1927) « organe de la renaissance orientale » qui cherche à encourager les jeunes politiciens arabes à secouer le joug de la domination occidentale. D'autre part, elle continue à voyager en France et en Espagne et donne des conférences au Caire ; de même elle collabore à divers journaux et revues de langue française et, plus particulièrement, à *l'Egypte nouvelle* et publie une dernière œuvre qui se veut un hommage rendu aux splendeurs du désert *La Caravane des chimères* (1934). Dorénavant, elle vit retirée dans son appartement du 14 de la rue Enad el Dine dont une pièce est aménagée en lieu de dévotion. De plus en plus attirée par l'ésotérisme, elle rencontre régulièrement René Guénon et s'intéresse à la radiesthésie et à l'acupuncture. Elle est décédée au Caire le 28 mars 1953 et sa dépouille inhumée au cimetière de l'Iman El-Leissi.

Cf. Verdier, A., « Une étrange arrière-petite-nièce de Lamartine : Valentine de Saint-Point (1875-1953) », *Annales de l'Académie de Mâcon*, 3ème série, t. 50, 1970-1971.

SAINT-YVES Pierre voir NOURRY Emile-Dominique

SAINT-YVES D'ALVEYDRE Alexandre (1842-1909)

Esotériste, père de la Synarchie. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971 ; Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains*, Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

SARACHAGA Alexis de (1840-1918)

Hermétiste chrétien. Né Alexis-Florentin-Séverin de Sarachaga le 8 novembre 1840 à Bilbao (Espagne). Fils du baron Maffarando de Sarachaga Y Uria apparenté à sainte Thérèse d'Avila, et de madame née Ru Cheleff de Lobanoff de Rostoff, grande maîtresse

de l'impératrice de Russie ; frère de la baronne de Truchness établie au château de Wezthausen (Bavière). Polytechnicien diplômé de Fribourg, il sert d'abord comme secrétaire aux Affaires étrangères de Madrid avant d'être affecté à Paris où il se révèle partisan de la cause naundorffiste. Au moment des événements de 1870 il est envoyé à la Cour de Russie. Converti sous l'effet d'une image du Sacré-Cœur contemplée dans l'église des dominicains de Moscou, il réintègre peu après la France. En 1873, sous l'impulsion de sa rencontre avec le père Victor Drevon s.j. dont il fait la connaissance à l'occasion d'un pélerinage sur les lieux des apparitions du Sacré Cœur à sainte Marguerite-Marie, il décide de mettre ses vastes connaissances d'érudit et d'artiste, ses relations avec les cours européennes et sa fortune au service du règne social de Jésus-Hostie, du musée et de la bibliothèque du *Hiéron*.

Dès lors installé à Paray-le-Monial et entouré du baron Félix de Rosnay, du comte d'Alcantara, de madame Bessonet-Favre etc., il nourrit le projet d'une « reprise de la révélation primitive sous la royauté du Christ » et fonde à cette fin l'*Institut des Fastes eucharistiques* approuvé par S.S. Léon XIII « d'où devait rayonner pendant quarante années la plus curieuse des doctrines » désignée aussi sous le nom de « franc-maçonnerie chrétienne du Grand-Occident ». A cette fin le baron de Sarachaga donne le jour à un cycle de publications dont le changement de titre et de caractère tous les six ans donne à penser que le tout devait s'inscrire dans le cadre d'un « plan préétabli de vaste envergure » : *le Règne Social de Jésus-Christ Hostie* (1883-1888), dans le bulletin de la Fédération eucharistique internationale du Sacré-Cœur pour la restauration chrétienne de la société : la doctrine ; *l'Institut des Fastes Eucharistiques* (1889-1894) l'économie catholique de l'histoire, éclairée et revivifiée à sa source primitive ; *le Novissimum Organon* (1895-1900) où l'origine et l'histoire des mondes concordent avec le développement des sciences, lettres et arts à toutes les époques pour démontrer l'unité tangible du Plan-Divin de la Création en vue de l'exaltation du Verbe-Hostie : le Palaïos-Logos, principe et fin de toute l'ordonnance magistrale du Cosmos ; *le Politicon* (1907-1912) pour l'Instruction supérieure Diplomatique, suivant les règles et disciplines du Sacré-Cœur en faveur du plus grand développement du génie chrétien ; le *Pam-Epopeïon* (1907-1912) annales de l'école bardique et de l'école diplomatique internationales sous les auspices et la conduite de l'Aréopagie Auréolée Mariale ; et enfin *l'Egide* (1913-1915) annales bardiques et travaux pour le Saint Graal.

Il s'avéra que les thèmes prônés par l'ancien diplomate et ingénieur se révélèrent de plus en plus inspirés par l'hermétisme au détriment du dogme chrétien et donnèrent même lieu à quelque

obsession millénariste au point que, à l'orée du conflit de 1914-1918, le baron en vint à croire et à écrire que « les apôtres des derniers temps seront seuls épargnés dans la tourmente qui se prépare » ; une fin des temps bien relative puisque l'hermétiste préparait pour l'an 2000 « le cycle du saint Graal ». Marié depuis peu avec sa jeune femme de chambre mademoiselle Eugénie Champion, cette union mal assortie n'alla pas sans provoquer le scandale à Paray-le-Monial. Le couple Sarachaga prit donc le chemin de l'exil abandonnant l'œuvre du *Hiéron* réorienté dans une perspective plus orthodoxe par Gabriel et Marthe de Noaillat, apôtres du règne social de Jésus-Christ et incitateurs de l'encyclique *Quas Primas* (1925) qui allait amener S.S. Pie XI à établir officiellement la fête du Christ-Roi. Le flambeau ésotérique inspiré du *Palaïos-Logos* et de *Aor-Agni* allait être repris plus tard par le groupe *Atlantis* à l'initiative de Paul Le Cour. Commandeur de l'ordre de S.S. Pie IX, chevalier de l'ordre de Charles III d'Espagne et membre de l'Académie du Cœur du Christ d'Espagne, le baron Alexis de Saracbaga s'est éteint à Marseille le 4 mai 1918.

Cf. Le Cour, P., « Le Hiéron du Val d'Or », *Atlantis*, juin 1929.

SAUNIÈRE Béranger (1852-1917)

Ecclésiastique. Aîné d'une famille de sept enfants et issu d'un milieu paysan modeste, Béranger Saunière est né le 11 avril 1852 à Montazels (Aude). Ordonné en 1879 il est d'abord vicaire à Alet puis curé du village du Clat. Trois ans plus tard il est affecté comme professeur au séminaire de Narbonne mais son indépendance d'esprit et ses manières désinvoltes font qu'il est assez tôt remercié par ses supérieurs. En juin 1885 il se voit confier la cure de Rennes-le-Château, ancien lieu de séjour des templiers et des cathares. Fiché comme « réactionnaire militant » à la suite d'un prêche pré-électoral jugé intempestif, il se voit aussitôt privé de son traitement alors versé par l'Etat. Dans l'incapacité d'assumer les frais de son loyer, il s'installe dans une masure délabrée.

Avec les fonds légués par son prédécesseur l'abbé Pons et un prêt de la municipalité, en 1888 il entreprend la réparation de son église érigée sous le patronage de sainte Madeleine. Le maître-autel constitue la pièce maîtresse qui repose sur deux anciens piliers wisigothiques sculptés de croix et d'hiéroglyphes ; la table, dans un piètre état, requiert d'être remplacée. En 1891 l'abbé Saunière procède donc aux travaux qui s'imposent ; il découvre alors dans l'un des piliers wisigothiques des tubes de bois scellés contenant des parchemins. Au début de 1893 il fait part de sa découverte à monseigneur Félix-Arsène Billard, évêque de Carcassonne, qui le défraie du coût d'un voyage à Paris aux fins de

consulter et de faire décrypter les parchemins par l'entremise de monsieur Jean-François Bieil p.s.s., directeur de Saint-Sulpice. Au cours de ces trois brèves semaines dans la capitale, l'abbé Saunière semble avoir été introduit auprès des neveu et petit-neveu de l'abbé Bieil, respectivement l'éditeur Ané et le jeune oblat Emile Hoffet, de même que dans les milieux occultistes parisiens où il fait la connaissance de la cantatrice Emma Calvé avec laquelle il noue une idylle ; plus tard il lui fera cadeau de l'un des piliers wisigothiques, l'autre étant dorénavant placé face à l'église avec l'inscription énigmatique gravée par les soins de l'ecclésiastique : « Mission 1891 ». Les parchemins conservant tout leur mystère, l'abbé Saunière réintègre sa cure et découvre dans le creusage de l'excavation un magot de pierreries. Peu de temps après il entreprend de déplacer les pierres tombales du cimetière, s'affaire à prospecter le sol environnant et voyage au-delà des frontières : Allemagne, Espagne, Suisse, Italie d'où il envoie d'importantes sommes d'argent aux soins de Marie Denardaud, sa jeune domestique qui partage sa couche et son secret. En 1896 il engage la réfection complète de son église ; malgré le coût très élevé de l'opération, les travaux sont terminés dès 1897. Invité à inaugurer la nouvelle église, monseigneur Billard est saisi d'un indéfinissable malaise à la vue de ce sanctuaire devenu pour le moins étrange.

Au tournant du siècle l'abbé Saunière acquiert de vastes terrains en bordure du village et y fait ériger une tour dite « tour Magdala » qui lui sert de bibliothèque de même qu'une maison qui se veut hospitalière, la résidence « Béthanie » où seront reçus le lazariste Ferrafiat, la marquise de Bozas, l'archiduc Jean de Habsbourg, la femme de lettres Andrée Brugnière, Emma Calvé, le secrétaire d'Etat aux Beaux-arts monsieur Dujardin-Baumetz etc. Outre les dépenses folles entraînées par ce train de vie, le curé de Rennes-le-Château consent une rente annuelle de cinq mille francs à la municipalité et fait don de fortes sommes d'argent aux familles les plus nécessiteuses. Vers 1905 le nouvel évêque de Carcassonne, monseigneur Beauséjour, enjoint à l'abbé Saunière de faire retraite dans quelque couvent et, en janvier 1908, lui offre la cure de Coustauge ; il refuse d'obtempérer et poursuit ses nombreux déplacements à l'étranger. Acculé au pied du mur, en 1909 il rend visite à son évêque mais refuse de lui révéler l'origine réelle de ses importantes ressources. Accusé de simonie, il est traduit devant l'Officialité et suspendu à divinis en décembre 1910. Refusant de s'avouer vaincu, il fait appel à Rome et délègue comme avocat le chanoine Huguet du diocèse d'Agen qui séjourne dans la Ville éternelle deux ans durant à ses frais. En 1913 il est réhabilité puis, suite à une nouvelle démarche de son évêque, définitivement interdit en avril 1915. Après avoir

confié à son ami le curé de Campagne-sur-Aude, l'abbé Antoine Beaux, avoir effectivement mis la main sur un trésor, il décède à Rennes-le-Château le 22 janvier 1917. Au lendemain de sa mort on découvrit que tous ses biens étaient au nom de Marie Denardaud qui lui survécut jusqu'en 1953 et emporta à son tour le secret dans sa tombe.

Cf. Sède, G. de, *L'Or de Rennes ou la vie insolite de Béranger Saunière,* Paris, Julliard, 1967.

SAVOIRE Camille (1869-1951)

Médecin et franc-maçon. Né Victor-Camille Savoire le 6 juillet 1869 à Marchenoir (Loir-et-Cher). Fils de Victor Savoire, marchand de bois, et de madame née Marie-Elise Gentils. Elevé entre un père républicain indifférent au plan religieux et une mère très catholique, dès l'âge de sept ans son éducation religieuse est confiée au curé du village. Très marqué par le zèle et le dévouement de son instituteur primaire laïque qui insiste par ailleurs sur les « invraisemblances » de l'enseignement du curé, l'enfant ne tarde pas à poser des questions insidieuses à l'ecclésiastique. En peu de temps il se montre assidu aux conférences dispensées par le « conseiller du peuple » Houdin, libre-penseur républicain, et développe dès lors une passion pour la lecture et l'étude qu'il alimente à même la nouvelle « bibliothèque populaire » du village. En octobre 1882, au moment de son entrée à l'école primaire supérieure d'Onzain, il n'a déjà plus la foi et se découvre même antireligieux ; à quatorze ans il ira jusqu'à refuser de recevoir le sacrement de confirmation. A l'école d'Onzain il est fortement impressionné par la haute compétence du corps professoral et, au premier chef, par son directeur et un professeur francs-maçons.

Au moment où il prépare son baccalauréat au lycée d'Orléans (1886-1887) il assiste à des conférences organisées sous l'égide du Grand Orient de France et en 1892, lors même qu'il fréquente la Faculté de médecine de Paris, il est introduit par un ami d'enfance à la loge *La Réforme* dans le cadre de la Grande Loge Symbolique Ecossaise (future Grande Loge de France) ; ignorant alors que la franc-maçonnerie est répartie en diverses obédiences mais allergique à tout dogme, il ne retient ici que la non obligation de souscrire à la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme. L'année suivante, pourvu des trois grades bleus et sa loge dorénavant en sommeil, il s'affilie d'abord à la loge *La Lumière* du Grand Orient de France puis, pour des raisons pratiques, en octobre 1894 il passe à la loge *L'Avant-Garde Maçonnique* à laquelle il demeurera attaché une quarantaine d'années et dont il sera Vénérable jusqu'en 1912. Entre temps il est préparateur puis chef de laboratoire de clinique chirurgicale de la Faculté

de médecine à l'Hôtel-Dieu (1893-1898), secrétaire de la Commission pour la préservation contre la tuberculose auprès du ministre de l'Intérieur et de la Santé depuis 1903, et directeur médical titulaire puis honoraire du dispensaire de l'Office antituberculeux de l'hôpital Beaujon (1910-1912). Dorénavant médecin consultant à l'hôpital Beaujon, entre les deux guerres il allait se révéler une sommité française de premier plan dans la lutte contre la tuberculose — ce qui lui vaudra d'être décoré de la Légion d'honneur en 1933.

Promu au grade de Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte (Rite Ecossais Rectifié) dans le cadre du Grand Prieuré d'Helvétie à Genève depuis juin 1910, au mois d'octobre suivant il avait fondé à Paris la loge *Le Centre des Amis* mais, conscient des difficultés que cette initiative ne manquerait pas de soulever auprès du Grand Orient de France, il en avait aussitôt abandonné la responsabilité à deux maçons promus comme lui à Genève, les frères Ribaucourt et Bastard. Appelé pour sa part au Grand Collège des Rites en 1913 et Grand Commandeur à partir de 1923, le Grand Orient de France lui sera redevable d'un important travail de réorganisation. Au début des années 1930, il est en contact avec le père Joseph Berteloot (*Jésuite et Franc-maçon. Souvenir d'une amitié*, 1952). De plus en plus soucieux de maintenir les traditions initiatiques et spirituelles de la franc-maçonnerie qu'il juge menacées, les relations entre Savoire et le Grand Orient de France ne manquent pas de se détériorer au fil du temps. Ainsi en mars 1935, après sa démission du Grand Orient de France, Camille Savoire fonde en compagnie de Ribaucourt le Grand Prieuré des Gaules appelé à régir en France les grades supérieurs du Rite Ecossais Rectifié et dont il devait assumer le poste de Grand Prieur jusqu'à sa mort survenue à Paris le 4 avril 1951. Parmi ses nombreux travaux, il y a lieu de signaler en particulier son ouvrage scientifique *Ondes et radiations humaines* (1933) aux hypothèses quelque peu hardies et son témoignage autobiographique *Regards sur les Temples de la Franc-Maçonnerie* (1935).

Cf. Savoire, C., *Regards sur les Temples de la Franc-Maçonnerie*, Paris, Editions initiatiques, 1935 ; Imbert, N., *Dictionnaire national des contemporains*, Paris, Editions Lajeunesse, 1936 ; Ligou, D., *Dictionnaire universel de la Franc-Maçonnerie*, vol. II, Paris, Editions de Navarre et Editions du Prisme, 1974.

SAVORET André (1898-1977)

Esotéro-occultiste. Né André-Arthur Savoret le 28 juillet 1898 à Paris. Fils de Edmond-Charles Savoret et de madame née Elisabeth Dumas. Il abandonne ses études à l'âge de treize ans et jongle avec l'hébreu et le sanscrit. Décoré de la Croix de guerre 1914-1918 et médaillé militaire, il est d'abord attiré par la magie opérative. Vers 1925 il s'oriente définitivement en direction d'une perspective d'ordre spéculatif et spirituel dans le sillage de Sédir et de Phaneg formés à l'école du maître Philippe de Lyon. Quoique redevable à Phaneg de la guérison d'une tuberculose pulmonaire et d'un abcès au foie (Bourciez, J. « Georges Descormiers : Phaneg », *l'Initiation*, janv.-juillet 1959), peu après il décide de faire cavalier seul.

Ses intérêts et champs de connaissance apparaissent des plus diversifiés ; au premier chef le celtisme et le druidisme. En effet, au moment où paraît sous sa plume *Du Menhir à la Croix, Essais sur la triple tradition de l'Occident* (1932) dont Guénon fournira d'ailleurs un compte rendu dans les *Etudes traditionnelles*, Savoret lance avec Philéas Lebesgue et l'éditeur Jacques Heugel *S.O.S. Occident !* (1932-1937) et crée avec ces mêmes amis le *Collège Bardique des Gaules* qui aura pour organes un *Bulletin mensuel* (1937-1940) de même qu'un *Annuaire* (1933-1940). On lui connaît entre autres pseudonymes son nom d'intronisation bardique : Ab Gwalwys (Fils des Gaules). De même, de 1934 à 1940 il donne régulièrement à lire des « Glanes celtiques » dans *Psyché*. Son intérêt pour l'alchimie et l'astrologie n'est pas moindre. Ami des alchimistes Eugène Canseliet et Georges Richet, ce dernier connu sous le pseudonyme d'Auriger, il se montre soucieux d'acquérir en la matière une connaissance solide de la tradition et des textes anciens ; ce qui l'amène d'ailleurs à fournir des traductions de *La nuée sur le sanctuaire* et des *Essais chimiques* de Eckartshausen. Outre de nombreuses causeries et deux plaquettes sur le sujet, au cours des années 1960 il fournit quelques articles dans *les Cahiers Astrologiques* de A. Volguine. Acquis à la conception ésotérique du symbolisme traditionnel, il s'attache également à dénoncer les abus de *L'inversion psychanalytique* (1939) ce dont Guénon lui saura gré par le biais de ses comptes rendus, nonobstant les réticences qu'il avait marquées face à son essai sur *Les forces secrètes de la Vie* (1937). Impressionné par la pensée orientale, il disait avoir été en relation avec l'*Aggartha* et certains représentants de sociétés secrètes d'Extrême-Orient mais, à l'image de bien d'autres, il s'est toujours refusé à fournir des précisions sur la teneur de ses contacts. Il est décédé à Epernay (Marne) le 8 mars 1977.

Cf. Maillard, J.-F., « André Savoret », *Archives de l'ésotérisme*, n° 2, à paraître.

SCHAEFER Georges (1865-1940)

Ecclésiastique. Né Georges-Joseph Schaefer le 4 août 1865 à Dusseldorf (Allemagne). Aîné d'une famille de huit enfants installée à Paris dans le quartier de la paroisse Saint-Sulpice. Après ses études classiques amorcées au petit séminaire de Saint-Nico-

las du Chardonnet et poursuivies au lycée Louis-le-Grand, il entre au grand séminaire Saint-Sulpice où il devient l'ami d'Edmond Loutil, futur « Pierre l'Ermite ». Ordonné en 1889, il est d'abord professeur au petit séminaire de Saint-Nicolas avant de poursuivre ses études à l'Ecole des Carmes (1891-1893). Licencié ès lettres, il est nommé aumônier de la Maison de la Famille à l'Institut catholique de Paris. En 1895 il devient professeur à l'externat Saint-Ignace. Aumônier du Patronage de jeunes filles de Saint-Joseph de Plaisance depuis 1890 — ce qui l'amènera à lancer deux périodiques *le Patronage des jeunes filles* et *le Guide des Patronages de jeunes filles* et, quelques annés plus tard, à éditer un manuel *Comment diriger les Patronages de jeunes filles* (1904) — en 1898 il ajoute à sa charge l'aumônerie du lycée Montaigne où il demeure affecté jusqu'à sa nomination, par le cardinal Amette, à la cure de Saint-Lambert de Vaugirard (1916). Très préoccupé d'instruction religieuse, il aime à répéter dans son entourage qu'« il faut savoir sa religion comme on sait lire et compter ». Doué d'un tempérament combatif qui n'admet ni compromission ni essai de conciliation avec l'erreur, il dénonce régulièrement dans son journal paroissial *le clocher*, la conspiration judéo-maçonnique, la laïcité et l'antipatriotisme ; de même, il prend une part active à la Ligue patriotique des Françaises. En janvier 1932 il est fait chanoine honoraire et peu après, suite à la mort de Mgr E. Jouin, il se voit confier la présidence de la *Ligue franc-catholique* et la direction de la *Revue internationale des sociétés secrètes* qu'il assume jusqu'à son extinction en 1939. Il est décédé à Paris le 20 octobre 1940.

Cf. Rebufat, J., « Notice nécrologique », *Semaine religieuse de Paris*, 12 avril 1941 ; Archives diocésaines de Paris.

SCHURÉ Edouard (1841-1929)

Esotériste. Cf. Jeanclaude, G., *Edouard Schuré, sa vie, son œuvre*, Paris, Fischbacher, 1968.

SCHWALLER de LUBICZ R.A. (1891-1961)

Spécialiste de l'ésotérisme pharaonique. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971.

SÉDIR Paul (1871-1926)

Esotériste. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971 ;

numéro spécial du *Voile d'Isis*, 1926 ; Hutin, S., « Paul Sédir », *l'Initiation*, juil.-septembre 1977.

SERANT Paul (1922-)

Journaliste et homme de lettres. Né Paul Salleron le 10 mars 1922 à Paris. Fils de Augustin-Louis-René Salleron, architecte, et de madame née Marie-Berthe Perreau ; frère du journaliste Louis Salleron. Après avoir interrompu une licence de lettres et de philosophie sous l'Occupation, il débute dans le journalisme à la fin de la guerre et dès 1945 il est rédacteur au Service français de la BBC à Londres. De retour à Paris en 1947 il est traducteur pour le compte de diverses organisations internationales avant de devenir rédacteur au Service des émissions vers l'étranger de la RTF de 1949 à 1954. Entre temps il collabore à la section internationale de *Combat* et de *Paris-Presse* et assume le secrétariat général de la revue *Fédération* ; d'autre part, il publie un roman *Le meurtre rituel* (1950) et une étude sur *René Guénon* (1953) qui lui vaut le Prix Victor-Emile Michelet, grand prix de littérature ésotérique décerné par la Société des gens de lettres, suivie d'un essai sur les doctrines ésotériques *Au seuil de l'ésotérisme* (1955).

De 1956 à 1966, tout en animant avec son épouse une galerie des métiers d'art contemporains à Compiègne, il publie des essais dans *Carrefour* et dans la *Revue des deux mondes*, collabore à plusieurs périodiques dont *la Table ronde, la Parisienne*, le *Bulletin de Paris*, le *Vingtième siècle fédéraliste, Continent, Monde et vie, Planète, Historia, Sélection* et se consacre davantage à l'étude des idéologies et de l'histoire contemporaine. Ainsi, après avoir rédigé un libelle contre les intellectuels progressistes *Les Inciviques* (1955), il donne à paraître *Gardez-vous à Gauche* (1956) et *Où va la Droite ?* (1958) qu'il traite dans un esprit fédéraliste européen. Puis il étudie quelques écrivains français contemporains *Le Romantisme fasciste* (1960), se penche sur un cas-type *Salazar et son temps* (1961) et fournit une histoire de l'épuration de 1945 dans les divers pays d'Europe de l'Ouest *Les Vaincus de la Libération* (1964). Par la suite il se passionne pour les questions relatives au régionalisme *La France des minorités* (1965) et s'intéresse plus spécialement aux particularismes linguistiques *La Bretagne et la France* (1971). Au cours de la dernière décennie il a publié, en réponse à Louis Pauwels, deux essais sur les problèmes de notre civilisation moderne *Lettre à Louis Pauwels sur les gens inquiets et qui ont bien le droit de l'être* (1971) et *Des choses à dire* (1973) de même qu'une étude historique et métaphysique *Le Mont Saint-Michel ou l'Archange pour tous les temps* (1974). Son dernier ouvrage est consacré à quelques *Dissidents de l'Action française* (1978). Il collabore pré-

sentement à la section des relations internationales de *l'Aurore*.

Cf. Renseignements inédits fournis par monsieur Paul Serant.

SERRE Joseph (1860-1937)

Poète et philosophe. Né François-Camille-Marie-Joseph le 9 août 1860 à Lyon. Fils de Claude-Louis-Félix Serre, rentier, et de madame née Antoinette-Louise-Marie Germain. Il étudie d'abord chez les jésuites de la rue Sainte-Hélène et, dès 1880, il est en possession d'une licence ès lettres et d'une licence de droit préparées à Lyon. Héritier d'une solide fortune, il vit essentiellement de ses rentes ; ce qui lui permet de se consacrer entièrement à l'étude et, plus précisément, à la philologie — il rêve d'une vaste enquête sur les sources des Ecritures sacrées — et à la philosophie allemande, une langue qu'il maîtrise tout aussi bien que l'anglais. Issu de l'école de Ballanche, il revendique pour maîtres le père Alphonse Gratry et Ernest Hello ; ce dernier, qu'il révélera au public en 1894, a d'ailleurs joué un rôle déterminant dans sa formation spirituelle. Il y a lieu de signaler également l'abbé Alfred Loisy à la méthode duquel il consacrera une brochure en 1909. Son premier essai poétique *Fables et vérités* (1888) est signé du nom de plume de Camille Jofran. En 1889 il publie un premier ouvrage philosophique *A la découverte du Vrai* avant de donner l'année suivante son chef-d'œuvre *Au Large* (1890) où transparaissent déjà tous les germes de sa pensée, à savoir que la Vérité totale est faite de l'union des contraires ; qu'un système est vrai dans ce qu'il affirme et faux dans ce qu'il nie et donc qu'une part de Vérité existe dans chaque religion. Cet homme de conciliation, de synthèse, d'unité et d'harmonie verra à développer plus amplement ses thèses dans *La religion et l'esprit large* (1903), *L'Eglise et la pensée* (1908) honoré d'un imprimatur, *L'Eglise et l'esprit large* (1908), *Aperçu nouveau sur le catholicisme* (1908) et *La Lumière du Cœur* (1909) pour ne citer que les premiers. Entre temps il connaît des troubles de santé qui l'amènent à refuser une chaire offerte par les Facultés catholiques de Lyon. En novembre 1906 il épouse mademoiselle Jeanne-Mathilde Darel ; père de trois enfants, son fils Félix optera pour le sacerdoce. A la même époque, il amorce une collaboration régulière aux *Entretiens idéalistes* fondés par Paul Vulliaud. Plus tard il alimentera pendant plus de quinze ans les pages de la revue lyonnaise *Pêcheurs d'hommes* notamment avec ses « Lettres d'un penseur libre à un libre-penseur ». Reçu membre de l'Académie de Lyon le 21 avril 1931, il choisit pour thème de son discours de réception « Un philosophe lyonnais : Lacuria » contribuant d'autant à faire connaître ce philosophe mystique comme déjà *Antoine Mollière, penseur et esthéticien lyonnais* (1921). Son œuvre ne compte pas moins d'une quarantaine d'ouvrages et de

brochures caractérisés par un mélange de lyrisme, d'idéalisme et de métaphysique. Epris d'absolu, dépourvu de tout sens pratique et connu pour sa grande prodigalité, il meurt « pauvre comme Job » à Lyon, le 11 août 1937.

Cf. Jabouley, M.-A., *Témoins et précurseurs*, Paris, Téqui, 1975 ; Archives de la Bibliothèque municipale de Lyon.

SERTILLANGES Antonin-Dalmace (1863-1948)

Dominicain, philosophe et théologien. Né Antonin-Gilbert Sertillanges le 16 novembre 1863 à Clermont-Ferrand. Fils de Pierre Sertillanges, menuisier, et de madame née Louise Détritaux. Après ses études classiques au collège des Frères des écoles chrétiennes, en 1883 il entre au noviciat des dominicains exilé à Belmonte (Espagne) et, quelques années après, achève ses études théologiques sous la direction des PP. Gardeil et Mandonnet au couvent de Corbara (Corse) où il est ordonné en octobre 1888. Lecteur en théologie en 1890, il enseigne dans le même établissement avant d'être assigné à Paris au couvent de la rue du faubourg Saint-Honoré. Secrétaire de rédaction de la *Revue thomiste*, en 1900 il est professeur-adjoint à la Faculté de philosophie de l'Institut catholique de Paris avant de devenir professeur titulaire de morale générale en 1904 ; il amorce alors une carrière apologétique — au service « de la vérité révélée et de la philosophia perennis, dont il s'efforçait de retrouver les correspondances et les amorces dans les aspirations du monde moderne et dans la pensée des philosophes et des savants de tous les temps » — qui allait avoir un profond retentissement dans les milieux universitaires et auquel René Guénon, par l'entremise de Noële Maurice-Denis Boulet, ne semble pas être demeuré insensible.

Au début des années 1920, tout en publiant un pertinent essai pédagogique *La vie intellectuelle* (1921), il ajoute à ses responsabilités la direction de l'organe thomiste *la Revue des jeunes*. Au lendemain de la mort du cardinal Amette (1920) il est éloigné de France par S.S. Benoît XV pour un sermon de 1917 à la Madeleine où il avait opposé, devant l'archevêque, le refus de la France à un appel pontifical de paix négociée. Il séjourne d'abord à Jérusalem où il écrit *Ce que Jésus voyait du haut de la Croix* (1924) puis au couvent d'études de la province de Lyon à Rijckolt (Hollande) avant d'être assigné au couvent du Saulchoir à Kain (Belgique) en 1928. De retour à Paris au début du pontificat de S.S. Pie XII, il y poursuit sa carrière intellectuelle caractérisée par une curiosité des plus diversifiées : théologie, métaphysique, prédication, sciences sociales, morale et esthétique. Il est décédé à Saint-Roch (Haute-Savoie) le 26 juillet 1948. Sa bibliographie ne compte pas moins d'un

millier de titres. Signalons à titre d'appoint : « L'être et la connaissance » dans *Mélanges thomistes* (1923), *Le christianisme et les philosophies* en 2 vol. (1939 et 1941), *L'idée de création et ses retentissements en philosophie* (1945) un thème et des développements qui intéressèrent grandement René Guénon lors d'un précédent aperçu fourni par l'éminent dominicain dans *la Vie spirituelle* de mars 1932 et enfin, l'ébauche d'un ouvrage important qu'il n'eut pas le temps de mener à terme *Le problème du mal : 1. Histoire* (1949).

Cf. *Dictionnaire de théologie catholique*, tab. gén., Paris, Letouzey et Ané, 1972 ; Notice de Gorce, Maxime, incluse dans le présent ouvrage.

SIDDHESWARANANDA Swâmi (1897-1957)

Maître Hindou. Issu d'une famille noble, il est né le 29 octobre 1897 dans la province de Cochin au sud de l'Inde. Après des études en histoire à l'université de Madras, en 1916 il reçoit l'initiation du swâmi Brahmânanda et, quatre ans plus tard, entre dans l'ordre monastique de Ramakrishna. Reçu moine en 1925, il se voit aussitôt chargé de fonder un ashram à Mysore où il fait la connaissance d'un éminent philosophe V. Subrahmania Iyer qui le familiarise avec l'Advaita Vedanta issu de Cankara. En 1933 il retourne au monastère de Madras avant de rejoindre, deux ans après, Bangalore où il s'occupe des jeunes recrues de l'Ordre.

En août 1937, suite à la requête d'un certain nombre d'adeptes désireux d'avoir sur place un représentant de la spiritualité hindoue, l'ordre de Ramakrishna délègue à cette fin le swâmi Siddheswarananda qui débarque alors sur le sol français, accueilli par le dévoué couple Sauton heureux de se mettre irréversiblement à son service. Sous l'Occupation, cantonné dans le Midi de la France, il prononce un grand nombre de conférences à Toulouse et à Montpellier. Au lendemain de la guerre, il dispense des cours réguliers à l'Institut de Civilisation indienne, tient des conférences mensuelles à la Sorbonne et assume des tâches de direction spirituelle. Partie prenante dans le dialogue hindo-chrétien et admirateur de saint Jean de la Croix, il collabore par ailleurs aux *Etudes carmélitaines* et aux *Cahiers du Sud*. Retiré à Gretz depuis 1948, il y fonde un ashram et publie des commentaires de la *Bhagavad Gitâ* dans le *Bulletin* du Centre védique. Il entretient aussi divers contacts avec des personnalités religieuses et maçonniques tels dom Edmond Neveu o.c.s.o. et Marius Lepage (Lepage, M., « Dom Edmond Neveu », *Le Symbolisme*, janv.-février 1965). Victime d'un infarctus, il est décédé à Gretz

(Seine-et-Marne) le 2 avril 1957. Son œuvre a été poursuivie par le swâmi Nityabodhânanda.

Cf. Numéro spécial des *Cahiers du Sud*, 1957.

SOULACROIX Gabriel voir **BESSONIES Gabriel de**

STEINER Rudolf (1861-1925)

Fondateur de l'Anthroposophie. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971 ; Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains*, Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

TALMEYR Maurice (1850-1931)

Homme de lettres et publiciste antimaçonnique. Né Marie-Justin-Maurice Coste le 17 mars 1850 à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire). Fils de Antoine-Jules Coste, négociant, et de madame née Marguerite-Louise-Antoinette Cornudet. Après ses études classiques chez les jésuites de la rue de Vaugirard, au moment de la guerre de 1870 il effectue son service militaire à Saint-Maur au 105ème de ligne avant d'être muté à Paris au 35ème de ligne, puis s'inscrit à la Faculté de droit de Paris. En 1875 il fait ses débuts dans le journalisme en tant que rédacteur au journal *le Peuple* où il signe dès lors du pseudonyme de Maurice Talmeyr. A partir de 1878 il collabore à *la Tribune*, à *la France*, au *Rappel*, à *l'Intransigeant* de 1879 à 1882, au *Télégraphe*, au *National*, au *Gil Blas* où il dresse la physionomie des grands procès de 1887 à 1894, de même qu'au *Figaro* où il amorce la publication de « propos indépendants » mais, opposé à la révision du procès Dreyfus il poursuit sa chronique au *Gaulois* de 1895 à 1898. Chroniqueur réputé, brillant et rude polémiste, par la suite il prête sa plume au *Matin* et au *Journal*. Il collabore en outre à la *Revue illustrée* et à la *Revue hebdomadaire* où il se voit confier le « Billet de la quinzaine » ; de même au *Correspondant*, à la *Revue des Deux Mondes* et à la *Revue de Paris* de 1890 à 1903 où il s'attache à dresser le portrait de journalistes connus.

On lui doit aussi de nombreux romans et des études de mœurs dont *Les possédés de la morphine* (1892), *Tableaux du siècle passé* (1901), *La fin d'une société. les maisons d'illusion* (1906), *La décadence au XXème siècle, L'héroïsme pendant la guerre. Portraits de la belle France* (1918) et diverses évocations de ses expériences passées *Souvenirs de journalisme* (1900), *Souvenirs d'avant le déluge* (1870-1914) (1927), *Souvenirs de la comédie humaine* (1929).

Membre actif de la *Ligue française antimaçonnique* groupée autour de Paul Copin-Albancelli, au tournant du XXème siècle il fait œuvre de conférencier tant à Paris qu'à Bruxelles où il s'efforce de démontrer l'origine templière de la franc-maçonnerie et l'impact maçonnique sur la Révolution *La Franc-Maçonnerie et la Révolution française* (1904) et ses moyens d'action *Comment on fabrique l'opinion* (1905). Il est décédé en 1931.

Cf. Curinier, C.-E., *Dictionnaire national des contemporains*, vol. V, Paris, Office général d'édition de librairie et d'imprimerie, 1901-1906.

TAMOS Georges (1884-1966)

Hermétiste chrétien. Né Georges-Auguste Thomas le 7 décembre 1884 à Tours. Fils de Jean-Etienne Thomas, propriétaire de la plus importante bijouterie de la ville et, par sa mère, madame née Marie-Léontine-Désirée Bucheron, apparenté à la famille des Turpin de Crissé alliée aux Bourbons. Ses parents mènent alors une vie très mondaine et voyagent beaucoup — ce qui ne manquera pas de les mener à la ruine. Le jeune Thomas, entouré d'un précepteur et de vieux domestiques, connaît une enfance solitaire qui lui laisse toute latitude pour développer son imagination et expérimenter dès son plus jeune âge une faculté de « seconde vue » qu'il croit d'abord commune à tous mais qui contribue d'autant à l'isoler du monde extérieur. Toute sa vie durant, moyennant concentration, il lui arrivera de voir, mêlés aux êtres vivants réels, des hommes vêtus à la manière d'une autre époque ou encore, saisissant un objet quelconque, de voir surgir des scènes évoquées par ledit objet. Après ses études secondaires à Tours, sa prédilection pour les mathématiques l'oriente vers les études techniques supérieures. Ingénieur de la marine il entre au service d'une importante entreprise de constructions navales et aéronautiques de la région parisienne et épouse en mars 1911 mademoiselle Hélène-Marthe Deschutter ; il contractera à nouveau mariage en septembre 1922 avec madame née Hélène-Emma Wagner. Membre du cercle intérieur de la *Société théosophique*, il prend ses distances face au mouvement de madame Blavatsky et s'oriente vers la théosophie chrétienne dans la ligne de Jacob Boehme ; par la suite il devait garder une méfiance vis-à-vis de tout ce qui se réclamait de l'Orient. Intéressé à l'astrologie depuis 1905, il a d'abord pour maître Albert Faucheux dit Barlet et, après la guerre de 1914-1918, amorce sa collaboration au *Voile d'Isis* avant d'en devenir le rédacteur en chef.

Au milieu des années 1920 il est mis en contact avec René Guénon par l'entremise de Marcel Clavelle alias Jean Reyor. Compte tenu que Tamos maintiendra toujours la priorité du christianisme sur la tradition orientale de même que son parti antimaçonnique, l'accord n'est évidemment pas total. Ainsi, au moment de la transformation du *Voile d'Isis* en *Etudes traditionnelles*, nouvelle tribune de René Guénon, Tamos deviendra simple rédacteur avec une collaboration de plus en plus épisodique où il y a lieu cependant de signaler son long commentaire de l'ouvrage de B.G. Tilak *Le berceau artique de la Tradition* de 1938 à 1948. Néanmoins, avant son départ pour le Caire, Guénon aura eu l'occasion de vérifier les capacités médiumniques de Tamos et d'y avoir même recours, d'une part, pour se voir confirmer la « rupture » avec une de ses sources hindoues et, d'autre part, pour détourner des « attaques psychiques » provoquées par des « magiciens noirs » (Charles Détré, Jean Bricaud etc.) dont Guénon s'est cru longtemps victime. En revanche Tamos maintiendra toujours le contact avec Louis Charbonneau-Lassay et verra même à le seconder dans sa tentative de reviviscence d'un type d'initiation chrétienne dit des « Chevaliers du divin Paraclet ». Au lendemain de la mort de l'iconographe il se verra léguer sa précieuse collection relative à l'ordre des Chevaliers de Malte. Mis à part sa collaboration au *Voile d'Isis/Etudes traditionnelles* en matière surtout astrologique (pseudonyme : Tamos) et hermétique (pseudonyme : Argos), on lui doit deux plaquettes *Tables des maisons pour les latitudes nord et sud 0° à 60° permettant d'établir rapidement la domification d'un thème* (1942) et *Tables des positions planétaires de 1951 à 1960* (1942) de même que la notice introductive dans *L'ésotérisme de quelques symboles géométriques chrétiens* (1960) dû à Louis Charbonneau-Lassay. Il est décédé à Paris le 27 avril 1966.

Cf. Renseignements inédits fournis par monsieur Marcel Clavelle.

TARDIVEL Jules-Paul (1851-1905)

Publiciste antimaçonnique. Cf. Savard, P., *Jules-Paul Tardivel, la France et les Etats-Unis* 1851-1905, Québec, Presses de l'Université Laval, 1967.

TAXIL Léo (1854-1907)

Publiciste et imposteur. Cadet d'une famille de trois enfants, il est né Marie-Joseph-Antonie-Gabriel Jogand le 21 mars 1854 à Marseille. Fils de Charles-François-Marie Jogand d'origine langue-

docienne, négociant et membre du Cercle religieux de Marseille, et de madame née Joséphine-Françoise-Antoinette Pagès, d'origine provençale. Du côté paternel, il est apparenté à saint François Régis et au directeur spirituel de sainte Marguerite Marie, le père Claude de La Colombière s.j. et, du côté maternel, à l'archevêque martyr des événements de 1848, monseigneur Affre. Dès l'âge de quatre ans et demi, il fréquente le pensionnat du Sacré-Cœur dirigé par des religieuses dont il garde le plus affectueux souvenir. En octobre 1863 il est envoyé comme interne au collège Notre-Dame de Mongré à Villefranche-sur-Saône où il aborde ses études classiques sous la tutelle des jésuites ; il y fera sa première communion au printemps de 1865.

Suite à une fracture de la jambe au cours des vacances d'été, il lui est impossible de retourner au collège de Mongré. En janvier 1866 il poursuit ses études au nouveau collège Saint-Louis de Marseille placé sous la direction de prêtres du diocèse. Premier de classe, il ne tarde pas à devenir aussi le plus dissipé, compte tenu du niveau de Saint-Louis moins élevé que celui de Mongré et qu'il y perd quelque peu son temps ; néanmoins, il demeure très pieux et devient l'auxiliaire de l'abbé Jouet dans le cadre de « la Petite Œuvre » placée sous le patronage de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Au cours de l'année scolaire 1867-1868 il se lie d'amitié avec un camarade dont le père est franc-maçon et qui lui révèle, tel un secret, son statut de « louveteau ». Piqué de curiosité l'enfant se procure aussitôt la récente brochure de Monseigneur de Ségur *Les Francs-Maçons, ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils veulent* (1867). Impressionné par les rites maçonniques, il s'affaire à se constituer un manuel et à en mémoriser le contenu. Graduellement il se désintéresse de l'instruction religieuse et occupe ses jours de congé à la lecture de revues et de journaux libres-penseurs acquis avec son argent de poche et qu'il brûle aussitôt. Quoique n'ayant plus la foi, par crainte d'être renvoyé du collège, il se prête à des communions sacrilèges et manifeste par ailleurs un amour déréglé de l'indépendance. Animateur de la petite revue du collège *le Type*, il s'occupe aussi de politiser ses jeunes camarades.

A l'été 1868 il prend connaissance des premiers numéros de *la Lanterne* d'Henri Rochefort. Les doctrines révolutionnaires agissent alors sur lui à la manière d'un aimant. Il demande aussitôt à rencontrer deux radicaux matérialistes, messieurs Leballeur-Villiers et Royannez auxquels s'ajoute peu après le juif Simon Weil qui tous trois allaient exercer sur lui une influence décisive. Très affecté par l'exil forcé de Henri Rochefort en Belgique, à la mi-octobre 1868 il décide de le rejoindre ; à cette fin il liquide ses menus biens : livres, vêtements etc. — mais non sans avoir pris soin de remettre à l'abbé Jouet l'argent de la caisse de « la Petite Œuvre » — et décide son frère aîné à l'accompagner pour ce voyage qui doit le mener en Belgique via l'Italie. En moins de quatre jours les gamins, sur l'initiative de leur père, sont récupérés aux abords de la frontière italienne. Dès le début de novembre le jeune Gabriel est envoyé à la maison de correction de Mettray près de Tours. Au bout de deux mois monsieur Jogand demande la libération de son fils, mais cette courte période d'incarcération aura suffi pour faire germer en notre jeune homme un sentiment indélébile de vengeance contre le clergé qu'il croit — à tort — responsable de la décision draconienne de son père. Peu après il reprend ses études au lycée de Marseille où il se révèle des plus turbulents et à la tête de toutes les émeutes scolaires. A la maison il refuse d'entendre raison et son père, en proie à un grand désarroi, va jusqu'à adresser une supplique à S.S. Pie IX comme pour recommander son fils à ses intentions. Renvoyé du lycée de Marseille en décembre 1869, il rompt alors définitivement avec sa famille.

En août 1870 il s'engage dans le régiment du 3ème Zouaves en ayant d'abord pris soin de falsifier son état civil — il n'a alors que seize ans. Après une expédition qui le mène jusqu'à Alger, sa mère réussit à le récupérer en septembre. Entouré de camarades de son âge, il fonde alors la « Jeune légion urbaine » qui accueillera Garibaldi lors de son entrée dans la ville de Marseille et, en 1871, participe aux événements de la Commune. Engagé dans le journalisme depuis son retour du régiment, il travaille d'abord pour le compte de *l'Egalité* avant de fonder un journal satyrique *la Marotte* (1870-1872) où, pour ne pas nuire à sa famille, il prend dès lors le pseudonyme de Léo Taxil. A la fin de 1872 il est cité à comparaître devant la Cour d'assise des Bouches-du-Rhône pour outrage à la religion. Néanmoins, peu après il fonde un nouveau journal de même veine *la Jeune République* qui aura une existence éphémère. Au début de 1876 il prend la direction d'un journal de même acabit *la Fronde* qui l'amène à être impliqué dans de nombreux procès à scandale. Condamné à huit ans de prison il se réfugie en Suisse où il passe les années 1876 et 1877 en compagnie de son épouse et de ses deux enfants. Entre temps il vit d'expédients à Genève et correspond avec Garibaldi. Suite à la loi d'amnistie proclamée au lendemain de la victoire républicaine, il réintègre la France.

Depuis un an directeur du *Frondeur* à Marseille, il monte à Paris en septembre 1878 d'où il continue à diriger le journal mais avec le projet de créer un organe parallèle « destiné spécialement aux attaques contre l'Eglise, ses dogmes, son culte et ses ministres ; avec l'appui de ce journal, répandre dans le peuple des brochures à bon marché, vulgariser les idées anti-cléricales ; une fois l'élan donné, provoquer sur toute la surface de la France la fondation de nombreuses sociétés de libre-pensée, les liguer entre elles, organiser, en un mot, les anti-cléricaux en parti politique

militant ». Mais son projet se voit refusé par la haute direction du journal. Ainsi, après avoir abandonné *le Frondeur*, il fonde lui-même *l'Anti-clérical* (1879-1882) et *l'Avant-Garde républicaine* (1879-1880) et lance les publications trimestrielles de la « Bibliothèque anticléricale » où paraissent *A bas la calotte !* (1879), *C'est nous qui fouettons ces vieux polissons !* (1879), *Les soutanes grotesques* (1879), *Les Bêtises sacrées* (1880), *Les friponneries religieuses* (1880), *Histoire résumée des jésuites* (1880), *Plus de cafards !* (1880) etc., ce qui ne manque pas de lui attirer de nouveaux procès. En juin 1880 son épouse inaugure la Librairie anticléricale rue des Ecoles.

Déjà invité en 1878 à une fête maçonnique organisée par la loge *La Réunion des Amis Choisis* de Béziers et fort applaudi par ses amis maçons lors de la publication de son roman *Le fils du jésuite* (1879), en 1880 il décide de s'affilier au Grand Orient de France par l'entremise de la loge parisienne *le Temple des Amis de l'Honneur Français.* Au cours du rituel du cabinet de réflexion, il a la malencontreuse idée d'écrire à l'encre sur le crâne de la tête de mort en manière de boutade : « Le Grand Architecte de l'Univers est prié de corriger la faute d'orthographe qui se trouve dans l'inscription du 31ème panneau à gauche ». Cette insolence lui vaudra par la suite les pires soupçons et rancunes. Ainsi, à partir d'avril 1881, le Grand Orient de France tendra à mettre un frein aux méfaits de la désinvolture de Taxil d'abord en s'opposant à ce qu'il prononce une conférence prévue lors de l'inauguration de la loge *la Libre Pensée* de Narbonne et, d'autre part, en le sommant de rendre compte de certaines de ses initiatives journalistiques impliquant des frères maçons tels Victor Hugo et Louis Blanc. Également, lors des élections d'août 1881, on lui tiendra rigueur de se porter candidat dans Narbonne contre le F∴ Malric candidat agréé par le Grand Orient de France — ce qui aura pour résultat son exclusion de la maçonnerie en octobre 1881. Entre temps il signe de nombreux ouvrages anticléricaux *Calotte et calotins* (1880), *Les amours secrètes de Pie IX* (1881), *La religion du crime* (1881), *La Bible amusante pour les grands et les petits enfants* (1882), *Par la grâce du Saint-Esprit* (1882), *Un pape femelle* (1882), *La confession et les confesseurs* (1883), *Le sacrement du curé* (1884), *Vie de Veuillot immaculé* (1884) etc. et transforme *l'Anti-clérical* en *la République anticléricale* (1882-1885). Un an après la proclamation de l'encyclique *Humanum Genus*, lors même qu'il est secrétaire de la *Ligue anticléricale* et se penche sur la traduction du procès de Jeanne d'Arc, il est touché par la grâce le 23 avril 1885 et procède à une rétractation publique dans *la République anticléricale* du 23 juillet 1885. Après une retraite dans un couvent des environs de Paris il se confesse le 4 septembre 1885. Suite à ce revirement, son épouse demande la séparation. Il rend alors visite à sa marraine Joséphine Jogand, religieuse au couvent Notre-Dame de la Réparation à Lyon et qui n'avait eu cesse de prier pour la conversion de son filleul et pousse le voyage jusqu'à Mongré comme pour renouer avec ses anciens maîtres jésuites. A la mi-novembre 1885 il reprend la vie commune avec son épouse et, à la fin de décembre, procède à la liquidation pure et simple de la Librairie anticléricale compte tenu que les éventuels acheteurs requéraient le droit de réimprimer les anciens ouvrages de Taxil — ce à quoi ce dernier ne pouvait que s'opposer. Il passe alors à des « Révélations complètes sur la Franc-Maçonnerie » I. *Les frères trois points* en 2 vol., II. *Le Culte du Grand Architecte*, III. *Les sœurs maçonnes* auxquels s'ajoutent *Le Vatican et les Francs-Maçons* et *Les Mystères de la Franc-Maçonnerie* tous publiés en 1886. L'année suivante il livre ses *Confessions d'un libre-penseur* (1887) de même qu'une *Histoire anecdotique de la 3ème République* (1887). En 1888 il fonde la collection « Le contre-poison » où il publie quelques fascicules, poursuit la rédaction de ses ouvrages antimaçonniques et étoffe *la Petite guerre* appelée à fusionner avec le journal *Jeanne d'Arc* et à devenir *la France chrétienne* [*antimaçonnique*] que Taxil dirigera jusqu'à la fin de 1895. Au début de 1888 il fait la connaissance de l'abbé Paul Fesch avec lequel il développe des contacts de plus en plus étroits jusqu'en 1890 ; d'ailleurs ils signeront conjointement *Le Martyre de Jeanne d'Arc* (1890). Au témoignage de l'abbé Fesch (*Souvenirs d'un abbé journaliste*, 1898), nul doute que la conversion de Taxil fût réelle et authentique et il en veut pour preuve des signes dont il a été témoin et qui ne peuvent mentir, mais il est non moins certain qu'il ne persévéra pas et l'abbé Fesch situe la rechute au cours de l'année 1890 au moment où Taxil cherche à entrer en lutte avec l'aile conservatrice et où il devait s'avérer qu'il n'était pas suffisamment armé au plan de la doctrine chrétienne pour faire face à cette problématique. Ainsi son *Monsieur Drumont* (1890) et sa candidature contre ce dernier dans le quartier du Gros-Caillou ne pouvaient que lui nuire.

Après *Les conversions célèbres* (1891) précédé d'une lettre de monseigneur Jauffret, *La Corruption fin-de-siècle* (1891) et de nouvelles interrogations soupçonneuses *Pie IX franc-maçon ?* (1892) etc. — on lui attribue également, sous le pseudonyme du docteur Philip Davis *La fin du monde des esprits. Le spiritisme devant la raison et la science* (1892) — en collaboration avec un médecin retraité des Messageries maritimes, le docteur Ch. Hacks, il amorce la mystification du *Diable au XIXème siècle* (1892-1895) complétée par l'édition du *Palladium régénéré et libre* (1895) où le vrai et le faux s'entremêlent pour dénoncer la franc-maçonnerie luciférienne, tôt suivi par les *Mémoires d'une ex-palladiste, parfaite initiée indépendante* (1895-1897) désignée sous le nom de « Diana Vaughan » et que notre auteur semble bien avoir créée

de toutes pièces. Sous ce même nom d'emprunt il signera *La neuvaine eucharistique pour réparer* (1895) et *La restauration du paganisme* (1896) dont certains, et non des moindres (Cécile, sœur o.c.d., Lonchampt, J. : *Le Triomphe de l'Humilité : Thérèse de l'Enfant-Jésus mystifiée* (1896-1897), *l'affaire Léo Taxil et le Manuscrit B*, 1975) seront dupes. Entre temps il fonde la *Ligue du Labarum antimaçonnique* en novembre 1895 ainsi que *l'Académie Saint-Jean* et leur adjoint pour organe *l'Anti-maçon* (1896-1897) où il signe du pseudonyme de Paul de Régis, secondé par Jules Doinel alias Kostka de Borgia. Dorénavant il travaille en étroite relation avec les milieux antimaçonniques de la capitale : les abbés Gabriel de Bessonies et Henri Joseff, Abel Clarin de la Rive etc. (Fry, L., *Léo Taxil et la Franc-Maçonnerie*, 1934). Conscient que les soupçons pèsent de plus en plus sur lui, il demande même à être reçu par S.S. Léon XIII. Néanmoins, au Congrès antimaçonnique de Trente en septembre 1896, les participants sont fort divisés au sujet de sa probité et le lundi de Pâques 1897 Taxil choisit de crever son ballon palladique et de dévoiler la mystification à savoir qu'il n'y a jamais eu de « Diana Vaughan ».

Définitivement coupé des milieux maçonniques et catholiques, il réédite en soixante-sept fascicules la *Bible amusante* complétée par les citations textuelles de l'Ecriture et les réfutations opposées par Voltaire, Fréret etc. (1897-1898) et, au début du siècle, sous le pseudonyme de Prosper Manin, les fascicules du *Journal d'un valet de chambre I. La dame au loup noir* (1901) et II. *L'Amant des veuves* (1902), de même *Notes et croquis du pays noir. Nos bons jésuites* (1902) et *Marchands de chair humaine* (1904) puis, sous le pseudonyme de madame Jeanne Savarin, un guide de la ménagère qui se veut une « mise en garde contre les fraudes de l'alimentation et des moyens pratiques de reconnaître toutes les tromperies » *L'art de bien acheter* (1904) de même qu'un livre de recettes *La bonne cuisine dans la famille* (1905) et enfin, un ouvrage documentaire sur *L'enclave de Monaco* (1905), avant de s'éteindre à Sceaux (Seine) le 31 mars 1907.

Cf. Taxil, L., *Confessions d'un ex-libre-penseur*, Paris, Letouzey et Ané, 1887 ; Taxil, L., *Les frères trois points*, vol. 1, Paris, Letouzey et Ané, 1886.

TEDER voir DETRE Charles

THERÈSE DE LISIEUX (1873-1897)

Carmélite. Cf. Cécile sœur o.c.d., Longchampt, J., *Le triomphe de l'humilité : Thérèse mystifiée* (1896-1897), *l'affaire Léo Taxil et le Manuscrit B*, Paris, Cerf/DDB, 1975.

TONQUÉDEC Joseph de (1868-1962)

Jésuite, philosophe et théologien. Né Joseph-Paul-Marie de Quengo de Tonquédec le 27 décembre 1868 à Morlaix (Finistère). Fils de Henri-Antoine-Marie de Quengo de Tonquédec, rentier et propriétaire d'un très bel hôtel particulier du XVIIème siècle, et de madame née Henriette-Angèle-Adrienne Marie de Kernaffen de Kergos. Après ses études classiques au collège de Vannes, il prépare une licence de lettres à la Faculté catholique d'Angers. En 1892 il rejoint le noviciat de la Compagnie de Jésus à Cantorbery (Angleterre), effectue sa philosophie à Jersey puis sa théologie à Enghien (Belgique) complétée par la suite à Cantorbery où il est ordonné en août 1904. Entre temps, il est surveillant au collège de la rue de Vaugirard et professeur à Tours. Dès 1905 il est assigné à résidence à Paris où ses activités sont essentiellement consacrées à la prédication ; il collabore par ailleurs aux *Etudes*. Son premier ouvrage se veut une analyse-critique de *La notion de vérité dans la philosophie nouvelle* (1908). Par la suite, il décortique la doctrine de Maurice Blondel *Immanence* (1912) suivi quelque vingt ans plus tard par *Deux études sur « La pensée » de M. Maurice Blondel* : La doctrine de la connaissance ; la question du surnaturel ; avec un appendice sur le désir naturel de la vision de Dieu (1936). Il se penchera aussi *Sur la philosophie bergsonienne* (1936) et sur *Une philosophie existentielle : l'existence d'après Karl Jaspers* (1945).

Peu de temps avant sa mobilisation (1916-1918), il fournit une *Introduction à l'étude du merveilleux et du miracle* (1916) suivi d'une critique assez peu indulgente de *L'Œuvre de Claudel* (1917). Au lendemain de la guerre, il se penche sur *G.-K. Chesterton, ses idées et son caractère* (1920) avant d'être nommé grand exorciste de l'archidiocèse de Paris en 1924, responsabilité qu'il allait assumer jusqu'à sa mort survenue à Paris le 21 novembre 1962, exception faite de son séjour à Jersey pendant la guerre 1940-1945. A la fin des années 1920, il est amené à exorciser Jean Marquès-Rivière victime d'influences malfaisantes qui paraissent la conséquence de la pratique de certains rites tantriques. Il n'abandonne pas pour autant son intérêt pour la philosophie mais se montre soucieux de traiter des questions susceptibles d'apporter quelque discernement face à la perspective ésotéro-occultiste. Ainsi, dans le cadre des *Principes de la philosophie thomiste*, il s'attache avant tout à *La critique de la connaissance* (1929) et à *La philosophie de la nature* (1956 à 1962) ; de même, *Questions de cosmologie et de physique chez Aristote et saint Thomas* 1. Le système du monde II. Les théories de la lumière III. La théorie de la mesure (1950). Comme pour freiner certaines outrances qui ont tendance à recourir « aux esprits et particulièrement au diable pour expliquer tout ce qui paraît étrange dans le comportement

humain », il donne à lire une analyse des *Maladies nerveuses ou mentales et les manifestations diaboliques* (1938) et commente les critères de discernement du *Merveilleux métapsychique et du miracle chrétien* (1955). Une série d'articles intitulée « La spiritualité de la théosophie : Ascèse et mystique steineriennes » parue dans les *Etudes* et reprise dans l'ouvrage *La théosophie et l'anthroposophie* (1939) s'attache à montrer que les doctrines et pratiques prônées par le fondateur de l'anthroposophie, Rudolf Steiner, ne sont que « la contrefaçon grossière, pour ne pas dire l'antithèse de toute spiritualité ». Enfin, il signe l'article « Théosophie » intégré à l'ouvrage collectif préparé sous la direction de M. Brillant et M. Nédoncelle *Apologétique. Nos raisons de croire, réponses aux objections* (1948).

Cf. Archives générales des jésuites, Rome.

TREBITSCH-LINCOLN Timothée-Ignaz (1879-1943)

Franc-maçon, occultiste et agent secret. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971.

TRUC Gonzague (1877-1972)

Publiciste et homme de lettres. Né Gonzague-Joseph Truc le 15 novembre 1877 à Flaysosc (Var). Fils de Joseph Truc, sériciculteur, et de madame née Marie Troin. Il étudie à l'Ecole normale puis à la Faculté des lettres de Paris et est diplômé de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. Il amorce sa carrière comme professeur d'enseignement primaire avant d'être détaché au lycée Janson-de-Sailly à Paris (1926-1931). Entre temps il collabore à divers périodiques dont *la Revue philosophique* où il introduit René Guénon en 1919 et qui marque le début d'une longue et étroite amitié entre ces deux hommes ; de même il collabore à *la Minerve française*, à *la Revue européenne*, à *Comoedia*, à *l'Opinion*, à *la Grande revue*, aux *Cahiers d'Occident*, à *Latinité* etc. et surtout à *l'Action française* où il assume une chronique régulière relative aux idées et aux faits. Dans l'entre-deux-guerres il est considéré comme l'un des grands critiques français de tendance traditionaliste annoncé par son *Retour à la scolastique* (1919). Au début des années 1950 il amorce une chronique régulière dite « Dictionnaire critique » dans *les Ecrits de Paris*. Membre de la Société des gens de lettres, il assume la direction de plusieurs collections littéraires tandis que son œuvre personnelle ne compte pas moins de soixante ouvrages depuis ses *Raisons perpétuelles de croire* (1929) jusqu'à son *Histoire de la philosophie* (1950) et son *Histoire des religions* (1962). Il est décédé à Paris le 1er juin 1972.

Cf. *Who's who in France*, 1971-1972 ; Coston, H., *Dictionnaire de la politique française*, vol. II, Paris, Diffusion : La librairie française, 1972.

VACHÈRE Césaire (1853-1921)

Ecclésiastique, thaumaturge et occultiste. Prêtre du diocèse de Poitiers. Retiré du ministère, il propageait une dévotion d'hosties sanglantes. Excommunié par le Saint-Siège en 1914. Cf. Bricaud, J., « L'abbé Vachère », *Annales initiatiques*, avril-juin 1929.

VALLERY-RADOT Robert (1885-1970)

Homme de lettres et publiciste antimaçonnique. Né Marie-René-Robert Vallery-Radot le 21 juillet 1885 dans la propriété familiale des Alleux près d'Avallon (Yonne). Fils de Ernest-André Vallery-Radot, propriétaire, et de madame née Louise-Marie François qui compte parmi ses ascendants maternels (famille Bonnevie) un chevalier croisé au XIIIème siècle et un prieur de la chartreuse du Port Sainte-Marie au XIVème siècle. Arrière petit-fils de Eugène Sue et cousin germain du professeur Pasteur Vallery-Radot. Elevé au château de Marrault, dès son jeune âge il subit la bienveillante influence de sa mère, femme très chrétienne placée sous la direction spirituelle de l'abbé Huvelin qui, par ailleurs, marqua d'une façon décisive la vocation de Charles de Foucauld. Ses premiers poèmes *Les grains de myrrhe* (1907) publiés au moment de la mort de sa mère lui rendent hommage. Fiancé à une cousine éloignée, il hésite alors entre la vocation religieuse et le mariage mais, conseillé à son tour par l'abbé Huvelin confiant dans les desseins de Dieu, il reste fidèle à la promesse engagée et en octobre 1909 épouse mademoiselle Marie-Paule Dordet. Cinq enfants devaient naître de ce mariage. Peu après il publie de nouveaux poèmes *L'eau du puits* (1909) couronné par l'Académie française et découvre la première grande amitié de sa vie en la personne de Eusèbe de Brémond d'Ars rencontré à la conférence de Bonald. La même année il fournit quelques poèmes et une « Prière à sainte Catherine de Sienne » aux *Essais* avant d'amorcer sa collaboration à *la Revue hebdomadaire* où il est l'un des principaux critiques littéraires pendant plus de vingt ans. Par la suite il donne à lire un diptyque *Leur Royaume* (1910) et *L'Homme de désir* (1912) romans qui, sous

deux modes différents, traduisent une même vérité à savoir que la sagesse est de n'aimer que Dieu ou de n'aimer toutes choses qu'en Dieu. Rédacteur en chef des *Cahiers de l'Amitié de France* (1912-1913) où il est entouré de Paul Claudel, Francis Jammes, François Mauriac, Ernest Psichari, Jacques Maritain, Louis Le Cardonnel, Georges Goyau etc., il travaille dès lors activement à la renaissance chrétienne des Lettres françaises. A cet effet, il prononce de nombreuses conférences dans les grandes villes de France et de Belgique. Au cours de la guerre 1914-1918 il est chef de section, aspirant puis sous-lieutenant avant d'accéder au grade de capitaine ; de plus, il mérite la Croix de guerre et se voit décerner la Légion d'honneur. Entre temps il publie une *Anthologie de la poésie catholique de Villon à nos jours* (1916), *Le Réveil de l'Esprit* (1917) et *L'Homme de douleurs* (1918).

Démobilisé à l'aube de 1919, il lui faut alors faire face à l'une des plus grandes épreuves de sa vie : la maladie chronique de sa femme tendrement aimée dont il vivra le plus souvent séparé. En contact avec dom Besse o.s.b. qui tente alors de relancer la revue *l'Univers*, il se voit aussitôt confier la rédaction de la revue qui lui donne l'occasion de nouer la deuxième grande amitié de sa vie en la personne de Georges Bernanos. Président de la section d'Action française de Versailles, il publie alors *Devant les idoles* (1920) où il fustige à la fois le progrès, la science et la démocratie et s'entretient avec René Guénon dont bien plus tard il évoquera le souvenir « sur un ton bienveillant et sans l'ombre d'une animosité » (Lettre du père P. Brard o.c.s.o. à l'auteur). *La Terre de vision* (1924) relate son récent pélerinage en Terre sainte. Après deux nouveaux romans *La Clé du Festin* (1925) et *Le Secret de la Nuit* (1928), il analyse l'itinéraire tragique de *Lamennais ou le Prêtre malgré lui* (1931). A partir de 1932, alors que tout le portait, au secret de sa nature, aux illusions fascistes en lesquelles il croyait voir « l'obscur réveil des fidélités du sang qui s'insurgeaient contre les dictatures de l'Argent », il se tourne vers la politique qui devait lui apporter d'amères désillusions. Tout en poursuivant sa collaboration à *la Revue hebdomadaire* et à *la Revue universelle*, il signe des rubriques politiques dans *le Jour* et devient peu après, au côté de Georges Bernanos, chef de la rédaction au *Figaro*. Commentant « le drame spirituel de l'histoire contemporaine », il publie d'abord *Le Temps de la colère* (1932) dédié à la mémoire d'Augustin Cochin puis, comme pour prévenir toute duperie *La Dictature de la Franc-Maçonnerie* (1934) à la tête de laquelle il ne saurait discerner un quelconque directoire occulte mais plutôt un « génie de subversion » exploité en commun et *Les Furieux de la Paix. De Wilson à Eden* (1936) qui décrit « ce cauchemar d'une époque insensée où les hommes comme les faits mentaient et préparaient la ruine de l'Occident avec de grands mots libérateurs » ; enfin, *Israël et nous* (1940)

dont le dernier chapitre est consacré au salut futur de la race élue. Rédacteur en chef de la rubrique de politique étrangère à *l'Ami du Peuple* depuis 1935, tout au long de cette seconde moitié des années 1930 il voyage en Espagne, en Autriche, en Hongrie et en Tunisie et livre de nombreuses conférences. A la déclaration de la guerre, sur sa demande il est à nouveau mobilisé et sert dans le cadre de l'Etat-Major de la 5ème armée en Lorraine. En mai 1940 il assiste à la profession de sa fille Monique reçue chez les dominicaines de Béthanie et, tandis que ses fils Jacques et François sont prisonniers en Allemagne, il apprend le décès de sa femme survenu à Caen le 30 décembre 1940. Il rejoint alors Vichy et, sous la direction de Bernard Fay et au côté de Jean Marquès-Rivière, assume la rédaction de l'hebdomadaire illustré consacré au dévoilement des *Documents maçonniques* (1941-1944).

A Vichy il fait la connaissance d'un étrange ancien chef scout qui nourrit le projet de fonder une confrérie dite des « Chevaliers de Saint Bernard » et qui, à cet effet, requiert auprès de lui la rédaction d'un manuel du chevalier. Il acquiesce à sa demande et se plonge dès lors dans les œuvres du maître de Clairvaux. Il ne tarde pas à découvrir que le véritable chevalier de saint Bernard ne saurait être que le cistercien. Il prend alors conscience que son dégoût du monde moderne est redevable à son culte de la chevalerie qui allait dorénavant guider ses pas jusqu'à Cîteaux... Entré à l'abbaye de Notre-Dame de Grâce à Bricquebec en septembre 1945, il se voit alors confié à la direction spirituelle du père Alberic Delore qui allait devenir l'objet de sa dernière grande amitié. En 1948, poursuivi pour avoir appartenu aux services antimaçonniques sous Vichy, il se réfugie à l'abbaye de Notre-Dame de La Oliva près de Saragosse (Espagne) où, en 1950, il fait profession sous le nom d'Irénée. Il regagne la France en 1952 aux fins de se présenter devant le tribunal militaire de Reuilly qui, fort des témoignages d'un des chefs de la Résistance, le général de Bénouville, du prince de Bourbon-Parme, de François Mauriac etc., l'acquitte et lui rend même les honneurs. De retour à l'abbaye de Bricquebec, il y fait profession solennelle en mars 1953 et est ordonné prêtre au mois d'août de la même année à l'âge de soixante-huit ans. Sur la demande du père abbé il se penche sur *La Mission de Dom Vital Lehodey* (1956) et dévoile des traits prophétiques qui devaient être confirmés par l'aggiornamento du concile de Vatican II. D'autre part il entreprend une œuvre monumentale consacrée à saint Bernard : *Bernard de Fontaines, Abbé de Clairvaux ou, les Noces de la Grâce et de la Nature* (1963) et *Le Prophète de l'Occident* (1969). On lui doit également quelques séries d'articles parues dans les *Collectanea Cisterciensia* dont un intéressant commentaire sur « Les sources d'un roman cistercien : La queste del Saint Graal » (1955-1956). Il

est décédé à l'abbaye cistercienne de Bricquebec (Manche) le 23 février 1970.

Cf. Vallery-Radot, J., « Robert Vallery-Radot en religion Père Irénée, moine de Bricquebec », *Collectanea Cisterciensia*, n° 2, 1970.

VÂLSAN Michel (1907-1974)

Diplomate, moquaddem de la tariqah française Alioua et spécialiste de l'ésotérisme islamique. Né Mihail Vâlsan le 1er février 1907 en Roumanie et formé dans la confession chrétienne orthodoxe. A l'époque où il est fonctionnaire pour le compte du Gouvernement roumain, il prend connaissance de l'œuvre de René Guénon et entretient aussitôt avec lui une correspondance. D'autre part, il s'intéresse à l'affaire « Pietro Lupu » simple berger illettré qui est l'objet d'apparitions occultes en rapport avec l'annonce d'une soi-disant résurgence du « centre spirituel du monde » en Roumanie ; songeant que toute cette affaire a peut-être des liens avec « le Maître du Monde » tel que commenté par Guénon, Vâlsan rend visite à Pietro Lupu qui ne manque pas de lui transmettre une sorte de « bénédiction » qui a pour effet d'entraîner des obsessions perturbatrices chez le jeune technocrate ; comme pour s'en défendre, il reprend la pratique stricte de l'Orthodoxie qu'il avait jadis délaissée ; mais il devait s'avérer qu'il allait encore longtemps être harcelé par « la voix » du berger.

En 1936, sous le prétexte d'un voyage d'étude en France, il débarque à Paris aux fins de prendre contact avec le groupe des *Etudes traditionnelles*. Visiblement terrorisé au plan psychique, il consacre alors tout son temps à prier et à établir pour Guénon une relation détaillée de son étrange expérience qui semble avoir eu quelque accointance avec le groupement « Garde de fer » à la solde du mouvement national-socialiste roumain. Après quelques mois de séjour à Paris au cours desquels il est en contact étroit avec Marcel Clavelle alias Jean Reyor qui le met au courant de l'existence de la tariqah de Lausanne, Vâlsan réintègre la Roumanie chargé de livres sur la religion musulmane et la langue arabe. Intelligence d'une valeur exceptionnelle, il ne devait pas tarder à devenir un véritable érudit et spécialiste de l'ésotérisme islamique. Ainsi, après s'être rendu à Lausanne recevoir son initiation soufie de la main de Frithjof Schuon, en 1938 il réintègre la France au titre de Conseiller financier du consulat de Roumanie. Dorénavant installé dans l'hôtel particulier qui avait jadis appartenu à lady Caithness, duchesse de Pomar, il ne devait plus quitter la région parisienne à l'exception d'un nouveau voyage en Suisse aux fins de recevoir le titre de moqaddem pour la France et de se révéler dès lors une des têtes de pont du courant guénonien. Sous l'Occupation, il entretient le contact avec Guénon installé au Caire par le biais de la valise diplomatique.

A la suite de différends survenus entre Schuon et Guénon, sur les conseils de ce dernier, Vâlsan se désolidarise du maître de Lausanne et fait scission en déclarant indépendante sa tariqah d'inspiration exclusivement islamique. Collaborateur éminent des *Etudes traditionnelles* depuis 1948, il succède à Jean Reyor à la direction littéraire de la revue qu'il assume de 1960 jusqu'à sa mort survenue à Antony (Hauts-de-Seine) le 26 novembre 1974. Entre temps il avait épousé mademoiselle Geneviève-Claire Roty de religion musulmane qui lui avait donné une dizaine d'enfants. Mis à part son importante collaboration aux *Etudes traditionnelles* et de nombreuses traductions, il a signé l'introduction aux *Symbolismes fondamentaux de la Science sacrée* de René Guénon.

Cf. Renseignements inédits fournis par monsieur Marcel Clavelle.

VAN DEKERKOVE Auguste voir **ZANNE S.U.**

VINTRAS Pierre-Michel (1807-1875)

Illuminé, fondateur de l'Œuvre de Miséricorde. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971 ; Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains*, Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

VIVEKANANDA (1863-1902)

Philosophe hindou. Cf. Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains*, Paris, C.A.L. (Denoël), 1972.

VOETGLI Marc (1853-1930)

Spiritain. Né le 25 avril 1853 à Hessenheim (Bas-Rhin). Fils d'un couple de cultivateurs assez aisé, il amorce ses études dans sa ville natale avant de rejoindre le petit séminaire de Strasbourg pour y entreprendre ses études classiques. Attiré par l'esprit missionnaire, il poursuit ses humanités sous la direction des pères du Saint-Esprit à Notre-Dame de Langonnet (Morbihan) où il a pour confrère Louis Lechartier. Après son baccalauréat ès lettres et sa philosophie, il est envoyé à Rome où il obtient un baccalauréat en droit canon et son doctorat de théologie. Nommé professeur de dogme au scolasticat de Chevilly en 1879, il sera, suite à ses vœux perpétuels (1882), affecté au petit séminaire de Cellule (Puy-de-Dôme) avant d'être envoyé comme supérieur au col-

lège colonial de Pondichéry (1886-1887). Professeur de philosophie au collège de Castelnaudary où il a de nouveau pour confrère Lechartier, il devient supérieur de l'établissement en 1892 jusqu'à sa fermeture survenue en 1895. Catéchiste puis professeur de sixième à Knesthauden en 1896 ; supérieur du petit séminaire de Cellule (1897-1903) ; directeur du séminaire des colonies (1903-1906) ; provincial de France (1906-1909 ; il est par la suite envoyé au séminaire français de Rome, très prisé comme directeur spirituel il y demeurera jusqu'en 1925. Retiré à Saverne, il décède à Chevilly (Loiret) le 7 janvier 1930.

Quoique inclinant vers l'intégrisme politique et religieux, il faisait preuve d'une ouverture d'intelligence et était curieux de toute science et des connaissances les plus variées. Linguiste émérite et étymologiste remarquable, il a publié un opuscule *La prononciation du Latin* (1912) et a laissé à l'état de manuscrit un travail relatif à l'étymologie des mots français tirés du latin, du grec et autres langues qui ne devait pas manquer d'intéresser Lechartier avec lequel il semble avoir maintenu le contact dans le cadre d'un certain *Institut d'études cabalistiques* créé à l'initiative de son confrère et ami à Toulouse à la fin du XIXème siècle.

Cf. *Bulletin général de la Congrégation du Saint-Esprit*, avril 1930 ; Archives générales de la congrégation des Pères du Saint-Esprit, Paris.

VREEDE Frans (1887-1975)

Universitaire. Fils d'un franc-maçon décédé aux Indes néerlandaises, il est né en 1887 à Amsterdam (Pays-Bas). Il étudie d'abord à l'université de Leyde avant de rejoindre l'université de Paris où, six ans durant, il se consacre à l'étude des langues et littératures romanes avec une spécialisation dans les études médiévales française et provençale ; d'autre part il se familiarise avec le sanscrit et l'arabe et les civilisations connexes. Entre temps, à la suite de la publication de l'*Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, il fait la connaissance de René Guénon qui lui apparaît comme le véritable précurseur et maître de l'indianisme européen. Dorénavant ils se rencontreront régulièrement pour la lecture et l'étude de textes hindous, arabes et hébraïques fondamentaux jusqu'au départ de Guénon pour le Caire au début des années 1930. En 1926 Vreede se voit confier la direction du Centre d'études néerlandaises à la Sorbonne et, à ce titre, procure à son ami un emploi de bibliothécaire. Intéressé à rejoindre les rangs de la franc-maçonnerie, Guénon lui précise alors tenir en piètre estime le Grand Orient de France trop préoccupé de politique de même que la maçonnerie anglaise

appauvrie aux plans rituel et spirituel et lui confie, d'une part, être membre d'un certain groupement secret de maîtres à tous grades dont la tradition, exclusivement orale, remonte à l'époque artisanale de la maçonnerie française et, d'autre part, être l'incitateur de l'*Union intellectuelle pour l'entente des peuples* dirigée par un comité de douze membres ; Vreede fera partie de l'association jusqu'à sa dissolution lors du départ de Guénon pour l'Egypte en 1930.

Après deux séjours d'études en Egypte au cours des hivers 1937 et 1939, il aborde les études indonésiennes et séjourne quelque trois ans en Inde, plus précisément à Bombay et à Calcutta où il fait œuvre de conférencier en entretenant son public sur le thème des civilisations traditionnelles comparées. En 1941 il rejoint l'Indonésie où il est reçu maçon dans le cadre du Grand Orient néerlandais de Java. Peu après les Japonais débarquent sur l'île et il est fait prisonnier. Au lendemain de la guerre il effectue des missions éducatives pour le compte du gouvernement néerlandais et, à la suite de la proclamation de l'Indépendance indonésienne en 1949, devient le premier professeur titulaire de la chaire de français de l'université d'Indonésie tout en poursuivant son enseignement à l'Académie diplomatique de Djakarta et publie *Essentials of Living Hindu Philosophy* (1953) révisé par les soins de Guénon. Retiré en Hollande depuis 1957, il appartient alors à plusieurs loges maçonniques et devient Rose-Croix. Peu de temps après avoir apporté sa contribution au colloque de Cerisy-la-Salle consacré à René Guénon (1973), il s'éteint en son pays natal en janvier 1975.

Cf. Baylot, J., « Frans Vreede 1887-1975 », *Travaux Villard de Honnecourt*, vol. XI, 1975 ; Vreede, F., « Rencontre avec René Guénon », *Travaux Villard de Honnecourt*, vol. IX, 1973.

VULLIAUD Paul (1875-1950)

Homme de lettres et spécialiste de la cabale. Né Alexandre-Paul-Alcide Wulliaud le 5 février 1875 à Lyon. Fils cadet de Marie-Anthelme Wulliaud, directeur d'assurances, et de madame née Marie-Louise Maron. Il étudie d'abord au lycée Ampère où il fait la connaissance du futur auteur de *La splendeur catholique. Du Judaïsme à l'Eglise* (1909), Paul Lowengard, juif converti au catholicisme. Il prépare ensuite l'Ecole Centrale puis rompt avec sa famille avant de rejoindre Paris où il s'inscrit à l'Ecole des Beaux-Arts. Ainsi, il évolue dans la ligne de deux disciples de Ballanche, à l'école des Janmot et Chenavard. Après son service militaire effectué à Briançon, il sera réformé en 1914. A Paris il fait la connaissance de mademoiselle Annie O'Sullivan d'origine irlandaise qu'il épousera après plusieurs années de vie com-

mune. Pour assurer leur subsistance, il est d'abord commis à la librairie Emile Nourry, donne des leçons, travaille aux dessins de mode avant de devenir archiviste au *Journal des débats*, un emploi qui s'accommode avec son grand intérêt pour les bibliothèques. De même il fréquente les cafés littéraires tels « le Vachette » et « le Mayeux ».

En 1905 il donne une première étude consacrée à Ballanche dans *la Plume*. L'année suivante il publie son premier ouvrage *La pensée ésotérique de Léonard de Vinci* (1906) et, en octobre, entouré de Joseph Serre, Fernand Divoire, Henri Clouard, Pierre de Crisenoy etc., il fonde une revue mensuelle *les Entretiens idéalistes* (1906-1914) où il ébauche les thèmes de ses principaux ouvrages. Démocrate et progressiste chrétien dans la ligne du *Sillon* de Marc Sangnier, son érudition cabalistique et sa thèse d'un ésotérisme chrétien allaient amener l'abbé Emmanuel Barbier à le classer parmi *Les infiltrations maçonniques dans l'Eglise*, ce dont il se défendit âprement dans une bonne douzaine d'articles rédigés pour répondre à « l'ignorance d'un contradicteur ». Ces articles recèlent de nombreux renseignements sur l'histoire doctrinale des premiers siècles chrétiens de même que sur les courants ésotériques et cabalistiques chrétiens de la Renaissance à nos jours. A l'époque de sa rupture avec Joséphin Péladan (1907), il semble avoir fréquenté quelque peu l'Institut catholique de Paris ; il assiste entre autres au cours du père Sertillanges o.p. axé sur l'art et l'apologétique. Il prend aussi une part active à la *Société des sciences anciennes* fondée par P.-V. Piobb où il côtoie Albert Jounet, Pouvourville, Jollivet-Castelot, Warrain, Wirth etc., et donne une série de conférences dans le cadre de la *Société théosophique* réunies dans *Le Destin mystique* (1910). En pleine offensive moderniste il publie également *La Crise organique de l'Eglise* (1910) et travaille avec A. Albalat à une présentation de *Lacordaire* (1911).

Dans l'entre-deux-guerres il collabore à plusieurs revues *le Mercure de France*, la *Revue des Nations*, la *Revue juive de Genève*, *Paru*, *Critique*, *la Vie catholique*, *l'Aube* etc. et assure définitivement sa réputation avec *La Kabbale juive* (1923), la traduction et le commentaire de l'ouvrage essentiel du « Zohar » : *le Siphra di-Tzeniutha* (1930) et *La clé traditionnelle des Evangiles* (1936). Au milieu des années 1920 il livre un témoignage dans le cadre d'un ouvrage collectif *Ce que je sais de Dieu* (1926) et, au début des années 1930, se voit sollicité par Marcel Clavelle alias Jean Reyor pour une collaboration régulière aux *Etudes traditionnelles* mais, peu enclin à rejoindre les rangs de l'école guénonienne, il se limitera à fournir quelques textes annotés de Jean de Pauly, Adolphe Franck etc. de 1932 à 1939. Au moment où il signe son dernier ouvrage paru à titre posthume *La Fin du Monde* (1952) il collabore par ailleurs aux *Cahiers du symbolisme chrétien* au côté de son ami Albert-Frank-Duquesne. Domicilié à Paris dans le XIVème arrondissement, il est décédé à Epinay (Seine-Saint-Denis) le 3 novembre 1950. Un de ses intimes, le docteur Hunwald, assure qu'il est littéralement mort de faim. Sa veuve, qui lui survécut un an, légua à l'Alliance israëlite universelle la riche bibliothèque de l'érudit que son propriétaire avait d'abord pensé céder aux franciscains.

Cf. Renseignements inédits fournis par monsieur François Secret.

WALLACE **William** (1863-1922)

Jésuite et missionnaire en Inde. Issu d'une ancienne famille presbytérienne du Nord de l'Irlande d'ores et déjà installée dans le Sud, il voit le jour le 2 mars 1863 à Battibrak (Dublin). Son père, pasteur de l'Eglise d'Irlande, assure sa première éducation dans une ambiance de grande « indépendance et liberté d'esprit ». Encore adolescent et tout en poursuivant sa lecture de la Bible, il entre au service d'une banque. A dix-huit ans il connaît le grand tournant de la foi suivi de l'épreuve du doute et de la peur. Quelques années plus tard il décide de s'engager dans les ordres anglicans. Après quatre ans de brillantes études où il obtient constamment la première place, il est nommé vicaire d'une paroisse de la « Low Church » en Angleterre. Son expérience pastorale, qui lui donne à constater que « le *jugement propre* empêche tout ensemble la foi divine chez le fidèle et l'autorité spirituelle chez le Pasteur », l'amène à éprouver un « sentiment d'impuissance et de stérilité terrible ».

Suite à une préparation qui ne dure pas moins de cinq ans, en 1889 il s'embarque pour le Bengale où il compte faire œuvre missionnaire. Il a tôt fait de se buter à l'étonnement de l'Hindou qui ne saurait accepter une religion dont le dernier mot lui paraît : « Fais à ta guise » — la jugeant ainsi inférieure à la sienne qui s'impose tout à la fois par la haute valeur spirituelle d'une doctrine très nette et par l'autorité vénérable d'une tradition multiséculaire. Au bout d'un septennat à Calcutta il réintègre l'Europe et, toujours confronté au problème de l'autorité en matière de foi, amorce sa conversion au catholicisme. Peu après il décide de joindre les rangs de la Compagnie de Jésus sur le sol belge (province qui avait alors la charge missionnaire du Bengale) et prononce ses derniers vœux en février 1909. De retour en Inde au titre de missionnaire catholique, il livre le témoignage de son expérience *De l'évangélisme au catholicisme en passant par la route des Indes* (1921) avant de s'éteindre à Kurséong le 14 novembre 1922. Ce sont les milieux guénoniens et, plus particulièrement Marcel Clavelle, qui ont contribué à faire connaître en

France l'expérience du père Wallace en exploitant astucieusement ses idées relatives à l'hindouisme et au christianisme (Clavelle, M., « Notions élémentaires sur la tradition hindoue », *le Voile d'Isis*, janvier 1932).

Cf. Wallace, W., s.j., *De l'évangélisme au catholicisme en passant par la route des Indes*, Bruxelles, Albert Dewit, 1921 ; Archives de la Compagnie de Jésus.

WEISHAUPT Adam (1748-1830)

Fondateur des Illuminés de Bavière. Cf. Mellor, A., *Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie et des francs-maçons*, Paris, Belfond, 1971.

WINTER Pierre (1891-1952)

Médecin. Né Pierre-André-Eugène Winter le 29 juin 1891 à Asnières (Hauts-de-Seine). Fils de Charles-Pierre Winter, publiciste et ancien collaborateur de Clémenceau, et de madame née Marie-Armande Duclos. Après ses études secondaires au lycée Charlemagne il s'inscrit à la Faculté de médecine de Paris. Externe des Hôpitaux de Paris en 1911, il est aide-major au 46ème Bataillon de chasseurs alpins au cours du conflit de 1914-1918 qui lui vaut la Croix de guerre et la Légion d'honneur à titre militaire. Interne des Hôpitaux de Paris en 1919, l'année suivante il devient assistant du docteur Clovis Vincent à l'hôpital de la Pitié (1921-1946) et en 1925 il est nommé chef de clinique (oto-rhino-pharyngologie) à la Faculté de médecine de Paris ; on lui doit aussi la fondation du Centre de diagnostic médical. Dès le début des années 1920, en plus de son apport à *la Gazette médicale*, il collabore à diverses revues dont *l'Esprit nouveau* (1920-1925), *Plans* (1931-1932) et *Prélude* (1933-1938) où il se révèle un propagandiste actif des idées de Le Corbusier avec qui il est en relation depuis 1921. En tant que membre des Congrès internationaux d'architecture moderne, président de la section hygiène de l'Assemblée des constructeurs pour une rénovation architecturale etc., il est l'auteur de plusieurs communications sur les problèmes de l'urbanisme et sur les diverses incidences sociales de la médecine.

Fort occupé et très sportif, il est introduit sur le tard aux ouvrages de René Guénon par l'intermédiaire du docteur Tony Grangier. Ce nouvel intérêt pour l'ésotérisme traditionnel transparaît dans l'*Histoire générale de la médecine* (1938) de Laignel-Lavastine dont il signe le chapitre consacré au moyen-âge, de même que dans *Médecine officielle et médecines hérétiques* (1945) où il s'attache à répondre à la question « Que devrait être une médecine traditionnelle ? » ; ainsi, après s'être donné à démontrer l'origine sacerdotale de la médecine, il s'emploie à ouvrir la voie d'une réconciliation des sciences sacrées et des sciences profanes à travers la médecine. A l'automne 1946 il fonde le *Groupe Winter* qui poursuivra ses activités jusqu'en 1957 ; les réunions mensuelles d'intérêt intellectuel et spirituel avaient lieu à son domicile même où il était entouré de plusieurs médecins, d'un certain nombre de correspondants de Guénon et, à l'occasion, de quelque représentant des diverses traditions religieuses tel le swani Siddeswarananda qu'il connaissait fort bien ou encore le père Kovalevsky représentant de l'Orthodoxie. Il est décédé à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine) le 29 juin 1952 laissant à la disposition du *Groupe Winter* une bibliothèque assez importante d'ouvrages annotés dont madame veuve Winter a fait don à l'abbaye bénédictine de la rue de la Source en 1957.

Cf. Renseignements inédits fournis par monsieur Jean Bruno.

WIRTH Oswald (1860-1943)

Erudit franc-maçon et théoricien du symbolisme. Issu d'une famille alsacienne il est né le 5 août 1860 à Brienz (Suisse). Fils de Joseph-Paul-Edouard Wirth, artiste peintre. Elevé entre un père agnostique et une mère catholique il fréquente d'abord l'école du canton où il se révèle très porté à la fugue et à l'école buissonnière. Aussi, à huit ans, sa famille décide de le mettre en pension au petit séminaire de Sarnen placé sous la direction des bénédictins. Déjà intéressé par le magnétisme il se livre à certaines expériences couronnées de succès. En 1876 il poursuit ses études au collège catholique Saint-Michel à Fribourg où il ne tarde pas à mettre en question les positions doctrinales de ses maîtres, ce qui lui vaut son renvoi.

Suite à la mort de sa mère, il quitte la Suisse en 1879 et rejoint Londres via Paris, le temps de s'inscrire à la *Société magnétique de France* du baron Du Potet. Employé comme comptable commercial en Angleterre, il s'intéresse à la *Société théosophique* de madame Blavatsky, fréquente divers magnétiseurs dont les frères Didier et décortique le *Traité de science magnétique* de Mazaroz. Lors d'un second passage à Paris en 1882 il fait la connaissance de Joseph Silberman qui aiguise son intérêt pour la maçonnerie : « Elle veut être devinée. Si vous êtes curieux de ses mystères, demandez votre adhésion. » Mobilisé au 106ème Régiment d'infanterie à Châlons-sur-Marne (1882-1886), en janvier 1884 il est admis à la loge *La Bienséance Châlonnaise* du Grand Orient de France ; Compagnon en janvier 1885 et Maître en juin 1885, il prône aussitôt le maintien du symbolisme traditionnel et demande

le retour à la formule du Grand Architecte de l'Univers. A la même époque il fait la connaissance de l'abbé Paul Boullan et du chanoine Roca ; par l'intermédiaire de ce dernier il est introduit auprès de Stanislas de Guaïta dont il devient le secrétaire, poste qu'il occupera jusqu'à la mort du maître en 1897. Démobilisé depuis 1886 il gagne sa vie comme magnétiseur — il a déjà vu à publier la première version de *L'imposition des mains* (1885) — et s'affilie à la loge parisienne *Les Amis Triomphants* jusqu'au moment où, invité à donner une conférence sur le symbolisme à la loge *Travail et Vrais Amis Fidèles* de la Grande Loge Symbolique Ecossaise (future Grande Loge de France), il décide de joindre ses rangs. En 1890 il est élu Vénérable de la loge et amorce dès lors son œuvre littéraire maçonnique et ésotérique.

Tout en collaborant au *Bulletin de la Grande Loge Symbolique Ecossaise*, il fournit d'abord une analyse des 22 *arcanes du Tarot Kabbalistique* (1889), un *Rituel interprétatif pour le grade d'Apprenti* (1893) puis le *Livre de l'Apprenti* (1894) plus tard suivi des pendants pour les grades de Compagnon (1912) et de Maître (1922). Après la mort de Stanislas de Guaïta, ses amis lui procurent un poste de bibliothécaire au ministère des Colonies. Dès lors il collabore au *Lotus bleu*, à *l'Acacia*, à *la Lumière maçonnique* etc. et côtoie les membres de la *Société des sciences anciennes* fondée par P.-V. Piobb. En 1910 il donne à méditer *Le Symbolisme hermétique dans ses rapports avec l'alchimie et la franc-maçonnerie* ; l'année suivante il signe un article « L'Islamique devant la raison contemporaine » pour le compte de *la Gnose* avant de fonder sa propre revue *le Symbolisme* qu'il dirigera de 1912 à 1940 où il signe à l'occasion du pseudonyme de Diogène Gondeau. Au cours de la période de l'entre-deux-guerres il signe de nombreux ouvrages ayant trait à l'astrologie, aux tarots et à la maçonnerie dont *L'idéal maçonnique* (1924) et *Les mystères de l'Art royal* (1934) et consacre une biographie à *Stanislas de Guaïta* (1935). De même il poursuit l'ouvrage du maître *Le problème du mal* qui sera complété et édité en 1949 par son disciple Marius Lepage. En 1936-1937 il participe au côté de Albert Lantoine au premier dialogue officieux entre maçons et représentants de l'Eglise catholique tels le père Joseph Berteloot s.j. et le père Maxime Gorce o.p. Il préfacera d'ailleurs la *Lettre au Souverain Pontife* (1937) d'Albert Lantoine. Atteint d'une maladie de la moelle épinière depuis de nombreuses années, son état s'aggrave à la fin des années 1930. Néanmoins, sous l'Occupation il poursuit son activité intellectuelle maçonnique en faisant paraître un certain nombre d'articles dans la revue suisse *Alpina* avant de s'éteindre à Mouterre (Vienne) le 12 mars 1943.

Cf. Baylot, J., *Oswald Wirth* 1860-1943. *Rénovateur et mainteneur de la véritable Franc-Maçonnerie*, Paris, Dervy-Livres, 1975.

WRONSKI Hoëne (1776-1853)

Philosophe et mathématicien. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971 ; Frère, J.-C., *L'occultisme*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1974 ; Hadot, P. dans *Dictionnaire des auteurs*, Paris, Bompiani, 1952, t. II ; Laffont, 1980, t. IV ; d'Arcy, Ph., *Hoëné-Wronski. Une philosophie de la création*, Paris, Seghers, 1970.

YGE DE LABLATINIÈRE Claude (1912-1964)

Hermétiste. Cf. Hutin, S., « Claude d'Ygé », *Initiation et science*, juillet 1965.

YVIGNAC Amédée d' (1895-?)

Journaliste. Issu d'une très vieille famille de chevalerie bretonne, il est né Amédée-Ernest-Henri Piévache le 21 décembre 1895 dans le quartier de Sèvres à Paris. Il fréquente d'abord l'école communale du quartier et le patronage du Bon Conseil fondé par l'abbé Esquerré et composé d'une majorité d'enfants issus des milieux ouvriers. Ainsi il se familiarise conjointement avec la « Déclaration de droits de l'homme » et le « Petit catéchisme ». Dès l'âge de quinze ans il entre au Crédit Lyonnais avant de travailler pour le compte d'une compagnie d'assurances. Mobilisé en décembre 1914 il est blessé en mars 1915. Au temps du ministère Ribot en 1917, il est rédacteur parlementaire à la Chambre des députés et, en 1924, secrétaire de Jean Thureau-Dangin collaborateur de René Coty.

Au milieu des années 1920 il collabore à diverses revues dont les *Cahiers d'Occident* et, au lendemain de la condamnation de l'Action française (Déc. 1926) par le Vatican, fonde et dirige un hebdomadaire royaliste dans l'esprit de la décision de Rome *la Gazette française* (1924-1930) où il témoigne de sa perplexité face aux premiers ouvrages de René Guénon. Par la suite il est rédacteur parlementaire à *l'Ami du peuple* et chef des informations générales puis du service politique au *Petit Journal*. Les angoisses et les craintes suscitées par le début de la guerre de 1939 l'amènent à « briser sa plume... ». De 1945 à 1955 des difficultés matérielles le conduisent à vivre en hôtel aux abords du quartier Saint-Germain des Prés. Parmi les ouvriers et partageant avec eux les conditions de vie les plus précaires, il assume alors le rôle du « Platon de carrefour ».

Cf. Yvignac, A. d', *Jeunes ouvriers de France*, Paris, Aux Ecoutes, 1960.

ZANNE S.U. (1838-1923)

Esotériste. Cf. Mariel, P. (sous la direction de), *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Paris, C.A.L. (Grasset), 1971.

Achevé d'imprimer en France par Présence Graphique
2 rue de la Pinsonnière - 37260 Monts
N° d'imprimeur : 070828181

Dépôt légal : juillet 2008

Ces deux volumes ; *Ésotérisme, occultisme, franc-maçonnerie et Christianisme aux XIXe et XXe siècles*, et *Ésotérisme et Christianisme autour de René Guénon*, ne sont pas vendus séparément.

Les deux volumes
50 €

Éditions Lanore
6 rue de Vaugirard, 75006 Paris

9 782851 573766